


GAUDEO

First Edition

Probably written by a

native of the [illegible] of [illegible]


Portrait du Philosophe
Jacques Massé. Tiré de la
Bibliotéque de Mylord Bulinbroke.

VOYAGES
ET
AVANTURES
DE
JAQUES MASSÉ.



A COLOGNE,
Chez JAQUES KAINKUS.
M. DCC. X.


RPJCB



LES VOYAGES ET AVANTURES DE JAQUES MASSÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Où il est traité des Etudes, de la Profession & de l'embarquement de l'Auteur; & du premier naufrage qu'il fit sur les Côtes d'Espagne.



LA vie de l'homme a des bornes si étroites, & le nombre des années qu'il peut employer à cultiver les Sciences, ou à perfectionner

les Arts, eſt ſi-tôt écoulé, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les progrès qu'il y fait ſe terminent à ſi peu de choſe. La briéveté de la vie n'eſt pas pourtant le ſeul obſtacle qui s'opoſe au deſir que nous avons naturellement de tout ſçavoir ; la privation des biens du monde en eſt un autre, qui n'eſt guére moins conſidérable. Il s'en faloit bien que j'euſſe achevé mes études, lorſque l'expérience m'aprit cette vérité.

L'inclination que j'avois euë dès le berceau, pour les belles Lettres, pour les Antiquitez, & pour les choſes rares & étrangéres, que je voyois aporter des parties éloignées de la terre, fit réſoudre mon Pere de me mettre de bonne heure au Collége. La facilité avec laquelle j'aprenois mes leçons, étoit extraordinaire : ma diligence & ma mémoire me procuroient le prix dans toutes les Claſſes. Les louanges que mes Maîtres me donnoient, joint à l'affection que mes Parens me faiſoient paroître, redoubloient mon émulation : je ne me donnois aucun relâche, & j'avois ſi bien employé mon tems, qu'à l'âge de dix-

huit ans j'entendois très-bien le Grec & le Latin ; j'avois fait ma Philoſophie, & j'étois déja fort avancé dans les Mathématiques, lorſque mon Pere, David Maſſé, qui étoit Capitaine de Navire, eut le malheur de ſauter avec ſon Vaiſſeau par l'imprudence d'un Matelot, qui mit innocemment le feu aux Poudres.

Ce coup fatal arriva à notre Famille en 1639. le même jour que notre Armée fut battuë par les Eſpagnols devant Thionville, ce qui ſembloit être arrivé exprès pour m'en faire mieux reſſouvenir. Et comme le bon homme alloit à la Traite au Sénégal, & que la plûpart de l'équipage étoit pour ſon compte, ma Mere ſe trouva tout d'un coup Veuve avec cinq enfans, & preſque entiérement deſtituée des biens du monde. Cette diſgrace ne l'épouvanta pourtant point : auſſi-tôt qu'elle en eût reçû la nouvelle, elle nous envoya querir, & nous dit d'un air mâle : Enfans, il vient de vous arriver le plus grand des malheurs auſquels les hommes ſont ſujets ; un même inſtant vous prive, en la perſonne de mon cher Mari, & de

tous vos biens, & de votre Pere : mais ne vous allarmez point pour cela, la Providence a des voyes miraculeuſes pour ſubvenir à ſes créatures. Aprenez par cette fatalité, pourſuivit-elle, à ne vous plus apuyer ſur le bras de la chair ; le bon Dieu ne vous abandonnera point. Puiſque les moyens qui me reſtent ne ſuffiſent pas pour vous élever, comme nous l'avions projetté, voyez pour quelle profeſſion vous avez le plus de panchant. Pour vous, Jaques, me dit-elle, je ſerois d'avis que vous embraſſaſſiez le parti de la Chirurgie. Il ſemble que l'exemple de votre Pere vous porte à aimer les Voyages, cet Art favoriſera votre deſſein. Elle propoſa de même aux plus grands ce qu'ils devoient entreprendre : chacun y conſentit avec larmes, & s'y apliqua avec ſuccès.

Ma Mere qui étoit de Hédin, où elle avoit encore des Parens, quitta Abbeville, & s'y alla établir. Je fus ravi d'y voir, contre mon attente, que bien des gens s'intéreſſoient dans ſon malheur ; un de ſes Freres la déchargea d'un enfant, un Compére en prit un autre, & on lui promit de

vingt endroits, qu'on ne permettroit jamais qu'elle eut beſoin de rien. Il y en avoit même qui vouloient que je changeaſſe de ſentiment, & que je pourſuiviſſe mes études, afin d'être plus à portée, & mieux en état d'aider, avec le tems, à élever des innocens, qui étoient hors d'état de rien faire: mais la réſolution en étoit priſe, & mon inclination n'étoit point à me fixer-là.

Je pris congé de la Famille & de nos meilleures Connoiſſances, qui me virent partir avec regret, & pris la route de Paris, où j'arrivai peu de jours après. La grandeur, la magnificence & la diverſité, joint au concours tumultueux d'une multitude innombrable de toute ſorte de perſonnes, que je remarquai dans ce beau lieu, m'étourdirent à mon abord. Tous les objets qui ſe préſentoient à mes yeux, me paroiſſoient nouveaux; on eut dit que je ne faiſois que de naître: & Mr Rouſſeau, Maître Chirurgien, chez qui j'avois été recommandé, fut aſſez occupé, pendant douze ou quinze jours, à répondre continuellement aux interrogations

que je lui faiſois, pour contenter ma curioſité. Il me fit auſſi la grace de me mener à Marli, à Fontainebleau, à St Denis, à Saint-Germain, au Louvre, aux Tuilleries, & pluſieurs autres lieux, qui font l'admiration des étrangers. La rareté met l'enchere, là où l'abondance diminuë le prix: je m'accoutûmai enfin à regarder toutes ces beautez avec une eſpéce d'indifférence, & de l'indifférence je paſſai inſenſiblement au dégoût; de ſorte qu'abandonnant toutes ces curioſitez aux perſonnes oiſives, je commençai à m'apliquer avec ſoin à l'Art auquel je m'étois deſtiné. Monſieur Rouſſeau avoit beaucoup de pratique, & encore plus d'expérience: les fréquentes cures qu'il faiſoit me donnoient tous les jours de nouvelles lumiéres.

Avec tout cela je ne laiſſois pas de m'exercer quelques heures du jour aux Langues & aux Sciences, qui avoient fait toute mon occupation auparavant. Je fus d'autant plus excité à cela, que la Philoſophie & les Mathématiques ſembloient être devenuës à la mode: tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens s'y apliquoient, de

quelqu'âge & condition qu'ils fussent. Il parut même un Traité des Sections coniques, que l'on attribuoit au fils de Mr. Pascal, Intendant de Justice à Roüen, qui donna de l'étonnement à bien des Savans. Je fus curieux de le parcourir, mais j'y trouvai des choses qui me sembloient être au-dessus de la portée d'un garçon de seize ans, puisqu'en des endroits il surpassoit Apolonius. Bien des gens se trouvérent de mon opinion, sur tout lorsqu'ils vinrent à considérer, que le Pere de ce prétendu jeune Auteur, étoit lui-même consommé dans cette Science, de maniére que la plûpart conclut, que celui-ci étant d'ailleurs établi, en vouloit faire honneur à l'autre, pour lui donner par-là entrée au monde. Quoiqu'il en soit pourtant, il est sûr que Mr. Pascal le jeune avoit l'imagination vive, beaucoup de pénétration, & pas moins de jugement, comme cela a paru dans la suite. Mr. Morin, auquel je pris la liberté de m'adresser, & qui me reçut de la maniére du monde la plus honnête, me procura aussi la connoissance de Mr. Des Argues, de Mr. Midorge, & de

plusieurs autres Mathématiciens, qui m'épargnérent bien du travail par les beaux Manuscrits qu'ils me communiquérent, & les methodes claires & abregées dont ils voulurent bien me faire part. Par le moyen de ces doctes Personnages, j'eus de même entrée chez le Révérend Pere Marsenne. Cet habile homme me fut d'un grand secours pour l'intelligence de plusieurs questions de Phisique & de Métaphisique. Comme il avoit de grandes liaisons avec Mr. Descartes, qui étoit alors en Hollande, je ne lui proposois rien de difficile qu'il ne me l'éclaircit tôt ou tard. Ce fut lui qui me mit le premier en main les six Méditations de ce célébre Philosophe. Le desir d'aprendre à démontrer l'éxistence d'un Dieu, l'immatérialité de l'ame & sa réelle distinction d'avec le corps, me les fit lire avec toute l'attention dont j'étois capable; mais j'avoüe franchement que je n'en fus point satisfait. Sa métode pour bien conduire la Raison, & chercher la vérité dans les Sciences, sa Dioptrique, ses Météores, son Monde, & généralement tout ce que j'avois vû de lui,

me charmoit ; mais pour sa Métaphisique, je le dis encore une fois, rien ne m'en revenoit que la subtilité des raisonnemens. Ce qui me fit conclure, que nous ne devons rien entreprendre au-dessus de la portée de notre petit esprit ; ne nous entretenir que des corps, nous borner à en expliquer la nature, la figure, le nombre, les propriétez, les changemens causez par le mouvement, & ce que l'on y peut remarquer de plus pour notre usage, pour le bien de la Société, & pour l'intelligence & l'avancement des connoissances humaines ; sans nous mêler de vouloir rendre manifestes, & pour ainsi dire visibles, des sujets qui de leur nature sont cachez, & qui doivent vrai-semblablement être à jamais les objets de notre foi, & de notre admiration. Il parut bien-tôt après, que je n'étois pas seul de ce sentiment-là. Un Auteur inconnu fit publier à la Haye, un Livre anonime, où il prétendoit ruïner la Philosophie de Mr. Descartes. En même-tems, le Pere Bourdin l'attaqua par des Thèses publiques. Ensuite parurent les objections de Mrs. Hobbes, Gassen-

di, Arnaud & autres, au sujet de sa Métaphisique. Comme je m'intéressois pour cet Auteur, j'étois curieux de voir tout ce que je pouvois de ses disputes ; cela me prenoit beaucoup de tems. Mon Maître m'en faisoit souvent des reproches ; il prétendoit que je négligeois le principal pour m'attacher à des choses qui ne me pouvoient pas être de grande utilité ; & dont plusieurs n'étoient pas de l'aprobation de tout le monde. Il en vint même jusqu'à me reprocher un jour, que je prenois le grand chemin de l'athéïsme, en ce que j'avois déja embrassé une opinion qui venoit nouvellement d'être condamnée par le Tribunal de l'Inquisition, en la personne de Galilée, qu'on avoit confiné dans les prisons du Saint-Office, après avoir fait brûler par la main du Bourreau son Traité du Mouvement circulaire de la Terre, suivant les principes de Copernic. Et afin que ces reproches ne me rebutassent point entierement, on avoit soin de les assaisonner de loüanges sur les talens considérables que j'avois pour la Chirurgie, & les connoissances que j'y avois

aquiſes, nonobſtant le tems que je donnois à d'autres occupations.

Enfin, voyant que cela étoit incapable de me donner de l'averſion pour ces belles Sciences, il forma le deſſein de m'embarquer dans le mariage. Il avoit une niéce fort jolie, & qui, après la mort de ſa mere, devoit avoir conſidérablement du bien, dont il ne ceſſoit de m'entretenir; il me faiſoit ſouvent entendre qu'il ne ſeroit pas fâché que je l'euſſe pour femme, & que ſe faiſant vieux, il ſeroit bien capable de me remettre entiérement ſa Boutique qui étoit bien achalandée: mais ce n'étoit pas-là où je butois. S'apercevant de mon indifférence, il devint auſſi beaucoup plus froid à mon égard qu'il ne l'avoit été auparavant, juſques-là qu'il commençoit à me négliger, & à me cacher des choſes que je ne pouvois bien aprendre que de lui-même: de ſorte qu'après mes deux années d'aprentiſſage, je paſſai à Dieppe, où je reſtai encore un an tout entier chez Mr la Croix, qui étoit ſans contredit, auſſi un très-habile Maître.

Je ne m'amuſerai point ici à réciter

les petites Avantures que j'eus dans l'une & dans l'autre de ces Villes : je ne les trouve pas aſſez conſiderables pour cela ; mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence, que dans ces entrefaites il arriva dans ce lieu maritime, un homme que le vulgaire apelloit le Juif errant. Mon Maître, qui étoit curieux & aſſez commode, après lui avoir parlé pluſieurs fois par occaſion, l'invita à dîner un jour chez lui, pour avoir la commodité de l'entendre cauſer pendant quelques heures. La premiere choſe qu'il nous dit, fut, qu'il étoit contemporain de Jeſus-Chriſt, lequel il avoit vû crucifier de ſes propres yeux. Je m'apelle, ajoûta-t'il, Michod, autrefois domeſtique de Ponce-Pilate. Ce Juge Romain ayant prononcé Sentence contre Jeſus, je m'aprochai de ce prétendu criminel, pourſuivit-il, & lui dis : Que fais-tu ici plus long-tems ? N'as-tu pas entendu ta condamnation : ſors, pourquoi tardes-tu ? Sur quoi ce ſaint homme me répondit : Je m'en vai, mais tu demeureras juſqu'à ce que je revienne. Il y a, diſoit-il, plus de ſeize cens ans de cela, j'eſ-

pere que ce sera la plus grande partie du tems que je dois errer sur la terre. La plûpart des gens cherchent à vivre, il y en a peu qui ne voulussent ajoûter un siécle au terme qu'ils ont déja passé, si cela étoit en leur puissance, mais pour moi, je souhaiterois de tout mon cœur que je fusse mort il y a mille ans. Comme le drôle parloit toutes sortes de Langues, qu'il avoit par conséquent la memoire heureuse, & qu'il n'avoit fait que voyager, c'étoit un plaisir de lui entendre débiter mille choses, comme des véritez claires & évidentes, que des siécles reculez ne nous avoient permis d'envisager que confusément, & d'une maniere fort incertaine. Il n'y a point de coin au monde où il ne m'assurât qu'il avoit été. Il nous nomma plusieurs Royaumes & Républiques aux environs des deux Poles, dont nous n'avions jamais oüi parler, & qui devoient, selon lui, être bientot découverts. Toutes les Cours du monde lui étoient connuës. Il n'ignoroit pas la moindre circonstance des Révolutions les plus remarquables ausquelles les Empires avoient été su-

jets depuis qu'il étoit au monde. Enfin, les incidens les plus reculez lui paroissoient aussi récens que s'ils ne venoient que d'arriver. Mais l'endroit où nous devinmes tout oreilles pour l'entendre, fut lorsqu'il se mit à nous entretenir des Saints qui ressuscitérent à la crucifixion de Jesus-Christ. Tout Jérusalem, disoit-il, étoit en allarme, lorsque le bruit s'épandit, que ceux qui étoient aux cimetiéres avoient vû la terre mouvoir en plusieurs endroits, les sépulcres s'ouvrir, sans que personne y mit la main, & des corps nuds paroître, & faire mille mouvemens différens. La peur, continua-t'il, que ce spectacle si peu attendu causa, donna la fiévre, & même la mort à plusieurs des assistans. Les plus hardis en voulurent pourtant voir la fin, & ils furent merveilleusement surpris lorsque, quelque tems après, ils virent des créatures humaines sortir tout à fait de leurs tombeaux, & s'enfuïr avec beaucoup d'empressement au travers de la multitude, qui leur ouvroit le passage, en se laissant tomber par terre, comme si chacun d'eux eut dû

aller occuper leur place. Perſonne ne put voir, ajoûtoit Michod, quelque attentif qu'il fut, de quel ſexe ces reſſuſcitez étoient : ils paroiſſoient tous d'une même grandeur, d'un même âge, d'un même embonpoint, & ne portoient aucune marque qui les diſtinguât l'un de l'autre. Ils n'avoient pas un poil ſur tout le corps : leur ventre étoit plat, & ſembloit, comme attaché aux reins ; pluſieurs tenoient la bouche ouverte, mais on y apercevoit point de dents : & leurs doigts ronds & unis ſembloient être entierement dénuez d'ongles. Ce qui lui faiſoit conclure que toutes les parties excrémentales, & celles qui nous ſervent à broyer, à recevoir & à diſſoudre les alimens, pendant que nous ſommes ſujets à la mort, ne nous accompagneront point dans l'autre monde, où ils ne nous ſeroient en effet d'aucune utilité. Enfin, à l'entendre dire, on n'avoit jamais ſû poſitivement ce que ces perſonnes-là étoient devenuës : le bruit courut pourtant quelques jours après, qu'ils s'étoient retirez en Galilée, où ils devoient s'aboucher avec Jeſus-Chriſt : & de-là

être portez dans le séjour des Bienheureux. On peut croire que cette matiére curieuse ne manqua pas de donner lieu à une longue conversation : il étoit minuit quand notre Hôte nous quitta, & mon Maître, nonobstant les conversations qu'il avoit euës avec lui ailleurs, l'auroit volontiers retenu jusqu'au lendemain. Comme les Magistrats le traitoient de Visionnaire, on se mettoit fort peu en peine de ce qu'il disoit : aussi n'étoit-il point dangereux, & il ne demandoit rien à personne. Le menu peuple, & quantité de femmelettes crédules & superstitieuses, qui le regardoient comme un prodige, lui fournissoient suffisamment tout ce dont il avoit besoin ; outre qu'il restoit fort peu en un lieu, & qu'il ne faisoit effectivement qu'errer par le monde.

Son départ, joint à toutes les belles choses que je lui avois entendu dire des Païs étrangers, augmenta encore beaucoup le désir que j'avois naturellement de voyager. Je communiquai mon dessein à Monsieur la Croix, & comme il me faisoit déja la grace de publier avec soin dans

toutes les occasions, les progrès que j'avois faits dans ma profession, il ne me fut aucunement difficile d'entrer pour Chirurgien dans le Vaisseau du Capitaine le Sage, qui alloit faire un Voyage à la Martinique. Nous partîmes donc de Dieppe le vingt & uniéme du mois de Mai 1643. notre Bâtiment ne montoit que quatre piéces de Canon, & l'équipage consistoit en cinquante-deux hommes. Quoique le Capitaine fut Huguenot, il ne laissoit pas d'être parfaitement honnête homme, équitable, & extrêmement dévot. Il n'auroit pas permis qu'un seul jour se fut passé, sans que chacun eut assisté le matin & le soir aux priéres publiques, qu'un Etudiant en Théologie, nommé Pierre du Quesne, faisoit avec beaucoup de zéle & d'édification : du moins pour ce qui me touche, je puis dire que je conçûs d'abord de l'estime pour ce jeune Homme, & que je ne l'eûs pas fréquenté quinze jours, que j'avois bien rabatu du respect que les Moines m'avoient inculqué pour les Saints & les Saintes du Paradis. Le malheur ne voulut pas que je profitasse

long-tems des leçons ſalutaires que je recevois dans cette agréable compagnie.

Vingt-ſept jours après notre départ, étant parvenus à la hauteur du Cap de Finiſterre, on s'aperçût que notre Navire faiſoit beaucoup plus d'eau qu'à l'ordinaire. Les Charpentiers qui étoient toûjours alertes, firent toutes les diligences poſſibles pour découvrir la cauſe de ce déſaſtre: mais nonobſtant ce grand zéle, & les pompes qui marchoient jour & nuit, il fut impoſſible de leur en faciliter les moyens. Au bout de trente-ſix heures l'eau étoit montée à telle hauteur, qu'elle ſortoit par les ſabords. Le Capitaine voyant bien que le mal étoit ſans remede, fit mettre les deux Chaloupes en mer, il nous commanda de nous arranger dans la grande, ſans prendre abſolument que l'argent, que nous n'avions pas en trop grande quantité, Mr. le Sage étoit encore reſté à bord avec le Maître, les Pilotes, & quatre autres jeunes Meſſieurs, qui n'étoient-là que pour leur plaiſir, lorſque le Navire enfonça comme une pierre. Quoiqu'ils ſe fuſſent prepa-

rez à cela, ils ne laiſſérent pourtant pas d'être embaraſſez de leurs perſonnes. Etant encore à portée, nous leur donnâmes tout le ſecours dont nous étions capables, mais nous ne pûmes pourtant pas éviter le malheur de perdre l'un de ces quatre garçons nommé du Colombier, Gentilhomme de Picardie, & qui n'avoit pas encore atteint l'âge de quinze ans.

On fut obligé de ſe conſoler de cette perte, & de voir de quel côté il étoit à propos de tirer; car quoique nous euſſions tâché de gagner terre depuis plus de deux jours, le vent qui étoit Sud-eſt, ne nous étoit nullement favorable pour cela. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant, c'eſt que nous n'avions que fort peu de vivres, tant pour avoir mal compris le ſens des paroles du Capitaine, qu'à cauſe que nous n'avions pas eu le tems de nous en fournir; & que nous étions deſtituez de Bouſſole pour nous conduire. Le Ciel étoit aſſez tranquille, la Mer calme, & le tems agréable; mais chacun apréhendoit pour l'avenir. Nous faiſions cependant tous nos efforts pour nous aprocher du rivage, à la

vûë du Soleil le jour, & des Etoiles pendant la nuit, sans que nous puſſions remarquer que nous avançaſſions conſidérablement : de maniére que nous commencions à deſeſpérer de notre ſalut : à quoi un broüillard épais, qui tomba le troiſiéme jour, ne contribua pas peu. Ce fut dans ce tems-là, qu'il étoit impoſſible de voir à la diſtance de deux pieds, que la petite Chaloupe s'écarta de la nôtre. Le Capitaine s'en étant aperçû, par les cris que nous faiſions réciproquement pour nous avertir, preſſa les rameurs débiles de faire de nouveaux efforts pour nous rejoindre ; mais cela ne leur réüſſit que trop bien : car étant venus fondre contre notre petit Bâtiment, ceux qui étoient dedans en furent ſi fort alarmez, qu'ils ſe levérent tous à la fois, & donnérent une telle ſecouſſe au leur, qu'il renverſa ſans deſſus deſſous. Nous eûmes aſſez de peine à les ſecourir, & encore plus à leur donner place : nous étions tous l'un ſur l'autre, & il y avoit plus de deux fois vingt-quatre heures que nous n'avions abſolument rien à manger.

Enfin, le bon Dieu voulut que ſur le midi, l'aſtre du jour ayant diſſipé les broüillards, nous découvrîmes pluſieurs voiles venant à nous : on ne ſçauroit exprimer la joie que cette agréable vûë nous donna. Nous tournâmes d'abord vers eux pour aller à leur rencontre : trois ou quatre heures après ils nous joignirent, & le Capitaine Davidſon nous reçût fort favorablement dans ſon bord. Il étoit de Portſmouth, & ſervoit de Convoi à dix-ſept Vaiſſeaux Marchands Anglois qui s'en alloient à Liſbonne. Comme nos boyaux n'avoient pas encore eu le tems de ſe retrécir, & que de l'avis des Médecins, que nous n'allâmes pourtant pas conſulter pour cela, il n'y avoit aucun danger de boire & de manger à ſon aiſe, on ne nous eut pas plûtôt aporté des vivres, que chacun ſe faiſoit un plaiſir de nous voir remuer le menton. Tout ce que l'on nous ſervoit diſparoiſſoit, comme ſi on l'avoit jetté dans un puits. Nous fûmes pourtant plûtôt remplis, que nous ne nous ſentîmes raſſaſiez. Un profond aſſoupiſſement ſucceda immédiatement au repos que nous accor-

dâmes enfin à nos machoires : je doute qu'il y en eut aucun de nôtres, qui ne dormit au moins vingt heures, avant que d'être bien éveillé. Après le second repas, nous nous trouvâmes entierement guéris. Un Lieutenant du Vaisseau, qui parloit François, voulut que je lui fisse le détail de nos infortunes : en des endroits il en paroissoit touché, en d'autres il ne pouvoit s'empêcher de rire. Enfin, nous arrivâmes à bon port, & mîmes pied à terre à Lisbonne le premier Juillet, sans qu'il nous manquât personne que le seul Colombier.

CHAPITRE II.

Du séjour de l'Auteur à Lisbonne, &c.

LIsbonne est située près de l'embouchure du Tage, en un lieu extrémement divertissant : c'est assurément une des plus belles Villes de l'Europe. Le Commerce, qu'on y fait est très-considérable, ce qui la rend fort peuplée & très-riche. Suivant

le calcul que j'en ai fait en gros, elle doit contenir plus de vingt mille maisons. Il y a trente-cinq ou quarante Portes, pour la commodité des Habitans, & je suis fort trompé, si elle n'a deux grandes lieuës de tour. Un certain Monsieur du Pré, Chirurgien de profession, fut celui auquel je fus adressé, comme à un homme qui avoit beaucoup de pratique, & qui pouvoit me donner de l'occupation. En effet, ce bon homme me reçut à bras ouverts. Je n'avois été guére chez lui, que je remarquai qu'il étoit Réformé; il n'alloit que fort rarement à la Messe: souvent il faisoit lire des Sermons à ses enfans, & jamais le Dimanche ne se passoit qu'il ne les catéchisât en particulier. Lui de son côté, reconnut aussi bien tôt que je n'étois rien moins que bigot; il m'avoua qu'il tenoit la Bible chez lui, pour l'instruction de sa famille, il me porta même à la voir.

Il ne faut pas mentir, la premiére fois que j'en fis la lecture, ce qui fut expédié en fort peu de tems, je la pris pour un Roman assez mal concerté, que je traitois pourtant de Fa-

bles Sacrées. La Genése, ſelon moi, étoit une pure fiction ; la Loi des Juifs & leurs cerémonies, un badinage & de vaines puérilitez : les Prophêties, un abîme d'obſcuritez, & un galimatias ridicule : & l'Evangile une fraude pieuſe, inventée pour bercer des femmelettes & des eſprits du commun. Ce qui me choqua d'abord, fut de voir dans la Création, précéder la lumiére aux luminaires qui la produiſent, & ſans leſquels il n'y auroit que ténébres & obſcurité. Enſuite, je m'accrochai à la néceſſité de travailler & de mourir, qui ne fut impoſée à l'homme, à ce qu'on prétend, qu'en conſéquence de ſon crime. Après vint la Sentence prononcée à la femme, d'enfanter avec douleur, & au Serpent de ramper ſur ſon ventre, comme s'il avoit eu des jambes auparavant. L'Iris, qui fut mis dans la nuë après le Déluge, pour banir du genre humain la crainte de périr une ſeconde fois par les eaux. La grace que le Ciel accorde à Lot de ſortir de Sodome, pour le laiſſer aller incontinent après commettre un double inceſte avec ſes filles. Les Amours de Pharaon & de

Sara

Sara, femme d'Abraham, & le rapt de la même perſonne, parvenuë à une vieilleſſe décrépite, par Abimelec Roi de Guérar. Les fréquens dialogues de la créature avec ſon créateur, le paſſage de la mer rouge, & tant d'autres Miracles faits pour les Juifs, l'Aſne qu'on fait parler pour dire ſi peu de choſe, & mille autres difficultez de cette nature, embaraſſoient prodigieuſement ma raiſon. Je ne pouvois pas comprendre que les effets puſſent paſſer devant leurs cauſes : on m'avoit tellement apris le contraire dans les Ecoles, & l'expérience journaliére m'avoit tant de fois confirmé cette vérité dans les ouvrages de la Nature, que je ne daignois pas ſeulement y faire la moindre réfléxion. Il ne me paroiſſoit pas moins abſurde que l'homme eut été immortel s'il n'eût pas déſobeï à Dieu, puiſque je ne voyois aucune aparence que l'ordre & la conſtitution de ſes parties euſſent ſouffert aucune altération depuis qu'il avoit reçû la vie. Et il ne me venoit pas dans l'eſprit que la terre eût eté en état de produire ſes fruits continuellement dans la même abondance ſans être cultivée, à moins qu'elle n'eût

été d'une toute autre nature qu'elle n'eſt préſentement, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable. Cent Voyages que j'avois lûs, m'aſſuroient que les femmes en général, qui habitent aux Indes Orientales, dans l'Afrique & dans l'Amérique, aux environs de l'Equateur, ne ſouffrent guéres de douleur, lorſqu'il s'agit de mettre une creature humaine au monde. Juſques-là, que celles du Breſil vont ordinairement ſe délivrer proche de quelque fontaine, ou riviere, où elles ſe lavent elles-mêmes, nettoient le petit enfant, & le portent enſuite à leurs maris, qui ſe mettent d'abord au lit, en font les couches, & en reçoivent les félicitations, pendant que la femme s'occupe à aller chercher & aprêter de quoi les bien régaler. Au lieu que parmi les Peuples qui demeurent aux environs des Poles, le ſexe a beaucoup à ſouffrir dans ces conjonctures, & y périt même fort ſouvent : de ſorte que cela varie à proportion des climats, & de la conſtitution des perſonnes. Ce qui ſe rencontre tout de même dans les bêtes, qui ſans avoir péché, ne ſont pas moins ſujettes à ces differens changemens. Enfin, car il

faudroit faire de gros volumes pour épuiſer cette matiere, ſachant la cauſe de l'Arc-en-ciel & de ſa grandeur, auſſi-bien que de ſes couleurs, & en ayant cent fois fait d'artificiels moi-même; comme cela eſt aiſé à exécuter, en éparpillant de tous côtez une quantité d'eau, dont on s'eſt rempli la bouche, dans un endroit opoſé aux rayons du Soleil & au delà duquel il n'y ait point d'objets fort éclatans, & de pluſieurs autres maniéres: j'avois de la peine à digérer que Moïſe nous en parlât comme d'un Météore inconnu auparavant.

Tous ces obſtacles néanmoins ne me rebutérent point entiérement: j'entrepris une ſeconde fois de parcourir ce ſaint Livre, à condition pourtant qu'à meſure que je le feuilleterois, j'en demanderois l'explication à mon Maître. Il y conſentit, & nous étions tous les jours enfoncez dans la diſpute: le bon homme s'emportoit ſouvent contre moi, & j'en ſortois à bon marché lorſqu'il ne m'avoit traité que de libertin, d'opiniâtre & d'incrédule. Il n'eſt pas étonnant, lui diſois-je quelquefois, de voir une foule de nageurs ſuivre le cours rapide d'une vaſte &

profonde Riviére, puisque cela n'est pas moins agréable qu'aisé : mais aussi-tôt qu'il en paroît un seul, qui tournant le dos aux autres, coupe le fil de l'eau, & avance avec promptitude vers sa source ; cette action surprend les assistans, les uns le considérent avec admiration, les autres le regardent avec envie : ses compagnons sur tout en sont jaloux, ils en crévent de dépit, & n'omettent rien de ce qu'ils sont capables d'imaginer pour le décrier & pour le perdre, parce que ce qu'il fait est une marque évidente d'adresse & de vigueur de son côté ; & du leur, de pure lâcheté & de foiblesse. Il en est de même des sentimens que nous avons au sujet des Sciences, & principalement de la Religion : ceux que nous avons pris en naissant nous demeurent, nous ne saurions absolument en souffrir d'autres ; tout ce qui ne leur est pas conforme nous déplaît, & l'on passe infailliblement pour un écervelé, ou pour un scélérat, dès le moment que l'on parle de s'en écarter. Cependant, je vous annonce, que comme j'ai beaucoup meilleure opinion des qualitez

d'un homme qui nage contre le courant d'un torrent, que d'un autre qui se laisse insensiblement emporter à ses flots ; je fais de même un jugement infiniment plus avantageux de la pénétration & de la solidité de l'esprit de celui qui examine tout, & qui s'opose quelquefois même à des opinions reçûës depuis long-tems, que de ceux qui les ont héritées de leurs ancêtres, & qui ne les conservent souvent qu'à cause de leur âge, ou de leur autorité, parce qu'il arrive rarement que l'on sorte de la voye commune, que l'on n'ait des raisons pour le faire ; au lieu que l'on peut fort bien n'en pas avoir pour ne s'en point écarter.

Pendant nos premiers entretiens il arriva encore une affaire qui donna lieu à une nouvelle dispute. Un Capitaine de Navire ayant amené quelques Négres d'Afrique, fit présent d'un des mieux tournez à un de ses amis, homme de considération & de grands moyens, mais capricieux & difficile. Ce Noir, après avoir demeuré quelques années chez un si rigide Maître, & en avoir souffert mille in-

dignitez, cessa de se posseder, & résolut, quoiqu'il en pût arriver, de s'en venger de la maniere du monde la plus dangereuse. Il alla pour cet effet chez l'Apoticaire de la maison, & sous prétexte qu'ils étoient extrêmement incommodez des rats, il demanda pour deux ou trois sous d'arsenic. A peine étoit-il sorti de la boutique, pour aller faire quelques messages, dont il étoit chargé, que l'Apoticaire envoya dire au Monsieur, que depuis que son More étoit venu prendre de la mort-aux-rats, il lui étoit venu dans l'esprit qu'il savoit une composition admirable pour exterminer cette vermine, & que s'il lui plaisoit, il lui en envoyeroit la récette sur le champ. Ce message étonna le Monsieur, qui étoit inquiet de son naturel, & qui se souvenoit très-bien que le jour précédent il avoit encore fort maltraité son domestique. Il le fait apeller pour savoir de lui ce qu'il vouloit faire de ce poison, & jure par ce qu'il y a de plus sacré, qu'il va lui ôter la vie, s'il aperçoit en lui des marques capables de lui donner le moindre soupçon. Il se trouva que

le valet n'y étoit pas. Aussi-tôt qu'il arriva, une servante, que la peur de le voir rouër de coups avoit saisie, l'avertit en secret de ce qui se passoit. Le malheureux en prit l'épouvante, & ne se sentant pas assez effronté pour soûtenir l'examen auquel il étoit destiné, il se glisse doucement en haut, & sans autre forme de procès, le misérable s'étrangle. Son Maître cependant s'impatientoit terriblement de le voir : il envoya plusieurs personnes pour le chercher aux endroits où on l'avoit envoyé ; enfin il fut tout étonné, lorsqu'environ une heure après, un laquais lui vint raporter qu'il venoit de le trouver pendu au grenier.

Le bruit d'une action si tragique ne tarda guére à se répandre dans tout le quartier ; mon Maître y courut, comme chez l'un de ses principaux chalans, & après s'en être entretenu avec le Monsieur, il le pria pour bien des raisons, de faire ensorte qu'il pût obtenir ce cadavre. Comme il avoit du crédit il ne fit aucune difficulté de l'assurer qu'il l'auroit, & il lui tint dès le même jour sa parole. Aussi-

tôt qu'il fut entre nos mains nous en fimes la diſſection dans les formes. Toutes les parties y étoient diſpoſées comme dans le corps d'un blanc, du moins nous n'y remarquâmes aucune différence : mais ce qui nous ſurprit également, c'eſt qu'immédiatement au deſſous de l'épiderme, nous découvrîmes une membrane extrêmement déliée & délicate, que mon Maître n'avoit jamais aperçûë ailleurs, & dont je n'avois pas encore ouï parler. Il fit auſſi-tôt part de cette découverte à un fameux Médecin de la Ville qui s'y rendit à ſa priére : cet habile homme n'en parut pas ſi étonné que je me l'étois imaginé; la même choſe lui étoit arrivé dans une occaſion ſemblable qui avoit été pourtant l'unique de ſa vie, n'ayant jamais eu d'autres Négres entre les mains. Ainſi nous jugeâmes que cela devoit être la véritable cauſe de la noirceur de cette eſpéce d'hommes, en ce que cette tunique émouſſe & abſorbe ſans doute, les rayons de la lumiére, comme au contraire, une feuille d'argent vif, apliquée derriére une glace de Veniſe, les fait réfléchir

& les renvoye vers l'endroit d'où ils ſont partis : ce qui donna matiére à bien des raiſonnemens ſur l'origine des Ethiopiens, qui ſemble ne devoir pas être celle des autres hommes ; vû cette remarquable différence. Suivant ce principe, je voulus inſiſter ſur les conſéquences, qui n'alloient pas moins qu'au renverſement entier du Siſtême de l'Auteur Sacré que nous traitions. Mais on me ferma la bouche, en diſant qu'il y avoit bien des choſes que Dieu veut que nous admirions, qu'il nous deffend d'aprofondir.

Je pris d'ailleurs bien du plaiſir à entendre diſcourir ce Docteur ſur la conſtruction & les opérations du corps humain. Il parloit Latin comme Ciceron, & n'étoit pas moins bon Orateur que Démoſthéne. Tout ce qu'il diſoit me charmoit, parce qu'il n'exprimoit rien qu'en termes forts & choiſis, & qu'il affectoit par tout d'être clair & intelligible.

Je ne m'amuſerai point à faire ici le détail du long entretien que nous eûmes ſur ce beau ſujet : je dirai ſeulement qu'il nous fit remarquer trois

choſes qui s'étendent généralement par tout le corps ; l'une extérieurement, qui eſt la peau, & les autres, ſavoir les veines & les nerfs, dans les parties intérieures & les plus cachées de ſa maſſe. La peau, diſoit-il, eſt néceſſaire à l'animal, en ce qu'elle couvre tous ſes membres. C'eſt elle, qui, comme une coque, les renferme & les envelope de toutes parts, de maniére qu'elle eſt capable, ſi on l'y accoûtumoit de bonne heure, comme on fait par raport au viſage & aux mains, de nous garantir contre les injures de l'air. Les veines & les artéres, ces petits ruiſſeaux où coule le ſang, véritable principe & cauſe immédiate de la vie, tirent leur origine du cœur, & parcourent toute la machine, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de la piquer en aucun lieu, pour petit qu'il puiſſe être, qu'on ne perce quelques-uns de leurs rameaux, ce qui ſe voit à la couleur vermeille de l'humeur qui en ſort dans le moment. Enfin il n'y a point d'endroit en nous où il ne ſe rencontre des nerfs, cela eſt clair, & on en peut aiſément convaincre ceux qui prétendroient le nier,

ou le révoquer en doute. Ces nerfs proviennent tous, ſans exception, du cerveau, où comme autant de cordes, bâtons, ou tubes creux, ils ont une de leurs extrêmitez tellement arrangées les unes auprès des autres, qu'elles forment enſemble comme une Sphére, au milieu de laquelle ſe trouve une petite glandule extrêmement ſenſible & délicate, attachée à ſa baſe à un nombre infini d'artéres imperceptibles, leſquels lui aportent du cœur une quantité prodigieuſe d'eſprits, qui la tiennent dans une agitation continuelle, & prête à céder au moindre mouvement étranger.

Supoſant donc que ces nerfs, ou les petits fibres, dont ils ſont composez, ſont remplis d'eſprits, comme en effet ils le ſont toujours pendant la veille, au lieu qu'ils s'en trouvent en partie dénuez auſſi long-tems que dure le ſommeil, s'il arrive que quelqu'objet, quel qu'il ſoit, vienne à heurter contre le bout extérieur, ou à quelqu'autre partie de ces tubes, il eſt évident qu'étant pleins, & par conſéquent tendus, l'autre extrêmité, qui eſt au cerveau, doit ſe reſſentir

du choc, & communiquer ce mouvement à la glande, qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer d'établir comme le ſiége du ſens commun : ni plus ni moins qu'il eſt impoſſible, ſupoſé que je tienne de la main mille bouts de ficelle attachez enſemble, que perſonne en tire un ſeul que je ne m'en aperçoive incontinent, ſans que je puiſſe pourtant déſigner l'endroit où s'eſt fait cette atraction. Et comme l'expérience m'a apris depuis le berceau, que les coups, les playes & les autres incommoditez, que reçoit mon corps, lui viennent ordinairement de dehors, toutes les fois que je ſens la moindre agitation en l'une de mes parties, je ne ſaurois m'empêcher d'en attribuer la cauſe à quelque agent extérieur, & croire que c'eſt proprement l'extrêmité de quelque nerf, & aucune autre de ſes parties qui a été touchée. Et nous ſommes naturellement ſi fort préoccupez de ce ſentiment, que ceux qui ont eu le malheur de perdre, par exemple un bras, ſoûtiennent hautement que la douleur qu'ils ſentent eſt aux doigts de la main qu'ils n'ont plus, & en

aucun autre endroit : ce qui ſe confirme tous les jours par l'expérience. Soit donc que l'impulſion ſe faſſe par des rayons de lumiére ſur les nerfs optiques : par les petites particules des viandes ſur les nerfs qui aboutiſſent à la langue, ſuivant leur figure & leur mouvement : par les parcelles imperceptibles qui ſe détachent des corps, que l'on apelle odorans, ſur les apophiſes mammilaires, ou de quelqu'autre maniére que ce ſoit, cela revient à la même choſe : les organes ont beau être differens, l'attouchement eſt la ſeule & unique cauſe de toutes les perceptions dont nous ſommes capables. De-là il paroît que ceux qui ont fixé le nombre des ſens à cinq, n'en ont pas bien connu la nature : non plus que quelques autres qui ne ſachant ſous lequel de ces cinq genres ils devoient placer la faim, la ſoif & le plaiſir de l'amour, en ont compté juſqu'à huit ; puiſqu'il paroît clairement, par ce que nous venons de dire, qu'il n'y en a abſolument qu'un.

Je dis plus, continua-t'il, il ne me ſeroit pas difficile de démontrer mathématiquement, & à l'aide d'une

figure Géométrique, qu'il eſt impoſſible, les choſes étant priſes à la rigueur, d'avoir auſſi parfaitement que notre nature le peut permettre, plus d'une perception à la fois; & que lorſqu'il s'en fait deux ou trois enſemble, il eſt néceſſaire qu'elles ſoient confuſes, comme l'expérience nous enſeigne, que de toutes les parties d'un objet que nous enviſageons, il n'y a abſolument que le point qui correſpond aux axes optiques, qui ſe voyent parfaitement & diſtinctement, les autres ne s'apercevant bien qu'à proportion qu'ils ſont proches de leur centre. Nos idées ou les images de nos penſées, ne different non plus entr'elles que nos perceptions; car quoiqu'on en faſſe de deux eſpéces, leſquelles on diſtingue par les termes de conception & d'imagination, il eſt ſûr que l'attouchement eſt la ſeule cauſe de l'une & de l'autre; c'eſt l'unique ſource de toutes les connoiſſances humaines, & même de notre Raiſon, qui au fond n'eſt que l'aſſemblage, ou la déſunion des noms, que nous avons, d'un commun conſentement, impoſez aux ſubſtances, telles

qu'elles nous paroissent par le sens, c'est-à-dire conformément à leurs qualitez, & nullement à leur essence. Les autres animaux ayant leurs organes semblables aux notres, ont sans doute aussi les mêmes perceptions; il n'y a que le plus ou le moins qui en peut faire la difference. Donc les bêtes ont de la raison, & si on les en veut priver, ce ne peut être que par raport à la parole qui leur manque, pour donner comme nous des noms aux choses que le mouvement rend capables de les affecter; car au demeurant elles savent fort bien distinguer.

Un cri épouvantable, que la servante fit ici, interrompit brusquement notre Médecin. La pauvre fille en aportant une brassée de bois du grenier, avoit fait un faux pas, & étoit tombée du haut de l'escalier jusqu'à terre. Nous courûmes tous à son secours, & trouvâmes qu'elle avoit la jambe droite cassée. Le Docteur ayant été témoin du premier apareil que l'on y apliqua, se retira chez lui, à mon grand regret, puisqu'outre quelques objections que j'étois prêt à lui faire, j'aurois bien voulu enten-

dre là conclusion d'un discours aussi curieux que me paroissoit celui dont il nous avoit entretenu jusqu'alors, & qui devoit, selon toutes les aparences, avoir des suites qui n'auroient pas été de la portée de tout le monde : & ce regret fut d'autant plus grand dans la suite, que je ne pus jamais trouver l'occasion de le renoüer, & d'engager cet habile homme à traiter avec moi la même matiére.

Laissant donc tout cela à part, il faut que je dise, qu'encore que Mr du Pré ne fut rien moins que Philosophe, ses petites lumiéres ne laissérent pas de m'être d'un très-grand secours : à quoi les Commentaires de Mr Calvin, qu'il me mit entre les mains, ne contribuérent pas peu. Par-là j'eus occasion de remarquer que la création de la lumiére ne veut rien dire, sinon la formation de la matiére subtile dont les Astres furent composez le quatriéme jour ; & que si Moïse parle avant cela de jour & de nuit, c'est par anticipation ; comme il dit ailleurs que Dieu avoit fait l'homme, mâle & fémelle, avant qu'il eût fait tomber un profond sommeil

ſur Adam & qu'il lui eût formé une compagne d'une de ſes côtes. Je compris de même fort aiſément, tant au ſujet des peines, qui avoient été impoſées à nos premiers Parens, que de l'Arc-en-Ciel, &c. & que l'un & l'autre étoient premiérement des ſignes naturels, que Dieu changea alors en des ſignes d'inſtitution ; à peu près comme ce que nous voyons arriver aux Saints Sacremens de Batême & de la Cêne. Et pour ce qui eſt du terme de commencement, qui eſt à la tête de la Genéſe, cela ne m'aporta aucune difficulté, quoique bien des gens s'y trouvent embaraſſez. Je ſavois fort bien qu'en Philoſophie, il faut diſtinguer le tems extérieur de l'intérieur, comme l'on diſtingue en Géométrie, une dimenſion extérieure d'une intérieure, s'il eſt permis de m'exprimer de la ſorte : c'eſt-à-dire, qu'il faut mettre de la difference entre une grandeur meſurée & contenuë, & une autre qui ne l'eſt pas. Ma chambre, par exemple, a ſes dimenſions, cela eſt inconteſtable, mais la ſpéculation ſeule n'en ſauroit fixer le contenu: on doit y ajoûter la pratique,

& se servir de quelque commune mesure, dont les hommes sont convenus auparavant, pour pouvoir dire à point nommé, combien de pieds, de pouces, ou de lignes quarrées elle contient: Par ce moyen les dimensions, qui étoient premiérement intérieures & cachées, deviennent extérieures & connuës, par raport aux mesures extérieures, qui ont servi à en détermi-ner le contenu. Tous les Estres naturels ont donc un tems intérieur & un extérieur: leur tems intérieur est la durée, par laquelle ils demeurent en leur existence actuelle & véritable, ce qui s'étend depuis leur commencement jusqu'à la fin: leur tems extérieur est la durée de la Terre, en ce que son mouvement est employé pour le mesurer: de sorte que le tems extérieur d'une chose est à son tems intérieur, comme la mesure à la chose mesurée. Avant la naissance du Monde, nous ne pouvons avoir l'idée que d'un tems intérieur abstrait, parce qu'il n'y avoit alors d'existant que Dieu, l'Estre des Estres, dont la durée n'a ni commencement, ni fin, & ne sauroit proprement être définie

ni mesurée : mais du moment que le Soleil a paru au Firmament, & qu'on a imaginé la Terre tournant sur son centre, autour duquel elle est emportée dans un certain espace de tems, d'Occident en Orient, on a donné à chacune de ces periodes le nom de jour naturel, & à de moindres parties, celui d'heures, de minutes, &c. comme on apelle le composé de sept jours une semaine ; une révolution de la Lune, d'Occident en Orient, un mois ; une de la Terre autour du Soleil, un an, &c. Ces communes mesures nous servent à désigner le tems, & le rendant, d'intérieur qu'il étoit de sa nature, extérieur pour notre usage, ce n'est pas merveille, si ne remontant point au-de-là, nous nous bornons à ce principe, & ne comptons le tems que depuis qu'il y a eu des mesures propres à fixer la durée.

La solution de ces difficultez me facilita la connoissance des autres : je commençai à apercevoir l'enchaînure du grand Ouvrage de la Rédemption ; les combinaisons & les raports que les parties du Vieux Testament ont avec celles du Nouveau ; comme les anté-

técédens & les conſéquens y dépendent réciproquement les uns des autres : de ſorte qu'à la troiſiéme fois, je conclus que, & Création du Monde, & chûte de l'homme, & menaces, & promeſſes, & Déluges, & Circonciſion, & Songes, & Viſions, & Paſſage de la Mer rouge, & Loi cérémonielle, & Prophéties, & tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la République d'Iſraël, n'étoient que des Tipes, des allégories, des emblêmes, des figures & des ombres, qui n'avoient du raport qu'avec la nouvelle Alliance ; qui ne brilloient qu'à la clarté de l'Evangile, & dont le véritable corps étoit Chriſt.

Mon Hôte fut charmé de cette métamorphoſe : il admiroit comme j'avois ſi-tôt paſſé d'un froid, qui me faiſoit regarder des choſes avec mépris, à un zéle qui ne me permettoit plus de les conſidérer qu'avec eſtime. Tout ce que je faiſois attiroit ſes aplaudiſſemens : à peine avoit-il vû mon pareil. Mais comme il n'y a rien de parfait au Monde, il me reſtoit une choſe, qui lui tenoit au cœur. J'étois blond de mon natu-

rel, ma mere m'avoit accoûtumé à porter une grande chévelure, qui me couvroit les épaules : cela choquoit Monſieur du Pré. Eſt-il poſſible, me diſoit-il quelquefois, qu'un garçon qui a tant de diſpoſition à reſoudre les paſſages les plus difficiles de l'Ecriture, ne voye pas que Saint Paul défend poſitivement de porter de grands cheveux, & qu'il veut même que ce ſoit une honte à l'homme de les nourrir & d'en avoir ſoin ? Je tournai long-tems en raillerie les remontrances qu'il m'en faiſoit : mais voyant qu'il m'en parloit tous les jours plus ſérieuſement. Se peut-il, Monſieur, lui dis-je un jour à mon tour, que vous ignoriez que comme la diverſité des ſaiſons de l'année nous oblige à nous habiller differemment, ſelon qu'il fait chaud, ou froid, les changemens qui arrivent dans la ſocieté, nous engagent à obſerver de differentes maximes ? Autrefois, pourſuivis-je, les cheveux longs étoient une marque de ſujétion. Lorſqu'un Eſclave étoit affranchi, on lui raſoit la tête, en ſigne de la liberté qu'on lui avoit accordée : c'eſt à quoi l'Apôtre

fait allusion. Sous la Loi nous étions les Esclaves du péché, veut-il dire, nous en sommes affranchis sous la grace : pourquoi porterions-nous encore des marques de notre ancienne servitude, comme fait la femme, qui est sous la dépendance de son mari ? Dans ce tems-là il y avoit encore des Esclaves, présentement l'usage en est banni parmi les Chrétiens. J'aprens que le texte porte que c'est la Nature qui nous montre que nous ne devons pas faire parade de nos cheveux, mais il ne faut pas prendre ce terme à la rigueur : Nature ne signifie-là autre chose que coûtume. Naturellement nous n'avons rien de superflu. Les cheveux nous ont été donnez pour la garde & la conservation de notre tête, & des parties supérieures du corps, comme les ongles sont les armes, dont nous avons été pourvûs pour notre deffense. Ce n'est donc point la Nature qui nous engage à couper les uns, & à rogner les autres ; c'est plûtôt ce que nous apellons la mode, la bien-séance, & certaines loix civiles, établies parmi les Peuples, que l'on regarde à la fin comme naturel.

ſes. Cette mode autoriſe à preſent les cheveux longs : je ne croi pas faire de mal à la ſuivre, ſur tout ici, où de l'aveu d'un nombre infini de perſonnes bien ſenſées, & de la plûpart des Théologiens, la choſe eſt abſolument indifférente. Tout cela ne fut pas capable de ſatisfaire mon Maître, il falut pour le contenter, lui permettre de ſe ſervir de ſes ciſeaux, & de m'acourcir le poil tout au moins juſques au deſſous des oreilles. Ce changement me fit quelque peine : mais enfin, que ne fait-on pas pour avoir la paix, & vivre en bonne intelligence avec ſon prochain? En effet, cette complaiſance acheva de m'atirer ſi bien ſon amitié, qu'il m'auroit donné ſon ſang, ſi j'en avois eu affaire: Sa perſonne, ſa famille, ſes biens, tout étoit à mon ſervice, il ne tenoit qu'à moi d'en diſpoſer.

Outre ces avantages, qui étoient déja fort conſidérables pour un étranger, il me procura la connoiſſance de pluſieurs de ſes intimes Amis, & entr'autres d'un Facteur de la Compagnie Hollandoiſe, qui étoit bien l'un des jolis garçons que j'aye jamais con-

nus : il parloit aſſez bien François, & il entendoit parfaitement bien ſa Religion : ainſi j'avois occaſion de m'en entretenir avec lui toutes les fois que nous nous voyions, ce qui arrivoit le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible. J'avois de plus ce bonheur qu'il m'accommodoit de tout ce que j'avois beſoin, ſans vouloir permettre que pour rien du monde, j'importunaſſe mon Maître, qui étoit pourtant commode, & porté de bonne volonté. Jamais il ne traitoit perſonne, qu'il ne m'obligeât à être de la partie : & ce qu'il y avoit de mal en cela, c'eſt qu'il traitoit ſi-bien, que l'on s'en ſentoit ordinairement deux jours aprés. Une fois entr'autres, il me fit tellement faire la débauche, que le lendemain je fus ſaiſi d'une fiévre violente, qui faillit véritablement à me tuër : je dévins dans l'eſpace de trois ſemaines, que je la gardai, auſſi maigre qu'un ſquelette, je n'avois abſolument que la peau & les os, & mon Médecin deſeſperoit que j'en puſſe relever. Je me tirai pourtant enfin d'affaire, par une diéte bien ordonnée. A meſure que je me rétabliſſois, je ne ceſſois

point

point de faire de mûres réflexions ſur les Loix ſévéres que le Nature obſerve ſi ponctuellement envers les pauvres mortels ; & après avoir reconnu qu'il y a peu d'excès qu'elle ne puniſſe, je conclus que la frugalité & la tempérance ſont les véritables moyens d'avoir toûjours l'eſprit libre, & le corps à l'abri de toutes les maladies, auſquelles nous ſommes autrement preſque tous ſujets : ce qui me fit prendre une ferme réſolution d'être plus ſage à l'avenir que je ne l'avois été par le paſſé, & de ne jamais rien faire que je me puſſe reprocher dans la ſuite. Van-Dyk, c'étoit le nom du Hollandois, avoit été de ce ſentiment avant moi, mais ſa générosité, lorſqu'il s'agiſſoit de régaler ſes Amis, l'obligeoit quelquefois à ſe relâcher, & à ne pas toûjours mettre en pratique les pieuſes leçons qu'il ne manquoit guére de donner, lorſqu'il ſe divertiſſoit aux dépens des autres. Je le fis pourtant enfin convenir qu'il valoit mieux paſſer pour économe, que pour libéral & complaiſant, lorſqu'il y alloit de la ſanté.

Dans ces entrefaites, il arriva à cet

honnête Homme une fâcheuse affaire, qui me donna plus de chagrin qu'à lui-même. Il reçut une lettre, par laquelle la femme d'un de ses Marchands lui ordonnoit, en l'absence de son mari, de donner au fils de Monsieur Heudde son neveu, qui étoit parti pour Lisbonne, tout ce dont il auroit besoin pour continuer son Voïage; qu'on lui en tiendroit bon compte, & qu'elle en son particulier, lui en auroit de l'obligation. Environ quinze jours après, Monsieur Heudde arriva chez Van-Dyk, accompagné d'un valet de chambre, qui comme lui, étoit fort médiocrement habillé. La premiere chose qu'il lui demanda, fût, s'il n'avoit pas reçû une lettre de sa Tante, il y avoit tant de tems; & le Facteur lui ayant répondu qu'oüi, il se mit à lui raconter beaucoup de particularitez de plusieurs personnes de sa connoissance: ensuite il l'entretint du dessein qu'il avoit formé de voir le Portugal, de traverser l'Espagne & l'Italie, puis de passer par le Royaume de France, & de s'en retourner chez lui par les Isles Britanniques. Enfin on tomba sur les deniers

dont on pouvoit avoir besoin pour parcourir tant de Païs. Van-Dyk lui en dit son sentiment, & après l'avoir exhorté à ne point faire de dépenses inutiles, il lui recommanda aussi de n'entreprendre rien qui fût au-dessous de lui, puisqu'il avoit ordre de lui fournir tout ce dont il auroit affaire, non-seulement à Lisbonne, mais dans tous les endroits où il devoit passer : ce qui ne lui seroit nullement difficile, parce qu'il avoit directement ou indirectement de très-bonnes correspondances dans la plûpart des meilleures Villes de l'Europe. Monsieur Heudde parut fort édifié de ce compliment; il se contenta d'une somme de quinze cens francs, & de quelques bonnes adresses, & après avoir resté-là quelques jours il poursuivit son chemin. Van-Dyk, qui étoit exact dans ses affaires, donna aussi-tôt nouvelle à son Principal de ce qui s'étoit passé entre lui & son Neveu, & de la route qu'il avoit prise. Mais environ huit jours après, il fut surpris de rencontrer dans la ruë le prétendu valet de chambre de Mr Heudde; & lui ayant demandé si son Maître n'é-

toit pas encore parti, il fut encore plus étonné d'entendre qu'il ne le connoissoit seulement pas, & qu'il ne savoit ce qu'il étoit devenu. Il y a quelques jours, lui dit-il, que je suis arrivé ici de Bordeaux, dans le dessein de passer dans l'Amérique ; ce Monsieur, dont vous me parlez, étoit aussi dans notre Bord, il me proposa de le servir tout le tems qu'il seroit en cette Ville, à condition qu'il me donneroit vingt sols par jour & les dépens : il me paya & me congédia la semaine passée : je n'en ai, ajoûta-t'il, pas oüi parler du depuis. Ce discours alarma un peu mon Ami, & quoiqu'il n'eût encore aucune certitude d'y avoir été pris pour dupe, il eût la précaution d'écrire d'abord à tous ceux ausquels il avoit recommandé son Voyageur, & de les prier de ne lui rien donner jusqu'à nouvel ordre. Cela le garantit peut-être de quelqu'autre perte, mais non pas de celle de ses trois cens ducats. On lui répondit de Hollande qu'on ne savoit ce qu'il vouloit dire, & qu'apparamment ce prétendu Mr Heudde étoit un fripon, qui cherchoit sans

doute une potence. Quoique ce dommage ne fut pas considérable, par raport aux conquêtes qu'avoit faites Mr Van-Dyk, cela ne laissa pas de l'affliger: il employa tous les moyens possibles pour decouvrir le voleur, mais toutes ses poursuites furent inutiles, & je ne sache point qu'il en entendit plus parler, à cause que je le quittai peu de tems après.

Car quoique je fusse parfaitement bien-là, il faut pourtant avouer que je n'y étois point avec agrément: le gain que je faisois étoit trop médiocre, & mon but principal étoit de voir du Païs. Les Amis que j'avois faits, & la réputation que mon Maître me donnoit, me facilitérent les moyens d'en sortir.



CHAPITRE III.

Du ſecond Voyage de l'Auteur, & de ſon naufrage ſur une Côte inconnuë.

JE trouvai l'occaſion d'entrer dans un Vaiſſeau Portugais, qui devoit aller aux Indes Orientales, en compagnie de trois autres Navires. Celui qui le commandoit avoit nom Dom Pedro. Il ne montoit que vingt piéces de Canon, mais l'Equipage étoit de cent quarante-ſept hommes, entre leſquels il y avoit beaucoup de François, qui entendoient pourtant tous la Langue Portugaiſe. Toutes choſes étant prêtes, nous mîmes à la voile le cinquiéme de Juin 1644. ayant le tems fort favorable. La premiere diſgrace qui nous arriva, fut en la perſonne de notre Capitaine. Il paſſoit à la vérité pour un homme d'une expérience conſommée, mais il étoit brutal & débauché. Le dixiéme jour après notre départ qu'il avoit à ſon ordinaire pris une bonne portion d'eau-de-vie, il s'emporta tellement

contre un de nos Matelots, que des menaces, il voulut en venir aux coups. Le Marinier qui étoit volage, ſe prit à rire, & à s'enfuïr : Dom Pedro irrité, le pourſuivit avec un levier à la main, dont il ſe donna au Diable qu'il va lui rompre le cou : en courant ainſi l'un après l'autre, notre Officier broncha, & après avoir fait quelques pirouettes, s'en alla tomber avec tant de roideur contre le Cabeſtan, qu'il ſe rompit le bras gauche, à trois doigts au-deſſus du coude. Là-deſſus on m'apelle, j'examine la bleſſure, & je trouvai que l'os étoit entiérement fracaſſé : après une mûre délibération, j'étois abſolument d'avis qu'il faloit ſe ſervir de la ſcie. Malgré tout ce que je fus capable de repreſenter au Patient, il n'y eût pas moyen de le porter à ſouffrir cette opération, & il jura qu'il aimeroit beaucoup mieux mourir que d'en venir à une extrêmité ſi fâcheuſe. Il fallut, malgré moi, ſe réſoudre à le traiter comme il le voulut, mais ce que j'avois prévû arriva deux jours après : la playe s'enflamma, la gangréne y vint, & mon homme fut

confiſqué le cinquiéme jour après ſa chute.

L'Equipage fut extrêmement alarmé de cette perte, qui ſembloit nous préſager quelque choſe de mauvais : il fallut pourtant s'en conſoler ; on rendit les honneurs à ſon corps, puis on le coula en mer au bruit du Canon. Nous ne laiſſions pas cependant d'avancer chemin ; de tems à autre il ſurvenoit de petites bouraſques, mais qui n'étoient pas dangereuſes. Le plus grand mal qui nous en arriva, fut que cela nous écarta de nos autres Vaiſſeaux, de ſorte que nous n'en entendîmes plus parler. Etant parvenus à l'Iſle de l'Aſcenſion, nous nous aperçûmes que nos eaux étoient fort corrompuës, ainſi il fut réſolu que nous irions faire aiguade à Sainte Héléne, craignant que le nombre de nos malades, qui étoit conſidérable, n'augmentât ſenſiblement, ſi nous différions de relâcher juſques à ce que nous fuſſions parvenus au Cap de Bonne-eſpérance.

Mais comme déja nous découvrions cette Iſle de loin, & que nous nous en félicitions réciproquement, nous

avisâmes un trombe, qui nous paroissoit de la grosseur d'un grand tonneau, à la portée du Canon de notre Navire. N'en ayant jamais vû qu'en peinture, & dans les Traitez des Voyageurs, je considérai ce phénoméne avec toute l'aplication dont je fus capable, & je conclus que ce doit être proprement l'effet d'une partie d'air agité, & poussé avec véhémence dans la vaste étenduë de notre atmosphére, qui venant à rencontrer une autre espéce de tourbillon, mû de la partie contraire, réfléchit en tournoyant vers le bas, & forme ainsi un cylindre, qui s'alonge dans un instant jusques à ce qu'il parvienne sur la superficie de l'eau. La Mer étant alors par tout pressée, hormis en cet endroit-là, il est nécessaire que ni plus ni moins que ce que nous voyons au sujet des pompes, des seringues & des ventouses, la matiére qui correspond au milieu de cette colomne, monte : ce qui se fait aussi avec tant de rapidité & de force, jusqu'à enlever de gros poissons, que nous fûmes tout étonnez de voir le Ciel, de serein qu'il étoit, se couvrir de nuages épais, qui

obſcurcirent l'air dans un moment. Les vents commencérent horriblement à ſoufler, la Mer s'émût, les vagues s'enflérent, & l'on eût dit que la Nature en courroux, menaçoit de nous engloutir. Les Matelots n'eurent plus grande hâte que de ferler au plûtot les voiles, hormis ſeulement le pacfis de borcet; & ayant mis à cape, nous plongeâmes pendant un aſſez long-tems. Cependant le Vaiſſeau étoit emporté avec une telle violence qu'il fallut encore caller la grande voile, de peur d'être pouſſez ſur quelques malheureux briſans. Je ne ſçaurois me réſoudre à décrire ici par le menu, & ſuivant le Journal que j'en avois fait, tout ce qui nous arriva pendant cette épouvantable tempête, qui dura vingt-deux jours; cela demanderoit pluſieurs feuilles de papier, & n'aporteroit au Lecteur que de la compaſſion & de la triſteſſe. Ce n'étoient pas ſeulement quelques femmes & enfans, que nous avions dans notre Bord, qui faiſoient des hurlemens capables d'attendrir des cœurs de rocher: la plûpart des hommes étoient ſaiſis de frayeur juſqu'à l'ame. Pas un

jour ne se passa que nous n'eussions au moins un mort. Nous perdîmes même notre Pilote & notre Contre-Maître ; il ne restoit que le Maître du Navire, qui fut capable de bien gouverner le Vaisseau, & encore se portoit-il assez mal. Pendant ce cruel orage, nous fûmes contraints de jetter en mer, à diverses fois, douze piéces de notre Canon, & tout ce que nous crûmes nous être à charge : nous perdîmes aussi la plûpart de nos ancres, & nous voguâmes long-tems à la merci des vents & des courans, sans savoir non plus où nous allions, que si nous avions été au fond de l'Océan. Enfin, Dieu voulût, par une bonté toute particuliére, que le vingt-troisiéme jour, autant doux que les autres avoient été cruels, nous vinsions échouer sur un rivage qui nous étoit tout-à-fait inconnu, où après avoir pris hauteur à midi, examiné les horloges, & corrigé l'estime autant qu'il nous étoit possible, nous trouvâmes que nous étions aux environs du soixantiéme degré de longitude, & du quarante-quatriéme de latitude australe : c'est-à-dire à mille ou douze cens

lieuës de Sainte Helène. Comme la plus grande de nos Chaloupes avoit été emportée par les vagues, qui avoient paſſé mille fois par deſſus nous, on fut bien aiſe d'avoir conſervé la petite : d'abord on la mit en mer & après avoir rendu graces à Dieu, de ce qu'il nous avoit conſervez en vie, on commença à décharger les meilleurs nipes, & ce qu'il nous devoit être le plus néceſſaire à terre. Nous nous ſervîmes de quelques chétives voiles pour faire deux Tentes : les autres coupérent des branches d'arbres, dont ils conſtruiſirent des Baraques où le reſte de notre équipage, qui conſiſtoit en quatre-vingt-cinq perſonnes, ſe logérent.

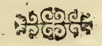
Nous étions bien une quarantaine qui nous portions autant bien que la conjončture le permettoit. Une partie avoit ſoin du Vaiſſeau, l'autre alloit à marode. Jamais les armes à feu, la poudre & le plomb, ne nous avoient été d'une plus grande utilité. Il y avoit de toute ſorte de gibier en abondance & entr'autres, de groſſes Poules, plus peſantes que des Coqs-d'indes, qui étoient graſſes & très-ſu-

culentes. Le poiſſon ne nous manquoit point du tout non plus ; parce que nous avions bonne proviſion de filets, d'hameçons & d'autres inſtrumens propres à la pêche. Les Tortuës y étoient rares, mais elles étoient belles & bonnes. Nous en prîmes quelques-unes, qui peſoient aſſûrément autour de quatre à cinq cens livres, & qui nous donnérent ſuffiſamment à manger à tous. La chair nous paroiſſoit excellente, & la graiſſe ſurpaſſoit en délicateſſe les mets du monde les plus précieux : elle nous ſervoit à toutes choſes, aux ſauſſes, ſur le Pain, à brûler, & généralement à tout ce que nous en pouvions avoir beſoin. Nous trouvâmes auſſi une Riviére à deux bonnes heures de-là, du côté de l'Eſt, qui nous fourniſſoit de fort bonne eau. Nonobſtant ces rafraîchiſſemens, il y eut encore deux de nos gens qui moururent : les autres ne furent pas long-tems à ſe rétablir.

Cependant, notre Vaiſſeau ſe trouva enfin ſi déchargé, qu'on remarqua qu'il flotoit ; de ſorte que nous le remorquâmes juſqu'à la Riviére dont je

viens de parler. Auſſi-tôt qu'il fut à terre, les Charpentiers l'examinérent de fort près, on trouva qu'il n'y avoit aucune aparence de le remettre en état de nous ſervir à continuer notre route : la tempête l'avoit entierement délabré. Ainſi il fut réſolu d'un commun accord, qu'on achéveroit de le mettre en piéces, & que des meilleurs morceaux on en bâtiroit un plus petit dont on repaſſeroit en Afrique. Le Capitaine nous vouloit tous alternativement faire mettre la main à la beſongne ; mais nous lui repreſentâmes ſi-bien que nous n'étions pas tous également propres à cela, & qu'auſſi-bien il faloit qu'il y eut quelqu'un qui pourvût la cuiſine des vivres néceſſaires pour l'entretien de tant de gens, que nous fûmes conſtituez dix pour cela. Les neuf qui me furent joints, étoient adroits, une partie étoient, pour ainſi dire, Chaſſeurs, & l'autre Pêcheurs de profeſſion : ainſi l'on peut aiſément croire que nous n'avions pas beaucoup de peine, dans un Païs comme celui-là, à trouver de quoi donner à manger à notre Compagnie. Ces agréables occupations, dont un

autre se seroit fait un très-grand plaisir, ne me charmérent que pendant peu de jours ; je me lassai bien-tôt de ce métier-là. Le desir que je conçûs de pénétrer dans un Païs où il ne me paroissoit point qu'il y eut jamais eu personne, me fit prendre la résolution d'abandonner mes Camarades : je ne voulois pourtant pas seul exécuter ce téméraire dessein. Les deux de la Troupe qui me paroissoient des plus résolus, ausquels je le communiquai, furent ravis de ma proposition ; ils m'avouérent qu'ils avoient eu chacun en particulier la même pensée, mais qu'ils n'avoient osé la confier à un tiers : ainsi l'affaire fut concluë, avec serment de n'en point réveler le secret, & nous étant promis de part & d'autre une amitié & une fidélité mutuelle & sincére, nous allâmes nous reposer, dans la vûë de déloger au plus vîte.



CHAPITRE IV.

L'Auteur quitte le reste de la Troupe, avec deux Camarades seulement, & pénétre avec eux dans ces Païs inconnus. Les obstacles qu'il rencontre dans sa route, &c.

LE lendemain matin vingt-quatriéme de Septembre 1644. & l'onziéme jour de notre arrivée, nous nous saisîmes chacun d'une bonne hache, que nous mîmes à la ceinture, d'un fusil, & de ce que nous crûmes nécessaire pour une entreprise de cette nature, & sans faire semblant de rien; d'abord que nous fumes entrez dans le Bois, nous nous écartâmes des autres, & avançâmes à grands pas, vers le Sud-sud-Ouest. Nous fimes au moins quatre grandes lieuës, avant que de parler de nous reposer. La Forêt, c'étoit le nom de l'un de mes Camarades, comme l'autre s'apelloit du Puis, voyant un Coq de Bruyére à cent pas de nous, le tua: pen-

dant que l'un le plumoit, nous nous occupâmes, l'autre & moi, à couper des brouſſailles, & à faire du feu ſous un arbre, à l'une des branches duquel je nouai un bout de groſſe ficelle, & y attachai notre volaille, qui fut bien-tôt rotie de cette maniére. Nous dînâmes-là de plein fond : la boiſſon ſeule nous manquoit, il falut remettre à boire à une autre fois. Nous étant remis en chemin, nous trouvâmes un creux, où il y avoit de l'eau, qui n'étoit à la vérité pas trop claire, mais qui ne laiſſoit pas de nous paroître excellente : nous en emplîmes nos flacons, ſans que cela nous ſervit à rien ; car environ à une lieuë & demie de-là, nous vinmes à un ruiſſeau qui en contenoit bien d'auſſi belle que j'en aye vû de ma vie : il avoit autour de deux pieds de profondeur, & traverſoit juſtement en cet endroit-là, la route que nous nous étions propoſé de tenir, à l'aide d'un petit Quadran au Soleil, que j'avois en poche, & qui nous fut d'un grand ſecours. N'y ayant ni pont, ni autre commodité, nous nous déchauſſâmes ; & paſſâmes cette petite Rivié-

re, que nous quitâmes avec regret, après en avoir bû tout notre ſou, & en avoir fait proviſion pour l'avenir. Au reſte, nous ne trouvions aucune trace d'hommes, ni de bêtes: ce n'étoit par tout que ſable, bruyéres & forêts, dans l'eſpace de huit ou dix lieuës que nous avions faites, avant que le Soleil ſe couchât. Enfin, nous plantâmes le piquet au pied d'un monticule, où il y avoit un buiſſon ſi épais, qu'on y étoit à l'abri du vent, comme ſous une tente. Nous achevâmes alors de manger ce que nous avions conſervé du dîner, & nous couchâmes le moins mal que nous pûmes.

Le lendemain au réveil, nous fûmes ſurpris de voir que tout le Ciel étoit entrepris, & que nous étions menacez d'une groſſe pluye. Nous trouvâmes à propos de creuſer dans cette coline, qui étoit aſſez eſcarpée du côté où nous nous étions poſtez, afin de nous mettre par-là à couvert du mauvais tems. En effet, nous trouvâmes en moins de rien, que nos haches, au lieu de pêles, nous avoient préparé un petit logement. La

pluye ne commença pourtant qu'environ vers les onze heures, de maniére que nous avions eu du tems de reste pour massacrer plus de Cailles & d'autres petits Oiseaux, qui pour la plûpart ne nous étoient pas connus, que nous n'en aurions pû consumer dans une semaine : il y en avoit une multitude innombrable, & ils se laissoient assommer la plûpart, sans bouger presque de leur place : ce qui nous fit d'autant plus conjecturer que le Païs ne devoit point être habité. Après tout, nous fumes contraints de rester dans ce poste-là l'espace de quatre jours, qui nous parurent plus longs que n'auroient fait ailleurs quatre semaines. Mais nous fumes aussi bien récompensez dans la suite, puisqu'il est vrai que nous joüimes de plus d'un mois de continuel beau tems.

Au sortir de notre gîte nous commençâmes à découvrir de hautes montagnes : de peur de n'y pas trouver de quoi nous substanter, nous fimes provision de viandes pour quelques jours. Nous ne nous trompâmes pas dans nos conjectures ; on eut dit d'un véritable Groenland, tout y étoit sec,

& aride, il n'y avoit, en bien de
endroits ni herbe, ni buissons, n
rien de ce qui peut donner à paîtr
au moindre animal. Aussi y décou
vrions-nous peu de chose, les oiseau:
même y étoient assez rares, d'où i
est aisé de juger que nous y passion
assez mal notre tems : & n'eut ét
que de fois à autre, nous entrion
dans de petits valons remplis d'arbre
chargez de quelques méchans fruits
où il y avoit de l'eau pour nous de-
saltérer, nous aurions été en dange
de notre vie.

Le neuviéme jour de notre mar-
che nous arrivâmes vers le soir dans
une baissiére, où l'on voyoit à droite,
environ à un quart de lieuë de-là, un
petit torrent, qui descendoit d'un ro-
cher dans un creux, d'où il se déchar-
geoit ensuite dans un marais, qui for-
moit-là un demi cercle, & s'étendoit
vers le bas à perte de vûë. Les bords
qui renfermoient cette belle eau,
étoient hauts & médiocrement escar-
pez : ce qui faisoit croire qu'elle n'é-
toit pas alors aussi enflée qu'en une
autre saison de l'année. J'en aprochai
dans le dessein de descendre, mais

omme j'en étois éloigné d'un pas ſeu-
ment, je fus étonné de ſentir que la
rre me manquoit tout d'un coup
ous les pieds, j'enfonçai juſques ſous
s aiſſelles. Mes Camarades voyant
ue j'en demeurois-là, ſe mirent à
clater de rire, & s'en vinrent à mon
ecours. En même tems dix ou dou-
e oiſeaux de la groſſeur de nos Oyes,
vec des becs larges & longs comme
a main, ſe débaraſſent de deſſous mes
ieds, s'élancent en l'air, & ſonnent
'allarme par un *quacou*, *quacou*, *qua-
ou*, qui étoit leur cri naturel, & que
'on devoit entendre de fort loin. A-
ant qu'on eut pû compter cent, nous
îmes le Ciel noir de ces animaux.
Cette multitude extraordinaire, joint
au tintamare enragé qu'ils faiſoient,
nous épouvanta, nous ne ſavions ab-
ſolument qu'en penſer, ſur tout lorſ-
qu'ils venoient quelquefois pluſieurs
de compagnie, en criant comme des
perdus, fondre juſqu'à la longueur
d'une pique de notre tête, ni plus
ni moins que s'ils avoient voulu nous
démembrer : & quoique nous tiraſ-
ſions quelques coups ſur eux, & en
miſſions pluſieurs par terre, c'étoit

toûjours la même choſe. Quand nou vîmes pourtant qu'ils ne vouloien point nous faire de mal, & qu'il commençoient même à battre en re- traite, nous deſcendîmes le talut pou aller nous rafraîchir.

Du Puis remarqua d'abord que l'en- droit où j'étois enfoncé, étoit une ni- che, où une partie de ces oiſeaux ſ retiroient: à côté il y en avoit un ſeconde, puis une troiſiéme, & ainſ de ſuite, à dix ou douze pieds plu ou moins, de diſtance l'une de l'au- tre. L'ouverture de ces demeure ſoûterraines, avoit la forme d'un ova- le, dont le moindre diametre étoit d'un pied de longueur. Etant le plu petit de tous, je me fourrai dans le troiſiéme: je trouvai l'endroit grand comme une petite chambre, ayant plus de huit pieds en quarré, & trois de hauteur au moins. Il y avoit quin- ze nids tout à l'entour, bâtis en rond, de petites branches feuilluës, & en- duites d'argile, en forme de panier, de trois ou quatre pieds de circonfe- rence. Chaque nid contenoit ſix œufs grivelez, gros comme le poing. Dans le milieu de l'autre, il y avoit un au-

ge beaucoup plus grand que ces nids, qui étoit rempli d'une certaine matiére divisée en petits morceaux ronds, & plus longs les uns que les autres : je m'imaginois au commencement que c'étoient leurs excrémens ; mais la curiosité m'en ayant fait porter un peu à la bouche, je trouvai que cela avoit un goût excellent, & surpassoit nos meilleurs macarons, à quoi il avoit beaucoup de raport. Mes Camarades, qu'un même desir que le mien à découvrir des nouveautez, avoit conduits chacun dans un antre semblable, y trouvérent les choses disposées dans le même ordre, que je viens de les décrire : toute la difference qu'il y avoit consistoit dans le nombre des nids, qui étoit plus considérable dans l'un que dans l'autre, parce qu'ils n'étoient pas d'une même grandeur. Nous comprîmes bien de-là, qu'il n'étoit pas surprenant qu'il y eut là tant de ces Oiseaux, puisqu'ils multiplient si copieusement, & qu'il n'y a personne pour les détruire.

A peine notre premiere surprise eut-elle finie, qu'un autre sujet nous en causa une infiniment plus considé-

rable : c'étoit une de ces Cavernes, que nous trouvâmes à cent pas de-là. Elle avoit une entrée qu'il étoit impossible que des oiseaux eussent faite : trois grosses pierres de chacune un pied, mises en terre, l'une à côté de l'autre, en faisoient le seuil, & les deux poteaux, qui finissoient en pointe, à la hauteur de quatre pieds, étoient composez de gros cailloux de plus de cent livres la piéce, & d'autres pierres arrangées l'une sur l'autre en dedans, la fermoient entierement. Ces productions de la main des hommes nous firent hésiter si nous devions desirer qu'il y en eût-là ou non : nous aurions bien souhaité de voir des animaux de notre espéce, mais nous apréhendions de n'en être pas trop bien traitez. Dans cette incertitude incommode, nous ne laissâmes pas d'en aprocher, en criant pourtant, & faisant assez de bruit, afin de nous faire entendre à ceux qui pouroient être dedans. La Forêt lassé de toutes ces grimaces, nous dit de rester des deux côtez la hache à la main, pendant qu'il forceroit les obstacles, & franchiroit cette entrée, dans le dessein d'aller

d'aller examiner ce qu'il y avoit derriére. Il en vint effectivement à bout, mais quand il fut dedans, il trouva qu'il faisoit trop obscur pour y rien voir : ce qu'il nous aprit en sortant, c'est qu'un homme s'y pouvoit tenir debout, & que l'apartement étoit logeable, y ayant même senti un banc vers le fond. Là-dessus nous courons décharger notre couroux sur les premiers arbres, que nous avions laissez en passant, à une petite distance de là : nous en coupâmes autant de bois que nous en pûmes porter, & y vinmes mettre le feu devant notre caverne : ensuite nous retournâmes trois fois à la charge, afin d'avoir provision pour toute la nuit. Quand le feu fut bien allumé, nous entrâmes dans notre chambre, qui avoit bien le double de grandeur des autres : elle étoit proprement pavée de petits cailloux choisis, & il y avoit en effet un banc de gazons tout à l'entour.

Mais, ô le formidable objet, que nous avisâmes en même tems sur le banc qui étoit à gauche, & le plus à l'abri du vent ! la carcasse d'un homme, un squelette en forme, depuis les

pieds jusqu'à la tête. Au dessus il y avoit une espéce d'ardoise assez unie & enfoncée dans la terrasse, où l'on avoit gravé en langue Greque, & en gros caractéres, Α'ΓΙΟΣ Ο' ΘΕΟΣ, Α'ΓΙΟΣ Ι'ΣΧΥΡΟΣ, Α'ΓΙΟΣ ΚΑΙ' ΑΘΑΝΑΤΟΣ, Ε'ΛΕΗΣΟΝ Η'ΜΑΣ. *O Dieu Saint, Saint & Fort, Saint & immortel, ayez pitié de nous !* Je ne m'amuserai point ici à alléguer nos diverses conjectures, & les sentimens différens que nous eûmes sur ce sujet, puisque chacun s'en peut faire aisément une idée. Cependant la faim, qui nous éguillonnoit, nous fit prendre deux des Oiseaux que nous avions tuez : nous les passâmes sur la flamme, pour en brûler la plume, au lieu de les écorcher comme nous faisions assez souvent, parce que nous nous en representâmes la peau comme l'un des meilleurs morceaux, en quoi nous ne nous trompâmes effectivement point, puis les ayant vuidez & lavez, nous les mîmes sur des tisons, où ils furent rôtis dans un moment. Nous avions pris si peu d'alimens de tout le jour, que nous n'y laissâmes presque que les os. Ils étoient gras,

ucculens, & de très bon goût. Aprés
voir bien ſoupé, nous nous accom-
odâmes le mieux que nous pûmes
iſſant au mort la place qu'il occu-
oit, ſans y toucher, parce que nous
vions envie de l'examiner de plus
rès le lendemain.

Il n'étoit pas encore bien jour que
os impertinens Oiſeaux recommen-
erent leur vacarme : les uns ſortoient
e leurs trous, les autres y rentroient,
cela avec tant de bruit, qu'il nous
it impoſſible de ne plus dormir, quoi-
ue nous en euſſions bien envie. Nous
ttendîmes pourtant que le Soleil
ous vint faire lever : notre preſence
'alarma nullement cette volatille,
hacun travailloit à ſa beſogne com-
ne s'il avoit dû en être payé. Nous
n voyions qui ſortoient avec le bec
out chargé de terre, qu'ils enlevoient
ns doute des endroits les plus irré-
uliers de leurs creux, afin de les ren-
re, ou plus amples, ou plus propres.
l y en avoit qui venoient fournis de
natériaux propres à racommoder
eurs nids, & la plûpart portoient de
es morceaux de craquelins, que j'a-
ois trouvez ſi bons le ſoir auparavant.

Nous montâmes ſur le talut pour voir d'où ils tiroient cette mangeaille : auſſi-tôt que nous eûmes levé les yeux, nous aperçûmes, à la portée du mouſquet de-là, ſur une petite élévation, trois corps d'une même groſſeur & hauteur : nous nous avançâmes pour conſidérer de près ce que c'étoit, & nous trouvâmes en effet que c'étoient trois Cônes tronquez, de la hauteur de huit pieds, de cinq de diamêtre ſur la baſe, & de trois environ au ſommet, fort réguliérement conſtruits de cailloux arrangez proprement les uns ſur les autres.

La ſimple vûë de trois Monumens ſi rares dans une contrée déſerte, ne nous contenta pas, nous nous mîmes à en démolir un ; mais dès que nous eûmes ôté environ l'épaiſſeur d'un pied & demi de pierres de deſſus, nous découvrîmes le crane d'une créature humaine; après quoi parurent les oſſemens des épaules, des bras, & en un mot, toute la carcaſſe juſqu'aux pieds. Nous en aurions bien fait autant aux autres, mais nous nous contentâmes de découvrir la tête du cadavre, qui étoit ſous le ſecond, puiſ

qu'il étoit vrai-ſemblable qu'il devoit y en avoir autant ſous le dernier. Pendant que nous réfléchiſſions ſur tout cela avec une eſpéce d'admiration, j'allai découvrir autour du troiſiéme cône, des caractéres conſtruits auſſi de petits cailloux, à peu près comme des œufs de pigeon, arrangez en terre. Je les pris pour les lettres Hébraïques, nommées, ſuivant l'ordre; *Koph*, *Vau*, *Lamed*, *He*, *Teth*, *Lamed*, *Koph*, *Pe*, *Gimel*, *Van*, *Beth*, *Thau*, *Hajin*, *Koph*, *Mem*, *Lamed*, *Alep*, *Sajin*, *Samech*, *Reſch*, mais qui n'étoient accompagnées ni de points, ni d'aucune autre marque, qui en pût faciliter la lecture. Je fis tous mes efforts pour en débrouiller la ſignification, & j'y ai penſé mille fois depuis, mais je n'en ai jamais pû venir à bout, de quelque maniere que je m'y ſois pris. Il y avoit auſſi quelque choſe de ſemblable autour des deux autres Monumens que je ne voulus pas prendre la peine de découvrir des pierres que nous avions jettées deſſus, parce que je ne trouvois pas que cela le valut. Toutes les apparences étoient qu'il y avoit fort long-

קול הטלק פנוב תעק מלא

שסר

tems que quatre malheureux, comme nous étions, après avoir bien rodé, & ne voyant point d'aparence de trouver un endroit meilleur que celui-là, s'y étoient arrêtez, avoient creusé une caverne, à la maniere des Oiseaux dont j'ai parlé, ou peut-être s'étoient aproprié une de leurs niches, & y étoient morts l'un après l'autre; premiérement ceux qui étoient sous les Monumens, & ensuite le dernier, sur ce banc, où nous l'avions trouvé, & où le tems avoit consumé ses habits & sa chair, de maniere qu'on n'en voyoit pas les moindres reliques.

Ce qui nous confirma encore plus dans cette pensée, fut que pas loin de-là; il y avoit une infinité d'arbres droits comme un jonc, dont les branches étoient toutes par étages: au premier, qui commençoit à quatre pieds de terre, à celui que je mesurai, il y en avoit douze, de la grosseur du bras, & longues de sept pieds; au second, trois pieds plus haut, onze, de six pieds; au troisiéme, à deux pieds & demi delà, je n'en trouvai que dix, encore plus courtes que les précédentes: au quatriéme, éloigné à proportion des

autres, neuf : plus huit, sept, six, cinq, quatre & trois : après quoi venoit la cime de l'arbre, en forme de gland, de la grosseur d'un œuf. Toutes les branches de ces arbres en piramides, étoient comme autant de panaches, ou plumes d'Autruche, c'est-à-dire garnies de feuilles menuës comme des filets des deux côtez. D'un bout à l'autre & tout autour à l'extrêmité de ce duvet, il y avoit un ourlet de la grosseur d'une plume à écrire : & au dessus de chaque rang de branches, un anneau qui environnoit l'arbre, plus gros que le doigt, au premier, mais plus petit à mesure qu'il aprochoit du haut. L'un & l'autre étoit cet excellent mets, dont nos gros Oiseaux paroissoient si friands, & que nous croyions avoir servi de pain à nos quatre pauvres Pelerins.

Au lieu que je n'avois fait simplement que goûter de ce pain le soir précédent, nous nous jettâmes alors dessus, mes Camarades & moi, comme la pauvreté sur le monde ; c'étoit à qui seroit le plus habile à grimper pour en attraper aux endroits où il y en avoit de reste ; car plusieurs en étoient

dépouillez. Enfin, nous en mangeâmes tant, que nous nous en remplîmes jusqu'à la gorge ; & nous y trouvions tant de goût, que du Puis parloit déja de bâtir là un tabernacle, & d'y mourir, comme ces bonnes gens témoignoient par leurs ossemens, avoir fait. Mais dans le tems que nous nous entretenions, nous fûmes également saisis d'un si grand assoupissement, que nous ne pouvions pas lever les jambes pour faire un pas. Je me laissai tomber le premier à terre, les autres en firent autant un moment après. Pas un ne perdit le jugement, nos membres seuls étoient engourdis, la langue même pouvoit à peine nous servir à proférer une parole. Nous restâmes deux heures en cet état, avant que de nous endormir : ce sommeil dura jusqu'après midi.

Du Puis, qui s'éveilla le premier, se trouva la main droite apuyée sur quelque chose qui lui paroissoit nud, uni & de la grosseur de la cuisse. Il crut au commencement s'être roulé en dormant, sur l'un de nous deux ; mais y faisant réfléxion à mesure qu'il reprenoit ses esprits, & ayant ouvert

ſes yeux pour s'en éclaircir, il fut ſaiſi d'une frayeur mortelle, de voir entre lui & la Forêt, un ſerpent deplus de vingt-cinq pieds de long: il devint plus perclus de ſes membres qu'auparavant, & ne pouvoit, ni ſe remuer, ni parler: cependant, le ſerpent abandonne la place, s'entortille autour d'un des arbres prochains, & ſe met à ſon tour, après les craquelins. Là-deſſus mon Ami reprend courage, me pouſſe, & m'ayant éveillé, me montre cet épouvantable animal. Quelque débile que je me ſentiſſe encore, je me levai dans le moment, & me mis à fuïr de toute ma force: du Puis m'imita, & la Forêt, à nos cris, ne tarda guéres à en faire autant. Nous étions ravis de ce que ce monſtre ne nous avoit pas engloutis; & cette peur ne contribua pas peu à nous faire réſoudre à décamper au plûtôt; il nous fallut pourtant toute la nuit pour nous refaire.



CHAPITRE V.

Suite des Avantures de l'Auteur & de ses Camarades, jusqu'à leur entrée dans un Pays habité.

NOus nous trouvâmes frais & gaillards à notre lever, ce qui nous fit résoudre à lever le piquet : ainsi méprisant cette manne terrestre, qui nous avoit si fort débilitez, nous fimes seulement bonne provision d'oiseaux rôtis, & ayant dit adieu aux Monumens, nous nous remîmes en campagne. Nous étions bien alors à cinquante lieuës de la Mer. Le soir nous voulûmes manger, pour la premiere fois de la journée, mais l'apétit n'étoit pas assez grand, quoique nous eussions bien marché, & eussions passé une Montagne de sept ou huit lieuës. Trois jours entiers s'écoulérent avant que nous pussions rien prendre : ce qui nous fit croire, que ce pain d'arbre devoit être extrêmement nourissant, & qu'il ne pouvoit être que bon, étant pris avec sobriété. Cepen-

dant, le chemin alloit toûjours en empirant : une grande consolation pour nous, c'est que les nuits étoient belles, & que les jours se faisoient longs, à mesure que nous avancions dans le Printems de ce Pays-là, & que nous nous éloignions de la Ligne équinoxiale. Le Ciel nous en paroissoit plus charmant, la campagne plus riante, & l'un & l'autre fournissoit de matiére à la plûpart de nos entretiens.

Du Puis, sur tout, sembloit être charmé du Soleil, qui depuis son lever jusqu'à son coucher, ne cessoit de nous couvrir de ses agréables rayons. Il ne faut pas mentir, nous dit-il un jour, si je n'étois pas né sous des climats où les Peuples sont assez heureux pour avoir été instruits dans la connoissance de leur Créateur, & que je n'eusse jamais oüi parler de l'Etre des Etres, le flambeau des Cieux seroit sans contredit la seule & unique Divinité, que je croirois digne de mes adorations : non-seulement parce que c'est l'objet visible du monde le plus agréable, mais aussi à cause que sans son secours, il n'y a ni plante, ni animal qui puisse subsister : tout lan-

guit au moment qu'il s'éloigne, & sa présence rend de la vigueur à ce qui paroissoit mourant. Vous n'êtes pas le seul, lui dis-je, qui êtes de ce sentiment, il y a encore des Nations entieres qui invoquent ce bel Astre, comme la cause premiere de toutes choses : & ceux même qui ont reconnu un être souverainement parfait, n'ont pas pû s'empêcher de lui donner des épitétes qui marquoient assez l'estime qu'ils en faisoient. Orphée l'apelloit l'œil du Ciel ; Homére, celui qui voit & entend toutes choses : Héraclite, la fontaine de la lumiére céleste : Saint Ambroise, la beauté du Ciel : Philon, l'idée de la resplendeur éternelle : Platon, l'ame du monde. Le Roi David en exalte merveilleusement l'excellence, sur tout dans son Pseaume dix-huitiéme, & les saints Hommes du vieux & du nouveau Testament, ne font nul scrupule de nous le representer, comme le modéle de la Divinité qu'ils apellent en cent endroits, l'Orient d'enhaut, & le Soleil de Justice.

Je me moque, continua la Forêt, de ce que les autres ont dit des As-

tres ; je prie Dieu, & si j'ai de la vénération pour les créatures, ce n'est que par raport au Créateur, qui est digne d'être admiré dans ses Ouvrages : mais ce qui me surprend dans le Soleil, ce sont les deux mouvemens opposez que l'on dit qu'il y a, un mouvement journalier d'Orient en Occident, & un annuel d'Occident en Orient. Il est vrai, repris-je, que ces deux mouvemens sont directement contraires l'un à l'autre, si on les attribuë au Soleil comme ont fait presque tous les Anciens : mais rien n'est plus naturel si on attribuë ces deux mouvemens à la Terre, qui fait un grand cercle autour du Soleil dans l'espace d'un an, & tourne une fois sur son Centre, ou sur son Axe, en vingt-quatre heures : tout comme une boule, ou si vous voulez un navet que vous auriez poussé d'un bout d'une allée à l'autre ; car en même tems que ce navet avanceroit vers le bout de l'allée, il feroit en même tems plusieurs tours sur son Axe. La Terre en fait de même & ses deux differens mouvemens ont toûjours servi aux hommes pour mesurer le tems de

leur durée. Le tour qu'elle fait ſur ſon Axe fait notre jour naturel de vingt-quatre heures ; & le tems qu'elle met à faire ſon grand Cercle autour du Soleil, fait notre année de trois cens ſoixante & cinq jours & ſix heures, à quelques minutes près. Il eſt vrai que cette meſure pour l'année n'a pas été toûjours également bien connuë chez toutes les Nations. Les Egyptiens, les Caldéens, les Juifs & d'autres Peuples anciens, ont compté leurs années differemment, & les ont fait plus longues ou plus courtes les unes que les autres. Pluſieurs entr'eux ont réglé leurs années plûtôt par le cours de la Lune, que par celui de la Terre, & pluſieurs Nations en font encore de même aujourd'hui.

Le Calendrier qu'on ſuit preſentement parmi les Nations de l'Europe, & qui eſt venu des anciens Romains, n'a pas été toûjours ſi exactement réglé comme à preſent : car du tems de Romulus, Fondateur de Rome, l'année qui doit être le tems que la Terre employe à parcourir ſon grand Cercle autour du Soleil, n'étoit que de trois cens quatre jours, compris en

dix mois : Mars, Mai, Juillet, Octobre, étoient chacun de trente & un jour, les autres n'en avoient que trente. Numa Pompilius, ſon Succeſſeur, en ajoûta cinquante & un à ce nombre, de ſorte que l'année avoit alors trois cens cinquante-cinq jours. Il retrancha outre cela un jour de chaque petit mois, qu'il ajoûta à ces cinquante & un, & de leur ſomme il inſtitua les mois de Janvier de vingt-neuf, & de Février de vingt-huit jours. Enfin, Jules Céſar, premier des Empereurs Romains, ayant conſulté les plus habiles Aſtronomes de ſon tems, changea de leur conſentement, l'année qui étoit à peu près lunaire, en une année ſolaire, en y ajoûtant encore dix jours, leſquels il diſtribua de manière, que Janvier, Août & Decembre, en eurent chacun deux, & Avril, Juin, Septembre & Novembre un. Cependant, comme cela ne ſuffiſoit pas encore, parce que l'année eſt de trois cens ſoixante & cinq jours ſix heures, moins environ onze minutes, ce Monarque voulut que toutes les quatre années on auroit un an de trois cens ſoixante & ſix jours,

& ce jour devoit être placé entre la six & septiéme Calende de Mars : si-bien que l'on avoit deux sixiémes Calendes de Mars, dans une telle année qu'on apelloit bissexte, parce qu'on comptoit deux fois le sixiéme jour avant que de compter le suivant.

Cette correction pour juste qu'elle parut, ne laissa pas de causer de l'erreur au Calendrier dans la suite du tems; car encore que l'année ne fut alors trop longue que d'environ onze minutes, au lieu que le Soleil, comme on parloit, entroit de son tems, ou quarante-cinq ans avant la naissance de J. C. dans l'équinoxe du Printems, le vingt-quatriéme de Mars, il y entra le vingt & uniéme au Concile de Nicée, en l'an trois cens vingt-sept, & l'onziéme du tems de Grégoire treiziéme en 1582 : ce que ce Pape ayant remarqué, il retrancha dix jours de cette année-là, entre le quatre & le quinziéme d'Octobre, à cause qu'il ne se trouvoit point-là de Fêtes & de Saints intéressez. Et de peur qu'on ne retomba dans le même abus, ce qui étoit de conséquence pour les équinoxes, qui

auroient fait avec le tems une révolution entiére par tous les mois de l'année en rétrogradant : il ordonna qu'à l'avenir, trois Siécles l'un aprés l'autre, on ne compteroit point d'année bissèxte à leur fin, mais seulement au bout du quatriéme : de-là vient qu'il faut quatre cens années Grégoriennes & trois jours, pour égaler quatre cens années Juliennes.

Je sçai bon gré à Mr du Puis, dit la Forêt, d'avoir donné occasion à ce discours, car il y a long-tems que j'avois desiré d'aprendre ce que l'on entend par année bissèxte, par vieux & nouveau stile, & de savoir la véritable cause de tous ces changemens. Il falut, pour les contenter, leur expliquer de même à plusieurs reprises, ce que veulent dire les termes d'Epacte, de Nombre d'Or, de Sicle Solaire, d'Indiction Romaine, d'Ides, de Calendes, & presque de tout ce qu'il faut savoir pour composer un Almanac. Ce qu'il leur donna le plus d'admiration, fut lorsque je les assurai que le Soleil qui nous paroit si petit, est infailliblement plus grand que toute la Terre. Assurément, di-

ſoit la Forêt, cela ſurpaſſe l'imagi nation, & je crois que tout ce que l'on nous en dit ſont de pures rêveries Du Puis qui enchériſſoit ſur tout ce que ſon Camarade pouvoit alléguer à cet égard, oſa même me traiter d'extravagant, parce que je ſoûtenois que cela étoit véritable; de ſorte qu'il falut, malgré moi, en venir à des éclairciſſemens pour leur donner quelque ſatisfaction là-deſſus.

J'avouë, leur dis-je, qu'il eſt impoſſible de déterminer au juſte la grandeur des flambeaux céleſtes; tous ceux qui l'ont fait ont été des préſomptueux, qui ont tâché de nous en impoſer. Les inſtrumens dont nous nous ſervons pour meſurer la paralaxe du Soleil, ſont trop petits & trop mal diviſez, par raport au prodigieux éloignement de cet Aſtre. Je n'ai jamais vû l'Aſtrolabe diviſé en minutes, & il ſeroit néceſſaire qu'il le fut en ſecondes, & peut-être en de moindres parties: cela ne ſe peut, ou il ſeroit ſi grand que l'on ne ſçauroit s'en ſervir. Et une preuve qu'on s'y peut aiſément tromper ſans cela, c'eſt que quelques exacts qu'ayent été les Aſ-

tronomes, qui non contens de la ſpéculation, ont voulu réduire cette queſtion en pratique, ils ſe ſont abuſez ſi lourdement, que la différence de l'opinion de l'un à celle de l'autre, eſt capable de faire douter s'ils avoient ſeulement le ſens commun de vouloir donner leurs ſentimens pour des véritez. Ticho-Brahé qui ſembloit avoir parcouru les Cieux, comme Chriſtophe Colombe la terre, aſſure que le Soleil eſt cent trente-neuf fois plus grand que le globe que nous habitons. Copernic ſoûtient que ce nombre va juſqu'à cent ſoixante-deux. Ptolomée le fait de cent ſoixante-ſix. Le Pere Scheiner de quatre cens trente-quatre. Wendelius de quatre mille nonante-ſix. Et un de mes Régens le pouſſe juſqu'à trois millions de fois plus grand que la même Terre. On ne ſait donc rien poſitivement de ſa grandeur : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt beaucoup plus étendu que ce grand Corps, quelque vaſte qu'il nous paroiſſe. Car premiérement, ſi on le poſe égal à la Terre, il eſt évident que ſes rayons raſant les parties extérieures de cette

Sphére terrestre, laisseroient en continuant, un cilindre d'obscurité au-de-là, dont les côtez seroient paralleles; de sorte que les Planettes qui passeroient par cette ombre, ne recevant aucune lumiere, & n'en ayant point d'elles-mêmes, seroient éclipsées. Si le Soleil étoit plus petit, ses rayons, après avoir rasé la Terre, iroient en s'élargissant, & formeroient un cône tronqué d'ombre, dont la base seroit au Firmament, & le sommet sur la partie de la Terre oposée au Soleil : d'où il suit qu'il y auroit encore une plus grande partie du Ciel obscurcie, & que toutes les Planettes qui s'y rencontreroient, devroient comme il vient d'être dit, ne rendre aucune clarté. Or il n'y a jamais que la Lune qui nous paroisse éclipsée : ainsi il paroît que le Soleil doit être incomparablement plus grand que la Terre, puisque ses rayons ayant rasé cette grande masse, se réünissent un peu au-dessus de la Lune, où le cône formé par l'ombre de la Terre, finit en pointe. A cette explication j'ajoûtai une figure sur le sable, pour leur en faciliter l'intelligence.

Je confesse, dit alors du Puis, que cela est demonstratif, pour ce qui touche la cause ; mais pour les effets dont vous parlez, ou les défaillances des Planettes, je n'y entends goute, & je n'ai pas même sçû que les Eclipses eussent rien d'ordinaire & de naturel. Au contraire, repris-je, il n'y a rien là de misterieux. Les Planettes sont des corps opaques & durs, qui ressemblent assez à la Terre, & que bien des gens croyent habitées ; elles ne donnent aucune clarté que par réflexion, & après l'avoir reçûë du Soleil. De-là vient que nous n'avons d'Eclipse de Lune que lorsque se levant d'un côté, pendant que le Soleil se couche de l'autre, & que ces deux Astres sont par conséquent en oposition, la Terre se trouve directement entre deux, & empêche qu'ils ne se puissent voir en face. Mais si le Soleil, interrompit la Forêt, est la source de la lumiere, comment la perd-il à son tour en de certains tems? D'où lui viennent ces défaillances, qui alarment si fort le monde, & qui est-ce qui lui rend son ancien éclat? Comme l'interposition de la Terre,

repliquai-je, cause les Eclipses de Lune, l'interposition de la Lune obscurcit aussi le Soleil : c'est-à-dire, que toutes les fois que la Lune est en conjonction avec le Soleil, & qu'elle passe entre lui & la terre en droite ligne, elle fait l'office d'un rideau, qui nous dérobe la vûë de ce bel Astre; mais cette privation ne sçauroit durer long-tems, à cause du mouvement different de ces Corps. Le cercle que la terre décrit autour du Soleil est incomparablement plus grand que n'est celui que la Lune fait autour de la terre, & au lieu que celle-là avance environ treize degrez en un jour, celle-ci n'en franchit qu'un peu plus d'un en Hiver, & un peu moins en Eté, de sorte qu'ils se dégagent bien-tôt de l'autre. Comment, dit la Forêt, la terre va plus vîte en une saison qu'en l'autre ? Oüi en aparence, repris-je, cela différe environ quatre minutes, parce que la terre étant beaucoup plus éloignée du Soleil en Eté qu'en Hiver, il faut qu'il semble aussi aller plus lentement pendant les longs jours, que durant les courts: comme une voiture qui n'est qu'à cin-

quante pas de notre œil, paroiſſoit ien plus rapidement que lorſqu'elle n eſt à cinq cens pas de diſtance.

Mais, dit du Puis, puiſqu'il s'agit e pas, un même feu ne ſe fait-il pas nieux ſentir à deux pas de diſtance u'à dix ? Sans doute, lui répondis-je. t ſi le Soleil qui eſt chaud, reprit-il, eſt plus près de la terre en Hiver qu'en Eté, pourquoi la chaeur ne ſe régle-t'elle pas ſuivant ſon éloignement ? & d'où vient que nous tremblons de froid dans le même tems que nous devrions ſuer à groſſes gou-tes ? C'eſt fort bien dit, répartis-je cette objection fait voir, que l'ignorance & la raiſon ne ſont pas incompatibles ; cependant en penſant m'avoir pris, vous vous êtes trompé vous même. Je ne veux pas vous prouver qu'il n'y a au monde ni chaud, ni froid, ni clarté, ni odeur, ni ſon, ni couleurs, ni aucune des qualitez que nous apercevons dans les corps : cela me donneroit trop de peine & vous ne m'entendriez peut-être pas, parce que cela dépend de certaines connoiſſances, dont vous n'avez ſeulement pas les principes : je me contenterai

de vous dire, qu'il n'y a à proprement parler, qu'une même ſorte de matiére, mais, qui à proportion qu'elle eſt figurée, ou en mouvement, produit en nous, par le moyen de nos organes, de certains effets, que nous attribuons aux corps, & qui nous les fait apeller chauds, froids, lumineux, colorez, & ainſi des autres; quoiqu'effectivement le ſon, la couleur, le gout, &c. ſoient proprement en nous, & non dans ces corps; comme la douleur, qui provient d'une piqueure, eſt en nous, & nullement dans l'épingle qui l'a cauſée. Et marque que votre comparaiſon n'eſt pas juſte dans le ſens même où vous la voulez employer, c'eſt que le coupeau des Alpes qui eſt plus près du Soleil de toute leur hauteur, que le pied, demeure couvert de neige en Eté, pendant que tout périt de chaud dans leurs Valées, qui en ſont d'autant plus éloignées: donc la véritable raiſon eſt, pour ne rien paſſer ſans quelque légere explication, que l'air eſt ſi ſubtil à une lieuë de la Terre, que dans quelque agitation qu'il ſoit, il n'a pas la force de diſſiper les moin-
dres

dres corps ; au lieu qu'il eſt ſi groſſier ſur ſa ſuperficie, qu'il eſt capable d'ébranler nos parties les plus ſolides ; & de cauſer ce que nous apellons une exceſſive chaleur.

Tout cela eſt beau aſſûrément, reprit la Forêt, mais je vous demande pardon ſi je vous dis, que je ne vois pas que vous ayez encore rien conclu par raport à l'Hyver & à l'Eté. Cela eſt vrai, lui répondis-je, c'eſt une queſtion d'une autre nature. Lorſque le Soleil eſt élevé vers notre zenith, comme en Eté, quoiqu'il ſoit fort éloigné de nous, il ne laiſſe pas de nous envoyer beaucoup de rayons preſque perpendiculairement ; au lieu qu'en Hyver, reſtant plus bas vers l'horiſon, la plûpart de ſes rayons, qui ne peuvent venir que de côté, réjailliſſent ſur la ſurperficie de notre Atmoſphére ; bien peu paſſent & pénétrent juſqu'à nous : cependant, c'eſt dans le grand ou petit nombre de ces rayons, que conſiſte le chaud & le froid ; comme cela ſe prouve aiſément par les miroirs & les verres ardens, dont les effets ſont toûjours proportionnez à la quantité des rayons de lumiére qu'ils raſſemblent.

Pendant ces doux entretiens , qu
ſe faiſoient plûtôt en vûë de paſſer le
tems, que d'augmenter le nombre de
Philoſophes, puiſqu'il auroit falu s'y
prendre d'un autre biais pour y réüſ-
ſir , nous ne laiſſions pas d'avancer
conſidérablement ; mais enfin, il fa-
lut changer de langage. Il y avoi
trente-cinq jours que nous avions qui-
té notre Troupe , & nous comptions
que nous devions avoir fait environ
cent trente lieuës de chemin, lorſ-
que tout d'un coup, nous nous trou-
vâmes au bord d'un Lac , qui nous
paroiſſoit d'une fort vaſte étenduë.
Cet obſtacle nous étonna , nous de-
meurâmes aſſez long-tems irréſolus ſur
ce que nous devions faire ; l'un par-
loit de s'en retourner , l'autre de reſ-
ter-là , & de ſe loger le mieux que
nous pourrions , pour y paſſer quel-
ques jours : mais enfin , il fut réſolu
de nous avancer à droite, & de cô-
toyer cette grande eau, pour voir ſi
nous en trouverions la fin. Après
ſept ou huit lieuës de marche , nous
commençâmes à voir terre de l'autre
côté, & nous étions ravis de ce qu'à
meſure que nous avançions, nous en

discernions toujours mieux les objets ; mais en récompense, nous aperçûmes que nous entrions insensiblement dans un lieu marécageux, où la terre étoit molle, tremblante & de très-mauvaise odeur. Tout le Païs étoit aux environs de-là, plat & uni ; nous ne voyions aucune issuë, & nous ne faisions plus un pas, de quelque côté que nous tournassions, que nous n'enfonçassions jusqu'à moitié jambe. J'avois beau encourager mes gens, il n'y eut pas moyen de passer outre, il falut même malgré nous retourner sur nos pas ; & quoique nous fussions extrêmement harassez, nous fûmes obligez de faire plus de deux grandes lieuës avant que d'oser nous arrêter, parce que nous étions mouillez, & que jusques-là, nous n'avions point trouvé de bois pour faire du feu capable de nous sécher.

Après nous être reposez suffisamment, nous prîmes le parti de gagner toujours à gauche, & de voir s'il n'y auroit point d'empêchement de ce côté-là. Nous marchâmes ainsi quatre jours de suite, jusques à ce que nous arrivâmes à une Forêt remplie

de chênes d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire. Nous hésitâmes si nous devions nous y engager, & nous ne le fimes qu'à condition que nous ne nous écarterions du Lac, que le moins qu'il seroit possible: mais cela ne dura pas long-tems, à peine eûmes-nous fait trois petites lieuës, que nous nous trouvâmes au pied d'une Montagne si escarpée, qu'il n'y a point d'animal qui fût capable d'y monter. Le Roc avançoit même sur le Lac, dont les eaux quelquefois agitées, en avoient vrai-semblablement rongé le pied. Nous côtoyâmes cette hauteur de l'autre côté, pendant tout un jour, sans trouver aucun endroit, qui nous la rendît accessible: ce n'étoit par tout que précipices & hauteurs épouvantables. A l'aspect affreux de tant d'obstacles invincibles la patience nous abandonna: mes deux Camarades me firent de fort sensibles reproches, de ce que je les avois engagez dans ce mauvais pas.

J'avouë, leur dis-je, que nous avons raison de nous plaindre de notre malheureux sort; mais vous devez considerer que rien n'arrive à l'avanture; il y a

ſans doute une Providence, qui dirige tout à ſa volonté. Comme c'eſt cette Sageſſe qui nous a conduits, elle nous ſuggérera bien auſſi les moyens de nous en tirer d'une maniére ou d'autre. C'eſt une choſe aſſurée que Dieu n'abandonne jamais les ſiens, en quelque part du monde qu'ils aillent : ſi nous mettons en lui notre confiance, il nous aſſiſtera de ſon ſecours. Vous ſavez que ce n'eſt ni le lucre, ni la gloire, qui nous a attirez ici ; nous n'avions même rien à perdre, & moyennant que nous conſervions la vie, nous avons tout ce que nous aurions eu chez nous. Ne nous rebutons point de ce qui nous eſt arrivé jusqu'ici, notre but principal eſt de courir, & de découvrir des nouveautez, qui nous faſſent plaiſir : je ne deſeſpere pas d'aller plus loin, & de trouver un jour de quoi nous mettre en état de vivre heureux. Allons, ne perdons point de tems, pourſuivis-je, retournons-nous-en au Lac, & voyons ſi nous ne pourrons pas trouver le moyen de le paſſer ſans trop de danger. Nous avons par bonheur des haches, & il y a ici du bois

en abondance, nous ne ſerons pas les premiers qui auront franchi un trajet avec un Radeau. Si nous en venons à bout, je me flâte après cela d'une plus heureuſe découverte. Juſques ici le Païs eſt inhabitable, il eſt humainement parlant, impoſſible qu'il ſoit de même par tout; & qui ſait enfin ſi nous ne trouverons pas quelque Peuple civiliſé, qui récompenſera, par ſes honnêtetez les fatigues & les dangers que nous avons eſſuyez pour les aller déterrer, & pour leur aprendre, s'ils ne le ſavent pas, qu'il y a d'autres gens qu'eux au monde.

J'avois beau en conter à mes Camarades, tout cela ne les ſatisfaiſoit point, & je ſuis perſuadé que s'ils avoient vû la moindre aparence de retrouver notre Equipage où nous l'avions laiſſé, ils auroient ſans doute tout haſardé pour tâcher de le rejoindre. Il falut pourtant ſe réſoudre à quelque choſe. Nous retournâmes au Lac, & le conſidérâmes de bien des endroits, avant que nous convinſions de celui où nous haſarderions de le paſſer. Ces allées & venuës nous conſumérent pourtant huit jours, le

ieuviéme nous commençâmes à met-
re la main à la besogne. Nous coupâ-
nes premiérement dix arbres de sept
i huit pouces de diamétre, dont nous
ôtâmes les branches, & les accourcî-
mes jusques à la longueur de vingt
sémelles ; puis les ayant mis dans l'eau,
nous les atachâmes ensemble du mieux
que nous pûmes, partie avec des
joncs entrelacez, & principalement
avec de l'écorce de branches de sau-
les, qui étoient en grande quantité
au bord de l'eau, & dont nous tres-
sâmes des cordes de telle longueur que
nous les voulûmes. Ensuite nous aprê-
tâmes une vingtaine d'autres arbres
plus courts que nous arrangeâmes &
liâmes de travers sur les premiers.
Enfin nous en mîmes sur ces seconds
un troisiéme étage, du même sens
& de la même longueur que ceux de
la premiere couche. Nous fimes aussi
cinq avirons, ou pêles, qui nous tin-
rent plus de tems que tout le reste.

Comme nous étions encore occu-
pez à notre charpenterie, la Forêt
nous avertit qu'il voyoit à soixante
pas de-là remuër quelque chose dans
des joncs, qui n'étoient pas fort éloi-

gnez du Lac : en effet, nous reconnûmes d'abord avec lui qu'il faloit même que ce fût un animal d'une grosseur considérable. Du Puis & moi prîmes chacun notre fusil, & l'ayant chargé de quatre balles, nous tirâmes ensemble dessus, conservant un troisiéme coup pour le nécessaire; comme l'expérience nous l'avoit enseigné dans notre route, où nous manquâmes deux ou trois fois d'être déchirez pas des Ours, pour nous être défaits de tout notre feu. Nos Armes étoient à peine lâchées que nous fûmes extrêmement surpris & épouvantez d'entendre des hurlemens effroyables, & de voir un trémoussement si prodigieux dans ces roseaux. Nous fûmes assez long-tems en suspens, si nous devions aller voir ce que c'étoit ou non; mais après avoir considéré que tout ce que nous entendions & voyions ne pouvoit être vrai-semblablement que l'éfet d'une plaïe mortelle, qui mettoit cette bête hors de deffense, nous rechargeâmes nos fusils, & nous a prochâmes toûjours, en tremblant pourtant, de l'endroit où elle se debattoit. D'abord qu'elle nous

aperçût elle redoubla ſes cris, & faiſoit de grands efforts pour échaper à notre pourſuite ; ſa peur nous enfla le cœur, & la Forêt lui voyant lever la tête, lui lâcha ſon coup ſi à propos, qu'il la lui ouvrit de part en part, & la coucha roide morte. Nous reſtâmes néanmoins encore quelques momens ſans oſer en aprocher ; mais voyant qu'elle ne ſe remuoit plus, nous commençâmes par la toucher du bout de nos armes, & l'ayant tirée hors de-là, nous reconnûmes que c'étoit une eſpéce de Loutre ; mais qui n'avoit que deux jambes fort courtes ſur le devant, leſquelles l'un de nous deux avoit caſſées à la premiere décharge ; ce qui l'avoit miſe hors d'état de fuir. Cet animal devoit peſer au moins cent cinquante livres. Nous nous mîmes après à l'écorcher, enſuite de quoi nous en rôtîmes la meilleure partie. La chair en étoit bonne, & avoit un goût aprochant de nos canards.

Le lendemain, qui étoit le treiziéme jour que nous étions arrivez-là pour la premiere fois, nous réſolûmes de démarer, & de paſſer outre.

La peſanteur de notre Radeau faiſoit que nous allions fort lentement : il y en avoit toûjours deux qui travailloient de la pêle, tandis que l'autre prenoit du repos. L'air étoit par bonheur fort tranquille, le tems le plus agréable du monde ; & je puis dire que nous prîmes bien du plaiſir à ce paſſage, que nous avions entrepris pourtant ſans ſçavoir ce que nous deviendrions. C'étoit une choſe ſurprenante de voir la multitude infinie de poiſſons qu'il y avoit dans ce beau Lac : les uns ſautoient d'un côté, les autres venoient heurter contre notre Voiture de l'autre : il y en avoit même qui nous ſuivoient avec la tête hors de l'eau, & donnoient des branlemens de queuë, par leſquels on eût preſque dit qu'ils vouloient témoigner la joie qu'ils reſſentoient de nous voir. Ce petit jeu muet nous rendoit quelquefois ſi attentifs, que nous reſtions de longs intervales dans l'inaction. Nous en prîmes pluſieurs de la main que nous rejetâmes auſſi-tôt dans leur élément ; & il ne tenoit qu'à nous d'en prendre autant que nous en aurions voulu. Ce qui augmenta ſenſiblement

notre joye, fut que vers le ſoir, lorſque nous perdions de vûë le rivage que nous avions quité, nous découvrîmes en même tems celui du côté où nous tendions. Cette agréable vûë nous donna de nouvelles forces: nous travaillâmes preſque toute la nuit, & je doute qu'il fut le lendemain, plus de quatre heures après-midi, lorſqu'heureuſement nous vinmes donner de notre Radeau contre le bord. Auſſi-tôt que nous fumes à terre, nous trouvâmes à propos de nous ſervir de tout ce que nous avions d'attaches pour amarer notre Machine, tant à de groſſes pierres qu'il y avoit ſur le rivage, qu'à un pieu, ou tronc d'arbre que nous enfonçâmes en terre, & que nous avions aporté à ce deſſein, dans l'incertitude où nous étions ſi nous nous trouverions mieux ailleurs, & ſi nous ne ſerions peut-être pas forcez de repaſſer quelque jour par ce même endroit. Au reſte, nous nous ſentions ſi fatiguez de notre Navigation, que nous campâmes à cent pas de-là, & y reſtâmes juſques au lendemain au matin, que nous continuâmes notre route.

Nous n'eûmes pas fait une demi-lieuë que nous rentrâmes dans un Bois aussi épais que les précédens, mais que nous eûmes percé en moins de deux heures. Ce fût-là où nous nous vimes arrêtez tout d'un coup, par des Rochers qui n'avoient non plus de talut qu'une muraille. Cette nouvelle bariére causa aussi de nouvelles disputes entre nous : mes Camarades murmuroient extrêmement, & moi je les encourageois à mon ordinaire. Il falut même que j'en vinsse jusqu'à leur assurer, qu'au lieu que mes idées étoient ordinairement si embrouillées & si mal suivies pendant le sommeil, que je voyois rarement le dénoûment de mes songes, j'en avois eu un la nuit précédente, dont l'enchaînure & les circonstances étoient si particuliéres, qu'il devoit infailliblement nous augurer quelque chose de fort avantageux ; & là-dessus j'inventai sur le champ quelques fictions, qui, quoique peut-être assez mal concertées, ne laissérent pas de faire tout l'effet que j'en attendois. Sur le matin, leur dis-je, & environ une heure avant le lever du Soleil, il m'a

ſemblé entendre une voix bruyante comme un tonnerre, qui m'a dit: Que fais-tu là, mon enfant? Léve-toi, marche, ta délivrance eſt prochaine. En même tems s'eſt préſenté devant moi une jeune fille, en vétemens blancs, ayant les cheveux pendans & éparpillez ſur les épaules, la face riante, les jambes découvertes juſques au-deſſous du genou, & tenant en ſes mains un Corbillon d'oſier fin, artiſtement entrelaſſé de toutes ſortes de fleurs odorantes, & rempli de fruits rares & délicieux, dont elle nous a invitez de manger. A ma gauche, il y avoit un champ tout couvert de gerbes du plus beau froment que la terre porte; & à ma droite, un arbre, au tronc duquel il y avoit une ouverture, dont ſortoit avec impétuoſité, une liqueur claire & vermeille, qui embaumoit par ſon odeur. Je me ſuis retourné pour voir ce qu'il y avoit derriére moi, mais apercevant un monſtre épouvantable, tout hériſſé d'épines & de chardons, j'en ai été tellement ſaiſi d'horreur, qu'encore qu'il me tournât le dos, je n'ai pas laiſſé de m'éveiller en ſurſaut. A ce

ſonge j'ájoûtai une favorable explication, qui ne contribua pas peu à nous donner de bonnes jambes.

En côtoyant toûjours ces Montagnes du côté de l'Orient, nous découvrîmes enfin une fente par où nous nous mîmes à grimper. Je ne ſçaurois exprimer la peine que nous eûmes à nous porter juſqu'au haut. Quand nous y fûmes parvenus, nous nous aſſîmes pour reprendre haleine, & mangeâmes un morceau. Nous étant relevez, nous aperçûmes bien-tôt après un Etang d'environ un quart de lieuë de circonférence, borné d'un côté par des pointes de Rocher eſcarpées, & même panchantes, juſques ſur l'eau, & de l'autre par une eſpéce de digue fort étroite & raboteuſe, qui avoit à droit un précipice, dont on ne pouvoit découvrir le fond. Ces objets affreux me rendirent muet comme un Poiſſon : je ne me ſentois plus de force ni de courage pour rien dire, & j'avouë franchement que j'aurois alors deſiré de tout mon cœur d'être encore à entreprendre le Voyage. Il n'y avoit aucune aparence de deſcendre par-là où nous étions mon-

tez, & je voyois trop de risque à passer outre.

Dans l'embarras où j'étois, je fis un effort considérable pour monter jusques sur la cime d'un roc, que nous avions laissé sur le derriere: aussi-tôt que j'y fus parvenu, ma douleur se changea tout-d'un-coup en une excessive joye, lorsque je vis qu'immédiatement après ces hauteurs, il paroissoit un Païs plat, uni & entrecoupé de canaux, sur les bords desquels il y avoit des arbres plantez en ordre: il me sembloit même entrevoir des bêtes dans des prez herbeux, & plus loin de grands corps, qui paroissoient être des demeures d'hommes. Je fis signe à mes Camarades de me suivre, & leur marquai par mes gestes & diverses contorsions de corps que notre délivrance aprochoit. L'envie qu'ils avoient d'aprendre de bonnes nouvelles, les porta à m'imiter. Ils penserent comme moi, s'estropier avant que de me pouvoir joindre, mais de même aussi, ils furent incontinent consolez de leur travail, & convinrent sans hésiter, que cette terre devoit incontestablement être habitée. La dif-

ficulté ſeulement étoit d'y parvenir; & cette difficulté nous paroiſſoit inſurmontable. Nous conſidérâmes attentivement de cette hauteur où nous étions, tout ce qu'il y avoit à l'entour; mais rien d'acceſſible ne ſe découvrant à nos yeux, nous nous aidâmes à deſcendre, & vinmes examiner de nouveau le précipice & l'Etang.

Pour moi, je fus incontinent d'avis, quelque riſque qu'il y eût, que nous devions retourner ſur nos pas, aller couper du bois dans la Forêt, où nous avions paſſé la nuit, le traîner en haut du mieux que nous pourrions, & nous en ſervir à franchir ce petit trajet. Du Puis, au contraire, trouvant ma propoſition d'une exécution preſqu'impoſſible, dit que le paſſage qui étoit entre le Lac & le précipice, paroiſſoit avoir autour de deux pieds de largeur aux endroits les plus étroits, qu'ainſi on pouvoit aiſément hazarder de le paſſer, & qu'il vouloit bien être notre Guide. Je fus ravi de ſa réſolution, & je ne manquai pas de l'apuyer par des exemples des Pirenées & des Alpes, dont j'avois lû

quelque chose dans plusieurs Mémoires de Voyageurs : mais la Forêt qui étoit, disoit-il, sujet aux vertiges, protesta qu'il ne nous imiteroit point, quoiqu'il en pût arriver, mais que si l'on étoit résolu de passer, il aimoit mieux le faire à la nage. L'autre lui donna aussi-tôt raison, & s'engagea de porter ses hardes, & même les miennes, si je me voulois mettre à l'eau avec lui. Ce qui fut dit fut fait : La Forêt & moi nous deshabillâmes, nous fimes un paquet de nos habits, & du Puis s'en étant chargé, se mit en devoir de passer, laissant-là nos haches & nos fusils, qui aussi-bien ne nous étoient plus utiles à rien, puisque nous n'avions pas trois charges de poudre de reste ; à condition pourtant, que s'il trouvoit le passage moins dangereux que nous ne nous l'étions imaginé, il les reviendroit querir. Comme nous nagions parfaitement bien l'un & l'autre, nous fûmes bien-tôt à l'autre rive, parce que nous avions choisi l'endroit le plus étroit : ainsi du Puis qui avoit pris nos habits, s'étoit vû obligé de faire un assez grand détour avant que de venir à son passage.

Auſſi-tôt que nous fûmes à terre, nous courûmes à ſa rencontre, & fûmes bien-aiſe de le voir venir gaillardement. Mais par une fatalité inconcevable, & dont je ne ceſſerai d'avoir du regret toute ma vie, comme le malheureux n'avoit pas dix pas à faire pour être ſauvé, un éclat de la Roche qui le portoit, ſe détacha tout-d'un-coup, de ſorte que la terre lui manquant ſous les pieds, nous le vîmes avec horreur diſparoître en criant : O bon Dieu, ayez pitié de moi ! Nous nous avançâmes avec précipitation, pour voir ce qu'il étoit devenu, mais hélas ! nous ne vîmes ni n'entendîmes plus la moindre choſe.

Je prie le Lecteur charitable de s'arrêter ici un moment, & de faire une ſérieuſe réflexion ſur notre deſaſtre. Le deſeſpoir où nous étions d'avoir perdu notre Ami, joint à l'état pitoyable où nous nous voyions, n'ayant ni hardes pour couvrir notre nudité, ni aucuns moyens humains pour ſuſtenter notre corps, donna ſi fort la gêne à notre eſprit, que nous penſâmes cent fois nous jetter tête baiſſée après lui, & finir ainſi en un

nſtant le cours fâcheux d'une ſi malheureuſe vie.

CHAPITRE VI.

De la découverte d'un très-beau Païs, de ſes Habitans, de leur Langage, Mœurs & Coûtumes, &c. & de l'eſtime où notre Auteur & ſon Camarade y étoient.

CEpendant le froid nous ſaiſiſſoit, parce que le Soleil étoit à l'extrêmité de ſa courſe, deux motifs preſſans pour nous faire ſonger à notre retraite. Nous deſcendîmes la montagne avec aſſez de facilité, à cauſe qu'elle avoit-là beaucoup de talut. Au pied il y avoit un foſſé large & profond, qu'il falut encore paſſer à la nage: c'étoit une des barrieres du Païs, où l'on n'avoit point fait bâtir de ponts pour en faciliter ou l'entrée ou la ſortie. Plus nous avancions dans la Campagne, plus nous en découvrions les beautez: mille indices differens nous aſſuroient que le Païs étoit habité. Les Animaux que nous avions crû voir de deſſus la Montagne, étoient en effet des chévres, qui paiſſoient dans des

prez, où l'herbe verte les déroboit en partie à la vûë. Nous n'étions enfin pas fort eloignez de ces Troupeaux, lorſque le Chévrier, qui gardoit le plus prochain, & qui étoit couché à terre, remarqua que ſes bêtes allongeoient le cou, & ſembloient avoir en vûë quelqu'objet qui leur donnoit de l'étonnement. Il ſe léve, & auſſi-tôt qu'il nous eût aperçûs, ſe met à fuïr de toute ſa force; s'imaginant en voyant deux hommes nuds ſur le ſoir, venir du côté des Montagnes, que nous fuſſions enragez, comme nous l'avons ſçû dans la ſuite: ſes chévres ſe mirent de même à la débandade. D'autres Bergers qui n'étoient pas loin de-là avec des moutons, ne ſçavoient que penſer de ce deſordre; ils eurent pourtant aſſez de courage pour s'atrouper, & venir ſept ou huit qu'ils étoient, reconnoître qui nous étions. Auſſi-tôt que nous nous crûmes à portée, nous joignîmes les mains enſemble, & tâchions par toutes les marques poſſibles à leur donner de la compaſſion. Ils s'avancerent, & voyant que nous étions nuds & dénuez de toutes armes, ils vinrent juſqu'à

quatre pas de nous, avec chacun un gros bâton à la main, & se mirent à nous parler. Je leur dis en Latin, en François & en Portugais, langage que j'avois assez bien apris par raport au tems que j'avois séjourné en Portugal, que nous étions deux Européens honnêtes gens, qui croyions en Dieu, en levant le doigt au Ciel, & frapant ensuite sur la poitrine. Mais quelques efforts & grimaces que je fisse, je connus bien à leur mine, que nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre : desorte que je me jettai à leurs pieds, puis me mettant à trembler & à étendre les mains, je tâchai de leur insinuer que j'avois froid, & que j'aurois fort desiré de me chauffer. Là-dessus ils s'entretinrent quelques momens, sans donner pourtant aucune marque qu'ils voulussent nous faire du mal. Enfin, après s'être bien consultez, ils nous firent signe de les suivre, & nous menerent chez un vénérable Personnage, qui après avoir jetté les yeux sur nous, commença par nous faire donner à chacun une grande robbe qui nous couvroit depuis la tête jusques aux pieds, parce qu'il y avoit au haut un

bonnet attaché, en forme de capuchon.

Il ſe mit enſuite à nous interroger par ſignes, d'où nous venions, ſi c'étoit de l'Orient, de l'Occident, ou de quelqu'autre partie de l'Univers. Nous lui répondîmes en notre Langue, & par les meilleures geſticulations dont nous étions capables, que nous n'étions ni Anges, ni Démons, pour être venus du Ciel ou des abîmes, que nous étions des Animaux raiſonnables comme lui, qui paſſant la Mer dans une machine de bois d'une grandeur extraordinaire, avions néanmoins fait naufrage à cent cinquante lieuës delà : que de tout l'Equipage, nous avions cherché, trois que nous étions, un aſile, dans le deſſein d'y paſſer le reſte de nos jours; que l'un avoit péri en chemin de la maniere du monde la plus tragique, & ainſi du reſte. Nous le priâmes enſuite d'avoir pitié de nous, de nous faire travailler, & de nous donner la vie. Je ne ſavois pas s'il comprenoit quelque choſe de ce que nous lui diſions, mais il parût du moins touché juſqu'à répandre des larmes. On nous donna à ſouper, &

une heure après on nous montra un lit, où nous pouvions prendre du repos : tout cela se faisoit d'une maniere si honnête, que nous en étions charmez. Le lendemain ce fut une Comédie de voir le monde en foule venir de toutes parts pour nous voir: chacun nous regardoit avec étonnement, & personne ne pouvoit comprendre, d'où, ni par où nous étions venus à eux. Ces Visites durerent au moins quinze jours ou trois semaines. A force de les oüir parler, nous commençâmes à entendre quelques mots de leur Langage : le premier que nous retinmes fut celui de *Mula*, qu'ils avoient ordinairement coûtume de prononcer, lorsque levant les yeux ou le doigt au Ciel, nous proférions le Nom de Dieu. Nous aprîmes les termes de *At*, manger, *Byskin*, boire : *Kapan*, dormir : *Pryn*, marcher : *Tian*, travailler : *Tyto*, oüi ; *Tyton*, non : & une quantité d'autres, que nous trouvâmes ensuite avoir la signification que nous avions conjecturé qu'ils devoient avoir au commencement. Ce qui nous donna une grande facilité à nous rendre cette Langue familiere, c'est qu'il n'y a que trois

tems dans l'Indicatif de chaque Verbe ; le Present, le Parfait indéfini ou Composé, & le Futur : qu'ils n'ont point d'Impératif : que dans leur Subjonctif il ne se trouve que l'Imparfait & le Plus-que-Parfait premier, avec l'Infinitif & le Participe. Ils n'ont aussi que trois Personnes pour le Plurier & le Singulier tout ensemble. C'est ainsi, par exemple, qu'ils conjuguent le Verbe manger, *At.*

Indicatif present.

Ata. Je mange, ou nous mangeons.
Até. Tu manges, vous mangez.
Atu. Il mange, ils ou elles mangent.

Parfait indéfini.

Atài. J'ai mangé, nous avons mangé.
Atéi. Tu as mangé, vous avez mangé.
Atui. Il a mangé, ils ou elles ont mangé.

Futur.

Atàio. Je mangerai, nous mangerons.
Atéio. Tu mangeras, vous mangerez.
Atuio. Il mangera, ils ou elles mangeront.

Impératif & Infinitif.

At. Mange, Mangez, Manger.

Imparfait premier du Subjonctif.

Atàin. Je mangerois, nous mangerions.
Atéin. Tu mangerois, vous mangeriez.
Atuin. Il mangeroit, ils ou elles mangeroient.

Plus-

Plusque-parfait premier.

Ataif. J'aurois mangé, nous aurions mangé.
Atéif. Tu aurois mangé, vous auriez mangé.
Atnf. Il & elle auroit, ils & elles auroient mangé.

Le Participe present.

Ataiñ. Mangeant.
De-là dérivent les mots.
Atañs. Mangerie ou Cuisine.
Ataiȣs. Manger ou Mangeaille.
Atiȣ. Mangieur ou Cuisinier, &c.
Atians. Mangeur ou qui mange, &c.

Leur Alphabet est composé de vingt caracteres, sçavoir de sept voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *n*, *ȣ*, (dont la sixiéme est proprement l'*Aita* des Grecs, & la septiéme vaut autant que la diphthongue *ou*) & de treize consonnes, *b*, *d*, *f*, *g*, *h*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*. Ces mêmes consonnes leur servent aussi pour les nombres, *b*, vaut 1. d, 2. *f*, 3. *g*, 4. *h*, 5. *k*, 6. *l*, 7. *m*, 8. *n*, 9. *p*, 10. *pb*, 11. *pd*, 12. *&c.* *dp.* vaut autant que deux fois dix, ou vingt, *fp.* trois fois dix ou trente. *fb*, 31. &c. *pp.* dix fois dix ou 100. *r*, 1000. *pr*, 10000. *ppr*, 100000. *s*, un million, *ps*, dix millions, *p s*, cent millions, *ppps*, mille millions,

&c. en ajoûtant toûjours un *p* de plus.

Il faut encore remarquer que leurs noms & leurs verbes dérivent aussi les uns des autres, de la même maniere que nous avons en François, *chat*, *chate*, *chatons*, *chatonner*, &c. Leurs déclinaisons sont de même fort aisées. En voici un exemple.

Nominatif, *Brol*, le Mouton, *Brolu*, la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brolн*, les Moutons, ou Brebis, &c.

Génitif, *Brul*, du Mouton, *Brula*, de la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brulн*, des Moutons, ou Brebis, &c.

Datif. *Brel*, au Mouton, *Brèla*, à la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brel*, aux Moutons, ou Brebis, &c.

Ce qui est admirable, c'est qu'il n'y a aucune exception dans les conjugaisons & déclinaisons de cette Langue, & que d'abord qu'on fait les variations d'un Verbe, ou d'un Nom, on les fait aussi de tous les autres : & cette variation ne consiste qu'à ajoûter un *A*, à l'infinitif, pour en faire le présent de l'indicatif : comme de *At*, on fait *Ata* : de *Bɤskin*, *Bɤskina*, &c. Et aux Noms, on ajoûte un, *A*, au nominatif masculin, pour en faire

un féminin ou un *u*, lorſqu'on veut le changer en plurier commun. Comme l'exemple précedent le montre. D'où il eſt aiſe de conclure qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'au bout de ſix mois nous comprenions tout ce que l'on nous diſoit, & que nous nous faiſions de même entendre: mais revenons à notre premier ſujet.

Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes éveillez un matin par le tintamare extraordinaire que l'on faiſoit dans la maiſon : nous nous levâmes pour voir ce que c'étoit, mais quoique nous obſervaſſions juſqu'à la moindre de leurs démarches, nous ne comprenions rien à l'empreſſement qu'ils témoignoient, depuis le plus petit juſques au plus grand. Tout ce que nous pûmes faire fut de conjecturer, qu'il devoit y avoir du monde à dîner, parce que l'on maſſacroit beaucoup de volaille, & que les viandes abondoient de toutes parts dans la cuiſine. Sur les dix heures toute la famille ſortit : notre Patron, qui marchoit devant, portoit un grand coq entre ſes bras : nous le ſuivîmes avec les autres. En paſſant le pont

du Canal, nous vîmes que tous nos Voiſins en faiſoient autant que nous: en même tems ceux de l'autre côté de l'eau ſortirent auſſi, avec un Coq de chaque maiſon. Celui qui demeuroit vis-à-vis de nous, expoſa le ſien contre le notre; les autres firent de même, chacun ayant à faire à celui qui demeuroit de l'autre côté devant lui. Il n'eſt pas croyable avec quel courage & animoſité ces animaux ſe battoient. Tantôt l'un ſe jettoit en l'air, & venoit fondre ſur le dos de ſon ennemi, dont il emportoit ſouvent toute une touffe de plumes. Un moment après l'autre ſe couchoit à terre & venoit ſurprendre ſa partie ſous le ventre, où il enfonçoit ſon bec le plus profondément qu'il pouvoit: ils biaiſoient, ils caracoloient, & ne ſe le cédoient, ni en vigueur, ni en fineſſe, juſqu'à ce que le plus foible étant contraint de le céder au plus fort, tomboit, & que le victorieux l'ayant mis en piéces, ſe retiroit en chantant ſon triomphe. Le combat du nôtre dura juſqu'à midi, celui de quelques autres avoit fini plûtôt; il y en avoit au contraire qui n'achevérent qu'une

heure après. Mon Hôte, dont l'oiseau avoit été tué, alla prendre le Maître du victorieux par la main, le félicita de sa victoire, & l'amena chez lui: tous leurs enfans & domestiques ne tarderent guéres à les suivre. Ce qu'on avoit aprêté chez l'autre fut aporté à notre maison: on se mit à table, & je puis dire que je ne m'étois trouvé depuis long-tems à une telle défaite. Nous eûmes assurément un repas de Roi, & on n'oublia pas d'y boire d'importance: le malheur étoit que nous ne les entendions pas.

Le lendemain nos gens ne furent pas moins alertes: aussi-tôt que le Soleil fut levé, ils sortirent tout autant qu'ils étoient; & tous les jeunes hommes du Canton, c'est-à-dire, l'aîné de chaque famille, prirent un arbre haut, droit & poli, comme un mât de Navire, qu'ils allerent planter au milieu du Canal, dans un trou ou tuyau bâti de pierres au fond exprès pour cela, au bout duquel on avoit attaché autant de grosses cordes, qu'il y avoit-là de ménages. Toutes ces cordes furent ensuite tenduës, & entortillées autour des diférens arbres, qui étoient plantez au

bord de cette eau : & afin qu'il n'y eût point de jalousie, ou aucun sujet de plainte, il y avoit à chaque corde un nœud à la même distance du mât. Au haut de cet arbre qui n'étoit pas à trente pieds de distance de la superficie de l'eau, on avoit cloué un ais rond, sur lequel il y avoit un Aigle, dont les deux piez étoient attachez séparément avec de bonne ficelle, à deux crampons de fer, enfoncez bien avant dans le bois.

Quand tout fut prêt, on attendit qu'il fût deux heures après midi : alors les mêmes jeunes gens revinrent, se saisirent chacun d'une des cordes tendüës à l'endroit où il y avoit un nœud, & au premier signal que notre Hôte donna ils se mirent à grimper à qui mieux mieux. Les premiers qui arrivérent auprès de l'Aigle, tâchérent aussi-tôt de s'en rendre maîtres, mais ils en furent parfaitement bien reçûs. Comme ils avoient les mains nuës, & qu'il ne leur étoit pas même permis de les couvrir, ils furent obligez d'essuyer des coups de bec, qui les leur mirent tout en sang. Chacun n'avoit qu'une main, dont il se pouvoit servir pour attaquer, il falloit qu'il se tint ferme de l'autre.

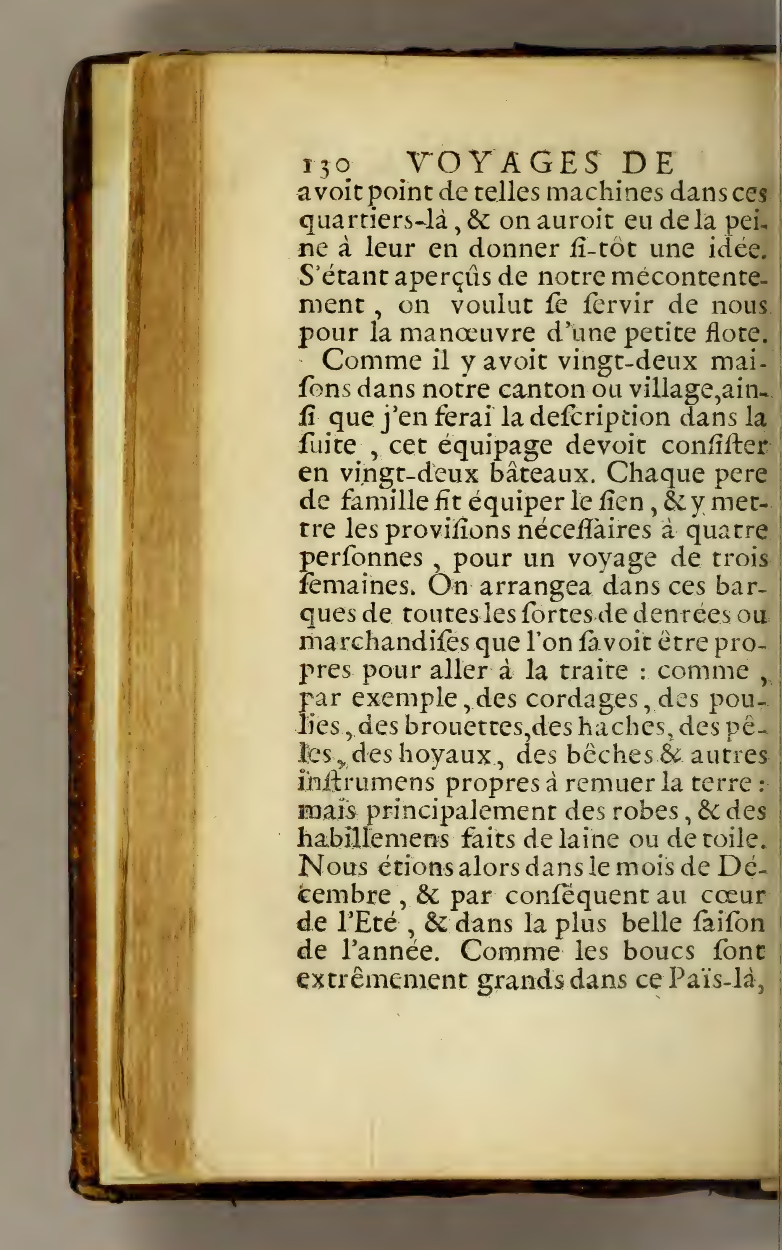
D'autre part, l'Aigle n'étoit pas lié si
court, qu'il ne pût s'élever de la hau-
teur de deux pieds au moins de son ais;
ainsi au lieu que le combat ne dût du-
rer qu'un moment, comme je me l'é-
tois figuré au commencement, je ne
voyois point d'aparence au bout de
deux heures, d'en voir la fin de tout le
jour. Quelques vigoureux que fussent
les attaquans, la situation où ils étoient
étoit trop violente; il étoit impossible
qu'ils pussent tenir long-tems. Les
uns se reposoient le mieux qu'ils pou-
voient, les autres se laissoient tomber
dans l'eau, où ils étoient pourtant d'a-
bord secourus par des gens qui se te-
noient exprès à portée, dans de petites
barques, pour les joindre. Enfin,
c'étoit un remu-ménage enragé, & je
croi qu'il étoit autour de six heures,
lorsqu'un de la troupe s'étant saisi a-
droitement de l'Aigle, lui cassa une
jambe de ses dents. Un autre qui là-
dessus le poussa lui fit lâcher prise, sous
peine de faire la culbute, empoigne
l'animal des deux mains, & se jette à
corps perdu à bas de la corde. Sa pe-
santeur étant jointe à ce grand effort,
l'Aigle fut démembré, la cuisse qui

étoit attachée demeura penduë à l'arbre, & le jeune homme tomba dans l'eau avec la proye entre ſes bras. Les aſſiſtans jetterent à cette chute des cris redoublez de réjoüiſſance, ni plus ni moins, que s'il ſe fut agi du ſalut de tout le Public. Ceux qui avoient été mouillez allerent changer d'habits, & ſe rendirent bien-tôt après chez le Victorieux où chacun lui fit ſon compliment. Ils ſoupérent là enſemble, & paſſérent une partie de la nuit à ſe divertir, pendant que les peres de famille ſe traitoient auſſi réciproquement, & faiſoient ce que l'on peut apeller chere entiere. Le troiſiéme jour ſe paſſa encore en jeux, en danſes, courſes & agréables divertiſſemens.

Nous ne ſavions ce que tout cela ſignifioit, mais nous vimes enſuite qu'ils obſervoient dans tout le Royaume, les mêmes cérémonies tous les ans, à la pleine Lune qui précéde le Solſtice du Capricorne : & que le jeune homme qui emporte l'aigle a cette année-là le choix de toutes les filles du Canton, en cas qu'il ſe veuille mettre en ménage ; de ſorte que pas une ne ſe peut marier à un autre ſans ſa permiſſion,

qu'il ne refuse pourtant guéres;& ainsi l'on peut dire que tout cela ne se termine qu'à une simple formalité, & un honneur singulier pour le triomphant. Aux autres pleines Lunes de toute l'année, sans exception, ils font aussi battre des coqs, se promenent en gondole l'Eté, en traîneau sur la neige l'Hiver, & prennent pendant deux jours, tous les innocens plaisirs dont ils sont capables, hormis celui de l'Aigle planté sur le mât. Le reste du mois chacun est à sa besogne, & il n'y a absolument point d'autres Fêtes.

Tout ce tems-là s'étant écoulé sans rien faire, nous fimes connoître à notre Patron que nous serions ravis d'avoir de l'occupation : on ne fit au commencement pas semblant de nous écouter, mais voyant que nous insistions à vouloir être employez,on nous donna de la laine à nétoyer, à laver, à battre & à carder, ne sachant point que nous fussions propres à autre chose. Nous fûmes bien-tôt las de ce métier-là : La Forêt, qui étoit Horlogeur de sa Profession, auroit mieux aimé tenir une lime à la main, & travailler au mouvement d'une montre ; mais il n'y



avoit point de telles machines dans ces quartiers-là, & on auroit eu de la peine à leur en donner ſi-tôt une idée. S'étant aperçûs de notre mécontentement, on voulut ſe ſervir de nous pour la manœuvre d'une petite flote.

Comme il y avoit vingt-deux maiſons dans notre canton ou village, ainſi que j'en ferai la deſcription dans la ſuite, cet équipage devoit conſiſter en vingt-deux bâteaux. Chaque pere de famille fit équiper le ſien, & y mettre les proviſions néceſſaires à quatre perſonnes, pour un voyage de trois ſemaines. On arrangea dans ces barques de toutes les ſortes de denrées ou marchandiſes que l'on ſavoit être propres pour aller à la traite : comme, par exemple, des cordages, des poulies, des brouettes, des haches, des pêles, des hoyaux, des bêches & autres inſtrumens propres à remuer la terre : mais principalement des robes, & des habillemens faits de laine ou de toile. Nous étions alors dans le mois de Décembre, & par conſéquent au cœur de l'Eté, & dans la plus belle ſaiſon de l'année. Comme les boucs ſont extrêmement grands dans ce Païs-là,

& que leur force égale assez celle de nos chevaux, on s'en sert pour la plûpart des voitures : chaque bâteau en avoit quatre, dont la moitié tiroit pendant deux heures ou environ, les autres mangeoient cependant, & se reposoient dans la barque. Lorsque leur tems étoit revenu on abordoit & on les mettoit de nouveau à terre, & ainsi alternativement durant quinze ou seize heures de tems tous les jours, ce qui étoit à peu près, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil. La nuit se passoit dans le repos ou dans l'inaction, car alors on faisoit alte.

Il étoit impossible que nous pussions nous souler, mon Camarade & moi, de voir la beauté de ce Païs enchanté, & les richesses dont la terre étoit couverte. Les vergers étoient ornez de beaux arbres chargez, les uns de fleurs, les autres des plus excellens fruits du monde : les Campagnes couvertes de froment, d'orge & d'autres grains : les Prairies herbeuses remplies de chévres & de moutons d'une taille extraordinaire (car pour des chevaux & des vaches je n'y en ai jamais vû) & tout cela d'une propreté, d'un ordre & d'u-

ne régularité qui nous enchantoit.

Tout le Païs, aussi loin qu'il s'étend, ce qui va, comme nous l'aprîmes dans la suite, à cent trente lieuës Françoises, d'Orient en Occident, & de quatre-vingt au moins, du Nord au Sud, est divisé par Cantons ou Villages. Ces Cantons ont la figure d'un quarré parfait, dont les faces sont environ longues de mille cinq cens pas, ou d'un mille & demi d'Italie, environnez tout à l'entour, ce qui les sépare les uns des autres, d'un canal tiré à la ligne, large de vingt pas & d'un Chemin Royal de chaque côté de vingt-cinq, où il y a deux rangs d'arbres au milieu, qui font une allée de vingt-cinq pieds ou cinq pas géométriques, afin d'avoir les bords libres, pour la commodité des animaux que l'on employe à tirer les bâteaux.

Chaque Canton est encore divisé par le milieu d'un fossé de vingt pas, & d'un chemin de part & d'autre, de vingt-cinq, avec des arbres plantez aussi de la même maniére. La longueur de ces chemins ou demi-Villages, contient onze habitations, de chacune plus de cent trente pas géométri-

ques de front, ſur ſept cens ou environ de profondeur, qui ſont auſſi ſéparées par de petits foſſez de cinq pieds paralleles au moindre côté de chaque demi-canton. A la tête de chacune de ces habitations, ou du côté du foſſé qui diviſe le Village en deux portions égales, il y a une maiſon d'un étage de haut, mais large de ſoixante piez, avec une allée au milieu, de laquelle on peut aller dans toutes les chambres, étables, granges & autres apartemens. La raiſon pour laquelle ils n'ont point de chambres hautes, vient de ce qu'ils ſont ſujets, quoiqu'aſſez rarement, à des vents violens, qui jetteroient leurs maiſons par terre, car ils ne les bâtiſſent pas fort ſolidement.

Tout cela étant diſpoſé de la maniére que je le viens de dire, il eſt aiſé à comprendre qu'il y a dans un canton vingt-deux habitations ou maiſons, leſquelles ſont ſituées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes d'une même largeur & hauteur, onze d'un côté du canal, & onze de l'autre. A chaque extrêmité de cette eau, de côté & d'autre, il y a des ponts, tant

pour la communication des deux demi-villages, que pour paſſer d'un village à l'autre ; il y en a encore un au milieu de chaque canton : ils ſont faits de pierres de taille les uns & les autres, d'une très-belle Architecture, & parfaitement bien entretenus. De ces vingt-deux familles, il y en a deux de diſtinguées : l'une eſt celle du *Papæ* ou *Prêtre*, & l'autre celle du *Kini* ou *Juge* du Canton, qui ſont au milieu devant le pont, & à l'opoſite l'une de l'autre : & ces maiſons ſeules ont ſur le derriére un apartement de la largeur de toute la maiſon, qui ſervent, l'un d'Egliſe, l'autre de Palais ou Sénat. Mais nous aurons peut-être occaſion de parler encore de ceci autre part : revenons à n otre Voyage.

Nous reſtâmes neuf jours en chemin, & quand nous fûmes à ſept ou huit lieuës de l'endroit où nous devions aller, nous commençâmes à découvrir le Païs haut On ne voyoit delà que des montagnes, qui ſembloient monter juſques dans les Cieux, & dont le ſommet nous éblouïſſoit par la blancheur éclatante de la neige ;

dont ces grandes maſſes ſont couvertes toute l'année. Le canal où nous étions finiſſoit à deux petites lieuës de ces hauteurs ; il falut s'arrêter-là. Une partie de notre monde reſta dans les bâteaux, l'autre ſe mit en chemin pour allerjuſqu'aux montagnes. Avant que d'y arriver il nous falut traverſer une très-belle forêt.

Le charivari & tintamare continuel que nous entendions, à meſure que nous avancions, me fit plus d'une fois penſer à Vulcain & à ſes Cyclopes. Tout l'air retentiſſoit de grands coups de marteau, & l'on eut juré en effet que nous n'étions qu'à trois pas de la boutique du Mont-Gibel, ou de l'Enclume de Brontes, de Pyracmon, & de Steropes. Nous ne fûmes pas tout à fait trompez dans nos conjectures : les hommes que nous découvrimes bien-tôt après, n'avoient pas mal la mine de géans & de démons : il y en avoit parmi d'une taille monſtrueuſe, d'autres velus comme des ours ; & pas un qui ne fut plus noir qu'un charbonnier des Mines d'Ecoſſe.

Ceux de notre troupe s'adreſſérent

aussi-tôt à un Directeur pour lui dire le Canton d'où nous venions, qui étoit le troisiéme de la premiere ligne nommé *Riss*; car c'est au nombre, & par un semblable nom qu'on les distingue les uns des autres. Ils lui déclarérent aussi quelles sortes de marchandises nous avions aportées, & ce que nous désirions de remporter. Ensuite ils nous présentérent à lui, mon camarade & moi, aparemment pour le prier de nous faire conduire par tous les endroits qu'il croyoit dignes d'être vûs par des gens qui n'avoient jamais été-là. Aussi-tôt il donna ordre à un de ses Estafiers de nous accompagner par tout. Cinq de notre compagnie se joignirent à nous.

La premiere chose qu'il nous fit voir fut un goufre large & d'une profondeur immense. C'étoit une Mine de fer, où l'on avoit travaillé depuis des milliers d'années, & dont on avoit tiré tant de matiére, que cela avoit formé d'autres montagnes proche de là. En descendant dans ce creux à gauche il y avoit un escalier que les Ouvriers avoient pratiqué dans le roc, à mesure qu'ils creusoient : mais quoique

les marches en fussent larges & aisées, j'aurois fait beaucoup de difficulté d'y descendre. Sur le devant ils avoient fait une machine de bois où ils avoient fait un gros sommier qui avançoit, & auquel ils avoient attaché une poulie de trois pieds de diametre, qui servoit à tirer la Mine d'environ la moitié du creux, où l'on avoit fait une plate-forme, d'où d'autres Ouvriers la tiroient du fond, par le moyen de quelques paniers, que ceux qui étoient en bas remplissoient à mesure qu'il en descendoit. A droite, au contraire, personne ne travailloit; tout paroissoit y être en désordre, & notre guide voyant que je me panchois pour en considerer les irrégularitez, me fit entendre par signes, & du mieux qu'il pût, qu'il n'y avoit que cinq mois qu'un gros quartier de la Montagne, que l'on avoit peut-être trop creusée au dessous de ce côté-là, s'étoit détaché, & avoit, en tombant, écrasé trois cens soixante personnes qui y travailloient.

Après que nous eûmes examiné cet endroit-là, il nous mena vers un autre, d'où l'on tiroit de la même maniere, du charbon de terre, mais qui est beau-

coup plus gras que celui que l'on trouve en Angleterre, & même que la hoüille du Païs de Liége, puiſqu'il dure un jour entier, & que ceux qui en brûlent n'en mettent au foyer qu'une fois toutes les vingt-quatre heures.

Entre ces deux Mines il y avoit un étang d'eau minérale, qui boüilloit continuellement: ils s'en ſervent à nétoyer toutes les ordures de leurs corps, de leurs habits & de leurs uſtenciles; mais on ne ſauroit l'employer à cuire les viandes, parce qu'elle leur donne un trop mauvais goût. Le fer qu'ils trempent dans cette eau chaude, devient d'une dureté impénétrable, & eſt beaucoup plus propre que notre meilleur acier à faire des reſſorts. Je n'avois jamais trouvé de difficulté à comprendre comment les eaux minérales d'Aix-la-Chapelle peuvent avoir le degré de chaleur qu'on leur attribuë, parce qu'on les fait paſſer par de longs conduits ſoûterrains, où il abonde ſans doute, des entrailles de la terre, des parties bitumineuſes & ſulfureuſes, qui étant elles-mêmes dans une grande agitation, leur communiquent en paſſant, une partie de leur mouvement;

mais ici, je ne voyois absolument rien de semblable. Un petit Lac, où l'eau croupit, & où pour supléer aparemment à ce qui s'en dissipe, tant par les exhalaisons, que pour l'usage de ceux qui en tirent, il distille d'un tuyau de pierre, que la nature semble avoir fait exprès pour cela, un filet de la grosseur du petit doigt, d'une eau claire comme cristal, & qui bien loin d'être chaude, est plus froide que le marbre : ce qui me faisoit croire qu'il devoit y avoir un terrible foyer d'esprits là-dessous.

Nous allâmes aussi voir ceux qui séparoient les parties de fer de la Mine : les fourneaux où ils le fondent, & les forges où ils le travaillent ou mettent en barre, pour être travaillé ailleurs : mais tout cela étoit si semblable à ce qui se pratique en Europe, que je n'ai pas crû en devoir faire ici la description. Je compris fort bien, parce qu'ils me dirent ensuite, que toute cette chaîne de Montagnes, qui sert de barriere à ce beau Païs, est proprement le Magasin d'où ces Peuples tirent une partie de leurs richesses, & des choses qui sont pour la plûpart utiles dans la Société ; comme des pierres pour bâtir,

d'autres pour faire de la chaux, du sel, qui quoique différent du notre, ne laisse pas d'être fort bon ; de l'étain très-fin, du cuivre rouge, mais en fort petite quantité, & encore coûte-t'il beaucoup de peine, & la vie de bien des hommes.

Pendant que je m'occupois à considérer toutes ces curiositez, nos gens travailloient à faire débarquer leurs Marchandises, à les troquer, & à se charger de celles qu'ils avoient ordre de prendre en la place : ce qui se fait par des Traîneaux, ou de petites charettes plates & longues, tirées par deux, trois, quatre & jusques à dix boucs à la fois, ou par des porte-faix, & à quoi l'on employe tant de gens, que cela est expédié en fort peu de tems, quoiqu'il y ait tant de chemin à faire ; de sorte que nous ne fûmes pas là deux jours entiers. Nous amenâmes notre guide à nos barques, où nous le traitâmes de notre mieux, & le fimes tant boire, qu'au premier pas qu'il fit pour s'en retourner, il se laissa tomber de son long, & se blessa même à l'épaule, de maniére que la douleur qu'il en ressentit, lui arracha de la bou-

he le Nom de Christ. Je demeurai
urpris à cette expression, & j'aurois
ien voulu savoir d'où il avoit apris à
onnoître le Sauveur du monde : mais
aute de savoir la Langue, il falut bor-
er ma curiosité à courir le relever, &
voir que le mal qu'il s'étoit fait n'é-
oit pas fort dangereux, jusques à ce
que je fusse en état de m'en informer.

Comme nous étions sur le point de
démarer, pour nous en revenir chez
nous, il me vint dans l'esprit, que
si au lieu de prendre notre route par
e même canal où nous étions venus,
nous allions passer dans un autre, éloi-
gné de deux ou trois cantons de ce-
lui-là, peut-être verrions-nous des
nouveautez qui nous feroient du plai-
sir, & récompenseroient le tems per-
du, & la peine que nous aurions pri-
se. Je communiquai ma pensée à la
Forêt, & nous fimes tant lui & moi,
que nous nous fimes comprendre aux
autres. Les bonnes gens étoient si
honnêtes, qu'ils consentirent sans hé-
siter à notre proposition. Là-dessus
nous passâmes du côté d'Occident :
mais lorsqu'il fut question d'attacher
les boucs qui devoient tirer notre

bâteaux, le plus vieux, qui avoit, au dire de celui qui les menoit, quarante-deux ans, & qui avoit fait je ne sai combien de fois ce chemin-là, voyant qu'on s'écartoit en quelque façon de la route ordinaire, se mit à faire le diable à quatre: il fut impossible au Guide de le retenir, il fit tant de sauts & de cabrioles, qu'il rompit la corde dont on le tenoit, & se mit à fuir de toute sa force. Vingt personnes s'empressérent de courir après, qui crioient à gorge déployée qu'on l'arrêtât. Les voix ayant passé de l'un à l'autre, & quelqu'un s'étant mis en devoir de lui vouloir faire rebroussèr chemin, ce fougueux animal se jetta au beau milieu de l'eau. Les bords sont-là extrémement hauts & escarpez, il n'y avoit aucun moyen pour lui d'y grimper. Notre Guide ayant apris cette chute, y courut avec trois ou quatre autres, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de ravoir son bouc, & apercevant de loin qu'il nageoit le long du talut, il le devance de quelques pas, se baisse tout doucement, & justement comme il passoit, lui jette un nœud coulant sur

a tête, & l'atrape par les cornes. En même tems le bouc prend l'épouvante, il s'élance de l'autre côté & tire notre homme après lui, tant parce que la corde s'étoit, je ne sai comment, entortillé autour de son corps, qu'à cause qu'il aima mieux se laisser entraîner que de lâcher prise: aussi-tôt l'alarme redouble, on y court de toutes parts, & pendant que l'on s'occupoit avec empressement à secourir notre camarade, la bête cependant avança jusqu'à l'une des montées du pont prochain, par où elle regagna terre & prit soin de s'éclipser, de maniére que personne ne la voyoit plus, & que nous ne savions absolument ce qu'elle étoit devenuë. J'enrageois en mon particulier de cette perte, j'aurois voulu pour un doigt de ma main m'être tû, parce que j'apréhendois que mon Patron ne nous en regardât de mauvais œil, & ne s'en vengeât sur ceux qui avoient eu la complaisance de nous écouter. Nous ne laissâmes pourtant pas pour cela de poursuivre notre pointe, malgré la résistance que quelques autres boucs faisoient, ce qui ne dura pourtant qu'un

moment ; car dès que les premiers furent bien en train d'aller, les autres les ſuivirent comme des agneaux. Mais cela ne nous profita de rien dans notre voyage : le païs eſt tellement uniforme, qu'il vaut autant n'en avoir vû qu'une partie, que de s'amuſer à parcourir le tout. Il n'y avoit proprement de diverſité à remarquer que dans les viſages des hommes, comme par tout ailleurs ; & quand même il y auroit eu quelque plaiſir à prendre, l'inquiétude où nous étions nous auroit empêché d'y participer. Mais nous fûmes bien étonnez à notre arrivée, lorſque nous aprîmes que le bouc étoit à l'écurie depuis huit jours : cet habile courier avoit franchi le chemin en trente-cinq heures. Une ſi agréable nouvelle diſſipa entiérement notre chagrin, & nous rîmes tout notre ſaoul à force d'en voir rire les autres.

Le lendemain on déchargea les bâteaux, tous les Habitans du Canton ſe trouvérent-là. Le Juge fit aporter la facture des Denrées que l'on avoit aportées ; ayant tout bien examiné, il fit porter à chacun des intéreſſez ce qui lui apartenoit ; ce qui ſe fait avec tant

l'ordres, qu'il eſt impoſſible qu'il ſe
erde la moindre choſe. Pour récom-
enſe de cette peine, chaque ménage
ui envoye le jour d'après, un plat du
neilleur poiſſon qui ſe pêche dans
eurs eaux, dont la moitié ſe con-
ſomme chez lui, & l'autre dans le lo-
gis du Prêtre, où les peres de famille
vont leur aider à le dépêcher. C'eſt un
honneur pour ces Meſſieurs; mais ils
e payent chérement, puiſque tout ce
qu'ils peuvent conſerver de ce poiſſon,
ne vaut pas la moitié de la ſauſſe que
a générofité veut qu'ils y ajoûtent.
Enfin, tout cela prit fin, & il fut
queſtion de retourner à notre beſo-
gne; non pas que perſonne nous en fit
e moindre ſemblant, qu'au contraire,
nous voyions fort bien que l'on ne ſe
ſoucioit guéres que nous nous mêlaſ-
ſions de rien, mais parce que nous ne
voulions pas être là comme des fai-
néans, quoique nous euſſions bien vou-
u que l'on nous eût employez à autre
choſe. La Forêt, qui étoit encore plus
las que moi de travailler à la laine, tâ-
cha de faire comprendre à notre Hôte,
qu'étant Horlogeur de ſa Profeſſion,
s'il vouloit lui fournir les métaux & les

Instrumens nécessaires, il lui feroit une Machine, qui indiqueroit & sonneroit les heures, en telles parties du tems qu'il lui plairoit, & que tous les Habitans du Village entendroient. Pour moi, qui ne pouvois leur être d'aucun secours par ma Chirurgie, à cause que les Herbes de ce Païs-là different pour la plûpart des notres, qu'il y a peu de Minéraux, & qu'ils haïssent mortellement la saignée, tout ce que je pouvois faire, fut d'aplaudir à ce que mon Camarade disoit, dans l'espérance de travailler avec lui au même ouvrage.

Cette proposition parût merveilleuse au Juge, qui envoia querir le Prêtre pour la lui communiquer sur le champ. Ils avoient en effet oüi parler de nos Horloges, mais ils ne s'en étoient formé qu'une idée assez confuse, & personne n'en avoit vû jusqu'alors ; ainsi ils nous priérent instamment d'y mettre la main aussi-tôt que nous voudrions, & de n'y rien épargner ; d'autant plus que leur maniere de diviser le tems, est méchanique, & extrêmement pénible. Ils prennent un bout de ficelle, à l'extrêmité de laquelle ils passent une balle d'étain, ils atachent l'au-

e bout de cette corde au plancher, e ſorte que cela leur ſert de Pendule, ui eſt longue de trois pieds un ſixiéme 1 de trente-huit pouces, & l'ayant iſe en mouvement, ils comptent juſ-1'à ſept mille deux cens Vibrations, ui à cauſe de la longueur de la corde, nt juſtement autant de ſecondes, & ar conſequent la douziéme partie un jour naturel, ou deux de nos heu-es. Je dirai ailleurs de quelles gens ils ſervent pour compter ces Vibra-ons, & pour aller crier l'heure par out le Village, de même que cela ſe ratique en bien des endroits de l'Eu-ope, pendant la nuit, & particuliere-nent en Hollande, où ils payent pour ette fin, des hommes qu'ils apellent *lappermans*. On nous donna donc les iatériaux néceſſaires pour notre tra-ail. La Forêt commanda une partie es outils dont nous avions beſoin, & i-même fit les autres. Enfin, nous iîmes la main à l'œuvre, mais non as d'une maniere à nous fatiguer, uiſque nous n'achevâmes notre Hor-oge qu'au bout environ de dix-ſept nois.

Perſonne ne ſauroit croire avec quel-

le admiration tout le monde nous re-
gardoit. On ne pouvoit comprendr
comment il étoit possible que cett
Machine allât seule, & sonnât toute
les heures du jour. Comme dans c
tems-là nous nous étions tellement pe
fectionnez dans la Langue du Païs, qu
nous nous expliquions avec autant d
facilité qu'en François, nous leur di
mes qu'il faloit faire bâtir un petit clo
cher sur la maison du Prêtre ou du Ju
ge à la maniere des Européens, afi
d'y mettre cette Horloge, d'où cha
cun l'entendroit sonner. Ce qui fu
dit, fut exécuté: les plus lents s'en
pressoient à suivre nos ordres, & bie
des gens ne cessérent de travailler av
nous, jusques à ce que notre ouvrag
fut au lieu où nous l'avions destiné

Mais pour en revenir aux personn
dont on se sert pour avoir soin des Pe
dules, & avertir les autres de la part
du jour où ils sont, il faut savoir q
jusqu'alors on n'avoit encore jama
condamné personne à perdre la v
Les crimes y sont défendus, & l
criminels punis, mais point à mour
Ils s'imaginent que la vie de l'hom
dépendant uniquement de Dieu qu

ui a donné, il n'eſt pas en notre puiſ-
ſance de lui ôter, pour quelque cau-
ſe que ce puiſſe être, non pas même
pour avoir tué ſon pere & ſa mere. J'a-
vois beau leur dire que c'étoit une ma-
xime, que preſque tout le Genre hu-
main obſervoit, & que notre Loi, que
nous croyons avoir été dictée de Dieu
lui-même, le commandoit expreſſé-
ment, tout cela ne faiſoit que les aigrir
& leur donner de l'horreur pour des
gens qu'ils ne connoiſſoient pas, mais
qu'ils croyoient indignes de la lumiere.
Il n'eſt pas vrai-ſemblable, diſoient-
ils, qu'un homme qui en tuë un autre,
ſoit dans ſon bon ſens, ce ſeroit faire
outrage à tous ceux de ſon eſpéce que
de le penſer. Mais quand il ſe rencon-
treroit des gens aſſez extravagans &
cruels, pour priver leur prochain d'u-
ne vie qu'ils ne leur ont point donné,
il en faudroit laiſſer la vengeance à
l'Eſprit univerſel, (c'eſt ainſi qu'ils
apellent Dieu) & ne pas anticiper ſur
ſes droits, en imitant leur barbarie, ſous
le prétexte ſpécieux d'obſerver des
Loix Divines, qui ne ſont au fond que
des Ordonnances d'un Tiran dénatu-
ré. Chaque homme, lorſqu'il s'agit de

former une société, peut transférer à un autre, comme à un Prince ou Souverain, le droit & l'autorité, que la Nature lui a donnée sur lui-même : mais il ne peut pas lui donner aucune puissance sur sa vie. C'est Dieu qui par le moyen de nos peres & meres, nous a faits sans notre participation : & puisque nous n'avons en aucune maniere du monde contribué à notre être, il est juste & légitime de laisser à ce même Dieu, le droit qu'il a de nous défaire ; & nous borner à mettre la main sur les autres animaux, qu'il semble avoir laissez à notre disposition.

Suivant ces principes, ils se contentent d'imposer à un chacun la peine qu'ils croyent la plus proportionnée à son délit. Le blasphême contre Dieu est le péché le plus énorme parmi eux ; ceux qui le commettent sont sans miséricorde, condamnez pour leur vie à travailler au fond d'une Mine obscure, où la lumiere du Soleil ne sauroit atteindre. Les meurtriers, les adultéres, les paillards & les grands larrons, sont à peu près traitez de la même façon : Les uns travaillent en bas, les autres en haut ; il y en a qui y sont

pour dix ans, d'autres pour plus ou moins, ſuivant que le crime eſt agravant, & que la perſonne eſt âgée & intelligente. Les pécadilles ſe puniſſent avec moins de ſévérité : & ceux qui les commettent ſortent rarement du Village. On employe les uns à la pêche, à faire & raccommoder des filets, ce qui les occupe beaucoup, parce que leurs eaux ſont poiſſonneuſes, & qu'ils mangent quantité de poiſſon : les autres ont ſoin des allées & des arbres, quelques-uns nétoyent les canaux. Les filles & les femmes prennent garde aux pendules, d'où elles ſont relevées tous les demi-jours ; & les jeunes garçons vont crier les heures : ce qui ſe fait depuis que le Soleil eſt parvenu à leur Méridien juſques à ce qu'il y revienne ; & tout cela pour un certain tems, après lequel ils ſont remis en liberté.

J'ai dit tantôt que le blaſphême eſt le plus ſévérement puni ; cela me donne occaſion à préſent de dire deux mots au ſujet de ce miſérable, qui après nous avoir ſervi de guide aux Mines, avoit proféré le Nom de Chriſt en tombant, comme pour l'apeller à ſon

ſécours. Lorſque je me vis en état de cauſer avec tout le monde, je ne laiſſois guéres paſſer d'occaſions ſans me faire inſtruire des choſes que je deſirois de ſavoir. Un jour je racontai à notre Patron les circonſtances du Voyage que nous avions fait aux Montagnes ; & ayant fait mention du perſonnage, & de ce qu'il avoit dit, je lui demandai s'ils connoiſſoient un Chriſt parmi eux? Il me répondit, qu'il y avoit trois ou quatre cens ans qu'il étoit venu pluſieurs perſonnes dans leur Païs, à peu près pour les mêmes raiſons qui nous y avoient menez : que le dernier qui s'y étoit rendu avoit été un homme grave, habillé d'une longue robbe, & en un mot de telle maniére, qu'il me fut aiſé de remarquer que ç'avoit été un Moine de quelque Ordre Mandiant. Cet homme, pourſuivit-il, avoit de l'eſprit & étoit même ſçavant : il aborda en un Canton un peu éloigné de celui-ci, mais il n'y reſta pas long-tems. D'abord qu'il entendit un peu notre langue, il ſe mit ſur le pied de changer ſouvent de Village : mon biſayeul, à ce que m'a raconté mon pere, l'avoit logé ici pluſieurs fois, & avoit pris

beaucoup de plaisir à l'entendre discourir. Il ne faisoit que prêcher la morale à tout le monde : souvent il les entretenoit d'une Résurrection & Immortalité bienheureuse aprés cette vie. De plus, il soûtenoit que Dieu avoit un Fils, engendré de sa propre substance long-tems avant le monde, qui s'étoit manifesté aux hommes depuis quelques siécles, étant né d'une fille vierge, ou qui n'avoit, si vous voulez, jamais connu aucun homme. Que cet Homme-Dieu avoit conversé parmi le genre-humain ; qu'il avoit souffert la mort comme un brigand, pour mériter par-là la vie éternelle au reste des hommes, qui vouloient bien embrasser sa Foi : & qu'enfin, ce Personnage, qui s'apelloit Christ, s'étoit lui-même relevé d'entre les morts, & s'étoit assis aux Cieux à la main droite de son Pere, pour gouverner avec lui le ciel & la terre jusques à la fin du monde. Comme cette Doctrine flâte beaucoup, il trouvoit aussi bien des gens qui prenoient un plaisir singulier à l'entendre ; d'autres s'en scandalisoient. Cela vint jusqu'aux oreilles du Roi. On le fit venir à la Cour, &

après l'avoir bien examiné, il fut condamné comme le dernier des blaſphêmateurs, à aller finir ſes jours au fond d'une Mine, où il mourut quelque tems après. Et autant qu'il avoit à tout bout de champ le mot de Chriſt à la bouche, quelques-uns de ceux qui travailloient avec lui l'imitoient; & ce que vous m'avez raconté de votre Guide, continua-t'il, eſt une marque certaine que cela a paſſé juſqu'à nous.

Quoique ce diſcours m'allarmât, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que j'avois la même croïance que cet homme, que les Préceptes de la Religion que je profeſſois me portoient à cela, & que j'étois ſurpris que des perſonnes auſſi ſages & autant charitables qu'ils l'étoient, avoient pû ſe réſoudre à traiter ſi inhumainement un pauvre Religieux, que le ciel leur avoit envoyé ſans doute pour leur ſalut. La politique, me répondit mon Hôte, y a eu peut-être la meilleure part. Les Princes n'aiment point les grands changemens dans le culte, de peur que leur perſonne n'en ſouffre, ou que cela ne ſoit préjudiciable au Gouvernement. Mais il eſt ſûr auſſi que vos

ſentimens répugnent en bien des endroits, & que ce Chriſt ſur tout excite à la révolte, & embaraſſe prodigieuſement la raiſon. J'avouë, lui dis-je, que c'eſt un myſtére incompréhenſible ; nous le croyons pourtant, & nous le croyons avec d'autant plus de confiance & de fermeté, que nous voyons qu'il nous eſt avantageux de le croire ; parce que cela influë dans l'économie du ſalut : outre que c'eſt une vérité dont mille témoins oculaires ont rendu témoignage, & que Dieu lui-même nous a révélée.

Il faut de bonne foi, reprit le Juge, que vous habitiez des climats bien fortunez, puiſque la Divinité s'y communique ainſi aux hommes : ou il faut, pour mieux dire, que les gens de votre monde ſoient bien vains & préſomptueux d'avoir l'imprudence de publier hautement, que l'eſprit univerſel s'abaiſſe juſqu'au particulier, & ſe familiariſe avec un ver de terre. Cela me paroît inſuportable, & ſi ce même Dieu prenoit le moindre intérêt à ſa gloire, il ne manqueroit pas de punir rigoureuſement votre orgueil. Mais avant que je m'engage plus avant

avec vous dans ce diſcours, dites-moi, pourſuivit-il, je vous prie, comment cette révélation ſe fait ? Dieu vous parle-t'il directement lui-même, employe-t'il le ciel, la terre, ou quelqu'autre créature pour cela ? de quelle maniere s'y prend-il ?

Je ne ſai, lui dis-je, s'il vaut la peine de vous entretenir de cette matiere: je vous voi ſi éloigné de nos ſentimens, & ſi peu diſpoſé à donner la moindre croyance à nos Dogmes, que j'ai peur que votre incrédulité n'excite votre couroux, & que cela ne m'attire des affaires. Vous n'avez rien à craindre, repartit-il, je ſuis votre Ami, & honnête homme, je vous laiſſerai dire tout ce que vous voudrez, & je me conſerverai ſimplement le droit d'en juger à ma fantaiſie. A cette condition, lui répondis-je, je veux bien vous en dire le peu que mon âge, mon éducation & mon art, m'ont permis d'en aprendre. Mais de peur de prendre les choſes de trop haut, ou que je vous entretienne de ce que vous ſavez peut-être mieux que moi : dites-moi, s'il vous plaît, auparavant, quels ſentimens vous avez de Dieu, du monde,

de l'homme &de ſon origine,auſſi-bien que de ſa dépendance, & de ce qu'il doit attendre après cette vie.

Vous avez raiſon, reprit le vieillard, je m'en vais vous ſatisfaire, pour ce qui me touche en particulier : il eſt impoſſible que ma confeſſion ſoit générale, puiſqu'il n'y a peut-être pas moins d'hommes que d'opinions. Je croi une ſubſtance incréée, un eſprit univerſel, ſouverainement ſage, & parfaitement bon & juſte, un Etre indépendant & immuable, qui a fait le ciel & la terre, & toutes les choſes qui y ſont, qui les entretient, qui les gouverne, qui les anime; mais d'une maniere ſi cachée & ſi peu proportionnée à mon néant, que je n'en ai qu'une idée très-imparfaite. Cependant, voyant la néceſſité de ſon exiſtance, & la dépendance où nous ſommes à ſon égard, nous croyons être dans une obligation indiſpenſable de lui rendre nos hommages & nos adorations, de ne parler de lui qu'avec reſpect, & n'y penſer même qu'en tremblant; ce qui fait la principale partie de notre culte. L'autre eſt de lui rendre continuellement nos actions

de graces pour tous les biens qu'il nous a faits, ſans aucune pretention pour l'avenir, & bien moins après la mort, puiſqu'alors, n'exiſtant plus, nous n'aurons abſolument plus beſoin de rien. Et c'eſt pour cette fin que nous nous aſſemblons tous les matins chez notre Prêtre, comme vous en avez été pluſieurs fois témoin depuis que vous êtes parmi nous.

Il eſt vrai, lui repartis-je, que vous êtes fort ponctuels à donner à Dieu une heure de votre dévotion tous les jours de l'année ſans interruption, en quoi certes vous êtes beaucoup à louër : mais je trouve étrange que vous rejettiez entiérement la priere, & que vous ne faſſiez aucune diſtinction entre les jours : car pour nous, nous en employons ſix à nos affaires domeſtiques, & donnons le ſeptiéme à Dieu, & aux exercices de notre Religion.

Nous ne penſons pas, reprit-il, qu'un jour ſoit en rien plus excellent que l'autre ; ils ſont ſans doute tous égaux : & quoique nous ne ſoyons qu'une heure le matin dans nos Egliſes, nous ne laiſſons pas de conſacrer à Dieu le reſte de la journée, de mé-

diter à chaque moment ſur ſa grandeur, & d'admirer ſa bonté envers toutes ſes créatures. Et pour ce qui eſt de le prier, cela eſt abſolument inutile; outre que ce ſeroit comme lui vouloir faire violence; car étant immuable de ſa nature, il eſt évident qu'il ne ſauroit ſouffrir aucune ombre de changement.

Ici l'on vint avertir le Juge, que le *Timnȣ*, c'eſt à dire, *Satrape*, Intendant ou Gouverneur, étoit-là pour recevoir le tribut du Canton. Nous avons déja remarqué que chaque Village conſiſte en vingt-deux familles, qui ſont gouvernées par un Bailli: dix Cantons font un Gouvernement, dont le plus ancien des Baillis eſt *Timnȣ* & Préſident des neuf autres, dans les aſſemblées qu'ils tiennent pour exercer la Juſtice, & régler la Police dans ces dix Villages-là. Outre cela, il y a la Cour Souveraine, où de dix Gouverneurs on en députe un tous les ans une fois, qui s'aſſemble pendant vingt jours ou plus, & jamais moins. Le Roi préſide à cette illuſtre & nombreuſe Aſſemblée, où il ſe conſerve les Droits de Régale, & où l'on peut

apeller de tous les autres Tribunaux, lorſqu'il s'agit principalement de la punition de quelque crime capital.

L'Intendant qui étoit venu pour recevoir le don du peuple, fut parfaitement bien reçû de notre Hôte : on lui fit un repas magnifique, où le Prêtre & les deux Aſſeſſeurs du Village furent auſſi invitez. Dans la converſation on n'oublia pas de s'entretenir de Meſſieurs les Horlogeurs. Le Gouverneur fut curieux de voir notre Machine, il en admira l'invention, & nous donna mille louanges : mais il auroit mieux valu pour nous qu'il n'eut rien ſû de tout cela, puis qu'au fond il n'en réſulta rien de bon dans la ſuite, comme on verra dans ſon lieu.

CHAPITRE VII.

Converſation curieuſe de l'Auteur avec le Juge & le Prêtre de ſon Village, au ſujet de la Religion, &c.

APrès le départ du Satrape, Monſieur le Juge qui ſe ſouvenoit encore très-bien de notre entretien, s'im-

patientoit de m'entendre raisonner sur la Religion que je professois. Pour en avoir l'occasion d'autant plus favorable, il invita le Prêtre exprès le lendemain à dîner, & nous fit venir mon camarade & moi pour être de la partie. La premiere chose qui donna lieu au *Papa* de parler, fut de nous voir prier Dieu avant le repas. Comme son sentiment ne m'étoit point inconnu, & que j'en avois déja causé avec mon Hôte, je me contentai de lui dire que l'idée que j'avois de Dieu, comme d'un Etre souverainement puissant & parfaitement bon, me portoit à implorer sa bénédiction sur les viandes qu'il me donnoit pour alimenter mon corps, étant persuadé par la raison & par l'expérience, que sa parole rassasioit infiniment plus que le pain. Il me tint là-dessus à peu près le même langage du Juge, & prétendoit éluder la force de mon argument, par l'exemple de ceux de sa Nation, & même de la plûpart des animaux, qui ne sont pas moins nourris de ce qu'ils mangent, que nous qui faisons cette cérémonie : de sorte que le tout se réduisoit à anéantir absolument l'O-

raiſon. Ne nous amuſons point à diſ-
puter là-deſſus, lui dis-je, c'eſt une
queſtion qui ſe réſoudra tantôt d'elle-
même, & qui ne dépend que de quel-
ques autres véritez, que je m'en vai
vous faire toucher au doigt.

Dans la converſation que j'eus l'au-
tre jour avec notre Juge, il m'a avoué
lui-même que vous confeſſez unani-
mement l'exiſtence d'un Dieu tout
parfait : Supoſant cette vérité, qu'il
ſeroit autrement fort aiſé de vous
prouver par pluſieurs argumens in-
conteſtables, & ſur tout par celui que
l'on attribuë à un certain Saint Tho-
mas, qu'il apelle la voye de la *cauſalité
de la Cauſe éficiente*. Puiſque par là on re-
monte immanquablement des effets à
une cauſe prémiere, intelligente, &
néceſſaire de la production de toutes
choſes.

Je ſai cela, dit le Prêtre; & il fau-
droit être dépourvû de raiſon pour en
douter. Et bien! repris-je, il eſt clair
que c'eſt ce même Dieu, & point
d'autre qui a créé de rien l'univers,
c'eſt-à-dire, le ciel, la terre, & en
général tout ce qui exiſte. Pour cela,
interrompit le Juge, je ne le com-

prens pas bien ; de rien il ne ſe peut rien faire. Vous avez raiſon, repartis-je, par raport à nous, mais à l'égard de Dieu c'eſt une autre affaire : on ne peut pas ſans contradiction, poſer la matiére coexiſtante avec Dieu, car il y auroit alors deux infinis, deux êtres indépendans, & on prétend que cela ne s'accorde point. Mais laiſſons-là les choſes infinies, elles ſont hors de notre portée. Je croi qu'il ſuffit au fond de ſavoir que Dieu a tout fait, ſans ſe mettre en peine de quoi, comment & en quel tems.

Nous avons un livre, continuai-je, qui nous aprend tout cela : Moïſe nous y aſſure, que Dieu a tout fait par ſa parole, il y a environ ſix mille ans, & qu'il y employa ſix jours, après leſquels il ſe repoſa de ſon œuvre. Que fit-il donc le premier jour, repartit le Juge ? Après avoir créé le ciel & la terre, il dit que la lumiére ſoit, & la lumiere fut, &c. Le ſixiéme, il créa l'homme de bouë, & ſoufla dans ſes narines, reſpiration de vie, &c. L'ayant fait capable de diſcernement, il étoit bien juſte qu'il vécût ſous ſa dépendance, & qu'il le reconnût pour

le ſeul Maître de l'Univers. Il lui donna puiſſance ſur tout ce qu'il y a ſur la terre, & lui défendit ſeulement de ne point toucher à un ſeul arbre qui ſe trouvoit planté au milieu du Jardin des délices, où la Providence l'avoit établi. La ſoûmiſſion qu'il avoit pour ſon Créateur, l'auroit ſans doute empêché de contrevenir à ſes ordres, mais la femme qu'il lui avoit donnée pour compagne, étant plus infirme & plus curieuſe que lui, ſe laiſſa emporter à ſa paſſion: elle mit la main ſur le fruit admirable de cet arbre, le goûta, & le trouva ſi excellent, qu'elle en donna à ſon mari. Ce miſérable fut aſſez malheureux pour en manger, & pour encourir par conſéquent, la peine qui lui avoit été impoſée, de mourir d'une mort éternelle, c'eſt-à-dire, de ſouffrir des peines éternelles après ſa mort. Peine dure & inſuportable aſſurément par raport au péché & à celui qui l'avoit commis, mais qui ne laiſſoit pas d'être fort proportionné à la Majeſté de la perſonne lézée.

Je parcourus ainſi l'Hiſtoire de la Création: du Déluge, des Patriarches, de Moïſe & d'Aaron ſon frere:

des miracles qui avoient confirmé la vérité de cette histoire. Je les entretins des Prophêtes, de leurs prédictions, principalement par raport au Messie, de la venuë de ce Sauveur, comment c'étoit le Fils de Dieu, & de quelle maniere il nous avoit rachetez de la punition que nous avions méritée en la personne du premier homme notre pere. Enfin, je leur fis voir la nécessité de la priere, tant par ce que nous en indique la Nature, que par ce que nous en disent les Saints Hommes, & en particulier Jesus-Christ. Et enfin, je leur parlai d'une résurrection des corps, dont les ames reprendront possession, & d'une vie éternelle & bienheureuse, que le Fils de Dieu nous avoit méritée en souffrant la mort ignominieuse de la croix.

Il faut avoüer qu'ils m'écoutérent avec beaucoup de patience; il sembloit même qu'ils y prissent du plaisir, & qu'ils aquiéçassent à la plus grande partie. Mais je fus fort surpris lorsquele Prêtre me regardant fort sérieusement, demanda si je croyois tout cela? Oüi assurément, lui répondis-je, que je le croi. Ceux qui doutoient de la Loi de Moïse, mouroient sans aucu-

ne miſericorde ; & les Apôtres nous aſſurent que l'on ne peut douter de la vérité des paroles de Chriſt, & de toute l'économie du ſalut, ſans danger de punition éternelle. Mais ce n'eſt point la force qui me méne-là, c'eſt proprement l'évidence. Que diriez-vous de moi, continuai-je, ſi je vous diſois à point nommé, non-ſeulement ce que vous avez fait de plus caché, mais tout ce que vous devez faire, & ce qui doit arriver à votre Païs ? Si je guériſſois les malades, reſſuſcitois les morts, paſſois les mers à ſec, fendois les rochers d'une ſimple verge pour en faire ſaillir autant d'eau qu'il en faudroit pour déſaltérer tout un peuple, & ſi je faiſois mille autres ſemblables prodiges ; ne diriez-vous pas, ou que je ſerois Dieu, ou du moins un Inſtrument dont Dieu ſe ſeroit ſervi pour faire tant de miracles différens, puiſqu'il n'y a rien d'humain en tout cela? Eh bien ! continuai-je, c'eſt ce que les Prophêtes, les Apôtres, & Jeſus-Chriſt principalement, ont fait, ainſi que je vous l'ai inſinué tout à l'heure : de ſorte que nous n'avons aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'ils nous ont laiſſé par écrit.

Votre conſéquence n'eſt pas juſte, interrompit le *Pape* : Mais avez-vous vû toutes ces belles choſes ? J'avouë que non, répondis-je, mais il n'eſt pas toûjours néceſſaire de voir une choſe pour la croire. Vous n'avez jamais vû l'Europe, les Royaumes qu'elle comprend, leurs guerres, leurs religions & leurs Coûtumes : cependant vous croyez ce que nous vous en racontons, parce que vous nous prenez pour d'honnêtes gens, & que deux ou trois autres Voyageurs avant nous ont informé vos ancêtres à peu près des mêmes choſes. Lorſqu'un fait eſt apuyé ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes de probité, on n'a plus ſujet de le révoquer en doute. Or les faits dont je vous parle, ne ſont pas ſimplement confirmez par un nombre ſuffiſant de perſonnes pieuſes & ſages, mais par des nuées de témoins, par des Nations toutes entieres, qui ne peuvent nous être ſuſpectes, puiſqu'il y en a qui ont un culte tout différent du notre, & qui ſont nos ennemis à brûler. Ces gens eux-mêmes, qui ſont les Juifs, ſavent comment Dieu s'eſt aparu à nos peres, tantôt en ſonges, tantôt dans un buiſſon ardent, long-

tems comme une nuée de jour, & la nuit comme une Colomne de feu, qui les conduiſoit, & s'arrêtoit où ils devoient camper dans les déſerts *, lorſqu'il les conduiſoit lui-même pour aller prendre poſſeſſion d'un grand Païs, qu'il leur avoit deſtiné; certes après des témoignages ſi forts il me ſemble que nous aurions grand tort d'être incrédules.

A vous parler ingénûment, dit le Juge, il y a quelque choſe en tout cela qui ſurprend, & qui, quoique ſurnaturel, paroit néanmoins aſſez vraiſemblable. Pas tant que vous penſez,

* On a oüi parler d'un ſavant Anglois qui a fait une diſſertation depuis peu, où il entreprend de prouver qu'il n'y a eu rien de miraculeux ni même d'extraordinaire dans cette Colomne de feu qui conduiſoit les Iſraëlites dans le déſert; & de faire voir par les meilleurs Auteurs anciens & modernes que ç'a été toûjours la coûtume dans ces ſortes de déſerts, de ſe ſervir de feu pour diriger la marche des Armées, ou des multitudes, en le faiſant porter devant elles par les guides, de maniere que toute la troupe en pût voir la fumée pendant le jour, & la flamme pendant la nuit. Il prétend que celui qui a eu la direction de ce feu, & qui a ſervi de guide aux Iſraëlites, n'étoit autre choſe que Hobab, le beau-pere de Moïſe; ce qu'il tâche de prouver par les verſets 29. & 30. du chapitre X. des *Nombres*, & par pluſieurs autres paſſages de l'Ecriture Sainte.

reprit le Prêtre : vous ſavez comment nos Ayeux y ont été pris pour dupes, à peu près de la même maniere, par la ſubtilité & la violence de nos premiers Rois. Le parchemin ſe laiſſe écrire en tout tems, & les châtimens que l'on exerce ſur ceux qui ne donnent pas les mains aux prétendus Faits, que l'on débite comme des véritez, forcent des gens à ſe taire, qui feroient autrement gloire d'en bien conter. Cette Création dont vous venez de nous entretenir, pourſuivit-il, en me regardant fixement, eſt une pure Allégorie, que je trouve aſſez groſſiére dans ſon genre ; & fabriquée par un Auteur fort ignorant de la nature des choſes ; juſques-là qu'il y fait précéder les effets à la cauſe, puiſque ſuivant ce que vous avez dit, le premier jour la Lumiere fut créée, & le quatriéme parurent les Luminaires dont cette Lumiere nous vient. Il eſt certain, au reſte, que l'idée d'un Dieu qui travaille, & qui ſe repoſe, ne peut être digérée que par des Peuples fort groſſiers & ignorans, que l'on vouloit maîtriſer, & dont ce Moïſe duquel vous parlez, prétendoit être le Seigneur temporel, tandis que ſon Frere

Aaron avoit une Domination ſans bor-ne ſur leurs Conſciences.

Je n'oſerois dire de quelle maniere il traitoit Jeſus-Chriſt & ſa Mere : mais au ſujet de l'Ame, cette Subſtance ſpirituelle en nous, dont ils n'avoient, diſoient-ils, aucune idée, je ne ſaurois m'empêcher de marquer ici une des difficultez qui vient dans la penſée du Prêtre, lorſqu'il s'eſt agi de la Réſurrection des morts. Il eſt ſûr, diſoit-il, que la Terre eſt compoſée d'un nombre innombrable de petites parties, dont les figures ſont extrêmement differentes: cela ſe voit par la diverſité des Objets que cette même terre produit, certaines parcelles, qui ſont propres à former une eſpece de Fruits, ne ſeroient nullement convenables pour la production de quelques autres. Ce qui eſt bon pour faire du Cuivre, ne vaut rien pour conſtruire du Fer. De-là vient, que ſi l'on ſeme pluſieurs Années de ſuite du Froment dans un même Champ, on trouve enfin que toutes les parties de matiere, qui étoient propres à nous raporter du Froment, ayant été employées, & n'y en étant plus reſté, que cette Terre ne produit abſolument plus de Froment, juſques

t ce que par le moyen du fumier, on y en raporte d'autres. Apliquons cet exemple à l'homme : les particules qui ſont propres à compoſer de la chair humaine, ne ſont non plus infinies que celles des Grains, & il n'y en a ſans doute, dans notre Royaume, que pour former une certaine quantité déterminée de perſonnes. Faites ce nombre auſſi grand qu'il vous plaira, je ne penſe pas qu'il égale celui de tous les hommes, qui ont vécu depuis le commencement du monde. Je dis plus, ajoûta-t'il, je ne ſai pas ſi on ne pouroit pas douter avec juſtice, s'il y a ici aſſez de ces parties pour ſoûtenir les hommes qui y naiſſent pendant dix Siécles ſeulement. Ceux qui ont tant ſoit peu étudié la nature des Etres, ſavent que comme le poil & les ongles croiſſent, s'uſent & tombent, les parties extérieures des Fibres de notre corps s'uſent auſſi, tandis que le ſang pouſſe & augmente les intérieures. Il n'eſt pas croyable quelle diſſipation il ſe fait tous les jours par la tranſpiration toute ſeule : mais il y a cet avantage, que les parties dont l'un ſe dépouille d'un côté, ſervent à la réparation d'un autre. De ſorte que ſi tout

ce que nous perdons pouvoit être transporté dans un autre Païs, sans qu'il en revint d'autre dans le nôtre, il est vraisemblable qu'il faudroit qu'il nous arrivât de tems à autre une famine & une mortalité, afin que les parties de ceux qui tomberoient pussent servir à l'accroissement des autres, jusques à ce qu'il ne s'en trouvât absolument plus. D'où je conclus, dit-il, que si l'on ressuscitoit, il seroit impossible qu'il y eut assez de parties propres à la construction d'un homme, pour en donner à tous ceux qui ont vécu, autant qu'il en faut pour former un corps d'une stature médiocre: & Dieu sait s'il s'en trouveroit suffisamment des autres, puisqu'il y a aparence que si tous ceux qui sont expirez depuis plusieurs millions d'Années que le monde subsiste, étoient rassemblez en un monceau, il surpasseroit, pour ainsi dire, en grosseur, celui de la Terre, d'où ils ont tiré leur origine.

Eclaircissons ce Paradoxe, par un calcul fait en gros. Nous avons dans ce Païs 41600. Villages, dans chaque Village il y a 22. Familles, à neuf personnes l'une portant l'autre, chaque Village contiendra à peu près 200

habitans donc dans tout le Royaume 8323000. Donnons à chaque corps humain, consideré sous la forme d'un parallele pipede, cinq pieds de hauteur, & un demi-pied de largeur & d'épaisseur, l'un parmi l'autre; je prends tout au moins, comme vous voyez, au jour de la Resurrection il se trouvera que 8323000. corps contiendront environ 10400000. pieds cubiques de chair. Suposons enfin, que ce nombre d'hommes se renouvelle tous les 50. ans, alors il faudra 208000000. de pieds cubiques de chair pour les hommes qui auront vécu pendant mille ans, & 2080000000. pour le monde de 10000. années. Continuez cette multiplication, & voyez où cela ira. Mais que ne seroit-ce pas, poursuivit-il, en faisant une grande exclamation, si l'opinion de quelques habiles Gens est véritable, qui, à ce que vous avez dit à votre Hôte, passe pour constant, que la semence de la plûpart, & peut-être même de tous les Animaux, n'est qu'un composé d'un nombre innombrable de petites créatures, qui ont la vie & le mouvement; de sorte que dans un volume de la grosseur d'un grain

de millet, il y en a des milliers, qui nonobstant leur petitesse, ne laissent pas d'être des individus de la même espéce, que sont ceux qui les ont engendrez, & qui doivent par conséquent participer aux mêmes avantages que les autres, bien qui les surpassent autant en grandeur, que la plus haute Montagne differe d'un grain de Sable : car alors il est manifeste que votre sentiment est ridicule, & même d'une contradiction qui saute aux yeux.

Vous parlez de milliers d'années, lui dis-je, comme d'autant de minutes : à vous entendre, le monde doit être bien ancien. Je me sers, répondit-il, d'un terme défini, pour désigner un nombre indéfini : il n'y faut pas prendre garde de si près. Que l'Univers soit ancien ou non, cela ne change point la nature des choses : il est constant que nous le croyons d'un tems immémorial, & que nous ne saurions exprimer, ni par nos nombres, ni par des paroles. Vous n'êtes pas les seuls qui vous abusez à cet égard, repris-je ; les Chinois parmi nous, font aller leurs Chronologies jusques à plus de quarante mille ans, sans compter

ce qui n'a point été enregiſtré avant ce tems-là. Les Egiptiens entr'autres, vont pour le moins encore auſſi loin qu'eux. Un ancien Philoſophe nommé Platon, introduit un Prêtre Egiptien, qui s'entretenant avec Solon, lui raconte comment il s'eſt écoulé neuf mille ans depuis que Minerve avoit fait bâtir Saïs. Diodore compte vingt-trois mille ans depuis Oſiris & Iſis, juſqu'à Alexandre le Grand. Laërce parle d'un terme de quarante-neuf mille ans, pendant lequel ils avoient calculé toutes les Eclipſes. Ils prétendoient avoir obſervé les Aſtres depuis cent mille ans, ſuivant la remarque de Saint Auguſtin : Et au dire de Ciceron, ils faiſoient monter ce nombre juſqu'à cinq cens ſoixante-dix mille années. Mais tout cela a été avancé ſans fondement, & ſuivant un principe de vanité, par où ils prétendoient ſe mettre au deſſus des autres Nations de la terre. Pour nous, nous nous en raportons à Moïſe, qui aſſure que le monde n'a pris naiſſance qu'environ depuis ſix mille ans. Et certes, quand on prend la peine d'y réflechir tant ſoit peu, il eſt impoſſible qu'on puiſſe révoquer cette

vérité en doute. Une preuve inconteſtable que le monde n'eſt pas fort ancien, & que nous n'avons point d'Hiſtoire qui remonte au deſſus de quatre mille ans. Les Arts ſont pour la plûpart auſſi fort nouveaux. Nous ne ſavons point qu'avant cinq cens ans, on ait eu aucune connoiſſance de la Bouſſole pour la Navigation, de l'Impreſſion des Livres, de la Poudre à Canon, des Armes à Feu, des Lunettes d'Aproche, des Microſcopes, & autres belles Inventions. On ſait de même que l'uſage de la Monnoye a été ignoré des premiers Ecrivains. Les Horloges ſonnantes, les Montres, le Verre, le Papier, la trempe de l'Acier, & une infinité d'autres choſes ſont de fort nouvelle date. Ainſi je conclus que là, auſſi-bien qu'ailleurs, il s'en faut tenir à la parole de Dieu.

Je vous ai déja dit, répondit le Prêtre, que perſonne de nous ne s'émancipe de déterminer l'âge du monde: nous ſommes perſuadez qu'il a eu un commencement, mais nous en ignorons le tems: tout ce que je puis dire, c'eſt que ce tems-là eſt extrémement reculé. Le premier homme ne l'a point

marqué, & aucun de nous n'annote la moindre chose : tout ce que nous savons, c'est par tradition. La plûpart des Arts que vous venez de nommer nous sont inconnus, & ce quartier n'en est pas moins ancien que le votre pour cela : nous pourions être encore ici un million d'années sans le connoître, parce que nous n'en avons pas besoin : il n'est pas impossible que les autres s'en soient passez bien longtems aussi-bien que nous. La nécessité ou autres choses semblables, ont pû inventer des choses dans cent ans, ausquelles on avoit point eu occasion de penser auparavant, en autant des Siécles : tout cela ne tire à aucune conséquence. Ce que je sai, c'est que de pere en fils, nous nous disons toûjours que les années de notre durée sont innombrables. En effet, il est sûr que nonobstant la quantité prodigieuse de Bois que nous brûlons, les Montagnes de Charbon que l'on a déja aplanies, sont si considérables, que si l'on vouloit faire la suputation, cela seul seroit capable de nous confirmer dans nos sentimens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il y a autour de sept mille ans, que l'on trouva au haut de

l'une de ces Montagnes, en creuſant à trente pieds du ſommet, un double crochet de fer, de plus de mille cinq cens livres peſant, que nous conſervons encore, & que les Etrangers que nous avons eus ici de tems à autre, ont aſſuré être une de ces Machines dont on ſe ſert en Mer pour arrêter les grands Vaiſſeaux. D'où il s'enſuivroit que l'Océan a été avant nous en poſſeſſion de ce beau Païs, & que nos plus hautes Montagnes n'étoient peut-être alors que des briſans.

Outre cela, qui ſait ſi ces Arts que vous prétendez avoir trouvez, n'ont point été connus par ceux qui vous ont précédé. Je remarque fort bien ici que les Sciences s'avilliſſent; mon Biſayeul étoit beaucoup plus habile que mon Pere dans l'Aſtronomie; j'en ſai encore bien moins qu'eux, & à leur dire, les lumieres qu'ils en avoient n'étoient que ténébres au prix de ce qu'en ſavoient leurs Ancêtres. Il en eſt ainſi dans toutes les autres Familles. Il y a des Sciences qui ſe cultivent dans de certains tems, comme ſi elles étoient à la mode, & qui ſe négligent entierement dans l'autre: & on les peut même tellement oublier, que ceux qui

naiſſent après, n'en trouvant aucune trace, & venant à s'y exercer, jugent qu'ils en ſont les premiers Auteurs.

Cela eſt bon dans votre Royaume, repris-je, où vous n'avez aucune communication avec les autres peuples de l'Univers; mais parmi nous, ſi les Sciences périſſent d'un côté par des Guerres & des Incendies, ou par la moleſſe & l'indifférence des uns, comme nous en avons des exemples, elles ſont portées autre part à un plus haut dégré de perfection, par la diligence des autres: & je ne ſache point qu'il ſe ſoit rien perdu de fort conſidérable de ce qui a été trouvé auparavant; bien au contraire, on découvre tous les jours quelque choſe de curieux & d'utile à la Société.

Je voulus lui expliquer la contradiction aparente qu'il trouvoit dans la Geneſe, par raport aux Aſtres & à la Lumiere, & lui montrer qu'il ſe trompoit à l'égard de la Réſurrection; mais il ſe moqua de moi, & de toutes mes raiſons, il ne voulut admettre que la Puiſſance de Dieu, qu'il ne croyoit pas-là néceſſaire. Car pourquoi, diſoit-il, reſſuſciter après cette vie? Quelle néceſſité y avoit-il d'extermi-

ner le Genre-humain, pour le faire revivre dans la ſuite ? Si Chriſt étoit Dieu, ne pouvoit-il pas exempter l'homme de cette mort-là ; auſſi-bien que de l'autre ? Et puis de quoi ſubſiſter ſi nous étions tous vivans ? Il n'y en auroit pas pour un déjeûner dans tout le Païs. Les corps ſeront d'une autre nature, interrompis-je, nous ne mangerons, ne boirons, ni ne ſerons ſujets à aucune infirmité naturelle ; & outre cela, Dieu nous tranſportera dans le Ciel des Cieux, où nous ſerons raſſaſiez de ſa gloire.

Comment ! vous ſerez enlevez au Ciel ? Et quelle idée vous faites-vous donc du Ciel, mon Ami ? pourſuivit-il ; pour nous, nous croyons que l'air que nous reſpirons eſt infiniment plus groſſier que celui qui eſt au deſſus : & que plus on s'éloigne de la Terre, plus la matiere eſt ſubtile. Cela étant, le Ciel des Bienheureux doit être comme un vuide, au prix des Cieux inférieurs, par raport à la matiere qui le remplit. Donc, adieu les Poûmons, puiſque l'on ne reſpirera plus ; adieu l'uſage du Larinx pour la parole : adieu les Inteſtins : adieu, en un mot, tout le corps, que le Sang

qui ne ſera plus rafraichi, va jetter dans une Fiévre chaude, qui le conſumera dans peu de tems. Mais ſupoſé que l'on conſerve tout cela, comme un fardeau fort inutile, ſur quoi ſe repoſera-t'on ? Qui eſt-ce qui ſoûtiendra-là des Corps matériels & peſans ? Ils y ſeront ſoûtenus par la toute-Puiſſance de Dieu, lui répondis-je. Vous me fatiguez avec votre Puiſſance de Dieu, reprit-il : je voi bien que vous pratiquez dans votre Religion, ce que nous obſervons dans les Miſtéres de la nature ; lorſque nous ne pouvons pas donner raiſon d'une choſe, nous diſons que cela ſe fait par quelque reſſort caché. Je ne doute nullement de la Puiſſance de Dieu, encore une fois ; mais je ne penſe pas qu'il faille inventer des chiméres, pour être obligé d'y avoir recours. Encore ſi vous faiſiez un Paradis de voluptez, paſſe : mais un endroit dénué de toutes choſes, où le corps ne joüira abſolument d'aucun plaiſir, où il n'y aura aucun objet capable d'affecter les ſens, point d'Odeurs qui chatoüillent l'Odorat, point de Viandes qui piquent le Palais ; aucun Inſtrument de Muſique qui diver-

tiſſe l'oreille ; rien à la conſidération de quoi les yeux ſe puiſſent divertir: aſſurément cela eſt merveilleux. Il faut de bonne foi que vous ſoiez extrêmement ſenſuels ; puiſque nonobſtant l'éternité que vous attribuez à votre Ame , & que vous croyez pouvoir ſubſiſter indépendamment du corps , vous aimez mieux l'embaraſſer de nouveau , & la charger d'un épouvantable poids , que vous voulez pourtant faire tenir ſur rien , que de lui laiſſer ſes coudées franches , & abandonner cette maſſe de chair à la corruption , dont elle ne ſauroit abſolument être exempte.

Ce n'eſt pas l'ame ſeule , repliquai-je , qui fait le bien ou le mal , le corps & l'eſprit y contribuent l'un & l'autre : il faut auſſi qu'ils participent également aux récompenſes ou aux peines , dont le Souverain Juge les trouvera dignes. Tout cela , répondit-il , n'eſt pas capable de me perſuader. Nos corps ne reſtent pas un moment les mêmes : jamais homme n'eſt parvenu à l'âge de vingt-cinq ans , qu'il ne ſoit dépoüillé de tout ce qu'il avoit aporté au monde. Le ſang , la chair , la peau , les nerfs & même les

os, ne font que diminuer d'un côté, pendant qu'ils augmentent de l'autre : toute la Machine se renouvelle de tems en tems. Nos inclinations varient aussi, suivant l'âge & la constitution. On est souvent fort débauché à trente ans, & extrêmement dévot & retiré à soixante. Avec lequel de ces deux corps ressuscitera-t'on ? Avec le vieux, le sec, le courbé, & le débile, qui a parfaitement bien vécu, & dont toutes les démarches ont servi d'exemples aux adolescens, & ont été en édification aux personnes âgées ? Ou sera-ce avec le jeune, le droit, le vigoureux, l'agréable, qui a mérité vingt fois d'aller aux Mines ? Vous voyez bien que de quelque côté que l'on se tourne, on est extrêmement embarassé, & qu'il paroît assez que celui qui a été l'Auteur de cette opinion, n'a pas prévû tous ces inconvéniens. Si j'étois pour la Résurrection, je voudrois qu'il fût indifferent de quelles parties le corps seroit composé en se relevant; car c'est la même chose à l'ame : Et j'établirois pour constant que ce seroit un certain état, & non pas un certain lieu, qui nous devroit rendre heureux : mais tout cela ne sont que des bagatelles,

& indignes d'un homme de bon ſens.

Cependant, il faut que je vous avouë, ajoûta-t'il, qu'encore que je ne comprenne pas ce que vous voulez dire par une Ame, une ſubſtance ſpirituelle, dépoüillée de toute matiere, ou par un eſprit conſtitué proprement par la penſée, & renfermé néanmoins dans un corps, où ſes facultez ſont bornées à le pouſſer ſeul, ou le faire agir ſelon ſa volonté, & hors duquel il peut exiſter comme auparavant : comme l'idée que vous vous en formez, eſt agréable en ce qu'elle vous flâte d'une autre vie après la mort, je ne ſuis point ſurpris de ce qu'il ſe trouve des gens qui y acquieſcent. Ce ſont, ſans doute, des eſprits d'un ordre commun, mais ils ne laiſſent pas d'être heureux. Le bien ne conſiſte le plus ſouvent que dans une pure imagination. Ceux qui ſont remplis de cette penſée, que la mort n'eſt qu'un paſſage à une vie glorieuſe doivent quitter le monde avec moins de regret que les autres (ſur tout lorſque l'on y a autant d'attachement que je remarque qu'on y en a en vos quartiers) & ſentir déja les avant-goûts d'une prétenduë félicité éternelle. De ſorte que c'eſt la même choſe

pour eux que cela soit véritable ou non : ni plus ni moins que supose que j'aye dix mille *Kal*, dans mon Coffre, dont je n'aurai jamais besoin, & que je croi fortement du meilleur Métal que l'on tire de nos Mines, quand elles ne seroient que de fer, mon contentement n'en seroit pas moins parfait pour cela.

Mon Camarade, qui étoit de la Religion, enrageoit d'entendre ce Payen revoquer en doute les Mistéres d'un Culte fondé sur la pure Parole de Dieu. Il me fit plusieurs fois comprendre qu'il avoit de la peine à se posseder, & qu'il vouloit du moins le *redarguer* par des Passages formels de l'Ecriture Sainte. Mais je l'en détournai toûjours, parce que l'autre en nioit la Divinité, & que prétendant même que ce ne fut qu'un composé de Fictions fort mal concertées, on l'auroit choqué de lui en parler davantage.

Je leur dis pourtant, dans le dessein de les allarmer, que non-seulement j'étois persuadé d'une Béatitude éternelle, pour ceux qui feroient de bonnes œuvres, & qui auroient la foi ; mais qu'il y avoit aussi une Gêne & un Enfer préparé pour les méchans &

les incrédules ; & que chacun seroit infailliblement traité selon qu'il auroit fait ou bien ou mal.

Ce que vous m'avez déja dit, reprit le Prêtre, méne à cela ; mais c'est une erreur qui n'est pas moins grossiere que les précédentes : car, outre que c'est rendre Dieu le plus cruel de tous les Etres, d'avoir créé l'homme pour le damner éternellement, sous prétexte qu'il a enfreint un de ses Commandemens ; & encore un Commandement qui consistoit simplement à ne pas manger d'une Pomme, ce qui me fait assûrément frémir. Je nie que personne soit capable de faire du bien ou du mal, par raport à Dieu ; & je vous demande sérieusement si vous-même le croyez ? Indubitablement que je le croi, lui dis-je ; & il me semble que cela est si clair, que l'on ne peut pas en donner, sans choquer le bon sens.

Comment, poursuivis-je, paillarder, tuer, voler, blasphêmer, ne sont pas des crimes par lesquels on offense la Majesté du très-Puissant ? Nullement, repartit le Prêtre ; car premierement, si la paillardise étoit un péché, Dieu en seroit lui-même l'Au-

teur, & qui pis eſt, de l'Inceſte même; puiſque, ſelon vous-même & votre grand Moïſe, n'y ayant eu au commencement qu'un homme & qu'une femme, il a falu que leurs Deſcendans ayent fait pluſieurs Inceſtes, avant que le nombre des vivans leur ait permis de les éviter. Et que l'on ne me diſe pas que c'étoit alors une néceſſité, puiſqu'il n'auroit non plus coûté à Dieu de faire cent perſonnes, que d'en créer ſeulement une. Nous ſommes tous enfans du premier homme; parmi nous il y a des degrez de conſanguinité; devant Dieu ce n'eſt plus la même choſe. Les femmes & les biens étoient communs au commencement, comme l'air & l'eau le ſont encore à l'heure qu'il eſt. Les hommes, qui ſemblent avoir été faits pour la Societé, ont crû, afin d'éviter le déſordre qu'ils remarquoient que cette communauté aportoit, qu'il ſeroit bon que chaque Pere de Famille eût ſeul la diſpoſition d'une ou de pluſieurs femmes, d'une certaine étenduë de terre, & d'un nombre déterminé de bétail: on a été même obligé dans la ſuite, d'un conſentement unanime,

de faire des Loix, qui imposassent des peines à ceux qui ne les observoient pas. De sorte que s'il y a quelqu'un de lésé dans la transgression de ces Loix, c'est proprement la Societé, ou les Chefs qui la representent, & nullement l'Esprit universel, qui ne peut en aucune maniere du monde être offensé de personne. On peut dire la même chose du Vol & du Meurtre, où je ne fais tort, à proprement parler, qu'à celui auquel j'ôte la vie ou le bien. Et pour ce qui est du Blasphême, quoique nous le punissions plus rigoureusement que les autres péchez, ce n'est pas à cause que nous nous imaginions que Dieu en est formalisé; nullement, ce seroit une infirmité en lui, s'il en étoit capable; mais c'est que nous ne saurions souffrir l'ingratitude, & que la plus noire ingratitude que l'homme puisse commettre, c'est d'outrager ou de ne pas assez respecter celui qui est Auteur de son Etre, & de tous les biens qu'il est capable d'en recevoir; & que cela est même d'un mauvais exemple pour les enfans & les inférieurs, par raport à leurs Peres & à leurs Maîtres.

Je conclus de tout cela, qu'il en eſt des actions humaines, comme des qualitez des corps, qui en effet ne ſont conſidérées que ſuivant les combinaiſons, les raports & les comparaiſons que nous faiſons des unes avec les autres.

C'eſt ainſi, par exemple, qu'une même ſubſtance pourra tantôt être immenſe, & tantôt abîmée dans le néant. Une Montagne n'eſt ni grande ni petite, tant que mon entendement faiſant abſtraction de toute autre matiere, la conſidere ſeule & indiviſible, ou que je ſupoſe n'avoir aucune connoiſſance des autres corps, non pas même du mien : mais ſi enſuite je la conçois comme un tout, compoſé d'une infinité de petits grains de Sable, il eſt évident qu'elle me paroîtra alors d'une grandeur démeſurée, en comparaiſon de l'une de ces petites parties. Ce ne ſera plus cela, ſi je la regarde auprès d'une haute Montagne de cette même hauteur, avec laquelle je la pourrai poſer égale : & elle ſera extrêmement petite, lorſque je la comparerai à toute la maſſe de la Terre. Enfin, le Globe terreſtre ne deviendra lui-même qu un point Mathématique par ra-

port à tout l'Univers. C'eſt la même choſe de nos actions : en elles-mêmes elles ne ſont rien ; ou ſi vous voulez, elles ſeront au plus indifferentes ; & ſi elles peuvent devenir bonnes ou mauvaiſes, ce ne peut être que par raport à de certaines inſtitutions, comme ſont celles dont nous venons de parler, & auſquelles elles doivent être meſurees, pour ainſi dire, pour en ſavoir la juſte valeur.

Vous ne croyez donc point, repris-je, que Dieu, qui eſt un Dieu d'ordre, & qui haït la confuſion, ait preſcrit lui-même à l'homme des regles, & donne des Loix, ſelon leſquelles il eſt dans l'obligation de ſe conduire, & de ſe régler. De la maniere que vous le penſez, me dit-il, non, je ne le croi pas, cela n'étoit pas neceſſaire, puiſqu'il lui a donné une volonté & un entendement pour ſe conduire, comme vous voyez que nous faiſons. Comme il n'y a point d'orgueil, de vanité, de jalouſie, ou de deſir de regner parmi les Bêtes, Dieu ne les a aſſujetties à aucunes Loix Civiles : il n'y en auroit pas eu plus de beſoin pour les Animaux raiſonnables, que pour les brutes: mais

dès le moment que les uns ont voulu abuſer de la foibleſſe ou de la bonté des autres, on a été forcé d'inventer des peines pour ceux qui tranſgreſſeroient de certains Reglemens ; & ces Reglemens ſe ſont multipliez à meſure que la licence effrenée de quelques eſprits turbulens y a donné lieu.

Tout ce que vous dites-là, répartis-je, eſt véritable : mais vous me pardonnerez ſi j'oſe dire que je nie que Dieu n'y ait point eu de part. Il n'eſt pas raiſonnable que la providence ait produit une créature raiſonnable, pour l'abandonner entierement dans la ſuite : Il en eſt le Pere : il en veut être auſſi le Directeur & le conſervateur ; le bon ſens nous le dicte, & ſa Parole (car j'en reviens toûjours-là) nous en aſſûre ſi poſitivement, qu'il ne nous eſt pas poſſible d'en douter. Plût à Dieu, m'écriai-je alors, que vous la puſſiez voir, cette Parole ; elle porte tant de marque de celui qui l'a dictée, que vous ſeriez le premier à la lire avec vénération, ſi elle vous tomboit entre les mains ; & je ne deſeſpére pas qu'un jour elle vous ſoit aportée, ou par quelque malheureux, ou par une Na-

tion entiere, qui par un Ordre du Ciel, viendra s'établir parmi vous pour faciliter la conversion à un Peuple si honnête & si humain.

Je serois ravi, répondit-il, de voir le Livre dont vous parlez tant; mais je serois fort fâché qu'il nous fût aporté par une multitude de gens, que vos Loix même, toutes saintes que vous les croyez, n'empêcheroient pas de nous tiranniser: nous aimons mieux que les choses restent comme elles sont. Soyez seulement contens de votre sort, comme vous voyez que nous nous contentons du notre, & vous serez plus heureux que vous ne l'êtes en effet. Mais parlons d'autre chose; il me semble, poursuivit-il, que le tems de se quitter est venu; je me retire, adieu.

Après le départ de notre Prêtre, nous nous entretinmes encore quelques momens de l'Immortalité de l'ame; de la Résurrection des morts, & de la Vie éternelle; parce que le Juge y prenoit goût: & je remarquai bien, si je ne me trompe, qu'il seroit aisé de porter ces gens-là à avoir de bons sentimens de notre Religion.

Avant

Avant que de nous quitter, mon Hôte me demanda ſi je n'avois pas vû la montagne ardente, lorſque je fus aux Mines. Je n'en ai, lui répondis-je, pas ſeulement entendu parler. Aparemment, reprit-il, qu'elle ne brûloit pas alors; car autrement on n'auroit pas manqué de vous la faire remarquer. Je l'aurois vûë volontiers, lui repartis-je; mais ce n'eſt rien de rare en nos quartiers: il y a Hecla en Iſlande, Ætna dans la Sicile, le Véſuve dans le Royaume de Naples, & pluſieurs autres telles montagnes ailleurs, qui brûlent auſſi par intervalles: mais on ne peut pas en aprocher de fort près, quand même elles ne brûlent point, à cauſe des exhalaiſons ſulphureuſes qui en ſortent, de la prodigieuſe quantité de cendres qui les environnent, & du danger qu'il y a d'enfoncer en pluſieurs endroits dans la terre, qui eſt molle, tremblante ou peu ſolide.

Peut-être bien, interrompit-il, que les Européens qui ont été ici avant vous, ont raconté la même choſe à nos Ancêtres, & que c'eſt-là la raiſon pour laquelle le Peuple s'eſt deſabuſé de

l'erreur où il étoit, touchant la cauſe de ce prodige. Ce qu'il y a d'aſſûré, c'eſt que les ſimples ont été de tout tems d'opinion, que Dieu ayant créé le monde, & s'étant enſuite aviſé de faire auſſi des Etres qui euſſent le mouvement & la vie, avoit dreſſé ſous le Mont ardent un Laboratoire, où il avoit un fourneau qui contenoit un creuſet d'une grandeur prodigieuſe, avec une barre en haut au milieu, qui en diviſoit l'orifice en deux, & à cette barre correſpondoit une lampe. Ce grand Ouvrier, diſoient-ils, rempliſſoit de fois à autre ce vaiſſeau de la terre qu'il prenoit derriere lui, & au lieu de laquelle il y a un grand lac à l'heure qu'il eſt; & lorſque cette terre étoit devenuë liquide à force de feu, il en tiroit une petite portion, par le moïen d'un tuyau creux, dont il ſe ſervoit pour cela, à l'une des extrêmitez duquel il ne faiſoit que ſouffler, & il paroiſſoit d'abord à l'autre un animal, auquel il donnoit la clef des champs. Il n'en avoit fait qu'une petite quantité, lorſqu'il remarqua que ſa lampe avoit mis le feu à la montagne ſous laquelle elle pendoit. Cet inconvé-

nient inopiné lui fit aussi-tôt changer de poste, de peur d'embraser toute la terre. Il n'avoit pas cherché long-tems qu'il trouva entre deux montagnes un creux profond, qu'il jugea à propos de remplir d'eau, afin que travaillant là-dessous, le feu n'y eût aucune prise. Cependant, comme cette eau eût bien-tôt atteint un dégré de chaleur fort considérable, ce qui l'auroit d'abord changée en vapeur, il perça la montagne voisine, afin qu'il en distillât un filet d'eau fraîche, capable de tempérer l'ardeur de celle de l'étang boüillant, qui est sans doute le même que vous dites avoir vû, & qui conserve encore les mêmes qualitez.

On ajoûtoit à ce conte, que Dieu avoit achevé sous cet endroit-là à former de la même maniere toutes les autres créatures vivantes, hormis l'homme qui a tiré son origine d'ailleurs, comme je pourrai vous en entretenir une autrefois à loisir. Enfin, on prétendoit que la matiere qui étoit dans le creuset, étant dans une agitation violente, le Soulphre, le Mercure, & les autres parties grasses & métaliques,

qui en ſortoient en fumée, avoient été portées avec rapidité ſous la voute de toutes les montagnes prochaines, où elles avoient pénetré, & formé dans les unes le charbon, & dans les autres le fer ou les minéraux, & métaux que nous y trouvons.

Cette fable, toute groſſiere qu'elle eſt, & inventée ſans doute à l'honneur de Meſſieurs les Chimiſtes, me donna occaſion de croire que le verre ne leur a pas toujours été inconnu, & qu'il y avoit eû autrefois des Soufleurs parmi eux. Quoiqu'il en ſoit, la converſation finit là, parce qu'il ſe faiſoit tard, & que chacun témoignoit avoir envie d'aller prendre du repos.

Quelques jours après cet entretien, le Prêtre voulut auſſi donner un repas à notre Hôte, où nous fûmes encore de la partie. Il nous fit alors des excuſes de ce qu'il s'étoit un peu trop emporté contre nos opinions; pour y remédier, il pria la Forêt, qui avoit plus lû le Vieux & le Nouveau Teſtament que moi, de lui faire un récit le plus circonſtancié qu'il pourroit, du contenu de la Bible. Mon Camarade le fit, & il l'en remercia, témoignant

d'en être fort ſatisfait : cependant je connus bien qu'il ne s'en faiſoit que rire, au lieu que le Juge m'en parut extrêmement édifié. De ſorte que les affaires auroient été loin, ſi nous avions toujours reſté enſemble ; mais à mon grand regret, le Ciel ne le voulut pas.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur eſt mené à la Cour du Roi. Il décrit ici l'Origine de ces Monarques, fait la deſcription du Palais Royal, du Temple, &c.

LE Satrape dont j'ai parlé tantôt, qui étoit venu lever le Tribut, l'alla porter enſuite au Roi. En cauſant enſemble, il lui raconta comment il avoit vû deux Etrangers dans un tel Village, qui ſavoient faire des Machines, qui meſuroient parfaitement bien le tems, & diviſoient un jour naturel en deux fois douze parties, qu'ils apelloient heures ; & que ce qui étoit le plus admirable, & d'une gran-

de commodité pour les Habitans, c'eſt qu'à chaque heure il y avoit une jatte de métal, ſur laquelle un marteau ſe déchargeant, marquoit par un certain nombre de coups, à quelle partie du jour on étoit parvenu. Le Roi parut ſurpris à ce récit, & témoigna du deſir de nous parler. En effet, nous fûmes tous étonnez de voir un jour que deux Domeſtiques de ce Prince nous vinrent demander à notre Hôte, qui ne ſachant de quel prétexte ſe ſervir pour nous retenir, nous remit avec chagrin entre leurs mains.

Quoique nous fuſſions au deſeſpoir de quitter le Juge, chez lequel nous étions infiniment mieux que je n'aurois pû ſouhaiter de l'être en Europe, nous ne laiſſâmes pourtant pas de témoigner bien de la joye de l'honneur que le Roi nous faiſoit de nous envoyer querir. Nous demandâmes cependant pluſieurs fois à nos Guides ce qui en pouvoit être la cauſe; mais ils nous proteſterent qu'ils n'en ſavoient rien. Tout ce qu'ils nous pouvoient dire d'aſſûré, c'eſt que l'on parloit de nous à la Cour, comme de grands Perſonnages, & que nous y ſerions infail-

liblement bien traitez. Les disputes que nous avions euës, ne laissoient pas de me donner quelques inquiétudes. J'aprehendois que le Roi en étant informé, ne s'en fût formalisé, & ne nous voulût traiter comme des Séducteurs, & Gens qui travaillent à bouleverser le Gouvernement : ce n'étoit rien moins que cela.

Nous ne fûmes pas plûtôt arrivez, que le Roi nous fit venir auprès de lui. Après avoir fait nos révérences, nous voulûmes mettre un genou à terre, avant que de lui parler, suivant l'avertissement que l'on nous en avoit donné ; mais il ne le voulut pas permettre. Il nous fit aporter à chacun un petit Escabeau, & nous commanda de nous asseoir devant lui. Tous ceux qui étoient-là, se tenoient debout ou à genoux. Le Roi étoit assis sur un magnifique Fauteüil, élevé de trois marches, & couvert d'un Dais d'une Sculpture admirable. Il nous demanda d'où nous étions venus, & comment nous étions entrez dans son Païs. Il falut, pour le contenter, lui faire un recit juste de toutes nos petites Avantures. Il fit semblant d'être bien aise

de ce que nos disgraces lui avoient procuré le plaisir de nous voir. Enfin il tomba sur le chapitre de notre Science, qu'il releva extrêmement; & après nous avoir dit qu'il avoit apris que nous avions fait une Horloge dans notre Village, il nous fit comprendre qu'ils nous avoit principalement fait venir pour nous prier de lui en fabriquer aussi une, avec promesse de récompenser notre travail de sa plus tendre amitié, & par tout ce que nous desirerions de sa Personne. Nous répondîmes avec une profonde inclination, que nous n'étions point accoûtumez à être traitez de cette maniére de nos Souverains; que c'étoit bien de l'honneur que Sa Majesté nous faisoit de nous trouver dignes d'être employez pour son Service, & que nous nous en acquiterions le moins mal que nous pourrions.

Là-dessus on nous conduisit dans un très-bel Apartement, qui devoit être le notre, où l'on eût soin de nous servir & de nous accommoder comme si nous avions été de grands Seigneurs. Dès le lendemain nous donnâmes ordre d'aller querir nos outils là où nous

les avions laissez : nous en fimes faire plusieurs autres, tels que mon Camarade les ordonna, & nous nous mîmes à l'ouvrage le plûtôt qu'il fut possible, parce que le Roi s'impatientoit de nous y voir.

Le Monarque qui gouvernoit alors, s'apelloit Bustrol, homme sage, modeste, sociable, & qui, s'il vit encore, comme je l'espere, se fait bien moins distinguer par le faste & par la grandeur, que par ses éclatantes vertus. Sa robe est du plus fin poil de chévre teint en rouge, qui se trouve dans le Païs : elle est grande & ample, avec une Guimpe d'un pied de large en bas, & au haut des manches. Son bonnet est à cinq cornes, avec un Globe de cuivre au-dessus, d'un pouce & demi de diametre, qui est la principale marque de sa Royauté, si on en excepte sa gravité, sa taille & sa bonne mine.

Les Satrapes sont aussi habillez de robes rouges, mais elles sont de laine, & plus petites à tous égards. Les autres hommes, sans exception, ont leurs robes à laine de couleurs mêlées. Les Juges se distinguent seule-

ment par leurs bonnets. Pour les Femmes, elles portent toutes des habits ou voiles de toile fine par-dessus ceux qu'elles mettent dessous, suivant que la Saison les oblige de se couvrir, peu ou beaucoup.

Les Enfans du Roi n'ont aucune prérogative au-dessus des autres : on a pourtant un peu plus de déference pour eux, mais on n'y est pas obligé : il n'y a que l'aîné qui est presque considéré & habillé comme son Pere, hormis qu'il ne porte point de Globe.

Le Roi peut avoir jusqu'à douze Femmes, qu'il fait choisir, ou choisit lui-même de tout son Peuple, lorsqu'il fait la ronde pour se faire voir : & on n'oseroit lui en refuser une, quand elle seroit même promise à un autre. Les Gouverneurs en peuvent avoir trois, les Juges deux, & le Peuple une. On permet aussi aux Prêtres d'avoir deux Femmes ensemble ; mais ensemble ou non, ils n'en peuvent avoir que deux en tout pendant leur vie : si elles viennent à mourir avant eux, il leur est défendu de se remarier.

Ce que le Roi a de plus magnifi-

que, c'eſt ſa Maiſon : elle eſt ſituée au milieu du Canton Royal, qui a auſſi la même étenduë que les autres. Le Frontiſpice en eſt tourné du côté du Nord-Nord-Eſt; ſa largeur eſt de trente-ſix pas géometriques, & ſa profondeur de vingt. Le premier étage de ce Palais eſt à dix pieds au-deſſous du niveau de la Campagne, diviſé en pluſieurs Apartemens bien voutez, & où l'on n'a pas épargné les pilaſtres : il ne ſe voit rien-là que du marbre de diverſes ſortes & couleurs : le pavé eſt de rouge, les piliers de noir, & la voute de blanc. Le ſecond étage étant à vingt pieds du premier, il y a dehors, devant le Portail, un eſcalier en forme d'un demi-ovale, de vingt marches d'un demi-pied chacune de hauteur, pour y monter. On entre premierement dans une vaſte Antichambre, derriere laquelle eſt l'Audience du Roi. De l'Antichambre on paſſe dans deux Allées, l'une à droite & l'autre à gauche, qui diviſent le corps de l'Edifice en deux; de maniere qu'il y a de part & d'autre deux magnifiques Salles, par conſéquent quatre de chaque côté, & en tout dix

Apartemens, avec les plus beaux platfonds du monde, & des lambris qui ſurpaſſent en leur Sculpture, tout ce que j'ai vû de plus curieux. Au deſſus de ce ſecond étage il y en a un troiſiéme, diviſé à peu près de la même maniere que le précédent, ſinon qu'au lieu de l'Audience, on a ici la chambre où Sa Majeſté couche. Après cela on parvient à une plateforme couverte d'étain, & une baluſtrade tout autour de cuivre maſſif, ouvragé & percé à jour d'une maniere fort artiſte. Au milieu de cette plateforme, il y a un pavillon rond, couvert de cuivre, & ſi bien poli, comme tout le reſte, qu'on ne peut y jetter les yeux ſans les bleſſer, lorſque le Soleil y luit. Au-deſſus il y a un Globe de vingt pieds de circonférence, ſur lequel on a poſé une piramide quarrée, d'un pied de baſe, & de cinq de hauteur. Cette cape eſt portée par douze piliers d'agathe. Il n'y a dans tout le Bâtiment que du marbre, de l'agathe, du jaſpe, & ſemblables pierres exquiſes, & merveilleuſement bien polies & ouvragées: le tout bâti, ſuivant un ordre qui aproche aſſez du Corin-

thien, hormis les colomnes des caves, qui ſont proprement à la Toſcane.

Ce qui leur manque en ce Païs-là, c'eſt le verre : ils ſe ſervent en la place de peaux de *Polu*, qu'ils ſavent grater & préparer d'une certaine maniere, que cela dure éternellement, & donne un ſi libre paſſage à la lumiere, qu'il fait auſſi clair dans les chambres que dehors. C'eſt de ce parchemin qu'ils rempliſſent leurs fenêtres au lieu de loſanges. Mais, quoique cela ſoit bel & bon, il faut avoüer que nos vitres le ſurpaſſent de beaucoup.

Derriere le Palais, il y a un dôme de l'ordre Romain, de cent cinquante pieds de diametre, auſſi couvert de cuivre, des mêmes matériaux, & d'une magnificence égale. Ce lieu ſert à deux uſages, de Temple & de Sénat. Le Trône du Roi eſt du côté du Sud, à l'opoſite de la porte, élevé de ſix pieds, ſur un marche-pied de quatre, qui eſt couvert d'une eſtrade magnifique : car il eſt certain que ces gens-ci ſurpaſſent infiniment les Turcs dans la tiſſure de leurs Tapis. Au milieu du plat-fond, ſe voit un Soleil de cuivre d'une exceſſive grandeur : le corps

n'en a peut-être que dix ou douze pieds de diametre, mais ſes rayons s'étendent extrêmement loin. Le cône qui eſt au-deſſus du dôme, eſt large & haut. Tout cela eſt de cuivre, & porté par ſix groſſes colomnes ou tours, dans chacune deſquelles il y a un eſcalier qui conduit juſques aux Galeries de ce ſuperbe Edifice.

Tout à l'entour du Canton on a auſſi bâti des demeures contiguës, avec des pavillons ſur les angles, & deux ſur chaque face ou côté, à une égale diſtance l'un de l'autre ; de ſorte qu'il y en a douze en tout. On a auſſi conſtruit douze Arcades entre ces pavillons, qui ſont comme autant de portes ouvertes pour ſortir du Canton, par douze Ponts à baluſtrades de cuivre ouvragé, qui y ſont opoſez. Enfin, au-dedans de ces Logemens, qui ſont pour les douze Femmes du Roi, & pour une partie des Domeſtiques de la Cour, regne une Galerie tout autour, ſoutenuë de colômnes de jaſpe, couvertes d'étain, comme le reſte des Logemens, hormis les pavillons, qui le ſont de cuivre, & d'une beauté extraordinaire. Les vuides qui ſont

entre tous ces Bâtimens, ſont remplis d'obeliſques, de piramides, de ſtatuës ſur de magnifiques piédeſtaux, de pots remplis de toutes ſortes de fleurs, ſelon la ſaiſon où l'on eſt, de cages pleines d'oiſeaux de tout plumage, qui font un ramage fort divertiſſant, & en un mot de tout ce qui peut aporter quelque divertiſſement aux ſens : ce qui fait que ce lieu eſt proprement un Paradis enchanté.

Le Canton qui eſt au Sud de la Maiſon, eſt un Parc rempli de boucs, de chévres, de cerfs, qui ſont fort petits en ce Païs-là, de daims & autres : ſur tout il y a une ſorte d'animaux nommez *Polu*, qui ont le poil long, une corne ſur la tête, deux oreilles plates & larges comme la main, la queuë courte, mais fort large, avec de grands pieds plats : ce qui fait qu'ils ſe tiennent le plus ſouvent debout. La groſſeur de cet animal aproche de celle de nos petits ânes : la chair en eſt fort délicate, mais on n'en voit guéres que dans les Parcs du Roi ; & ce n'eſt pas grand dommage, parce qu'il y a peu de perſonnes qui ne faſſent ſcrupule d'en manger, à cauſe qu'il

reſſemble fort à l'homme, & qu'il paroît à la vérité être doüé de quelque raiſon.

Le Canton du Midi, qui eſt notre Nord, n'eſt qu'un tiſſu de parterres couverts de fleurs, & arroſez de mille petites fontaines artificielles. Les deux autres, à droit & à gauche, ſont deſtinez pour les Arbres fruitiers, les légumes & les herbes potageres. Outre ces cinq Cantons, il y en a encore vingt, dont douze ſont pour les Reines & pour leurs enfans, & domeſtiques; & huit autres pour le Labourage, Pâturage, &c.

Les revenus du Roi conſiſtent tous les ans, pour chaque pere de famille, en une piéce de cuivre de la grandeur d'une Guinée, qu'ils nomment *Kaln*, & dont j'ai fait mention ailleurs, où d'un côté l'on voit gravé: NOS CŒURS A DIEU, & de l'autre, NOS BIENS AU ROI. Je ne ſaurois dire ce que ces piéces valent; mais j'ai bien remarqué que l'on en fait autant en ce Païs-là, que nous faiſons d'un Loüis d'or en France. L'Argent courant eſt d'étain, & il y a des Piéces de toutes grandeurs, comme en

Europe, avec chacune leur marque différente. Avec cette ſeule Piéce on ſatisfait à toutes les charges de l'Etat: c'eſt peu de choſe pour les particuliers: cependant y ayant quarante & un mille ſix cens Villages, ou quarante & un mille cinq cens ſeptante-cinq, en rabatant les vingt-cinq de la Maiſon Royale, cela ne laiſſe pas de raporter huit cens trente & un mille cinq cens *Kalu*, ſans compter les Juges & les Prêtres, qui en ſont exempts: ce qui eſt auſſi, l'honneur à part, tout ce qu'ils retirent de leurs charges.

J'apris pourtant qu'il n'y avoit alors que trois cens quarante-cinq ans que les choſes avoient été réglées ſur ce pied-là. Avant ce tems-là, la Royauté avoit été de tems immémorial, ou pour parler leur langage, éternellement dans une même famille. Ces Rois ſe diſoient Fils du Soleil & de la Terre. Cette naiſſance leur donnoit beaucoup d'ambition, & les Enfans devenoient tous les jours pires que n'avoient été leurs Peres. Ils en étoient venus juſqu'à prétendre de leurs Sujets des hommages & des adorations. Ils abuſoient de leurs femmes & de leurs filles, de

même que de leurs biens, & ne parloient rien moins que de les faire égorger, lorſqu'ils donnoient les moindres marques de n'être pas contens de leur tyrannie.

Enfin, le bonheur voulut pour ces miſérables, que par une certaine fatalité, dont je n'ai jamais ſû les particularitez, il arriva-là un Portugais, qui ayant apris leur langage, leur conta qu'après avoir échoüé ſur les Côtes de leur Continent, comme nous avions fait, il s'étoit établi-là avec ſes Camarades, qui étoient tous morts dans l'eſpace de quatre ans, à la réſerve d'un ſeul, avec lequel il avoit réſolu de monter une Riviere, laquelle ſe déchargeoit par-là autour dans la Mer, à l'aide d'un fort petit Eſquif qui leur étoit reſté. Il ajoûtoit à cela, qu'ils avoient été huit mois à leur Voyage, & qu'après avoir ſurmonté des difficultez inconcevables, ils étoient parvenus à un gouffre de Montagnes, d'où cette Riviere ſortoit comme de ſa ſource. Ils hazardérent d'y entrer pluſieur fois & en divers tems : mais il y faiſoit ſi obſcur ; il y avoit tant de briſans, de détours & d'obſtacles de

outes les eſpeces, qu'ils deſeſpéroient
l'y paſſer. Ils vinrent pourtant enfin
à bout de leur deſſein ; car après avoir
fait plus de deux lieuës de chemin ſous
terre, ils arriverent dans le Païs ſi
las & ſi exténuez, qu'ils n'avoient pas
la force de ſe remuer, de ſorte qu'é-
tant abordez, & celui-ci ayant mis pied
à terre, l'autre qui en voulut faire
autant, tomba à la renverſe dans le
bâteau, qui en même tems s'écarta du
bord, tellement que celui qui étoit à
terre, n'y pouvant atteindre, il eut
le déplaiſir de le voir retourner dans
ce gouffre, d'où il n'étoit jamais re-
venu du depuis. Le Prêtre auquel il
raconta cela, n'en fut pas moins éton-
né qu'il avoit été de ſa venuë : il lui
fit répéter pluſieurs fois l'hiſtoire dont
il lui avoit fait le récit, pour voir s'il
ne ſe couperoit pas, mais ne pou-
vant enfin plus douter d'une Rela-
tion ſi bien circonſtanciée, il fut en
faire part au Juge : celui-ci la com-
muniqua aux Principaux des autres
Cantons voiſins ; de ſorte qu'en fort
peu de tems, tout le Royaume ſût
que leurs Rois avoient été des four-
bes & des ſcélerats, en ce que, ſous

prétexte d'une naiſſance toute particuliére & miraculeuſe, qui les relevoit infiniment au-deſſus de leurs Sujets, ils les traitoient en Eſclaves, & prenoient le train de ne les conſiderer avec le tems, que comme des chiens. Avant que ſix ſemaines ſe paſſaſſent ils ſecoüerent le joug : le Roi fut démis, & envoyé aux Mines pour ſa vie. Ils élurent en ſa place le plus ancien Satrape du Païs, avec promeſſe de laiſſer regner après lui ſes Enfans, tant qu'ils ſeroient humains, vertueux & équitables.

Quoique ce Prince exilé fut méchant, il étoit pourtant en quelque façon à plaindre, parce qu'il proteſta juſqu'à la mort, qu'il avoit crû luimême ce que l'on publioit de l'origine de ſes Ancêtres, dont il ne ſavoit rien que par tradition : ce qui ne laiſſoit pas pourtant de donner beaucoup d'ambition à cette Race, qui prétendoit par-là devoir être infiniment au-deſſus des autres mortels : comme en effet, cela devoit les enfler, & imprimer dans leurs Peuples un fort profond reſpect pour leurs perſonnes, tant qu'ils étoient l'un & l'autre perſua-

dez de la vérité du fait, dont voici la Rélation, telle qu'elle m'a été récitée par des gens dignes que l'on ajoûtât foi à leurs paroles.

Dieu, disoient-ils, a été de toute éternité : le Ciel & la Terre ne sont pas si anciens. Aussi-tôt que l'Univers fut créé, la Terre qui est un corps animé, étant charmé de la beauté éclatante du Soleil, en devint éperdûment amoureuse. Elle fit diverses tentatives pour s'élever jusqu'à lui, mais ses élans furent inutiles : la pesanteur de sa masse faisoit obstacle à ses élancemens, elle ne pouvoit s'élever que jusqu'à une fort petite distance. Le Soleil s'aperçut de ses secousses & de ses prodigieux tremoussemens, il eut pitié d'elle, & s'étant couvert de nuages extrêmement épais, de peur de la mettre plus en feu, & de la consumer tout-à-fait, il s'aprocha d'elle, la pénétra de ses rayons jusqu'au fond de ses entrailles, & se retira sur le champ. La Terre en conçut d'abord: trois cens soixante-cinq jours & un quart après, son ventre s'ouvrit, elle accoucha d'un homme & d'une femme, l'un & l'autre d'une beauté & d'une majesté

ſurprenante. Ces deux charmantes Perſonnes s'étant avancées du côté de la campagne où ils avoient trouvé une multitude innombrable de toutes ſortes d'arbres chargez d'excellens fruits, ils eurent la curioſité de parcourir tout le terroir qu'ils trouverent acceſſible. Enfin étant parvenus juſqu'aux extrêmitez Auſtrales de ce vaſte Païs, ils le trouverent borné par des montagnes impraticables. Ce fut-là que *Mol* & *Mola* ſa femme (car c'eſt ainſi que l'on dit qu'ils ſe nommoient) eurent quelque contention, elle voulant tirer à droite, ou retourner ſur ſes pas, & lui au contraire, étant d'opinion qu'il faloit faire un effort pour paſſer outre; de ſorte que s'étant mis en colere, parce qu'il ſe voyoit obligé de rompre ſon deſſein, à cauſe de l'opiniâtreté de ſa femme, il frapa de dépit ſi rudement du pied contre le rocher, qu'il s'y fit une ouverture, par laquelle l'eau ſortit en abondance, & forma une riviere, qui s'alla précipiter dans le creux, dont les deux Jumeaux étoient ſortis : ce qui réfroidit tellement la matrice de la terre, que depuis ce tems-là elle n'a plus eu aucune

nvie de se joindre à son amant le Soeil, & ainsi n'a jamais eu d'autres enans.

Ils ajoûtoient à ce beau conte, que c'étoit de ces deux Personnes qu'étoient descendus les Habitans de leur Païs, qu'ils croyoient être le seul endroit du monde qui fut habité. Aussitôt que le Portugais fut arrivé, & qu'il eut fait le récit de ces avantures, on connût bien qu'on n'étoit pas-là le seul Peuple de l'univers, & que le prétendu enfantement de la terre, n'étoit qu'une fable, d'où s'ensuivirent les révolutions dont je viens de faire mention. Depuis ce tems-là, les Rois & leurs sujets avoient vécu avec beaucoup de tranquilité & d'harmonie : ils se loüoient extrêmement les uns des autres. En effet, j'ai toûjours vû que le peuple avoit infiniment du respect pour son Souverain, & que réciproquement le Roi d'à present témoignoit de l'empressement à donner des marques de sa tendresse à tous ceux qui aprochoient de sa Personne. Il étoit civil en général à tout le monde, & pour nous en particulier, il est sûr que cela passoit les bornes.

CHAPITRE IX.

Qui contient plusieurs conversations très-curieuses entre le Roi & notre Auteur.

IL n'est pas concevable comment ce Monarque étoit assidu à observer au commencement les heures de nos occupations : il étoit tout yeux pour nous regarder, & souvent nous le rendions tout oreilles pour nous entendre, lorsque nous lui racontions comment le monde vit parmi nous. Sur tout il prenoit un plaisir indicible à s'entretenir des Sciences, & particuliérement de la Philosophie, en quoi il s'étoit beaucoup exercé. Rarement nous étions ensemble, qu'il ne me fit quelque question de Phisique, & de Méchanique, ou d'Astronomie.

Ce qui lui plaisoit beaucoup, étoit le sistême de Copernic : & je puis dire à sa loüange, que je n'eus pas beaucoup de peine à lui faire comprendre tous les differens mouvemens dont il faut que la terre se charge pour

ſatisfaire aux mouvemens aparens ſelon l'opinion vulgaire, & que l'on diſtingue par le Journalier, d'Occident en Orient, l'Annuel, autour du Soleil; par celui des Etoiles fixes, & par les deux de Vibration, attribuez autrefois aux Cieux criſtalins. Car ayant pris une boule, & y ayant marqué les principaux points & cercles d'un Globe terreſtre, je lui montrai comment la Terre tournoit d'Occident en Orient autour de ſon centre, en un jour naturel, & en même tems dans l'eſpace de trois cens ſoixante-cinq jours ſix heures, moins environ onze minutes, autour du Soleil, que je plaçois au centre du Monde. Je lui fis enſuite remarquer comment ce mouvement annuel ne ſe faiſoit pas ſur l'Equateur, mais ſuivant l'Ecliptique, parce que l'axe de la Terre, au lieu d'être perpendiculaire au plan du cercle annuel, incline ſur lui de part & d'autre, de vingt-trois degrez & trente minutes, ce que nous apellons le mouvement de parallèliſme. Après cela, nous nous entretinmes du quatriéme mouvement, cauſé par le plus ou moins d'impulſion ou preſſement

que souffre la Terre, suivant les endroits où elle passe dans sa route: car par-là il arrive que son axe s'éleve ou s'abaisse quelquefois de quelques minutes, & que par conséquent l'Ecliptique paroît dans de certains tems, plus près de l'Equateur qu'en d'autres. Ce qui s'explique aussi parfaitement bien par la matiere subtile, qui entre & passe par les tourbillons; mais je ne voulus pas alors entamer à ce sujet, une matiére qui l'auroit peut-être embarassé, ou du moins qui demandoit un peu plus de tems. Enfin, nous parlâmes du cinquiéme mouvement, qui vient de ce que la Terre dans cette partie de son cours qui est la plus éloignée du Soleil, ayant un plus grand cercle à parcourirque dans celle qui y est diamétralement oposée, elle n'a pas si-tôt achevé sa période: & cette difference est proprement la partie du Firmament que nous jugeons être passée d'Occident en Orient, dans une certaine espace de tems. Et d'autant que cette portion paroît plus grande ou plus petite, à proportion que la Terre se trouve plus ou moins éloignée du centre de son cercle, qui

eſt à peu près le Soleil, cela cauſe une irrégularité, que Ptolomée attribuoit au premier criſtalin : ce qui fait le ſixiéme mouvement. Pour le calcul des Eclipſes, ce Prince l'entendoit comme Copernic lui-même : il raiſonnoit fort bien des Comettes, des Planettes, des Météores, & de ce qu'il y a de plus agréable dans la Phiſique. Mais il ignoroit abſolument la cauſe du flux & du reflux de la mer, dont il avoit en effet à peine oüi parler : & il n'entendoit jamais raiſonner qu'avec admiration de la proportion des eſpaces que les corps qui tombent parcourent en de certains tems déterminez : des Vibrations des Pendules : de la force du Levier ; & en général de tout ce qui regarde la Statique.

Les Armes à feu lui étoient auſſi tout-à-fait inconnuës, & il les auroit eſtimées, n'eût été le mauvais uſage qu'on en fait. Rien ne le faiſoit plus frémir que les Relations que je lui faiſois par fois de nos Guerres, & des ſanglantes Batailles qu'elles cauſent. Il ne pouvoit pas comprendre, comment le Peuple eſt aſſez fou pour courir ainſi au maſſacre, & à la deſtruc-

tion de son espéce, pour des sujets si legers, & où il ne s'agit souvent que des intérêts de l'ambition, ou des caprices d'un seul homme. Il y a près de quatre siécles, me dit-il un jour, que l'on déclara inhabile le Roi alors regnant, à cause que sous prétexte de son origine, & d'une naissance miraculeuse, qui devoit le distinguer des autres hommes, il traitoit ses Sujets de haut en bas. On eût dit, ajouta-t'il, que sa vanité lui eût dû faire entreprendre de grandes choses, pour se maintenir dans son poste; bien-loin de-là, il ne voulut presque pas employer de paroles pour se disculper, & apaiser la colere de ceux qui l'envoyerent aux Mines: il obéït sur le champ, lorsqu'il aprit que c'étoit la volonté de son Peuple. Et je vous jure, qu'au lieu d'exposer des Armées à la fureur de mes Ennemis, j'aimerois mieux mille fois devenir le moindre de mon Royaume, que d'en conserver la Souveraineté, aux dépens de la vie d'un seul homme.

J'avouë, repartis-je, que la Guerre a quelque chose de cruel & d'inhumain; cependant, il s'en fait souvent

de justes, & alors Dieu même les autorise ; & marque qu'il y prend plaisir, c'est qu'il s'apelle le Dieu des Armées. O Ciel, interrompit le Roi, que dites-vous là ? Vous me choquez en parlant de cette maniere. Assurément vous êtes heureux de n'avoir pas proferé ces paroles-là devant quelqu'un de nos Juges ; tout étranger que vous êtes, vous courriez risque de fort mal passer votre tems ; puisque selon nos principes, vous ne sçauriez avoir exprimé un plus énorme blasphême. Je vous demande pardon, Sire, repartis-je incontinent, les plus saints Hommes qui ont écrit notre Loi, affectent en bien des endroits de caracteriser ainsi la Divinité : ils attribuent à lui seul le gain de toutes les batailles, que les Juifs ont remportées sur ceux dont ils ont conquis les païs, & le font paroître à la tête de leurs troupes, comme un Général formidable, qui terrasse tout ce qui lui vient à la rencontre. Je ne croi pas être coupable d'imiter de si grands Hommes, & d'avoir de la vénération pour leurs vies, leurs préceptes & leurs sentimens : cependant, j'ai tant de

respect pour votre personne, que j'aime mieux observer un éternel silence, que de vous donner aucun sujet de mécontentement. Comment, reprit le Roi, vos Législateurs tiennent ce langage ! Assurément je trouve cela extraordinaire, qu'un Dieu, qui selon vous, défend de répandre le sang d'un seul Particulier, autorise une boucherie générale entre des Nations entiéres. Il y a sans doute bien de l'homme, bien de la passion, bien de la cruauté dans vos Loix : la seule pensée m'en fait frémir ; n'en parlons pas davantage, de peur que je n'en dise plus que vous n'en entendriez volontiers. Je trouve bien des charmes dans vos sciences, mais votre religion & vos maximes ne m'agréent pas. C'est que vous ne les entendez pas, Sire, lui répondis-je, les livres me manquent, & je ne suis pas assez bon Théologien pour vous convertir; mais nous avons mille Docteurs parmi nous capables de montrer tant de marques de sainteté dans notre Bible, & de vous en démontrer le contenu si clairement, que vous seriez forcé d'y donner votre consentement, ni

plus ni moins qu'à une démonstration mathématique.

Hé bien, en attendant que nous en voyions quelqu'un, aprenez-moi, repliqua le Roi, comment ces armées, dont vous me parliez tantôt, se composent, de quelle maniere on les fait subsister, comment elles se battent, quelle récompense en ont les Vainqueurs, & quel profit en remportent les Orfelins & les Veuves : si ces guerres n'ont point de fin, & s'il n'y a jamais de paix parmi vous. Rarement, Sire, lui dis-je. La terre est extrêmement grande, par raport à vôtre Empire ; il y a une infinité de tels Royaumes aux endroits d'où nous venons. Tant de grands Seigneurs ne sçauroient vivre long-tems dans une parfaite intelligence : l'intérêt des Familles Royales, plus que des Particuliers, cause souvent des brouilleries. La jalousie, le desir de s'agrandir, le rang, la religion qui est differente presque dans chaque Royaume, tout cela sont des sujets de ruptures, qui ne cessent souvent qu'après une grande effusion de sang. Nous avons un Empire nommé Espagne, où il s'allu-

ma, il y a quelque tems, une guerre intestine, qui a duré cinquante ou soixante ans, & qui a coûté la vie à un million d'hommes.

La Religion dominante de ce Païs-là, & dans laquelle je suis né, est la Chrétienne, qui differe extrêmement de toutes les autres : ceux qui la professent n'ont pas tous non plus les mêmes sentimens à tous égards. La plus grande partie prétendent quil ne suffit pas d'adorer un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, ils veulent aussi que l'on invoque les Saints trépassez, afin qu'ils intercédent pour nous dans le Paradis. Les Prélats de l'Eglise imposent la nécessité de croire un Purgatoire, qui est un endroit rempli de feu & de soulfre, où après la mort, les ames doivent brûler & souffrir pendant un certain nombre d'années, l'une plus, l'autre moins, suivant les crimes qu'elles ont commis, afin d'être en état de comparoître pures & sans taches devant le Trône de Dieu. Cette même Eglise engage à confesser que Jésus-Christ est vivant, en chair & en os, & aussi grand qu'il étoit quand il a été crucifié, dans une Hostie ou morceau

de pâte de la grandeur de la paume de la main, que le Prêtre donne à chaque Laïque, en de certains jours de l'année, destinez à cette cérémonie, &c. Plusieurs personnes ne pouvant accommoder ces maximes avec le sens commun, non plus qu'avec les Préceptes que contient le Livre Sacré de nos Loix, crurent en conscience qu'ils auroient tort de les observer. Le Clergé, qui s'aperçût de ce desordre dans l'Eglise, érigea un Tribunal févére, qui imposoit de grandes peines à ceux qui s'émanciperoient de réformer le Culte Divin. Il faut ajouter à cela, qu'outre les Ecclésiastiques, qui épuisoient les Peuples d'argent, qu'ils se faisoient donner pour reciter des Prieres efficaces, par lesquelles ils prétendoient tirer du Purgatoire les Ames de leurs Ancêtres: les Officiers du Roi les chargeoient tous les jours de nouveaux impôts: de sorte que les plus résolus des Habitans voulant secoüer le joug, firent secretement des cabales, & résolurent de s'assurer de quelques Cantons murez, ou Villes, dont ils fussent les Maîtres. Là-dessus le Commerce s'affoiblit, les Ouvriers pâ-

tissent faute d'ouvrage ; un Prince Etranger se met à la tête des mécontens. D'autres Monarques, jaloux de la Grandeur du Roi d'Espagne, & qui ne cherchent que son abaissement pour s'élever au dessus de lui, se joignent à eux. On forme des Compagnies d'Artisans, qui sont ravis de servir pour la subsistance : de ces Compagnies de cent hommes, plus ou moins, qui ont chacune leurs Officiers, on fait des Régimens, & de ces Régimens des Armées, qui sont commandées par des Généraux expérimentez au Métier de la Guerre, & qui ont soin de les fournir d'Armes, d'Habits, & de toutes sortes de Munitions, aux dépens du Public, que les Magistrats chargent de Subsides pour cela. Lorsqu'on est prêt, on se cherche, on use de finesses, & de mille stratagêmes pour se surprendre ; enfin on en vient aux mains, & après s'être souvent battus tout un jour, il se trouve quelquefois, que le plus grand avantage du Vainqueur, est d'avoir conservé le Champ de Bataille, ce qui lui coûte dans des Rencontres, quinze ou vingt mille Combattans : là où son Ennemi, qui a reculé de cinq

cens pas, n'en a pas perdu la moitié tant. Si l'un défait entiérement l'autre, il se prévaut de sa victoire, en gagnant du Païs & des Villes, où il met quelquefois tout à feu & à sang. Cependant sa partie tâche de nouveau à se fortifier, ou en faisant de nouvelles Troupes, ou en contractant des Alliances avec d'autres Princes, qu'elle attire dans son parti. On revient aux coups, où la Fortune se déclare, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, jusqu'à ce que les Trésors & les Hommes soient évanouïs, car alors on est forcé d'en venir à un Accommodement, qui ne dure pas plus long-tems que quelque Esprit turbulent le desire, puisque les prétextes pour remuer ne leur manquent jamais.

Mais que fait-on de ces Troupes ? dit le Roi. On les remercie, repliquai-je. Cela est bien, continua-t'il, pour la décharge du Peuple ; mais des gens qui se sont accoûtumez pendant la Guerre, au libertinage, & sans doute, à toutes sortes de voluptez, sont-ils propres à être employez à autre chose ? De quoi subsistent-ils, lorsqu'ils ne tirent plus de Solde ? J'ai

déja dit à Votre Majesté, repris-je, que le monde contient une infinité de Païs gouvernez par des Princes differens : lorsque les troubles finissent en un endroit, ils recommencent ordinairement en un autre ; les Soldats vont chercher-là de l'emploi ; sinon, chacun retourne à sa profession. J'avouë pourtant, qu'il y en a beaucoup, qui ayant perdu l'habitude de travailler, ou qui ne sachant point de métier, vont mandier de porte en porte, avec les femmes & les enfans, dont les maris & les peres ont été tuez, ou s'abandonnent au brigandage pour vivre plus commodément. Les uns se font voleurs de grands chemins, les autres Faux-monnoyeurs : Il y en a qui s'associent avec les femmes débauchées, & leur aident à ruiner, & quelquefois même à massacrer ceux qui fréquententles vilains lieux. Enfin, il n'y a sorte d'intrigues qu'ils ne pratiquent pour se donner du bon tems : ce qui oblige les honnêtes gens à user de beaucoup de précaution pour n'en être point attrapez, & encore souvent n'en sont-ils pas exempts. Je pourois vous confirmer cette vérité par cent

exemples,qui font dresser les cheveux; mais un seul suffira presentement pour vous en donner une idée.

Environ huit mois avant que j'aye quitté Paris, ville fameuse, & qui est la capitale du plus beau Royaume de l'Europe; un Conseiller du Parlement passant en carosse dans une ruë écartée, où il y avoit peu de commerce; avisa de loin une jeune personne fort bien mise, qui étendant les bras, joignant les mains, & portant la vûë, tantôt vers le Ciel, & ensuite sur la Terre, donnoit des marques d'un véritable desespoir. Le bruit des rouës & des chevaux l'ayant fait retourner, elle se retient tout d'un coup, s'essuye promptement le visage, & poursuit son chemin à pas lents. Le Conseiller ne tarde guéres à la joindre; il s'arrête à côté d'elle. Qu'avez-vous, Mademoiselle? lui dit-il, d'une maniére fort honnête: Je vous voi toute éplеurée; est-il arrivé quelque desastre dans votre famille? Parlez hardiment, vous êtes par bonheur tombée en de bonnes mains; il y a bien des gens qui tâcheroient de profiter de votre desordre, avec moi il n'y a rien à craindre. Je

ſuis honnête homme, j'ai du crédit & de la bonne volonté, ſi je puis vous être utile en quelque choſe, je m'y employerai avec tout le zéle dont je ſuis capable. Quoiqu'elle n'eût que ſeize à dix-ſept ans, elle prit d'abord ſon ſérieux, ſoûtint long-tems qu'elle n'avoit rien, qu'il étoit inutile de lui offrir ſa protection; qu'elle ne laiſſoit pourtant pas d'en avoir de la reconnoiſſance, & que tout ce qu'elle prétendoit de lui, étoit de lui laiſſer faire ſon chemin. Mais enfin, après pluſieurs inſtances, qui n'étoient proprement que l'effet de la charité de ce galant homme, s'abandonnant de nouveau à des larmes, qu'elle ne pouvoit plus retenir. Oüi, Monſieur, vous avez raiſon, lui dit-elle, je ne me poſſéde pas, j'ai l'eſprit en écharpe, je cours les ruës, & peu s'en faut que je ne me porte à de fâcheuſes extrêmitez. Je ſuis fille unique d'un pere qui m'adoroit; mes volontez lui étoient une loi, qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'obſerver à tous égards; de ſorte que je ne lui ai jamais rien demandé, qu'il ne me l'ait incontinent accordé. Il y a un an que Dieu l'a retiré, à la fleur de ſon âge;

notre ſeparation lui faiſoit mille fois plus de peine que la perte de ſa propre vie. Le déplaiſir qu'il avoit de me quitter, le porta à me recommander à mains jointes à ſa femme. Cette marâtre lui promit tout ce qu'il voulut ; elle m'embraſſa en ſa préſence, & s'engagea par un ſerment accompagné d'un torrent de larmes, à me faire éternellement part de ſa plus tendre amitié. Mais, helas! le pauvre homme eut à peine fillé les yeux, que je devins l'objet de ſa tirannie. Il n'y a moment qu'elle ne me déſole d'injures & de menaces ; des menaces elle en vient ſouvent aux coups, & aujourd'hui, après m'avoir bien maltraitée, elle m'a jettée hors de la maiſon. Voilà qui eſt violent, dit le Conſeiller, vous êtes ſans contredit à plaindre : entrez, s'il vous plaît, dans mon caroſſe, il faut que je vous remette bien enſemble, ou du moins que je ſache la cauſe d'une ſi dangereuſe diſſenſion. Ce ne fut pas encore ici ſans peine qu'elle ſe détermina à la conduire chez elle : elle apréhendoit trop de ſe faire voir, la colére de ſa belle-mere la faiſoit trembler : il falut pourtant s'y réſoudre.

La maiſon de cette Veuve étoit de belle aparence ; une forte muraille à porte cochere, & une grande baſſe-court la ſéparoit de la ruë. Monſieur le Conſeiller ayant fait demander ſi Madame étoit de loiſir, fut mené dans une belle ſalle tapiſſée, où elle le vint trouver un moment après. Il fut ſurpris de voir entrer une femme d'une cinquante d'années, haute, belle, bienfaite, d'une phiſionomie douce & engageante, & ayant plûtôt le port d'une Reine, que de la femme d'un particulier. Après quelques complimens réciproques, il lui fit un récit juſte de ce qui lui venoit d'arriver avec ſa fille, lui en repréſenta les conſéquences, & lui ayant demandé excuſe de la liberté qu'il prenoit de ſe mêler d'une affaire qui étoit proprement domeſtique, il la pria fort civilement de lui dire en quoi conſiſtoit leur differend. La Dame le remercia de la bonté qu'il avoit de s'intéreſſer ſi charitablement pour ſa famille, mit ſa belle-fille dans le tort autant qu'elle pût ; & enfin à la conſidération de l'arbitre, on fit venir la Demoiſelle. Madame la reprit en grace, & elles ſe

firent des promeſſes réciproques, l'une d'être deſormais bien obéïſſante, l'autre d'uſer de plus d'indulgence, & d'avoir toute la tendreſſe & les égards dont une mere eſt capable pour ſon propre enfant, au grand contentement du Conſeiller, qui s'aplaudiſſoit intérieurement d'être l'Auteur d'une ſi bonne œuvre. Là-deſſus, on fit retirer la fille, & ce fut alors que Madame ſe mit à exalter l'obligation qu'elle avoit à Mr le Conſeiller. Elle le pria inſtamment de lui permettre de faire connoiſſance avec Madame ſon Epouſe, afin d'avoir occaſion de profiter quelquefois de ſes ſalutaires conſeils; elle le pria de pouſſer la complaiſance juſqu'à vouloir bien l'honorer de ſa compagnie à dîner, d'autant plus que la table étoit déja couverte, & qu'ayant invité du monde, elle ſe trouvoit juſtement en état de le régaler de trois ou quatre bons plats. Ce compliment fut proféré de ſi bonne grace, que le Conſeiller ſe laiſſa perſuader. Il fit dire à ſon Cocher de ſe retirer, d'aller dire chez lui qu'on ne l'attendit pas, & qu'il vint le prendre au bout de deux heures. Cependant, la Dame s'abſen-

ta, avec ſa permiſſion, pour aller donner ſes ordres. Lui ſe promenoit ſeul en attendant ſon retour : après avoir fait trois ou quatre allées & venuës, il alla en ſe retournant donner caſuellement du coude contre la tenture : le vuide qu'il ſentit excita ſa curioſité, il ſe trouva qu'il y avoit là juſtement deux pans libres de ce tapis, qui anticipoient d'un demi-pied l'un ſur l'autre ; il leva celui de deſſus, & fremit lorſqu'il aperçût le corps nud & ſanglant d'un homme, qui ſelon les aparences venoit d'être aſſaſſiné, couché de ſon long ſur la paille d'un lit pratiqué dans la muraille. Cet horrible ſpectacle, qui le menaçoit d'un pareil ſort, le fit ſortir avec précipitation de la chambre : quelqu'un le remarqua, lorſqu'il étoit déja au milieu de la cour. On l'apelle, on le prie de ne ſe point impatienter, Madame le rejoindra dans un inſtant, tout eſt prêt à être ſervi, & le reſte ; mais toutes ces belles paroles n'étoient pas capables de le faire revenir. Il leur dit en fuïant, qu'il lui étoit venu quelque choſe dans l'eſprit, qui ne ſouffroit aucun délai, qu'il ne feroit qu'aller & venir, & qu'en

tout cas on n'avoit qu'à commencer à manger, il en trouveroit assez de reste. On le poursuivit ainsi jusqu'à la porte. Comme il sortoit, quatre grands coquins de coupe-jarets entroient, gens apointez, sans doute, pour le récompenser de ses bons offices; mais il étoit un peu trop tard, le bon homme avoit échapé à leurs embuches. La vieille maquerelle & la jeune putain avoient en vain joué leur rôle.

Assurément, dit le Roi, voilà un stratagême capable de surprendre le plus habile homme du monde; mais qu'arriva-t'il de cela, n'en fit-on point de recherche, afin que leur punition servit d'exemple à de semblables canailles? Nullement, lui repartis-je, ceux qui l'ont fait en de pareilles occasions, s'en sont mal trouvez. Les Bandes de ces sortes de gens-là sont si nombreuses, que le moindre déplaisir que l'on fait à l'un d'eux, est vengé tôt ou tard au double par les autres, de jour, de nuit, sur vous, sur les vôtres, ou de quelque maniére que ce soit. Et tout cela sont des beaux fruits des guerres ausquelles on vous expose? Je plains votre sort, dit le Roi: à ce

compte vous n'êtes proprement que la proye des méchans, des esclaves, & de misérables victimes de l'ambition & de l'intérêt de vos Souverains : les chiens sont plus heureux chez moi, que les hommes ne le sont en vos quartiers. Vous raisonnez selon vos principes, repris-je, & nous agissons suivant les notres ; chacun aprouve ses sentimens, tous ceux qui leur sont contraires le choquent. Il est vrai, reprit-il, que l'éducation a un grand ascendant sur notre esprit. Nos Ancêtres se seroient fait sacrifier, plûtôt que de douter de l'excellence de leur origine. Le Soleil les avoit engendrez, ils avoient été enfantez de la Terre. Aujourd'hui on envoyeroit aux Mines, celui qui voudroit sérieusement soûtenir cette opinion. Ce que nous suçons avec le lait, nous le retenons ; les premieres leçons de nos Précepteurs sont les plus fortes, elles jettent des racines profondes, que les vents d'un sentiment contraire ont de la peine à ébranler.

Mais à propos de vos Ancêtres, Sire, interrompis-je, est-ce qu'il ne s'est jamais trouvé personne, qui ayant bien

examiné la nature des choſes, a trouvé de la difficulté dans cette prétenduë naiſſance miraculeuſe ? Car enfin, cela ſaute aux yeux, que l'union du Soleil avec la Terre étoit impoſſible, & que ces deux Créatures ſans vie, étant deſtituées d'intelligence & de ſentiment, ſont incapables des effets qu'on leur attribuoit ſi mal à propos. Aſſurément, répondit le Roi, qu'il y en avoit, mais perſonne n'en oſoit ouvrir la bouche ; le Peuple, qui étoit prévenu en faveur de cette fable, auroit été capable de le mettre en piéces. Outre que les Rois uſoient de tems à autre, d'un ſtratagême aſſez extraordinaire pour s'en défaire, & qui ne contribuoit pas peu à fortifier les autres dans leur opinion. Ils avoient pratiqué un chemin ſous terre, du Palais juſqu'au Temple, qui aboutiſſoit ſous mon marche-pied, où il y avoit un grand puits extrêmement profond. Lorſque quelqu'un étoit accuſé d'avoir proferé quelque parole choquante contre le miſtere de la naiſſance du premier homme, ce qui étoit traité de blaſphême, il étoit obligé de comparoître à la Cour, où les Satrapes ne

manquoient jamais de le condamner aux Mines : le Roi qui vouloit paſſer pour clément, annulloit auſſi-tôt la Sentence, qu'il prétendoit n'avoir pas été prononcée dans les formes, & ſuivant les regles de l'équité, puiſque lui étant Partie & Chef du Conſeil tout enſemble, les Juges devoient vraiſemblablement plutôt incliner de ſon côté que de celui de l'Accuſé : d'où il concluoit, qu'il en faloit apeller au Tribunal de l'Eſprit Univerſel, afin que lui même en fit une juſtice exemplaire ſur celui d'eux deux qui auroit tort. Là-deſſus, il apointoit toute l'Aſſemblée pour le minuit, à comparoître au Sénat, avec tous ceux qui voudroient aſſiſter à ce ſpectacle. Il n'oublioit pas de ſe rendre ſur ſon Trône à point nommé. L'un de ſes fils, freres ou proches parens, amenoit devant lui le Criminel, ayant les mains liées derriere le dos, & le faiſoit aſſeoir ſur le marche-pied, à l'endroit qui avoit été marqué. Alors le Roi tenant la vûë baiſſée, prononçoit à haute voix quatre Vers, que j'ai rendus ainſi en notre Langue.

Ma Mere, je le ſai, vous êtes équitable,
D'en douter il eſt hazardeux:
De grace, engloutiſſez à l'inſtant de nous deux,
Celui que le Ciel voit coupable.

En même tems celui qui étoit caché deſſous le Théatre, tiroit adroitement le veroüil, qui ſoûtenoit une trape, faite exprès pour cela dans le marche-pied, & la faiſoit baiſſer avec tant de rapidité, que la pauvre victime qui étoit deſſus, tomboit comme un foudre, & ſans avoir le tems de ſe reconnoître, dans cet abîme de puits qui étoit deſſous, d'où il n'avoit garde de revenir. Et tout cela ſe faiſoit ſi promptement, & avec tant de dextérité, qu'un même moment, pour ainſi dire, voyoit ouvrir & refermer cette maudite trape: de ſorte que quand tout le monde auroit été auprès, il auroit eu de la peine à s'apercevoir de la tromperie. Cependant, afin de joüer leur role avec toute la ſureté poſſible, on avoit ſoin de ne pas beaucoup illuminer cet endroit-là; outre que le marche-pied étant haut, empêchoit aux Satrapes, & aux autres Aſſiſtans, qui étoient aſſis ou à ge-

noux, de voir ce qui ſe paſſoit deſſus; & que celui des intéreſſez qui étoit-là, feignant de voir la terre s'ouvrir faiſoit beaucoup de bruit, en ſe reculant, & criant auſſi fort que s'il avoit eu véritablement peur d'être englouti tout vif avec le coupable.

Mais comment a-t'on découvert ces impoſtures, repartis-je? Les Prêtres du Roi, reprit Buſtrol, voyant leur Maître banni, & la face des Affaires entiérement changée, propoſerent, à condition qu'on ne leur feroit point de mal, de déclarer tout ce qu'ils en ſavoient de pernicieux: car quoiqu'il ne ſe fût rien fait de ſemblable de leur tems, ils ne laiſſerent pas d'avoir part au ſecret, & d'être engagez par un ſerment, auquel on les avoit contraints, d'aider à ces cruelles exécutions. Le chemin ſoûterrain eſt encore à être, je vous le ferai voir quand vous voudrez. Pour le puits il a été comblé, & la trape fut d'abord changée avec le reſte en un plancher contigu, tel qu'il eſt encore à cette heure.

Voici une ſeconde impoſture, dont ils s'étoient aviſez, & qui a été pratiquée en divers ſiécles. Lorſqu'il y avoit de grands debats entre le Souverain

&

& ſes Sujets, & qu'il apréhendoit quelque révolution fatale à ſa Famille, on faiſoit monter ſecretement quelqu'un des intéreſſez, par l'un des eſcaliers des colomnes qui ſoûtiennent le dôme, lequel ſe gliſſoit doucement entre la cappe & le plat-fond ; & quand le Conſeil étoit aſſemblé, il ſe mettoit à crier de toute ſa force, & par un trou fait pour cela, qui répondoit au centre du ſoleil de cuivre, qui eſt au milieu de l'édifice : Mon fils eſt juſte, & vous êtes méchans ! Cette voix qui retentiſſoit par tout comme un tonnerre, ſurprenoit extrêmement les aſſiſtans, & ne manquoit jamais de faire ſon effet. Peut-être y en avoit-il parmi eux qui n'étoient pas exempts de doute ; mais la plûpart auroient juré que c'étoit le Soleil qui avoit proferé ces mots : & peut-être n'auroient-ils pas ſouffert qu'on eût exempté de châtiment ſévere celui qui auroit parû avoir le moindre ſoupçon.



CHAPITRE X.

Où l'on voit les Cérémonies qui se pratiquent aux Naissances & aux Enterremens en ces Païs ; la maniere d'administrer la Justice, & plusieurs autres choses remarquables.

UN Domestique qui entra en ce tems-là tout échauffé, interrompit notre discours : il venoit annoncer au Roi que la *Mèla* étoit accouchée d'un Enfant mâle. Il n'y avoit que deux ans qu'il avoit pris sa premiere femme, ainsi il étoit âgé de vingt-sept ans : ce que je dis pour faire remarquer que le Roi ne peut prendre femme qu'à ving-cinq ans, & les autres en doivent avoir trente, au lieu que les filles sont nubiles à vingt. Depuis ce tems-là il en avoit encore épousé deux. Il avoit eu deux filles de la premiere, & une de la seconde. Celle qui venoit de lui donner un garçon, & dont le pere étoit Maréchal d'un des Cantons voisins, étoit la troisiéme, & comme elle est la legitime

Reine, nous la diſtinguerons des autres par le nom d'Impératrice, ſuivant la Loi du Païs, qui ne donne proprement ce titre qu'à celle des femmes du Souverain qui lui fait un Succeſſeur à la Couronne. Nous félicitâmes le Roi de la naiſſance de ce jeune Prince, & lui fimes comprendre que nous deſirions ardemment qu'il pût regner heureuſement après lui. Il témoigna que notre compliment lui faiſoit du plaiſir, & pour nous en convaincre davantage, il nous ordonna de le ſuivre, afin d'être témoins de la cérémonie, que la Coutume l'obligeoit d'obſerver pour impoſer un nom à l'Enfant.

Il ſortit accompagné de deux de ſes Freres & de ſon Cuiſinier, dont l'emploi eſt là fort conſidérable, & de ſon Maître-d'Hôtel. L'Impératrice l'attendoit dans un lit magnifique, tant par ſa ſculpture, qu'à cauſe des autres ornemens dont il étoit enrichi. D'abord qu'elle le vit, elle ſe fit mettre ſur ſon ſéant; & l'on prit ſoin de lui couvrir les épaules d'un manteau de poil de chévre rouge, tout couvert de guimpes & de guirlandes en bro-

derie, doublé d'hermines blanches comme la neige ; & ayant prié le Roi de lui permettre de baiser sa main, elle lui témoigna la joye qu'elle avoit de ce que Dieu lui avoit donné un fils, puisque par-là elle avoit l'honneur d'être devenuë Impératrice d'un si grand Royaume. Là-dessus un Chapelain s'avança, qui suivant les ordres qu'il en avoit, remercia Dieu, au nom du Roi, de la Reine, & de tout le Peuple, des graces qu'il venoit de leur accorder : & je puis dire que son éloquence, jointe à la soûmission & au zéle avec lequel il s'en acquitta, me penétra jusqu'à l'ame. Il s'étendit fort au long sur le néant de l'homme, sur l'infinie grandeur du Monarque de l'Univers, sur les soins que cette Providence prend continuellement de sa créature, nonobstant leur disproportion, & la distance immense qui sépare des Etres si differens. Il marqua en quoi ces soins consistoient ; & ce fut alors qu'il parla des vertus nécessairement requises à un bon Roi : comment il leur en avoit donné un, digne à tous égards de l'amour sincére de ses Peu-

ples. Il nous entretint du jeune Prince, qu'il venoit de leur accorder, des obligations qu'on lui avoit de tant de bienfaits, & conclut par un million d'actions de graces. De ſorte que cette action pieuſe dura pour le moins une heure. Enſuite, on preſenta l'Enfant au Roi, qui le nomma *Baïol*, c'eſt-à-dire, benin. Auſſi-tôt après, on nous ſervit des fruits ſecs & confits avec du miel, qui ſurpaſſe aſſurément le meilleur ſucre de l'Amérique. Nous bûmes outre cela de très-excellent hidromel, & d'autres liqueurs, qui ne le cédent en rien aux notres, hormis au vin, dont ils ſont abſolument deſtituez : il n'y a pas ſeulement de vignes dans tout le Païs. La cérémonie du Sacre de l'Impératrice fut différée jusqu'après ſes couches, qui finirent au bout de dix-huit jours : mais d'autant qu'elle ne conſiſte, comme la précédente, que dans des actions de graces, il n'eſt pas néceſſaire que je m'amuſe à en faire le récit. Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement dans le Palais du Roi que cela s'obſerve, c'eſt auſſi dans tous les Cantons du Royaume, dès le moment qu'on leur en donne la nouvelle.

A propos de nouvelles, voici l'endroit, ſi je ne me trompe, où je dois faire remarquer que tous les jours chaque Village envoye, de midi juſqu'à une heure, deux hommes ſur chaque chemin des cantons voiſins, & ainſi huit en tout, parce qu'il n'y a point de canton qui ne ſe trouve au milieu de quatre autres en ligne directe, excepté ceux qui ſont aux extrêmitez du Païs. Sur ces chemins il y a des piliers marquez à une même diſtance l'un de l'autre, juſqu'où ils ſavent qu'ils doivent aller; & ces diſtances ſont telles, que ceux que l'on envoye-là avec des trompettes parlantes, s'y peuvent aiſément entendre. Si donc il eſt arrivé quelque choſe d'extraordinaire à la Cour, & qui ſe puiſſe exprimer en peu de mots: comme par exemple, que le Roi ſoit mort, marié ou malade, qu'il lui ſoit né un Enfant, &c. ceux qui ſont envoyez de la Cour le crient à leurs voiſins, ceux-ci à de plus éloignez, & ceux-là aux autres, juſqu'à ce que cela ſoit parvenu aux derniers: ce qui ſe fait avec tant de vîteſſe, qu'en moinsd'une heure on le ſait dans tout le Royaume. Quand il n'y a point de

nouvelles, ils ſe contentent de dire que tout va bien. De même, lorſque les Cantons ont quelque choſe à faire re ſçavoir à la Cour, leurs vedetes ſe ſervent réciproquement des mêmes moyens. S'il y a des Paquets ou des Lettres, il y a des Meſſagers pour cela, qui partent de la Cour à cinq heures du matin, vers les Villages voiſins: ceux-ci en ont qui à ſix ſe mettent en chemin pour d'autres, ou ils remettent ce qu'ils ont à des troiſiémes, qui vont plus loin à ſépt, & ainſi des autres. Pour les grands fardeaux, on ſe ſert de bâteaux, qui vont auſſi avec beaucoup d'ordre, ſans que cela coûte un denier à qui que ce ſoit, parce que chaque pere de famille y employe ſes enfans, ou ſes domeſtiques chacun à ſon tour.

Peu de tems après l'accouchement de l'Impératrice, les Etats ou Députez des Satrapes ſe rendirent à la Cour pour exercer la Juſtice, & mettre ordre à toutes choſes. Cette Aſſemblée dura vingt-deux jours, & l'on y vuida bien des affaires, à la plûpart deſquelles je puis dire, ſans vanité, que j'y eus indirectement quelque part. Comme ces Meſſieurs ne s'aſſembloient

que tous les matins, & que l'on donnoit les après-dînées, partie au plaisir, & partie à l'examen des faits, qui se devoient traiter à la Seance prochaine, le Roi ne pouvoit s'empêcher de venir à son ordinaire, passer sur le tard quelques momens avec nous; mais ce n'étoit pas alors tant pour voir nos ouvrages, que pour nous communiquer familiérement ce qui se devoit proposer le lendemain; sur quoi il ne manquoit jamais de nous demander ce que l'on feroit en tel cas en Europe.

Un jour entr'autres, il nous raconta comment un jeune homme d'un Canton fort reculé, étant souvent maltraité de son pere, qui sembloit le haïr mortellement, prit occasion, qu'ils étoient sortis ensemble en gondole, dans le dessein d'aller pêcher du poisson, de le jetter dans le Canal; & le voyant entre deux eaux, il le tenoit-là du bout de sa rame, de crainte qu'il n'en revint, & le punit de sa témérité. Le pere qui avoit perdu d'abord la tramontane, reprit peu à peu ses esprits: il sçavoit parfaitement bien nager, de sorte que se sentant presser par en haut il se laissa droit couler à fond, & don-

nant alors des pieds en terre, il revint en haut à deux pas de-là, où il ſe mit à nager de toute ſa force vers l'autre bord, pour échaper à la fureur de ſon fils. Comme l'un s'efforçoit de fuïr, & que l'autre héſitoit s'il devoit le pourſuivre, & tâcher de lui caſſer la tête, un vieux pin, planté au bord de ce canal, ſuivant la deſcription que j'en ai faite ailleurs, tombe tout d'un coup comme une maſſe de terre, & envelope le garçon de ſes branches dans la gondole, de maniére qu'il lui étoit impoſſible de ſe remuer, ſans pourtant qu'il en fut bleſſé en aucun endroit. Le vieillard qui gagna cependant le rivage, voyant que cet arbre couvroit tellement le bachot, qu'il n'apercevoit point ſon enfant, fut émû de compaſſion, & ne douta point que cette chute ne l'eût privé de la vie. Pour s'en aſſurer il alla promptement heurter à la porte de la premiére maiſon qu'il trouva, & aïant fait lever le monde qui repoſoit encore, parce qu'il étoit grand matin, il leur dit qu'en paſſant en un tel endroit avec ſon bâteau, un grand arbre pourri s'étoit rompu tout d'un coup, & étoit tombé deſſus avec tant

d'impétuoſité, que lui en avoit été précipité dans l'eau, & ſon fils briſé en mille piéces. A ce bruit, tout ce qu'il y avoit-là de gens accoururent pour voir ce deſaſtre: trois ſe mirent dans leur bachot, afin d'aller ſecourir le garçon, ſi peut-être il étoit encore en vie. Le drôle, qui ſe ſentoit pris, ſans preſque ſavoir comment, & qui n'avoit pas juſqu'alors oſé ſeulement ouvrir la bouche, apercevant des gens qui travailloient avec beaucoup de zéle à écarter les branches de l'arbre, qui les empêchoit de voir ce qu'il étoit devenu, ſe mit à crier en pleurant: Mon pere, ne me tuez point, je vous en prie, j'ai tort, je l'avouë, je mérite au double votre haine, il n'a pas tenu à moi que vous ne ſoyez mort à l'heure qu'il eſt, mais je vous demande mille fois pardon. Plus il ſe deſeſperoit de crier, plus les autres s'efforçoient à le débaraſſer d'où il étoit, & plus le miſérable croyoit qu'on lui alloit couper la gorge: Grace, mon très-cher pere, grace, s'écria-t'il de nouveau, ce n'eſt pas moi proprement, c'eſt un maudit couroux, une colere que je déteſte, qui m'a pouſſé à met-

tre ma main ſacrilége ſur votre perſonne ; au nom de Dieu apaiſez-vous. Le pere qui entendoit tout cela, ne ſçavoit quelle contenance tenir ; il auroit bien voulu châtier ſon enfant, mais il ne ſe ſoucioit pas que d'autres en fuſſent la cauſe, cela fut pourtant impoſſible. Quoique la gondole ſe tirât enfin de deſſous les branches de l'arbre, & que le jeune homme vit une multitude de gens, qui étoient accourus-là au bruit qui s'étoit partout répandu, pour le ſecourir, & qui n'auroient ſans doute pas ſouffert que le pere l'eût ſacrifié ſur le champ à ſa vengeance, il fit tant de mouvemens & de contorſions, & uſa de tant de paroles, qu'il s'accuſa lui-même en préſence de cent témoins. Ainſi il ne fut pas en la puiſſance du pere de le diſculper, comme il l'avoit bien deſiré. Quelques peres de famille, qui ſe trouvoient-là, apréhendant les conſéquences, s'en ſaiſirent, & le menérent chez le Juge, qui ayant fait venir le pere, & les ayant confrontez, & examinez ſéparément, condamna l'enfant à aller travailler vingt ans aux Mines. Le pere ne fut pas content de

ce Jugement, il ſçavoit en conſcience qu'il avoit provoqué ſon fils à ire, par le trop rude traitement qu'il lui avoit fait: s'attribuant la cauſe de ſon deſeſpoir, il lui fit conſeiller ſous main, d'en apeller au Satrape de leur Gouvernement, & enſuite à la Cour, ſi la premiere Sentence y étoit confirmée. Le Satrape, continua le Roi, devant lequel la Cauſe a été portée, n'en a pas voulu décider; & de-là vient qu'elle doit être demain débattuë en ma préſence: mais de bonne foi, je ne ſai preſque ce que j'en dirai. Quel âge a le jeune homme, interrompis-je? Il a vingt-deux ans, repliqua le Roi. Hé bien, Sire, lui dis-je, on le feroit mourir en nos Quartiers, rien ne ſeroit capable de l'en garantir; mais puiſque vous n'êtes pas ſi ſévéres ici, que le fils déteſte ſon action, en demande pardon de toute ſon ame, & que le pere confeſſe avoir donné lieu à cet emportement, je croi, avec tout le reſpect que je dois à Votre Majeſté, qu'il ſuffiroit de le faire foüetter de verges, & le condamner à porter ſur ſon front un écriteau, qui contienne en gros caractéres: REBELLE A SON

PERE, à condition, que s'il se comporte bien, il sera absou de cette honte au bout d'un an. Votre avis est excellent, dit le Roi, si l'on m'en veut croire, on imposera cette peine au délinquant. Aussi-tôt que le Conseil fut assemblé, on proposa le délit, chacun en opina à sa maniere; les uns vouloient confirmer la Sentence qui en avoit été renduë; d'autres prétendoient que le jeune homme devoit faire Amende honorable, & avoir le poing droit coupé, avant qu'il fut relégué. Il y en avoit qui vouloient qu'on l'envoyât au fond de la plus basse Mine pour sa vie; quelques-uns avoient encore d'autres sentimens. Mais le Roi ayant entendu tous leurs avis, proposa aussi le sien, qui fut aprouvé de la compagnie, & exécuté le même jour. Les deux Parties allerent témoigner à toute la Cour les obligations qu'ils lui avoient du Jugement favorable qu'elle avoit prononcé en leur faveur. Le Roi qui vouloit m'en faire honneur, leur dit, que s'ils en devoient savoir gré à quelqu'un, c'étoit à moi proprement, à l'exclusion de tout autre. En effet, les bonnes gens me

vinrent remercier de la maniére du monde la plus honnête & la plus soûmise. Ils se retirérent ensuite chez eux, où, à ce que l'on m'a dit après, ils ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Il n'est pas concevable combien cette bagatelle nous fit considérer parmi ces Messieurs les Députez. Le Jugement de Salomon n'étoit qu'une bagatelle au prix du notre, & si on en avoit voulu croire une partie, nous aurions été créez membres extraordinaires de leur Corps. Lorsqu'ils revinrent à la diéte suivante, notre ouvrage étoit presque achevé; chacun se faisoit un plaisir de le venir voir, & ne pouvoit se lasser d'en admirer la beauté. La Forêt gravoit parfaitement bien, & outre qu'il savoit déja dorer, il avoit si bien apris la maniére du Païs, de dorer avec du cuivre, qui est beaucoup plus beau-là, qu'il n'est en nos quartiers, que la moindre piéce avoit un éclat admirable, & surpassoit infiniment ce que nous avions fait pour notre canton. Mais ce fut bien autre chose, lorsque l'année d'après, ils virent l'horloge montée sur le dôme de

la Maiſon du Roi, avec ſix cadrans à l'entour, qui indiquoient les heures, ce que nous avions obmis à la précédente : outre que le baſſin ou la cloche qui étoit d'étain & de cuivre mêlez enſemble, étoit au moins trois fois plus grande, & d'une bien meilleure réſonnance. En récompenſe de ce bel ouvrage, le Roi nous honora chacun d'une Robe de Satrape, & donna ordre que l'on eût pour nous les mêmes déférences que pour eux. Nous étions avec cela traitez ni plus ni moins que des Princes. Les Cuiſiniers & le Sommelier avoient ſoin qu'il ne manquât rien ſur notre table, la biére, le cidre, l'hidromel & le *Pꝏns*, qui eſt une boiſſon délicieuſe, & dont on boit tant que l'on veut ſans en être incommodé, faite d'un certain fruit admirable en toute maniére de la forme d'un melon d'Eſpagne, ne nous manquoient non plus que l'eau à la riviére. Il n'y avoit ſorte de ragoût, de tartes & de pâtez qu'on ne nous fit tous les jours : & comme les perdrix, qui y peſent au moins quatre livres & les *Tꝏtn*, qui ſont ces groſſes poules, dont j'ai parlé en quelqu'endroit, y

ſont fort communes, il ſe faiſoit peu de repas que nous n'euſſions du Gibier, ſans compter l'excellent poiſſon qu'on y ſert ſans faute tous les midis. Nous fûmes promenez trois jours de ſuite par le Roi lui-même, avec nos habits de cérémonie, qui eſt le plus grand honneur que ce Monarque faſſe à ſes Sujets.

Un matin que nous paſſions à l'Occident du Temple, un jeune garçon, qui étoit allé voir travailler ſon pere ſur le Dôme, s'étant jetté ſur la baluſtrade de la Galerie, pour voir au bruit que nous faiſions en paſſant, ce qui ſe faiſoit en bas, tomba droit ſur l'eſtomach, & ſe creva. Cette chute inopinée donna lieu au Roi, qui ne me laiſſoit jamais en repos, de me faire une objection ſur le mouvement circulaire de la Terre. Il me vient-là quelque choſe dans l'eſprit, me dit-il, à quoi je n'avois point penſé auparavant qui eſt que ſi la Terre tournoit, comme vous me le voulez toûjours perſuader, il ſemble que pour peu que cet enfant ſoit reſté à tomber, il auroit dû ſe trouver à une diſtance conſidérable de la muraille de cet édifice, au lieu

qu'il y touchoit, ſi je ne me trompe, de l'un de ſes bras. Car enfin, le globe terreſtre eſt grand, & ſupoſé qu'il acheve de faire un tour en vingt-quatre heures, il eſt néceſſaire que ſes parties paſſent extrêmement vîte. Cela eſt aiſé à déterminer, Sire, interrompis-je. Un degré terreſtre contient ſoixante milles, vous ſavez cela, il n'y a qu'à multiplier par ce nombre-là trois cens ſoixante degrez, & on aura pour la circonférence de la Terre ſous l'Equateur, vingt & un mille ſix cens milles d'Italie, ou vingt-un million ſix cens mille pas géométriques : diviſez maintenant cette quantité par vingt-quatre heures, & neuf cens mille, qui proviendront de cette opération, par ſoixante minutes, vous verrez que dans une minutte d'heure, il doit paſſer un arc terreſtre de quinze mille pas, par conſéquent de deux cens cinquante pas dans une ſeconde, & plus de quatre dans une tierce, qui eſt bien le moindre tems qu'un corps puiſſe mettre à parcourir la hauteur de ce grand Bâtiment. Mais, Sire, pourſuivis-je, vous ne devez pas conſidérer l'air comme indépendant de la Terre; il tourne

également avec elle, ni plus ni moins que l'eau de la Mer, qui est renfermée dans ses propres limites : c'est un duvet qui l'envelope, l'un & l'autre font partie de ce grand Tout; de sorte que tomber dans l'un ou dans l'autre, est à cet égard la même chose. Cependant il y a une autre raison, confirmée par l'expérience, qui nous aprend que tout corps qui descend par un mouvement simple, ou que l'on peut considérer comme tel, doit tomber sur le point auquel il correspond au premier moment de sa chute. Ainsi supposé que je sois au haut d'un des plus hauts mâts que portent nos Vaisseaux de Guerre en Europe, & que je laisse de-là tomber une balle de métal, de telle grosseur que l'on voudra, il est constant quelle restera toûjours à la même distance de ce mât, jusques ce qu'elle soit parvenuë sur le tillac, quelque grande que soit la rapidité avec laquelle le vent & le flux l'emportent : d'où il s'ensuit que ce corps ne tombe point perpendiculairement, comme il le semble, mais parcourt nécessairement une ligne parabolique ; dont la raison est, qu'encore qu'il descende par un

mouvement ſimple en aparence, il participe néanmoins à deux mouvemens à la fois, ſavoir à l'artificiel du navire qui ſe fait ſur le plan de l'horiſon, & au naturel de haut en bas. Et cela eſt tellement vrai, que ſi au moment qu'on auroit lâché cette balle, le vaiſſeau venoit à s'arrêter tout court, on verroit qu'elle ne tomberoit pas alors le long du mât, mais devant, à une diſtance conſidérable. Comme il arrive ſouvent parmi nous, aux Cavaliers, qui étant au milieu d'une grande courſe, ſont portez par un cheval capricieux, qui à la vûë de quelqu'objet dont il a peur, s'arrête tout à coup, car alors continuant dans ce mouvement, ils ſortent des étriers, & vont culbuter à quelques pas de leur monture. Et c'eſt encore pour cette même raiſon que les bons Chaſſeurs, qui ne laiſſent peut-être pas de l'ignorer pour cela, tirent rarement en volant, qu'ils ne conduiſent pendant quelques momens l'oiſeau, & de la vûë, & de leur arme, afin que la balle ou la fléche, acquiére par-là un mouvement de côté, qui avec le direct, lui fait de même parcourir une ligne courbe, par le

moyen de laquelle elle atteint véritablement au but. Je comprens fort bien tout cela, dit le Roi, il n'y a rien d'extraordinaire, puiſqu'il arrive la même choſe aux corps qui ſont pouſſez avec violence de quelque hauteur, par une ligne parallele à l'horiſon, car il eſt évident que dès le moment qu'ils ſont ſortis de la main de celui qui les jette, ils tombent, & doivent, comme vous le dites, pour parvenir à terre, décrire une ligne ſemblable à celles qui ſe font par la ſection d'un cône, qui eſt parallele à ſon côté opoſé.

Vous avez raiſon, Sire, repartis-je, mais il y a quelque choſe d'admirable en cela, qui paſſe pour un paradoxe parmi bien des gens, & qui conſiſte en ce que ſi l'on ſe ſert d'une de ces machines qui ſont ſi communes chez nous, je veux dire un canon, pointé de niveau ſur l'une des tours les plus élevées, & que dans le même inſtant qu'on le decharge, on laiſſe tomber une balle de même forme & grandeur qu'eſt celle qu'il porte; nonobſtant que l'une ſoit tirée à un mille de-là, & que l'autre tombe ſimplement par une ligne perpendiculaire, elles parviendront

dans un même inſtant à terre. En effet, dit le Roi, voilà qui eſt ſurprenant; & j'avouë que cela ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit: cependant, je voi fort bien à preſent qu'il faut que cela arrive ainſi, parce qu'encore que ce boulet ſoit porté fort loin, le mouvement qu'il a de haut en bas, doit néanmoins avoir ſon cours, & n'en être pas moins rapide pour cela.

Mais ces beaux exemples ne m'éclairciſſent pas encore aſſez ſur le mouvement de la Terre, & d'où vient qu'une agitation ſi violente ne la ſecouë point en un million de piéces? Hé bien, Sire, repliquai-je, prenez un vaſe à confitures, fait de terre blanche, de forme ronde, & dont les bords ſoient bas & perpendiculaires ſur le fond, mettez-y un pouce ou deux d'eau claire, & dans cette eau une petite quantité de limure de cuivre, du ſable fin, & de la grature de cire rouge, & faute de verre, que vous n'avez point ici, couvrez ce vaſe d'un couvercle bien attaché, puis affermiſſez-le avec un peu d'argile, ſur le pivot d'un tour de Potier, que vous mettrez en mouvement: d'abord que

ce vaſe aura fait quelques tours, ſi vous levez le couvercle, qui n'avoit été mis deſſus que pour empêcher que l'eau n'en ſortit point pendant ſon agitation, vous verrez que toutes les parties de la matiére qu'on avoit jettée dedans, ſe ſont allez ranger contre les bords du vaiſſeau. Preuve évidente que ſi les Cieux, qui ſont ici repreſentez par ces bords, tournoient, il faudroit néceſſairement que la Terre quittât le lieu qu'elle occupe, pour s'aller de même ranger contre leur ſuperficie concave, ou leurs dernieres extrêmitez. Et une autre preuve inconteſtable qui confirme la premiere, eſt que ſi on arrête le tour, de ſorte que le Ciel, ou le bord du vaiſſeau ne tourne plus, l'eau qui continuë ſon mouvement, & qui tend par conſéquent à proportion à s'éloigner du centre du vaſe où elle eſt renfermée, force les pa ties de cuivre, de ſable & de cire, qui en ont moins, à quitter les bords où elles étoient, pour ainſi dire collées, & à s'aprocher du centre, là où elles forment une maſſe ronde, dont la plus baſſe région eſt le cuivre, la ſeconde le ſable, & la derniere la cire. D'où

Il paroît qu'il ſuffit que la matiére ſubtile qui environne la terre, ſoit agitée, pour obliger toutes les parties terreſtres à ſe raſſembler en un globe, aux environs de leur centre. Ce qui nous fait voir encore, afin que je le diſe en paſſant, qu'il eſt impoſſible qu'une pierre jettée dans cette matiére ſubtile, puiſſe y reſter un moment, mais qu'elle doit pour les mêmes raiſons, abandonner la région aërienne, & ſe rendre vers les autres corps de ſon eſpéce, en quoi conſiſte proprement la peſanteur.

Certes, dit le Roi, vous m'avez ſouvent entretenu de tourbillons, des changemens que les Aſtronomes remarquentdans les différens aſpects des Planettes, du mouvement du Soleil autour de ſon propre centre, des taches qui couvrent ſa ſurface, & qui confirment ce mouvement, à cauſe qu'elles changent de lieu à proportion qu'il avance, auſſi-bien que des périodes que décrivent les autres, ou autour d'eux-mêmes, ou autour de lui; mais je n'ai encore rien oüi d'auſſi fort que ce que vous venez de me dire. Vous me ferez plaiſir de m'accommoder la

machine dont vous parlez, afin qu'en l'examinant de près, nous puissions nous en entretenir encore plus particuliérement: mais il seroit à souhaiter que le couvert que vous mettrez sur le vase fut transparent, parce que sans l'ôter, on pouroit voir à son aise ce qui se passeroit dans le vaisseau. J'exécuterai vos ordres, Sire, lui répondis-je; & si notre parchemin ne nous peut servir à cela, j'y suplérai par un trou rond, d'un pouce ou deux de diametre, que je ferai au milieu du couvercle: je croi que le reste suffira pour empêcher que l'eau n'en rejaillisse dans sa plus grande agitation.

Dans ces entrefaites, un des freres du Roi tomba malade, & mourut: je croyois voir quelque chose de particulier à ses funerailles, mais je fus fort étonné de n'y remarquer pas la moindre circonstance de plus qu'aux Enterremens du commun. Toute la cérémonie consiste à mettre une robe de fin lin au defunt, que l'on attache au cou, & qu'on lie au milieu du corps, aux jarets & au dessus des pieds. Ensuite on le met sur la civiere, que deux hommes emportent, étant précedez

par

par les quatre plus proches parens du mort, & ſuivis de deux hommes & de deux femmes, ſi ce ſont des gens mariez, ou autrement, de quatre jeunes perſonnes des deux Sexes, qui le pleurent le long du chemin, & s'entretiennent de ſes bonnes qualitez. Quand ils ſont parvenus au bout à l'extrèmité de l'Habitation où le défunt demeuroit, on le deſcend dans une foſſe faite exprès, que l'on referme d'abord, & ſur laquelle on dreſſe une petite piramide de bois où l'âge & le nom de la perſonne qui eſt deſſous, ſont marquez; après-quoi chacun ſe retire chez ſoi, & on n'en parle non plus que s'il n'avoit jamais été au monde. Le Frere du Roi fut traité de la même maniere: deux de ſes Freres, car le Prince eſt exempt de cela, avec ſa Mere & une de ſes Sœurs, furent du Convoi, & les Pleureux qui ſont des gens qui ne vont-là que pour avoir une lipée. Ce fut alors que j'apris qu'il eſt défendu aux Freres & aux Sœurs des Rois de ce Païs-là, de ſe marier; cela n'eſt permis qu'au Fils aîné de la Famille Royale, & encore ne peut-il avoir qu'une Femme avant qu'il ſoit Roi.

A propos de femme, il faut que je dise ici comment notre Monarque en recouvra une en ma presence, digne de porter le diadême. Il y avoit long-tems qu'il projettoit d'aller visiter l'Ouest du Royaume, mais il vouloit que nous fussions de la partie, l'Ouvrage que nous avions en main étoit trop exquis à son gré pour être interrompu : il faloit attendre qu'il fut achevé, cela en valoit bien la peine. Là-dessus le mauvais tems survint, puis la Diéte : enfin, cela passà, & nous étions dans la belle Saison : le Roi voulut en profiter. Il fit un petit Equipage, & prit seulement avec nous dix personnes, pour être de sa Suite. Il étoit monté sur un petit char magnifique, à deux rouës, tiré par quatre boucs blancs, qui avoient chacun une grande barbe noire, & des cornes d'une prodigieuse grandeur. Son train & son bagage étoit dans deux gondoles, où dans chacune il y avoit quatre rameurs, & quatre autres pour les relever.

Je fus ravi de faire ce voyage, parce que je n'avois pas encore été de ce côté. La plûpart des habitans de cette Lisiére, s'occupent à former des briques

:de la poterie, & de toutes ſortes de
orcelaines, ſuivant que la terre eſt
ropre pour ces differens ouvrages.
Nous ne paſſions par aucun Village,
ue tout ce qui avoit de la raiſon ne
ortit pour voir le Roi : il deſcendoit
uelquefois exprès, & marchoit aſſez
entement pour leur donner le loiſir de
e conſidérer à leur aiſe. Un jour que
ous étionsdans un endroit où le mon-
le l'avoit ſi fort environné, qu'il ne
ouvoit preſque pas s'en débaraſſer, il
viſa une jeune fille, dont les charmes
ui donnerent dans la vûë. Il lui fit
ommander de l'aprocher, & après
'avoir conſidérée, & trouvée encore
lus charmante de près que de loin, il
n fit venir le pere, auquel il deman-
la quel âge ſa fille avoit. Le bon
omme l'ayant déja promiſe à un au-
re, & ſe doutant bien du deſſein du
Roi, ne ſavoit que lui répondre : après
voir pourtant heſité un moment, il
ui dit : Sire, elle n'eſt pas encore nu-
ile, & par conſéquent, ni à vendre,
i à donner. La fille aimant mieux
tre Reine, que la femme d'un Char-
entier, qui étoit le drôle à qui elle
levoit apartenir, prit la parole & dit :

Il eſt vrai, Sire, que je ne ſuis pas nubile, mais j'aurai vingt ans dans deux jours. Hé bien, repartit le Roi, nous attendrons, bon homme, que le terme ſoit échû, pour ne point enfraindre nos Loix : menez après-demain votre fille à la Cour, afin que j'en faſſe ma femme, & gardez-vous bien que perſonne n'en aproche. Quoique le Vieillard ſe ſentit bien honoré d'avoir le Roi pour ſon gendre, il ne laiſſoit pas d'être fâché de ne pouvoir tenir ſa parole à l'autre : ce que j'ai bien voulu remarquer ici, pour montrer la ſimplicité & la droiture qui regne parmi ces gens-là. *Puo*, c'étoit le nom du perſonnage, ne manqua pas de ſe trouver au lieu aſſigné dans le tems qui lui avoit été marqué. Trois jours après que nous y arrivâmes, il demanda Audience, & préſenta lui-même ſa fille au Roi, en préſence de ſon Chapelain, qui en rendit graces à Dieu ſur le champ. La Noce dura trois jours, après-quoi *Puo* s'en retourna chez lui, chargé de cent *Kala* ou Piéces de cuivre, pour le payement de ſa fille : mais la pauvre jeune femme, qui n'avoit point encore eu la petite vérole.

n fut attaquée trois mois après, &
n mourut.

C'eſt une choſe prodigieuſe que la
quantité de perſonnes que cette peſte
le maladie entraîne, il n'y en a pas
ın de dix qui en échape. La plûpart
le ceux qui vivent ne l'ont jamais
euë, & pour vieux qu'ils ſoient, ils
en ſont ſi peu exemts, qu'ils meurent
rarement d'un autre mal. Si ce n'étoit
cela le Païs ſeroit aparemment fort
peuplé, au lieu qu'il ne l'eſt point
du tout à cette heure, à proportion
de la bonté du terroir, & de la pu-
reté de l'air.

Peu de tems ſe paſſa que le Roi
ne fit deux ou trois autres conquê-
tes, de ſorte que quatre ans après
ſon premier mariage, il étoit déja
riche de ſept femmes. Nous fûmes
mon camarade & moi, de toutes
ces ſolemnitez, où nous eumes notre
bonne part des plaiſirs que l'on y
prit. Par tout où nous nous trou-
vions, on ne manquoit guére de
nous loüer au ſujet de nos horlo-
ges, à quoi j'avois pourtant la moin-
dre part, comme cela étoit connu à
bien des gens.

Pour me récompenser d'ailleurs, je dis au Roi que nous nous étions contentez d'orner son Palais d'une Machine dont il avoit la bonté de paroître content, mais que s'il le désiroit, je lui en ferois une autre pour mettre au frontispice du Temple, qui ne seroit sujette à aucun changement, & que le Soleil régleroit par son propre cours. Je conçois bien, reprit ce Monarque, par le peu de connoissance que j'ai de l'Astronomie, qu'il ne seroit pas impossible de diviser un jour artificiel en de telles parties égales que l'on voudroit, par l'ombre que pourroit donner quelque corps, en la presence de cet astre : mais nous n'avons eu personne jusques à présent, que je sache, qui se soit aplique à cela. Avant que j'y travaille, repliquai-je, il faudra que j'examine vers quelle partie du monde la façade de cet édifice est tournée. Cela n'est pas nécessaire, interrompit le Roi; je sai qu'elle décline de l'Est au Nord de vingt-deux degrez trente minutes, & je le sai, qui plus est, par expérience. Pardonnez-moi, Sire, ré-

pondis-je, si je prends la liberté de vous demander de quelle méthode vous vous êtes servi pour vous assûrer de cette vérité. J'ai, repartit ce Prince, fait faire exprès pour cela, un ais parfaitement uni, sur lequel il y a plusieurs cercles de tirez à différentes ouvertures de compas; & au centre, qui leur est commun, j'ai planté perpendiculairement un stile ou verge de fil d'archal bien uni, au bout duquel il y a un bouton gros comme une noisette. Je mets cet instrument quarré contre la muraille du Temple, à terre & de niveau, ce que je fais assez aisément par le moyen d'un peu d'eau versée dessus. Tout cela étant ainsi préparé, j'attens, le Soleil étant levé de quelques degrez sur l'Horison, jusques à ce que l'ombre du bouton de mon stile tombe sur la circonférence d'un des cercles de la planche: je remarque cet endroit-là par un point: ensuite je marque d'un autre point où cette ombre tombe l'aprèsdinéesur le côté oposé de la circonférence du même cercle. Je divise l'arc qui se trouve entre ces deux

points, en deux parties égales, par une ligne droite qui passe par le centre du stile : cette ligne est la Méridienne du lieu où je fais l'opération. Et d'autant qu'il s'en faut vingt-deux degrez & demi qu'elle ne soit perpendiculaire à la façade de ce Bâtiment, & qu'elle panche de cette quantité vers le Levant, il s'ensuit que le frontispice de notre Temple décline comme je vous l'ai dit. Il y a plusieurs moyens, repris-je, par lesquels on peut aisément parvenir aux mêmes fins, mais celui-là est un des meilleurs que je connoisse. Hé bien! poursuivis-je, je vous ferai un cadran vertical suivant cette déclinaison. Non, dit le Roi, puisqu'il ne s'agit que de tirer des lignes, il faut que vous me fassiez le plaisir de m'en enseigner la construction. Je consentis volontiers à sa demande, ainsi nous fimes un cadran de huit pieds de largeur sur six de hauteur; & un autre horisontal de cuivre, qui fut posé sur un piedestal d'agathe à huit pans, devant le Palais du Roi: l'un & l'autre avec les Signes du Zodiaque. Ces deux Machines don-

nérent de nouveau bien de l'admiration à ceux qui les virent ; & je ne doute pas qu'elles ne leur ayent rendu plus de service que les autres, après notre départ, puisqu'il n'y avoit personne dans le Royaume, qui, bien loin d'en faire de semblables, fut seulement en état de les entretenir.

La Forêt pénétré de toutes les civilitez qu'il recevoit journellement aussi-bien que moi, de toute la Cour, & voulant aussi de son côté témoigner qu'il n'étoit pas insensible, se mit après une Montre de poche, sans m'en dire pourtant un seul mot, & avant que je m'en aperçusse il étoit à la fin de son ouvrage. Quoiqu'il travaillât bien mieux en grand qu'en petit, une Montre dans un Païs où il ne s'en étoit jamais vû, étoit un bijou d'une valeur inestimable. Aussitôt qu'il eût achevé celle-là, il alla trouver le Roi, & après l'avoir complimenté sur les obligations que nous lui avions, il tira cette Montre de sa poche, & le suplia de l'accepter de sa main, comme une marque sincere de sa juste reconnoissance. Le Roi

s'étant fait montrer ce que c'étoit, en demeura interdit, il admira la beauté & l'utilité de cette petite machine, & lui protesta qu'il ne lui demanderoit jamais rien, dont il put disposer, qu'il ne lui accordât.

CHAPITRE XI.

Suite des Avantures de l'Auteur & de son camarade, jusqu'à leur départ de la Cour.

COmme le Roi alloit voir souvent ses femmes, il ne faut pas demander s'il demeura long-tems à faire parade de sa Montre devant elles: il n'y en eût aucune qui n'admirât en cela le génie de l'Ouvrier. Car quoiqu'elles eussent vû l'Horloge mille fois, & qu'à la derniere même elles eussent encore paru transportées d'étonnement, ce n'étoit rien à leur avis, en comparaison de ce joli instrument, qui nonobstant sa petitesse ne laissoit pas d'avoir ses mouvemens justes, & d'indiquer toutes les parties du jour aussi nettement que le

grand. *Lidola* entr'autres, ſeconde Femme du Roi, fit de grandes tentatives pour en devenir la propriétaire; mais le Roi, qui ne s'en vouloit pas défaire, & qui ne l'auroit pas même pû faire, ſans exciter de la jalouſie entre toutes ces Dames, & donner même du chagrin à l'Impératrice, fit ſemblant de ne la pas entendre. La Reine, pour ſe venger de ce peu de complaiſance, lorſqu'il fut queſtion de recevoir le Roi après ſouper, qui lui avoit fait comprendre qu'il viendroit paſſer la nuit avec elle, comme il le faiſoit fort ſouvent, ayant beaucoup plus de tendreſſe pour celle-là, que pour aucune des autres, elle feignit d'être indiſpoſée, & fit prier le Roi de ne la point venir voir ce ſoir-là. Lui qui ne ſe doutoit encore de rien, envoya le matin pour ſavoir de ſes nouvelles: il en fit autant pluſieurs autres jours de ſuite. Enfin voyant que cela continuoit, & que non-ſeulement on recevoit ſes Meſſagers fort cavaliérement, mais qu'elle-même le regardoit avec un froid capable de le glacer, lorſqu'il la voyoit en paſſant, il ſe dou-

douta bien quelle mouche l'avoit piquée. Il n'en fit pourtant point de ſemblant, & voulant voir juſqu'où cette indifference pouroit aller, il négligea petit à petit ſes viſites, & s'attacha ſi fort à la derniere Reine, qu'il n'alloit preſque plus que chez elle.

La Forêt, qui non plus que moi, ne ſavoit rien de tout cela, fut ſurpris, qu'un ſoir, comme il ſe promenoit ſous les Galeries, il s'entendit apeller par ſon nom. Il ſe tourne à cette voix, avec precipitation, & ſe ſentant tout d'un coup frapé par l'éclat de la plus belle perſonne qu'il eut encore vûë de ſa vie (car elle étoit découverte, contre la maxime de ce Païs-là, qui ne permet pas aux femmes mariées d'être ſans voile, qui leur couvre preſque tout le viſage, par tout où il ſe trouve des hommes) il demeure les yeux fixez ſur elle, ſans avoir la force de lui demander ce qu'elle veut. Vous êtes étonné, beau Génie, lui dit elle, allez, ne vous allarmez pas, je ne vous ai apellé que pour vous témoigner le plaiſir que j'ai de vous voir, toutes

les fois que vous paſſez devant mon Apartement, & pour vous donner ce *Miadu*, (que j'apellerai deſormais melon :) tenez, prenez-le, adieu. Ayant proferé ces paroles, elle laiſſe aller le fruit, ſe retire, & ferme ſa jalouſie.

La Forêt n'étoit ni inſenſible, ni ignorant ; cependant il ne ſavoit que penſer de cette ſaillie : & comme il n'avoit pas été aſſez habile pour prendre le melon, qui étoit tombé à terre, il le ramaſſa ſans rien dire, l'aporta dans notre chambre, & me fit confidence de ce qui venoit de lui arriver. Auſſi-tôt je me ſaiſis du melon, & voulant mettre le couteau dedans, j'aperçus qu'il avoit été ouvert fort ſubtilement vers la queuë : cela me donna occaſion de le fendre avec précaution, de peur de rien gâter, au cas qu'il eût quelque choſe dans les entrailles. Ce n'étoit certes pas de petits grains, dont cet excellent fruit étoit rempli, comme il l'eſt autrement de ſa nature ; un rouleau du plus fin parchemin en occupoit la capacité : voici ce qu'il contenoit en langage du Païs.

Je vous ai vû passer mille fois devant mes fenêtres, sans vous avoir que rarement oüi parler ; le jugement que je fais de votre esprit, par votre air dégagé, & vos rares productions, me donnent la curiosité de vous entendre causer à mon aise : il me semble que vous ne devez rien dire que de beau ; préparez-vous à me satisfaire. Demain je vous attens sans faute à ma porte ; ne manquez pas de vous y rendre au premier coup que votre curieuse Machine frapera après minuit, & vous obligerez, LIDOLA.

La lecture de ce Billet m'allarma, je m'en expliquai fort sérieusement à la Forêt ; mais tout ce que je pûs lui dire fut inutile. Il étoit grand, bien fait de sa personne, autant vigoureux que le peut être un homme de trente ans, & il n'étoit pas ennemi du Sexe. L'amitié que le Roi nous portoit, lui faisoit croire qu'il auroit trop de confiance en lui pour s'imaginer qu'il en voulut à aucune de ses Femmes ; & sans regarder aux conséquences, il résolut de profiter de l'occasion, à quelque prix que ce fût. Ce qui l'embarassoit le plus, étoit

ſon peu d'éloquence, & les petits talens qu'il avoit à s'exprimer poliment. Sa naiſſance étoit aſſez obſcure, il avoit peu fréquenté le grand monde. Ignorant les belles manieres, & ayant meilleure opinion de moi que de lui-même, il voulut m'engager à faire les premiéres démarches, à porter les choſes au point où il les déſiroit. Mais, outre qu'il étoit d'une taille fort differente de la mienne, puiſqu'il me ſurpaſſoit de toute la tête, & qu'ainſi l'apas auroit été trop groſſier pour y être pris, je n'avois garde de m'embarquer dans une affaire de cette nature : tout cela fût incapable de le rebuter.

Le lendemain il ſe mit le plus proprement qu'il put, il ſe pourvut de ce que doit avoir un galant homme, qui va viſiter ſa Maîtreſſe, & chercha dans ſon eſprit tout ce qui pouvoit contribuer à lui plaire. Il ſortit dans cet apareil, après m'avoir dit adieu, & ſe trouva à point nommé au rendez-vous. La Belle, qui étoit aparemment aux écoutes, l'ayant découvert de loin, lui vint ouvrir dou-

cement la porte, & après lui avoir fait ſigne d'obſerver un profond ſilence, elle le conduiſit dans ſon Cabinet. Elle étoit dans un deshabillé négligé, qui avoit pourtant beaucoup de pompe, & cette négligence ſembloit tirer ſon origine d'un pur artifice. Un voile de fin lin, où l'art avoit infiniment plus de part que la matiere, lui couvroit la tête & les épaules: mais ſoit que le hazard s'en mêlât, ou qu'il y eût du deſſein & de l'adreſſe, ſous prétexte de ſe ſervir de ce même voile, & de l'aprocher & reculer, pour couvrir ce que la modeſtie ſembloit lui commander de cacher, elle faiſoit ſouvent entrevoir des beautez, qui auroient pû embraſer un cœur bien moins ſuſceptible d'amour, que n'étoit celui de la Forêt, qui n'avoit rien à l'épreuve de ces charmes. Ses yeux s'éblouïſſoient à la vûë de tant de merveilles, & comme s'il eût été enchanté, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche, nonobſtant la ferme réſolution qu'il avoit priſe d'en bien conter.

Lidola voyant que ſon Amant ne

difoit rien, fit un grand foûpir, & jettant fur lui un regard mourant : Je vous aime, lui dit-elle, bel Etranger : je m'étois propofée de m'épargner la peine de vous le déclarer de bouche, croyant qu'il vous feroit aifé de le deviner : votre filence fait violence à ma pudeur ; j'ai honte d'avoir lâché la parole : ménagez cette déclaration, & fouvenez-vous qu'il faut être difcret, lorfque l'on veut être heureux avec les Dames. Ne me reprochez rien, Madame, je vous en fuplie, repartit fort refpectueufement la Forêt, mon filence a une éloquence, qui vous doit fuffifamment perfuader des fentimens de mon cœur. Si votre prefence, pourfuivit-il, m'a ôté l'ufage de la parole, ce n'a été que pour confidérer avec plus de loifir la délicateffe de vos charmes. Les paroles ne font pas toûjours de faifon, il eft des momens où les yeux s'expriment infiniment mieux que la langue : on peut ignorer l'art de deviner, & connoître à leurs mouvemens ce que l'ame penfe. J'ai eu tort de me taire, je l'avouë ; mais je fuis heureux de n'avoir pas parlé, puifque

les plus belles expressions, dont j'aurois été capable de me servir dans un langage, que je n'entens que d'une maniere fort imparfaite, auroient à peine tiré dans un siécle de votre belle bouche, ce que le silence m'a procuré dans un instant. Comment ! Vous m'aimez, Madame ? O Ciel ! à quel excès de joie un aveu si tendre n'est-il pas capable de me porter ? Qui l'eût jamais crû, qu'une Reine eût pû s'abaisser jusqu'à témoigner tant de bonté au moindre de ses esclaves. Continuez, je vous en suplie, je bornerai-là le plus grand de tous mes souhaits, puisqu'il ne me doit sans doute pas être permis de penser à autre chose.

Comme elle se disposoit à lui répondre, une Fille-de-Chambre, qui entra assez brusquement, donna l'épouvante à notre Amant ; il ne pouvoit sur le champ s'imaginer ce que cela devoit être ; & sa surprise fut si grande, que les efforts qu'il fit pour la cacher, n'empêcherent pas que l'on ne s'en aperçût. Lidola n'en fit pourtant aucun semblant, de peur de lui donner de la confusion. J'avois com-

mandé, lui dit-elle, que l'on nous aportât quelques confitures séches, & une tasse d'hidromel; vous voyez comment on exécute mes ordres; j'espére que vous trouverez dans ce bassin quelque chose de votre goût. La Forêt qui étoit plus avide de tendresses amoureuses, que de douceurs emmiellées, enrageoit de ce qu'un témoin importun venoit interrompre leur entretien. Il auroit mieux aimé consûmer le tems en mignardises, que de passer des momens si précieux à manger. Il falut pourtant, par complaisance, admirer jusqu'où alloit sa civilité; il lui en témoigna même sa reconnoissance. Le Belle, qui ne vouloit rien négliger pour lui marquer sa tendresse, prit la moitié d'un pavis, qu'elle lui porta amoureusement à la bouche. Tantôt elle lui arrachoit de ses lévres, ce qu'il avoit à demi mâché, & le mangeoit avec une avidité inconcevable: une autre fois elle le faisoit mordre à un morceau qu'elle-même tenoit entre ses belles dents. Enfin il n'est badinerie qu'elle n'inventât pour augmenter la passion du nouvel Amant.

Les jours avoient alors autour de ſeize heures de longueur, parce que le Soleil n'étoit pas fort éloigné du Signe du Capricorne, & que cet endroit-là eſt ſitué au cinquante & uniéme degré vingt minutes de latitude auſtrale ; de ſorte qu'ils folâtroient encore lorſque les ténébres, ou plûtôt le crépuſcule diſparoiſſoit, & que le flambeau céleſte étoit ſur le point de dorer de ſes rayons éclatans l'émail des campagnes fleuries. La Demoiſelle fut la premiere à le remarquer, elle en avertit la Reine. La Forêt s'en formaliſa, il s'émancipa même de lui faire des reproches de ce qu'elle ne l'avoit pas apointé plûtôt ; puiſque, ſelon lui, il ne valoit pas la peine qu'il fût venu-là, pour n'y reſter qu'un moment. Quoique je ſois un peu broüillée avec le Roi, repartit la charmante Lidola, je ne ſuis pas ſûre qu'il me néglige longtems : l'envie le pourroit prendre de me vénir voir ſur le matin ; & quand cela ne ſeroit pas, il y a d'autres gens qui veillent ſur nos actions ; je ſerois mal dans mes affaires, ſi quelqu'un vous voyoit ſortir de mon

Apartement : joüons au ſûr, retirez-vous pour ce coup : Si vous avez encore une Montre de poche, comme eſt celle que vous avez donnée au Roi, ayez ſoin de vous en charger une autre fois, afin qu'elle nous indique ce que nous aurons à faire : nous pourrions bien n'avoir pas toûjours des gens auprès de nous, qui ſongeaſſent à nous en avertir. En achevant ces douces paroles, elle lui ſauta au cou, le baiſa fort tendrement, & ſe retira tout d'un coup. Le tems paſſe vite dans ces agréables occaſions : cependant la Forêt n'avoit pas tellement perdu l'uſage des ſens, qu'il ne connût bien que l'heure de ſe retirer preſſoit. Il tira un *Kala*, qu'il donna à la Fille ; & s'étant recommandé à ſes ſoins, il s'en retourna tout doucement chez lui.

La premiere choſe, à laquelle il penſa à ſon retour, fut de me faire confidence de ce qui s'étoit paſſé chez ſa Maîtreſſe. Jamais homme, à l'entendre, n'avoit parcouru une ſi grande étenduë de Païs ſur les Terres de l'Amour en dix ans, qu'il venoit de faire dans une heure : enfin il étoit

en possession de tout, il ne lui manquoit plus que la joüissance. O Ciel! m'écriai-je alors, que les Amans sont crédules, & qu'il est aise à l'Amour de leur en imposer: la Forêt, la Forêt, lui dis-je, vous joüez infailliblement à vous perdre. Le jeu, les femmes, & le vin, ont une belle aparence, je l'avouë; mais le trop de fréquentation n'en vaut rien; ils causent des plaisirs courts, dont les repentirs sont longs, & leurs grandes douceurs se changent souvent en amertume: ils ne payent que d'un faux brillant; ceux qui se plaisent à en être éblouïs, y sont trompez ordinairement. Souvenez-vous que je vous le dis aujourd'hui, vous vous êtes-là engagé dans une affaire, dont vous vous repentirez plus d'une fois. J'avois beau moraliser, tout ce que je pouvois dire, étoit inutile. Mon ami n'envisageoit que le plaisir dont on le flâtoit, & tournoit le dos aux conséquences: il se perdoit déja dans les plus agréables idées que son esprit fût capable de former. Le pauvre homme étoit d'un aveuglement si grand, qu'il ne voyoit pas le pré-

cipice où il étoit ſur le point de s'abîmer, il n'avoit proprement en vûë que ſa paſſion dominante. Son imagination bleſſée lui mettoit ſa Belle à chaque moment entre les bras ; & il lui parloit ſouvent, comme s'il avoit été couché avec elle. Enfin, il paſſa aſſez doucement le tems qu'il reſta au lit ; car, quoiqu'il ne dormit guéres, il eut de ces ſortes de rêveries, qui font plus de plaiſir que le ſommeil, & qui ont cet avantage, qu'en réjoüiſſant l'eſprit elles n'abattent point les forces du corps.

Trois jours ſe paſſérent ſans que la Forêt entendît parler de ſa Maîtreſſe : cet intervale le jetta dans des inquiétudes qui penſérent lui renverſer le cerveau. Il repaſſoit ſouvent toute ſa conduite ; & s'il trouvoit qu'il eût quelque choſe à ſe reprocher, ce ne pouvoit être que d'avoir été trop reſpectueux. Je n'avois point encore remarqué juſqu'alors, que les Femmes de ce Païs-là euſſent aucun panchant à la galanterie ; elles me paroiſſoient naturellement trop ſimples pour cela : mais je commençai à voir par cet échantillon, qu'il n'en eſt guére

nulle part, qui n'en ſache bien long, quand il s'agit de donner de l'amour aux hommes ; & que ſi elles ne s'échapent pas, cela ne vient que de ce que leurs Loix ſont extrêmement ſévéres pour ceux qui outrepaſſent les régles, auſquelles l'Himen ſemble les engager. Et encore, dit-on, que les Rois & les Satrapes ſont ſujets aux mêmes inconvéniens que les hommes de nos Quartiers, parce que ces Meſſieurs ayant plus d'une Femme, chacune d'elles s'étudie à gagner les bonnes graces de ſon Mari ; & lorſqu'elle n'y peut pas réüſſir, cela lui donne occaſion de s'attacher au premier ſujet qui ſe preſente : mais revenons à notre amourette.

Le quatriéme jour avant midi, que le Roi venoit paſſer un moment à nous voir travailler, je crus dès l'abord qu'il avoit aſſurément eu le vent de quelque choſe : car regardant fixement la Forêt, il lui dit : Vous avez quelque chagrin, mon ami, votre viſage n'eſt pas comme il m'a toûjours paru autrefois ; & ſi j'en dois juger par vos yeux, l'intérieur de la Machine n'eſt pas dans un état fort tran-

tranquille: Seriez-vous devenu amoureux de quelque belle de ce Canton? L'Amour fait de grands ravages en peu d'heures. Vous rougissez, poursuivit le Roi, dites-le moi hardiment, quoique vous soyez étranger, & d'une Religion bien différente de la mienne, je vous assure que je ferai pour vous tout ce qui est en ma puissance. Vous ne sauriez prétendre de personne libre, que je ne voye le moyen de vous la faire épouser. Car pour vous amuser à la bagatelle, je ne vous le conseille pas; tout mon crédit ne seroit pas capable de vous sauver si vous étiez pris sur le fait. Peut-être la galanterie régne-t'elle parmi nous, mais du moins cela est caché, & vous n'ignorez pas que c'est un des articles de notre Loi sur lequel le Juge se relâche le moins: Sur tout l'Adultére ne se pardonneroit pas à moi-même.

On a raison, Sire, reprit la Forêt qui avoit eu le tems de se remettre, d'être sévére sur ce chapitre-là, & principalementpar raportaux grands; si j'avois de la puissance, un Roi galant seroit moins exemt de châtiment

que les autres ; puiſqu'au lieu que ſes ſujets ſont obligez pour la plûpart, de s'en tenir à un ſeul objet, il a la liberté d'en prendre toute une douzaine, & le plaiſir par conſéquent, d'avoir chez lui toute la diverſité qu'il pourroit trouver ailleurs. C'eſt pourtant un bonheur, pourſuivit-il, que je n'envie point à Votre Majeſté : quoique je n'aye ni Femme, ni Maîtreſſe, je n'en vis pas moins content pour cela ; & ſi je parois un peu plus languiſſant qu'à l'ordinaire, cela ne vient ſans doute, que de ce que je n'ai pas trop bien dormi les deux ou trois nuits précedentes, car d'ailleurs je me porte parfaitement bien. Je ſuis au reſte, ajoûta-t'il, infiniment obligé à Votre Majeſté du deſir qu'elle a de me rendre heureux, & de ſonger même à me former un établiſſement. Si jamais j'en viens juſqu'à me vouloir marier, je vous jure, Sire, que je m'en raporterai uniquement à votre choix. Parlons d'autres choſes, la Forêt, interrompis-je, il n'eſt pas encore tems de ſonger à cela. Ce ſera quand vous voudrez, reprit le Roi, de fort bonne grace,

vous savez les Priviléges que donnent la Robe que vous avez, ainsi vous n'aurez pas grand chose à me reprocher.

Le Roi s'étant retiré là-dessus, nous dînâmes, & fimes diverses réfléxions sur le petit entretien que nous venions d'avoir avec lui. Cependant la Forêt ne laissoit point passer d'après-dîner qu'il ne fit le tour des Galeries. Lidola prenoit souvent plaisir à le voir passer devant ses fenêtres : elle le conduisoit des yeux jusques à ce qu'elle le perdit de vûë. La Fille de Chambre de son côté, ne cessoit de battre la campagne pour apprendre quelque nouvelle qui leur fut avantageuse : elle vint enfin lui annoncer qu'elle venoit de rencontrer le Roi à la promenade avec l'Impératrice. La Reine conclut de-là qu'il passeroit infailliblement la nuit avec elle ; ce qui lui paroissoit d'autant plus vrai-semblable que cela ne lui avoit jamais manqué, & sans hésiter sur ce qu'elle devoit faire, elle chargea sa Suivante de tâcher de rencontrer la Forêt, & de lui signifier en passant qu'elle l'attendoit à 11. heures.

La jeune Fille ne fût pas long-tems à exécuter ſa commiſſion, elle le rencontra près de-là qu'il revenoit ſur ſes pas; elle s'aprocha de lui le plus qu'elle pût, & lui dit en paſſant : Venez nous voir à une heure avant minuit. Je n'oſe pas dire la joye qu'il eut à l'oüie de ces agréables paroles, j'aurois peur, ou d'en dire trop pour être crû, ou de n'en pas dire aſſez pour donner une juſte idée de ſe tranſports. Il acheva ſa tournée en ſ peu de tems, & avec ſi peu d'atten- tion à ce qu'il faiſoit, qu'il fut che lui avant que de s'en apercevoir. I ſeroit inutile de dire qu'il ne ſonge point, il ne voulut pas ſeulemen que je lui en parlaſſe. Le peu d momens qui lui reſtoient, furent em ployez à la toilette, il conſulta cen fois ſon miroir, qui n'étant que d'a cier poli, lui donna de l'apréhenſio qu'il n'eut pas bien vû toutes ſes ta ches. Il ſe lava preſque tout le cor d'eau de ſenteur, ſe coupa & relev ſes mouſtaches, il peigna & repeign ſon poil noir, & ſe trouvant enf auſſi beau qu'Adonis, il me ſouhai le bon ſoir & s'en alla. La ſuivan

faisoit sentinelle ; aussi-tôt qu'elle le vît paroître, elle le tira dans l'Antichambre, où il n'y avoit point de clarté, & lui dit de se glisser dans l'apartement de sa Maîtresse.

Lidola étoit couchée dans un lit parfumé, qui embaumoit toute la maison : elle avoit une coëffure négligée, la gorge nuë, le sein gauche découvert, les bras libres, & étoit dans la posture d'une personne assoupie, mais qui n'avoit rien moins que sommeil. La Forêt fit si peu de bruit à son arrivée, qu'elle ne s'en aperçût pas : l'aspect imprévû de tant de graces le rendirent presque immobile ; ses yeux même fixez sur le corps de cette charmante Vénus, étoient restez sans mouvement. Un desir caché, & sur lequel il étoit incapable de faire la moindre réfléxion, le fit pourtant avancer de quelques pas pour l'envisager de plus près : c'étoit comme un aimant, qui l'attiroit d'une maniere imperceptible, & dont la vertu étoit si efficace, qu'il s'y seroit enfin collé malgré ses efforts. Cette adorable beauté ouvrant cependant casuellement les yeux, parut extrêmement

étonnée de voir ſon Amant ſi près de ſon lit. Elle en rougit, & s'étant miſe ſur ſon ſéant, & couverte d'un Voile, qui étoit à portée ſur une Chaiſe : Vous m'avez ſurpriſe, lui dit-elle, & vous avez aparemment vû des choſes que vous ne deviez pas voir. Oui, Madame, reprit-il, le Deſtin a voulu, & non pas vous, que j'aye eu occaſion de contempler des beautez qui ont penſé m'extaſier. Cela ne rabattra pourtant rien du reſpect que je vous dois, quoiqu'il ait augmenté infiniment une paſſion, que je ne croyois pas pouvoir aller plus avant. Vous mériteriez pourtant d'être puni, reprit la Belle, de ne m'avoir pas donné d'abord des ſignes de votre préſence. Mais pourquoi venez-vous ſi-tôt, il doit faire encore grand jour, & je ne vous avois apointé que pour onze heures. Vous prenez le change, répondit la Forêt, & vous me reprochez ma lenteur ; je ſuis pourtant venu à mon tems, mais vous ne comptez pas ce que j'ai déja été ici. Vous vous trompez, reprit la Reine, conſultez votre Montre, elle vous aprendra que vous avez tort de me

résister. Je n'ai point de montre, dit la Forêt, & je n'en ai même que faire : dans ces sortes d'occasions, ma tête est une Horloge à minutes, je n'y manquerois pas d'un moment. Vous n'avez point de montre, repartit Lidola, cela est surprenant que vous soyez privé des Bijoux, dont vous-même faites part aux autres. Si j'avoit le talent de faire de si jolies Machines, je ne voudrois pas qu'il fut dit, que je n'en aurois pas une à mon usage, & une autre au service de ma Maitresse. Ce compliment mortifia un peu notre François ; il connut fort bien à quoi aboutissoit ce reproche, & enrageoit de ne l'avoir pas prévenu. La Reine, qui le vit embarrassé, ne trouva pas bon de le laisser davantage en peine. Je raille, dit-elle, la Forêt, & il semble que vous cherchiez à me repondre sérieusement : assoïez-vous sur mon lit, continua-t'elle, le tems est précieux, ne le passons point inutilement. En même tems elle voulut lui empoigner les mains, mais l'Amour la rendit si foible, qu'un soûpir qui échapa à notre passionné Amant, lui jetta la tête

sur son chevet. Les choses prenoient un beau train, ces deux jeunes cœurs ne doutoient pas que le moment de leur felicité ne fut sur le point d'éclore ; mais la fortune envieuse de leur bonheur, changea en un instant toutes leurs espérances en de mortelles inquiétudes.

Le Roi aimoit Lidola, la violence qu'il s'étoit faite de ne la pas voir depuis si long-tems, lui étoit à charge ; il ne pouvoit plus la suporter, & le bruit qu'elle avoit fait courir de nouveau de son indisposition, augmentant son inquiétude, il résolut de lui tenir compagnie cette nuit-là. La Suivante, qui se tenoit toûjours à la jalousie, entendant de loin un bruit confus comme d'une troupe de monde, entra d'abord dans le doute, parce qu'il n'étoit encore minuit, & que le Roi ne se couchoit jamais avant ce tems-là : enfin voyant aprocher ce train, elle vint avec précipitation donner l'allarme au quartier. Tout est perdu, Madame, s'écria-t'elle, voici le Roi à dix pas d'ici. Quelques échaufez que fussent nos deux Amans, le sang leur glaça incontinent dans

ſes veines. La Forêt ne ſavoit que devenir : il faloit prendre conſeil ſur le champ ; on réſolut promptement de le faire paſſer dans un Cabinet qui répondoit à cette Chambre. A peine y étoit-il entré qu'un Domeſtique, qui avoit pris les devans, heurta : la Femme de Chambre ſe contenta de le faire attendre autant de tems qu'elle jugeoit qu'il lui en auroit fallu pour ſe lever, & ces ſortes de Viſites étant arrivées plus d'une fois, elle ne fit aucun ſemblant d'en être ſurpriſe. Comme le Roi ſuivoit de près, il entra dans le même inſtant que la porte venoit d'être ouverte. La Reine qui l'entendoit venir, n'eut pas beaucoup de peine à faire la figure d'une perſonne incommodée : la crainte où elle étoit, & pour elle & pour le Galant, n'y contribuoit pas peu : & le Roi de ſon côté, ſe perſuadant qu'elle n'étoit pas des mieux, n'eut pas le moindre ſoupçon de la voir plus défaite qu'à l'ordinaire. Il lui fit plus de careſſes que jamais, & lui dit que nonobſtant le mauvais état où il la voyoit, il prétendoit de paſſer la nuit avec elle. Sire, repartit

Lidola, vous me faites bien de l'honneur, mais je ne ſuis guere en état de donner ni de prendre du plaiſir, j'apréhende que la moindre agitation ne me faſſe du mal, & je crois que j'ai beſoin de repos. Je ne veux point vous incommoder, repliqua le Roi, ſi vous ne pouvez pas ſouffrir ma compagnie, je paſſerai dans ce Cabinet; il y a un Pavillon, je pourrai me mettre deſſus, ayant reſolu de reſter cette nuit ici. Cette réponſe, que la Belle n'attendoit pas, l'allarme, elle lui fit d'abord des excuſes de la froideur qu'elle lui avoit témoignée, dont elle attribuoit la cauſe à ſon mal, & ſe mit à ſon tour à lui faire des amitiez, le priant bien fort de ſe faire deshabiller.

Auſſi-tôt qu'il fut couché, & les Domeſtiques partis, la Femme de Chambre trouva le moyen d'entrer dans le Cabinet, pour conſulter avec le priſonnier, de quel biais on devoit s'y prendre pour le mettre en liberté: mais elle fut fort ſurpriſe de ne l'y pas trouver. Il n'y avoit point de porte que celle par où elle étoit paſſée, & les fenêtres qui étoient fer-

mées, ne paroiſſoient point avoir été ouvertes. Pendant qu'elle s'occupoit à renverſer le Lit & les autres Meubles de cet Apartement, l'embarras où étoit la Dame, par raport à ſon Amant, lui fit apeller ſa Fille de Chambre, pour lui en demander des nouvelles, ſous prétexte de lui faire relever ſon oreiller, & lui demander un peu à boire ; mais elle fut hors de peine, dès qu'elle entendit qu'il avoit diſparu, ſans ſavoir pourtant de quelle maniére ; de ſorte qu'elle dormit aſſez tranquillement le reſte de la nuit. La Forêt de ſon côté, s'étant flâté que le Roi n'étoit venu-là que pour un moment, s'étoit par proviſion enfermé dans les lieux. Il fut extrêmement trompé lorſque peu de tems après il entendit qu'il vouloit paſſer la nuit avec ſa Femme, ou du moins dans le Cabinet où il étoit, au cas qu'elle ne le pût pas ſouffrir auprès d'elle. Ce fut alors, à ce qu'il m'a avoué depuis, plus d'une fois, qu'il fut ſaiſi d'une frayeur à laquelle il n'avoit jamais ſenti de pareille. Il ne pouvoit pas repaſſer par la Chambre où étoit le Roi, ſans riſquer d'en être

vû, il croyoit garnies de barres de fer toutes les fenêtres de cet Apartement, outre qu'il étoit à craindre qu'il ne fit du bruit en les ouvrant, & encore davantage en se jettant dans le Canal, sur lequel ce Cabinet répondoit. Ayant repassé toutes ces raisons au plus vîte, il ne trouva point de meilleur expédient, que de se laisser couler dans l'eau par le trou de la garderobe où il étoit, & de se sauver ainsi à la nage.

Par bonheur pour lui, la Chambre où je couchois étoit basse, & regardoit d'un côté sur le dehors; il vint fraper du doigt à l'une de mes fenêtres. Je me doutai d'abord que les affaires n'alloient pas bien; je me levai sur le champ, & lui ayant ouvert, il sauta promptement par dessus, se deshabilla de même, & se mit au lit, où il me fit au plus juste le détail de ses Avantures nocturnes. Vous voyez, lui dis-je, mon cher Enfant, comment l'Amour & la Fortune vous jouënt: ils sont rarement d'intelligence; & s'ils s'accordent, c'est pour nous tromper après doublement. Croyez-moi, abandonnez un parti si dange-

reux ; je vous l'ai déja dit, vous joüez aſſûrément à vous perdre. Ne m'en parlez point, me répondit-il, elle en vaut la peine ; & moyennant que je la puiſſe ſeulement baiſer une fois, je ne me ſoucie plus de mourir. Ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt que je ne ſai comment la ſatisfaire : elle me demande une Montre, & je n'en ai point de prête à lui donner ; il me faut au moins huit jours, pour achever celle que nous avons entre les mains. Elle vous demande une Montre, repris-je ; voilà qui ſent bien ſon Amour intéreſſé ; & quand cela ne ſeroit pas, comment voulez-vous qu'elle s'en ſerve ? Le Roi, qui le ſaura d'abord, voudra auſſi ſavoir où elle l'a priſe ; le myſtére ſe découvrira, & adieu les deux Amans. Vous avez ma foi raiſon, me dit mon ami, je ne penſois pas ſi loin : mais enfin il faut l'achever ; entre-ci & là nous trouverons quelque expédient, qui nous tirera d'affaire : l'Amour eſt trop ingénieux, pour nous laiſſer en ſi beau chemin.

En même temps cinq ou ſix grands coups du baſſin de notre Horloge, que l'on donna avec beaucoup de pré-

cipitation, nous firent bien fort tressaillir : nous ne pouvions nous imaginer ce que cela vouloit dire, & nous ne songions pas que nous-mêmes avions conseillé au Roi de donner ordre que l'on se servit de ce moyen, à l'imitation des Européens, pour donner l'allarme, & avertir les Habitans du Canton, qu'il se passoit quelque chose au desavantage du Quartier, afin qu'ils y courussent unanimement, & tâchassent à y aporter du remede. Un homme qui passa immédiatement après, criant au feu de toute sa force, nous tira de cette peine, & nous jetta dans une nouvelle. Ne sachant où cet inconvénient étoit arrivé, nous sautâmes à bas du lit, & passâmes chacun une méchante robe, que nous ceignîmes étroitement autour du corps, dans le dessein d'agir vigoureusement avec les autres ; & étant sortis nous remarquâmes incontinent que c'étoit la Maison de la Reine Lidola qui brûloit. On aporta des échelles de toutes parts, & à force d'eau, qui étoit là à discrétion, on empêcha que la flâme n'anticipât sur les Apartemens voisins : de sorte que le dommage ne

fut pas fort conſidérable. Comme le feu avoit commencé dans le Cabinet où la Forêt s'étoit caché, nous ne doutâmes point que la Femme de Chambre, en le cherchant, n'eût fait tomber quelque étincelle dans le Pavillon, ou ſur quelqu'autre meuble de matiere combuſtible, qui avoit été cauſe de cet embraſement. Cependant le Roi s'étoit retiré, auſſi-tôt qu'un Domeſtique lui en eût annoncé la nouvelle. Nous fûmes ſur le champ lui en témoigner notre chagrin ; mais il ne s'en fit que rire, & nous dit que la peur, ni la perte ne meritoient point notre compliment, ſur tout à l'égard d'un homme de ſon naturel, à qui rien n'étoit capable d'aporter le moindre trouble. La Reine ne fut pas bien revenuë de la peur que ce fâcheux embraſement lui avoit cauſée, qu'elle mit la main à la plume, & traça un ſecond Billet, dont voici à peu près la teneur.

Billet à la Forêt.

Ma Femme de Chambre a déja été en campagne ; je ſai votre retraite, & je

me doute bien des moyens dont vous vous êtes ſervis pour la favoriſer. La conjoncture étoit dangereuſe, elle m'a pour le moins autant allarmée que vous : le feu qui a pris enſuite à mon Cabinet, par l'imprudence de mes gens, n'étoit rien en comparaiſon. Que cela ne vous rebute pourtant pas, nous ſerons plus heureux une autre fois. Soyez conſtant & tranquille. Je vous ferai avertir lorſqu'il en ſera tems, & je prendrai ſi-bien mes précautions, qu'à notre premiere vûë, je me flâte d'avoir l'occaſion de vous témoigner dans les formes que je ſuis véritablement votre Amie, LIDOLA.

Il ne fut pas difficile à la Meſſagere d'amour de faire gliſſer ce billet dans la main de notre amant ; il manquoit rarement de paſſer au déjeûner, à midi & le ſoir, devant la maiſon de ſa Maîtreſſe ; elle pouvoit le rencontrer, & lui parler quand elle vouloit ; parce qu'on n'y regarde pas-là de ſi près. Cependant la Forêt s'étoit mis fort ſérieuſement après ſa montre, & il y travailla avec tant de zéle, qu'elle étoit prête au cinquiéme jour. Elle étoit extrêmement mignonne, la gravu-

re de la boëte étoit belle en perfection, & l'étui ne cédoit en rien à l'ouvrage de dedans. Le soir ne fut pas bien venu, qu'il sortit avec sa Machine en poche ; & ayant rencontré celle qu'il cherchoit, il la lui mit dans la main, avec priere de la donner de sa part à la Reine, dans les bonnes graces de laquelle il se recommandoit toûjours. Si jamais personne a témoigné de la joye, ce fut Lidola, à la vûë de cette jolie montre : nous avons sçû qu'elle la baisa mille fois, & se félicita elle-même d'avoir si bien réüssi dans son intrigue.

Au lieu que ce beau gage de l'amour de la Forêt, dût hâter le bonheur qu'il en attendoit pour récompense, il n'entendoit absolument plus parler de rien : la Femme de Chambre, qui le cherchoit autrefois avec empressement, affectoit d'éviter sa rencontre ; elle le fuyoit d'aussi loin qu'elle le voyoit venir. Ce procédé lui donna de l'inquiétude ; & comme il n'avoit aucun lieu de soupçonner la Dame, il s'imagina que cette fille s'étoit choquée, de voir sa Maitresse

ſi bien récompenſée, là où elle n'avoit, pour ainſi dire, encore eu rien, en comparaiſon des peines qu'elle avoit priſes. Enfin quelque tems après, & lorſqu'il ne penſoit preſque plus à rien, il fut tout étonné que cette même fille l'aborda en un endroit où il n'y avoit point de témoins, & après avoir lâché un ſoupir : On vous trompe miſérablement, lui dit-elle, j'ai aſſûrément pitié de vous, & je déteſte hautement l'injuſte procédé de ma Maîtreſſe. Tout ce qu'elle a fait juſqu'à préſent, n'a été que pour vous arracher une montre des mains ; préſentement qu'elle l'a, elle m'a ordonné de vous dire qu'elle voit trop de difficulté & de danger à vous recevoir chez elle, qu'elle en eſt au deſeſpoir, que la douleur qu'elle en ſent eſt inexprimable, qu'il faut qu'elle en meure de chagrin, & quantité d'autres chanſons, qui ne ſont proprement que des défaites.

Le Roi, pourſuivit-elle, fut hier chez nous, en cauſant il entendit le mouvement de la montre, auſſi-tôt il demanda ce que c'étoit, on ne pût pas s'empêcher de le lui dire, il en

parut ſurpris, & voulut ſavoir comment Madame étoit parvenuë à ce bijou. Il s'en fallut peu que l'ingrate, comme elle me l'a avoüé elle-même, ne vous accuſât de la lui avoir envoyée, dans le deſſein de vous ſervir de ce moyen-là dans la ſuite, pour tâcher de la corrompre, & que vous avez même déja eſſayé de le faire : mais de peur de s'embarquer dans une affaire, où elle auroit peut-être couru autant de riſque que vous, ou du moins être en hazard de rendre la montre, elle lui dit que je l'avois trouvée, & que c'étoit de moi qu'elle la tenoit. Là-deſſus on m'apelle, & l'on me demanda ſi cela n'étoit pas véritable : les ſignes d'œil que l'on me faiſoit à chaque parole, me firent bien voir que l'on étoit dans l'embarras, & qu'il falloit par tout répondre *Amen*. Hé bien, ſi cela eſt, reprit le Roi, je ſai à qui elle eſt, il eſt juſte de la lui reſtituer. Je l'ai déja voulu faire, interrompit la Reine : d'abord que ma fille l'eut trouvé, je me doutai bien qu'elle devoit apartenir à ces Etrangers, qui vous ont fait la votre, je la leur ren-

voyai dans le moment : mais quand ma ſervante eut dit de qui elle venoit, ils proteſterent qu'ils ne la reprendroient jamais, & que leur deſſein étoit même d'en faire pour l'Impératrice, & pour toutes les autres Reines. Voilà, ajoûta la Fille de Chambre, comme les choſes ſe ſont paſſées : Vous pouvez eſpérer quelque récompenſe de votre préſent ; mais je ne penſe pas que vous en receviez aucun de votre vie. Il ſuffit, dit la Forêt, je vous remercie, ma chere enfant ; je m'en ſouviendrai ſans doute, & je prendrai mes meſures là-deſſus

C'étoit alors après ſoupé, ainſi la Forêt ne tarda guéres à ſe rendre dans ſa chambre : il alla ſe coucher ſans rien dire. Vous êtes rêveur, mon ami, lui dis-je, qu'avez-vous ? les affaires ne vont-elles pas à ſouhait ? Non, certes qu'elles n'y vont pas, me répondit-il, je viens d'aprendre ce qui ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit : & là-deſſus il ſe mit à me raconter tout ce que cette fille lui avoit dit. Hé bien, interrompis-je, ne vous l'avois-je pas bien dit ? Vous en ſortez pourtant encore à meilleur marché que

je ne pensois. Mais après tout, voyez-vous bien les conséquences de cette affaire ; c'est que vous voilà embarqué dans la nécessité de faire au plus vîte des montres pour toutes les femmes du Roi, sous peine d'encourir leur disgrace, & peut-être même la haine de ce Monarque, qui pourroit bien vous soupçonner, si vous y manquiez, d'avoir voulu en donner dans la vûë de la plus belle de ses épouses : à quoi le moindre bruit de vous avoir vû à heure induë dehors, ou dans l'eau, ou entrer par notre fenêtre, si tant est qu'il y ait quelqu'un qui en ait le moindre vent, pourroit beaucoup contribuer. Le Diable soit des femmes, dit-il alors en colere ; jamais je ne me fierai à aucune, de quelque qualité qu'elle soit. Tout beau, repartis-je, vos emportemens ne remédieront à rien : je vois bien ce qu'il est question de faire, pour avoir du moins un peu de relâche, il faut prier le Roi de nous permettre d'aller passer l'Eté à notre premier Village, & nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire.

Le lendemain le Roi vint à son

ordinaire, voir à quoi nous nous occupions, il nous railla de l'avanture de la montre. La Forêt confirma tout ce que la Femme de Chambre en avoit dit : mais il ajoûta qu'à cause qu'il faisoit chaud, & qu'il travailloit plus volontiers en Hyver que dans la belle Saison, il desiroit bien que Sa Majesté agréât que nous allassions passer quelques mois dans notre ancien Canton. De tout mon cœur, dit le Roi, & après avoir ordonné que l'on nous donnât cent Piéces, il nous souhaita un heureux Voyage. Nous allâmes aussi-tôt faire nos adieux. Le Cuisinier entr'autres, avec lequel nous étions parfaitement bien, fut un de ceux ausquels nous crûmes devoir accoler la botte. Cet homme parut interdit à l'ouverture que nous lui fimes de notre resolution. Nous prîmes cela, l'un & l'autre, comme un effet de son amitié, & de la crainte qu'il avoit de nous perdre pour long-tems; mais nous fûmes fort surpris, lorsqu'ouvrant enfin la bouche il nous dit, avec des marques de son grand étonnement : Vous vous en allez, Messieurs; pensez-vous bien à ce que vous

faites ? Savez-vous ce que l'on dit de vous, ou ne le sçavez-vous pas ? A Dieu ne plaise, que je vous soupçonne de la moindre mauvaise action ; vous ne m'en avez jamais donné l'occasion, & vous n'en avez aucun sujet que je sache, mais tout le monde ne vous connoît pas comme moi. Si vous m'en croyez, vous vous justifierez avant que de changer de Canton ; autrement vous courez risque de passer véritablement pour des Incendiaires : ceux qui ont répandu ce bruit, triompheront en votre absence ; & qui sait si ceux qui en doutent à l'heure qu'il est n'y ajoûteront pas alors foi. Comment Incendiaires, repris-je ? Est-ce que l'on nous accuse de vouloir tout brûler avant que de nous en aller ? Non, répondit-il ; mais on prétend que la Forêt est celui qui a mis le feu à la Maison de la Reine Lidola. Nous vous sommes fort obligez, lui dis-je, de votre bon avertissement, & nous allons de ce pas nous informer de la cause d'une injure si mal fondée : je ne pense pas qu'il nous soit mal-aisé de nous en purger. Aussitot que nous fûmes sortis : Je parie,

dis-je à mon camarade, que quelqu'un vous a vû revenir au logis à heure induë, la nuit de l'embrasement que nous avons eu ici, & que c'est de-là que quelque mal-intentionné aura tiré cette conclusion à votre désavantage. Allons chez le Roi, poursuivis-je, faisons-lui-en ouverture, nous verrons un peu ce qu'il en dira.

Aussi-tôt que ce Monarque nous vit : Qu'y a-t'il, nous dit-il, mes chers Amis, ne vous a-t'on pas compté les Deniers que je vous ai assignez, ou en avez-vous besoin de davantage ? Que vous manque-t'il ? dites-le moi hardiment, je vous en conjure. Nous n'avons besoin de rien, Sire, interrompis-je, que de la continuation de vos bonnes graces ; mais ce que nous venons d'aprendre, nous désole, & nous resterons inconsolables à vos pieds, jusques à ce que votre Majesté nous ait fait donner satisfaction. On nous accuse d'avoir voulu réduire le Canton Royal en cendre : si nous sommes coupables, nous méritons d'être châtiez ; sinon la calomnie est atroce, & nous espérons de votre clémence que celui qui l'a
inventée

inventée en ſera puni exemplairement. Bagatelles, dit le Roi, j'ai ſçû cela il y a pluſi eurs jours, mais j'en ai fait ſi peu de cas, que je n'ai pas daigné vous en parler. Cependant pour vous contenter, je m'en vais en faire lever des informations au plus vîte. En effet, ceux qui eurent cette commiſſion, s'en acquitérent avec tant de diligence, que de l'un à l'autre, on parvint dans une heure de tems à la connoiſſance de celui qui avoit le premier inventé ce menſonge, & qui étoit un des Ecuyers du Roi, homme de probité, ſage & d'une modeſtie exemplaire.

Le Roi voulut bien à notre ſollicitation, le faire venir devant lui en notre preſence, & lui ayant demandé ce qui l'avoit pouſſé à proférer des paroles ſi préjudiciables à notre honneur. J'avois, Sire, dit-il, été quelques jours un peu indiſpoſé; le Médecin de la Cour, que je conſultai, m'ordonna de prendre Médecine, ce brûvage m'avoit éprouvé, & il operoit encore trente-ſix heures après: étant donc obligé de me relever la nuit, pour ſatisfaire aux néceſſitez de

la Nature, j'entendis un grand bruit dans le Canal, ſur lequel ma chambre regarde, à l'entrée du Canton voiſin. La curioſité de ſavoir ce que c'étoit, me fit mettre la tête à la fenêtre, & comme il ne faiſoit pas fort obſcur, j'aviſai un homme, qui ayant gagné terre, remonta ſur le bord, vis-à-vis du Pavillon de la Reine, ſecoua ſes habits, & ſe mit à courir vers le Pont du Temple : là-deſſus j'ouvre doucement ma porte, je me mets après à toutes jambes, & l'ayant obſervé de loin, juſques à côté du Sénat, je vis qu'il heurta de la main à une fenêtre, & que quelqu'un la lui ayant peu après ouverte, il entra par-là dans la Maiſon. Je ſavois que c'étoit l'apartement de ces Meſſieurs, leur taille, & un certain air qui leur eſt aſſez particulier, ne m'étoit pas inconnu : un peu après la demeure de Lidola étoit en feu. Je demande, Sire, continua-t'il, ſi après tant de circonſtances, mes conjectures étoient ſi mal fondées, & ſi de plus habiles que moi n'y auroient pas été trompez ? Il y avoit-là de l'aparence, dit le Roi, je l'avouë, cependant il en

faut plus pour former une accuſatoin: mais avant que de rien décider là-deſſus, que dites-vous de cela, dit le Roi à la Forêt? Rien, Sire, répondit mon Camarade, tout ce qu'il a raconté eſt véritable, la concluſion ſeule qu'il en tire eſt fauſſe, ainſi je n'ai à lui reprocher que de n'avoir pas eu aſſez de charité. Mon Camarade, Sire, continua-t'il, eſt Aſtronome, c'eſt ce que vous n'ignorez pas, il m'a apris depuis quelque tems à connoître les principales Etoiles: le deſir que j'ai de me perfectionner dans cette Science, me fait ſouvent lever la nuit, pour voir ſi le Ciel eſt ſerain, & alors je vais faire un tour dans l'un des quatre Cantons, parce que les Bâtimens y étant plus bas que dans celui-ci, ils me dérobent moins la vûë des Aſtres. J'étois ſorti ce ſoir-là pour les mêmes fins, deſorte qu'ayant jetté les yeux ſur Sirius & Procion, & voulant en marchant en obſerver & la ſituation & la diſtance, je m'allai malheureuſement précipiter dans le Canal ſans y penſer. Etourdi comme j'étois de cette chûte inopinée, je reſtai quelque tems à me reconnoître,

& ne laiſſois pas de nager, ſans ſavoir où je butois ; enfin j'atrapai le bord, où cet honnête homme m'a vû, & où je pris à grands pas, le chemin le plus direct de ma Chambre, dans laquelle j'entrai par la Fenêtre, tant pour ne point éveiller nos gens, que pour ne me point montrer dans un équipage, qui les auroit ſans doute fait rire. Vous voyez, Sire, que nous convenons parfaitement bien dans nos dépoſitions, mais que la cauſe de mon immerſion eſt bien autre que celle que Monſieur l'Ecuyer lui avoit attribuée ; j'eſpere qu'après cela il ſera ſuffiſamment convaincu de mon innocence. Je ſuis fâché que ce malheur ait donné lieu à un ſi mauvais jugement contre moi. Mon ſort, à proprement parler, en eſt la cauſe, c'eſt pourquoi je ne lui en veux point de mal. Je vous ſuis obligé, reprit l'Ecuyer, & je vous demande pardon de l'offenſe que je vous ai faite ; j'en ai du regret aſſurément : je vois bien que j'ai été trop précipité dans cette rencontre : cela m'aprend à être plus retenu une autrefois. Etes-vous donc tous deux contens ? dit le Roi. Oüi,

Sire, repondirent-ils. Hé bien, poursuivit-il, donnez-vous la main, & qu'il n'en ſoit plus jamais parlé. Là-deſſus nous prîmes de nouveau congé, & nous nous retirâmes contens comme des Rois, la Forêt de ſa préſence d'eſprit, & moi des honnêtetez de notre Prince, & de ce que nous nous étions tirez d'affaire à ſi bon marché.

Le lendemain nous partîmes, ſans prendre autre choſe que chacun une Robe, & quelques bagatelles, dont nous crûmes avoir abſolument beſoin. Nous avions de l'argent, nous étions connus, & le monde eſt-là fort hoſpitalier: ainſi nous n'avions que faire d'aprehender de paſſer mal notre tems. Le Roi cependant ſe ſouvint qu'il ne nous avoit pas demandé de quelle Voiture nous avions deſſein de nous ſervir: il envoya un Domeſtique après nous, pour nous conjurer de diſpoſer de ce qu'il avoit de meilleur pour ſon uſage, avec menaces que ſi nous ne le faiſions pas, il ne ſeroit point content de nous. Nous étions à une demi-lieuë de-là, lorſque ce Meſſager nous atteignît: il vouloit de toute

force nous obliger à retourner ſur nos pas, ou à lui dire comment nous voulions être menez, en char, ou en gondole, afin qu'il nous fit accommoder ſur le champ; ajoutant à chaque parole, que c'étoit la volonté de Sa Majeſté. Nous le remerciâmes de ſes honnêtetez, & le priâmes de raporter au Roi, que nous avions de la confuſion de la maniere obligeante dont il en uſoit avec nous, que nous profiterions volontiers des offres qu'il avoit la bonté de nous faire, mais que nous avions envie de nous promener, & de ne point paſſer de Village, ſans y reſter aſſez de tems pour faire connoiſſance avec le Juge ou le Prêtre. Cette réponſe ne contentoit point notre homme, qui ne nous quittoit qu'avec regret, de peur, peut-être, que le Roi ne crût qu'il s'étoit mal acquitté de ſa commiſſion.

On peut juger par cet échantillon, afin que je le diſe en paſſant, ſi nous avions ſujet de nous plaindre de notre ſort, & ſi, excepté la fâcheuſe affaire de mon camarade, nous n'étions pas en effet heureux. Ce n'étoit pas ſeulement à la Cour, où l'on avoit

des égards particuliers pour nous, nous ne passâmes nulle part dans notre route, que tout le monde ne s'empressât à nous faire civilité ; on eût dit, qu'il y avoit un ordre exprès de nous recevoir comme les premiers du Royaume.

Enfin, le dix-septiéme jour après notre départ, nous fumes émerveillez de rencontrer deux Domestiques de notre Juge & de notre Prêtre, avec une canouë chargée de poiles, de hoyaux, de piques, de haches, d'arcs & d'habits, avec les vivres nécessaires pour faire le voyage de la traite au cuivre. Ils nous raconterent, comment ces Messieurs s'étoient mis dans la tête de nous prier de leur faire une autre Horloge, beaucoup plus grosse que la premiere, avec une cloche à proportion, dont ils vouloient faire present au Satrape de leur Gouvernement, afin de le porter par-là plus aisément à leur accorder à chacun pour leurs fils une de ses filles, qui, suivant ce qu'ils en disoient, devoient être des Beautez achevées. Et comme il falloit beaucoup de cuivre pour cela, ils les envoyoient aux

Mines pour en troquer contre ce qu'ils leur avoient donné à y porter. Ils étoient fournis de très-bonnes provisions, & on leur avoit permis de rester autant de tems qu'ils voudroient à leur Voyage. Cette nouvelle n'augmenta pas peu le chagrin de mon Camarade, il me le témoigna sur le champ. Comment, dit-il, je me sauve d'un endroit pour éviter le travail continuel, où l'on me veut engager, & l'on m'en prépare d'autre dans celui où je venois chercher du repos, j'aimerois mieux que le Diable eût emporté la Nation, que de donner un coup de Lime davantage pour eux. Encore, si on y amassoit quelque chose, que nous pûssions transporter chez nous, au cas que nous en trouvassions un jour la commodité; mais toute notre récompense se borne à un morceau de Métal, qui ne vaut que quinze sols la livre en Europe. Retournons-nous-en plûtôt, j'aime mieux hazarder cent vies, si je les avois, poursuivit-il, pour repasser par-là où nous sommes venus, & tâcher de retourner en notre Païs, que de rester ici davantage.

Vous n'y penſez pas, la Forêt, lui répondis-je, & vous n'examinez pas bien les obſtacles que nous aurions à ſurmonter. Nous avions de grands avantages, lorſque nous ſommes venus, que nous n'avons pas à cette heure. Nous étions trois, tous pourvûs d'armes à feu, & la néceſſité nous preſſoit : c'eſt toute autre choſe à l'heure qu'il eſt. Croyez-moi, mon Ami, demeurons-là où nous ſommes; c'eſt à faire à nous occuper une partie du jour, nous en ſerons d'autant plus aimez, & auſſi-bien on ne peut pas être toûjours ſans rien faire. En quelque endroit que nous ſoyons, nous ne pouvons avoir que la vie & le vétement, nous l'avons ici au double. N'imitons point ceux de notre Nation, qui par leur humeur changeante ne ſauroient reſter-là où ils ſont. Nous ne ſerons pas loin d'ici que nous ne nous repentions d'avoir fait la folie. Enfin, je m'étendis au long & au large, ſur les difficultez qui s'opoſoient à notre retour : mais tout cela fut inutile. Il me dit tout net qu'il s'en iroit ſeul, ſi je m'opiniâtrois à ne le point vouloir ſuivre.

Hé bien donc, lui dis-je, puisque vous êtes inéxorable, & que d'autre part j'ai résolu de ne vous point abandonner, il faut prendre l'occasion de ce Batteau par les cheveux, & tenter de nous en servir, pour échaper par la Caverne affreuse; car c'est ainsi qu'ils apellent encore l'endroit par où leur premier Roi prétendoit, que la Terre l'avoit enfanté, comme je l'ai dit plus haut.

Pendant que nous formions ce dessein, nos deux Manans s'impatientoient de voir la fin de notre Dialogue. Je leur dis, que nous avions eu quelque différent sur ce que nous devions faire, retourner au Village, ou aller avec eux aux Mines de Cuivre, où nous n'avions point encore été, & que le résultat en étoit que nous leur tiendrions compagnie. Ils en témoignérent bien de la joye, & pour leur en donner davantage, nous résolûmes d'aller au premier canton acheter quelques flâcons des meilleures Liqueurs qu'il y auroit; nous prîmes même encore quelques Vivres, mais nous les persuadâmes en même tems de tirer vers la Riviére, sous

prétexte que ne l'ayant vûë qu'en un endroit, nous desirions d'en examiner les rivages depuis le bas jusqu'au haut : les assurant au reste que nous leur aiderions alternativement à tirer & à ramer, & leur fournirions toutes les choses dont nous aurions besoin, si le courant de l'eau, qui n'étoit pourtant pas-là fort rapide, parce que tout le Païs est presque de niveau, retardoit notre voyage de quelques jours. Les pauvres garçons consentirent à tout ce que nous leur proposâmes ; il n'y avoit qu'une difficulté qui les embarrassoit un peu, c'est qu'étant l'un & l'autre d'un canton à quelques milles de-là, ils avoient fait état d'y passer pour embrasser leurs parens. Je leur fis d'abord comprendre, que bien loin d'interrompre leur dessein, nous le leur faciliterions. Partez, leur dis-je, dès à présent, allez passer deux ou trois jours chez vous, cependant nous avancerons chemin à petites journées, & ensuite vous tirerez vers le courant, où vous nous rateindrez bien-tôt. Ils furent charmez de ma complaisance, & moi ravi de n'être pas obligé de

penſer aux moyens de nous en défaire d'une autre maniére.

CHAPITRE XII.

L'Auteur quitte ce beau Païs. Les moyens dont il ſe ſervit pour en ſortir : il retrouve au bord de la Mer, une partie de l'Equipage avec lequel il avoit échoué ſur les Côtes de ce Continent, &c.

AUſſi-tôt que ces bonnes gens nous eurent quittez, nous prîmes notre cours vers la Riviere, demeurant toûjours dans les diviſions des Cantons, où il n'y avoit point de Maiſons. Je ne ſçai ſi ce fut deux jours que nous reſtâmes en chemin, mais il n'étoit pas loin de minuit, lorſque nous nous trouvâmes un ſoir au bout des Canaux. Nous n'avions pas ſongé, & perſonne ne nous en avoit inſtruit, qu'au bout de chaque Canal il y a une Ecluſe, qui ſert à y tenir l'eau de la hauteur qu'on la veut. Ce maudit paſſage nous allarma, nous

fûmes près d'une heure occupez, avant que d'avoir découvert comme il en falloit ouvrir les portes. Ce fut d'autre part un bonheur pour nous, que les Eaux d'un & d'autre côté, ne se surpassoient pas de deux pouces en hauteur : si la différence avoit été grande, nous n'aurions jamais pû en sortir. Nous nous tirâmes enfin d'affaire, mais aussi nous étions las comme des Chiens : cependant il falloit passer outre. Le coup auroit été hazardeux à exécuter de jour, parce qu'il n'étoit permis à personne d'entrer dans cette Riviére, sans la permission des Juges, tant à cause de la Pêche, que pour observer les Loix, qui défendent aux Habitans de passer les bornes de leur Païs : au lieu que de nuit, il n'y avoit, sembloit-il, aucun danger d'être seulement vûs de qui que ce fût. Nous n'avions que la profondeur de trois Cantons à passer, c'est-à-dire, de quatre milles & demi. La Forêt, animé par un plus grand zéle que moi, se trouvoit aussi plus épuisé que je ne l'étois ; je lui dis de prendre un peu de repos, puisqu'il

ſuffiſoit qu'il y en eût ſeulement un de nous deux au gouvernail.

Je pris juſtement le milieu de l'eau, & le tems étant doux & tranquille, notre batteau deſcendoit ſans qu'on y ſentît aucun mouvement. Cette tranquillité, jointe aux fatigues que nous avions été obligez de faire, me jettérent dans un aſſoupiſſement ſi grand, que je ne reſtai guéres à m'endormir, quelque effort que je fiſſe pour tenir les paupiéres ouvertes. Cependant, nous ne laiſſions pas d'avancer. De vous dire ſi nous fûmes aſſez heureux pour reſter toûjours éloignez des bords, ou ſi nous allâmes quelquefois heurter contre le rivage, c'eſt ce qui n'eſt pas en ma puiſſance; nous dormions de maniére à ne nous pas éveiller ſi facilement. Je n'ai jamais ſçû non plus au juſte, combien de tems ce ſommeil nous dura; il eſt vraiſemblable qu'il auroit aſſez duré pour nous remettre, mais le malheur voulut qu'il fut bruſquement interrompu. Un épouvantable coup que notre pauvre petit batteau alla donner contre une roche, me força à quitter la place. Je tombai d'une ſi grande roideur

ſur un banc qui étoit devant moi, que je me mutilai tout le viſage. Mon camarade en fut quitte pour s'éveiller en ſurſaut, avec la peur de ne ſavoir où il étoit, & ce que ce grand fracas vouloit dire: il avoit même oublié qu'il étoit ſur l'eau. O Dieu! qu'eſt ceci, s'écria-t'il tout d'un coup, où ſuis-je? Quoique je me fuſſe fait beaucoup de mal, je ne me pûs pas empêcher d'éclater de rire. Etes-vous-là, me dit-il? & où ſommes-nous, je vous prie? Il fait ici plus obſcur qu'en Enfer? Ne me le demandez pas, repliquai-je, je n'en ſai rien de poſitif: une choſe dont je ſuis perſuadé, c'eſt que nous venons de heurter de notre Batteau contre un endroit, qui m'a fait tomber de maniére à me caſſer la tête, ainſi je conjecture bien que nous devons être dans le creux, que nous avons à paſſer. J'étois ſi fort endormi, reprit-il, que je ne ſongeois plus que nous étions dans une Barque. Bon Dieu, qu'il fait noir ici, je croi que vous n'avez pas tort de penſer que nous ſommes ſous terre. Empoignez un Aviron, repris-je, & tâtez un peux à quoi nous ſommes de-

meurez accrochez : il faut néceſſairement que nous ſoyons arrêtez en quelque part , car je ne ſens point que nous bougions , & l'eau deſcend pourtant fort vîte , ſi je puis en croire ma main , aſſurément que le paſſage eſt ici fort étroit.

La Forêt étoit brave, mais ce gouffre épouvantable l'étonnoit, il n'oſoit preſque ſe remuër de ſa place, & il auroit déja voulu alors être reſté-là où nous étions. Quand je vis qu'il n'y avoit rien à tirer de lui, je m'avançai doucement vers le devant, & ſoit des mains, ou de la Rame, que je tenois, je reconnus que nous étions juſtement venus nous fourer entre deux pointes de rocher. Allons, allons, dis-je alors, il n'y a point de mal, nous ſommes-là où je vous ai dit, je ſens la voûte de la Montagne du bout de ma Rame. Là-deſſus, il ſe leva, mais quelques efforts que nous fiſſions, je croi que nous reſtâmes autour de trois heures à nous tirer de ce maudit piége, enſuite de quoi nous donnâmes à droite.

Tout étoit par tout plein d'Ecueils, qui provenoient ſans doute des éclats

de la Montagne, qui se détachoient de fois à autre, & qui rendoient ces passages comme impraticables. Nous ne faisions que heurter à tout moment, tantôt contre le fond, & un moment après contre les bords ; desorte qu'il auroit été avantageux pour nous que le Batteau eût été moins vîte, mais nous ne pouvions pas l'arrêter. Cependant, le passage s'étrécissoit de plus en plus, à mesure que nous avançions, & il s'étrécissoit tellement, qu'il n'y avoit plus moyen de passer. Le sang me monta alors au visage, & dans la croyance où j'étois, que nous étions absolument perdus, je pensai d'assommer la Forêt, pour me venger du mal qu'il m'avoit procuré sans nécessité. Mais je me ressouvins fort à propos que je l'avois autrefois jetté dans de semblables embaras, & que ceux-ci n'étoient même que des suites de nos miséres précédentes.

Nous voici pris, mon Ami, lui dis-je, je ne sai pas comment nous nous tirerons d'ici : Si nous avions tantôt tiré à gauche, nous nous serions sans doute mis au large, & je

ne vois pas ſi nous pourrons rebrouſ-ſer chemin, il y a loin, & le courant eſt ici trop rapide. A ces mots, il ſonde, & trouvant que ce paſſage n'avoit que trois ou quatre pieds de profondeur, il ſe deshabille ſans rien dire, & ſe jette tout d'un coup à l'eau. O Ciel! m'écriai-je, que faites-vous? Il me ſemble vous entendre tomber dans la riviere. N'ayez pas de peur, me répondit-il, la chûte eſt volontaire, je m'en vai un peu examiner la profondeur & la largeur de ce détroit. Il ne fut pas à vingt pas de-là, qu'il conjectura être au point où ces deux branches ſe réüniſſoient. Il me vint annoncer cette agréable nouvelle, & y ajoûta, que nous étions indubitablement au plus étroit. Là-deſſus, je paſſe le long des deux bords, & ayant remarqué qu'il n'y avoit que deux endroits pointus, où la roche nous empêchoit de paſſer, je me mis après à grands coups de pique & de marteau, deſorte qu'en moins de deux heures j'avois emporté l'une de ces pointes. Cet exercice, avec tout ce que nous avions déja fait, m'avoit extrêmement abattu:

nous prîmes quelques alimens pour nous donner un peu de forces, & nous nous reposâmes jusques à ce que nous fussions en état de recommencer notre travail. La Forêt, pour m'imiter, voulut abattre le reste de ce qui s'oposoit à notre passage, mais soit que la pierre fût-là plus dure, ou qu'il n'agit pas avec autant de vigueur que j'avois fait, il remarqua qu'il n'avançoit que fort peu : il fallut que je lui aidasse, & que nous nous missions à la besogne alternativement.

Il y avoit long-tems que nous étions occupez à cela, & il y restoit peu de chose à faire, lorsque nous entendîmes un bruit confus comme de voix, aprocher de nous : nous nous tinmes quelques momens coi, pour écouter avec plus d'attention ; enfin, nous reconnûmes que c'étoient des gens qui venoient à nous. Assurément, dis-je à la Forêt, que notre fuite n'a pas été si secrette que l'on ne l'ait remarquée : peut-être le jour étoit-il bien avancé avant que nous soyons entrez dans cette emboucheure, ou que quelqu'un nous ait épiez dans les Canaux ;

quoiqu'il en ſoit, il y a beaucoup d'aparence qu'on en a donné à midi connoiſſance à la Cour, & que le Roi a commandé qu'on envoyât du monde pour nous prendre. Entendez-vous bien comme ils avancent, continuai-je, les voilà tantôt à nos trouſſes : que faire préſentement ? Ma foi, dit la Forêt, pour ce qui eſt de moi, je ſuis d'avis que nous nous battions juſqu'au dernier ſoupir de la vie : nous avons ici des inſtrumens, qui nous viendront bien à point pour cela ; car auſſi-bien ſi nous nous laiſſons emmener, j'aprehende qu'on ne nous jouë quelque mauvais tour, & que nous n'allions aux Mines. Nullement, répondis-je, il n'y a point de danger : le Roi eſt trop debonnaire pour en agir avec nous de cette maniere, nos ouvrages lui ſont trop de plaiſir, pour s'en vouloir priver en nous banniſſant ; outre que nous pouvons dire avec beaucoup de vraiſemblance, que nous étant mis ſur la riviere, à deſſein d'examiner la diverſité de ſes rivages, le malheur a voulu que la nuit, les attaches de notre batteau ſe ſoient défaites, ſans que

nous nous en ſoyons aperçûs, & qu'ainſi nous avons été emportez par le courant, juſques dans l'endroit où ces gens nous ont trouvez. On ſe rira de ce petit malheur, & on ſera ravi d'être venu ſi à propos à notre ſecours.

Comme mon Camarade ouvroit la bouche pour me répondre, nous aviſâmes de la lumiére: ils n'étoient pas ſans doute à plus de trente pas de nous, & dans le même bras où nous nous étions engagez, mais qui faiſoit comme un coude en cet endroit-là; ce qui fut cauſe que nonobſtant les Chandelles qu'ils avoient, ils ne nous découvrirent pas. Etant venus-là, leur Batteau, qui étoit aparemment plus large que le notre, ſe trouva tout d'un coup embarraſſé: ils témoignérent d'en être en peine. Que ferons-nous préſentement, dit l'un d'eux? Ce que nous ferons, répondit un autre, nous nous tirerons d'ici du mieux que nous pourrons, & irons tâcher de paſſer à gauche, comme nous aurions fait, ſi vous vous en étiez raporté à moi. Nous ferons tout ce qu'il vous plaira, reprit le premier,

mais pour moi, je m'imagine que tout ce que nous faisons & rien est la même chose: il y a peut-être douze ou quinze heures que ceux que nous cherchons ont passé par ici, il faut qu'ils soient présentement bien loin, ou qu'ils soient péris en quelqu'endroit, comme nous avons manqué de faire plusieurs fois: si vous étiez tous de mon sentiment, nous nous en retournerions, & dirions, comme il est vrai, que nous avons trouvé des obstacles, qui nous ont empêché de passer outre. Le Roy qui voudroit bien ravoir ces gens-là, ne prétend pourtant pas de leur faire violence: vous savez que l'on nous a chargez de les prier honnêtement de revenir, & de les laisser aller en paix, au cas qu'ils n'en voulussent rien faire. Nous pourrions dire encore, si vous voulez, que nous les avons atteints, mais que malgré toutes nos instances, il n'a pas été en notre puissance de les faire revenir, à cause qu'ils ne se plaisent point parmi nous, que leurs Maximes différent trop des notres, & qu'ils veulent voir s'il n'y aura pas moyen de repasser dans leur

Païs, où ils peuvent exercer leur Culte en toute liberté: au lieu qu'ici ils n'osent pas même le défendre, comme ils l'ont témoigné en diverses occasions. Allons, allons, dirent-ils tous là-dessus, nous conviendrons en chemin de ce que nous aurons à dire.

Nous fûmes du tems sans oser bouger, quoique nous ne les entendions plus, parce que nous apréhendions qu'ils ne changeassent de résolution; & qu'entendant nos coups de Marteau, ils ne revinssent à la charge. De la tranquillité où nous étions, nous passâmes aisément à l'assoupissement, & enfin nous nous endormîmes. A notre réveil, nous recommençâmes à tarabuster avec d'autant plus d'empressement que nous n'avions nullement chaud, & que nous étions aussi frais & gaillards que si nous avions reposé dans un bon lit. Ainsi nous achevâmes de briser les angles qui nous arrêtoient, & nous ouvrîmes le passage à force de bras. Nous trouvâmes ensuite les choses, comme mon camarade les avoit cruës, car nous nous sentîmes si-tôt après au

large : mais dans un endroit où mille échos répondoient, & se renvoyoient mille autres fois les paroles que nous proférions, avec une force inexprimable. Ce prodige, qui nous auroit sans doute charmez dans une autre occasion, nous épouvantoit alors ; on eut dit de bonne foi, que c'étoient autant de démons, qui fendoient l'air de leurs voix monstrueuses : la frayeur que nous en prîmes, nous retint long-tems sans parler.

Nous allions alors fort lentement ; & dans cet intervalle, nous commençâmes à entendre un autre bruit confus, qui ne ressembloit pas mal aux roulemens d'un tonnerre un peu éloigné. Notre peur, qui étoit déja très-grande, ne laissa pas d'augmenter encore : il ne faut rien pour troubler entierement un homme qui croit être dans le danger : chacun se donnoit la gêne pour deviner ce que c'étoit. Nous n'en étions pas fort éloignez, lorsque nous jugeâmes qu'il falloit nécessairement qu'il y eût-là quelque endroit où il y avoit beaucoup de pente, & où l'eau tombant comme un torrent, causoit ce tintamare

mare que nous entendions. Ce fut-là où notre perte nous parut inévitable. Je ne ſongeois point alors à ce que l'on nous avoit conté du Portugais, qui y avoit paſſé autrefois : ſi j'avois fait réflexion à cela, je ne me ſerois pas mis ſi fort en peine. Comme nous avions des cordes, je crus qu'il étoit tems de s'en ſervir : nous primes au plus vîte dix ou douze Paîles & Hoyaux, que nous liâmes en un faiſſeau le plus étroitement que nous pûmes, & jettâmes cet Ancre à l'eau. Le remede fut efficace, le fond étant raboteux, notre Machine s'acrocha en un bon endroit, de maniére que nous n'avancions plus qu'à proportion de la corde que nous lâchions. Au bout environ de vingt-cinq braſſes, mon Camarade, qui étoit le plus ſouvent devant pour ſonder de ſa Rame, & ſentir des deux côtez s'il ne ſe preſentoit point d'obſtacles à notre paſſage, me cria tout d'un coup que je tinſſe ferme, qu'il tomboit de l'eau d'enhaut, & qu'il étoit déja tout mouillé. Là-deſſus je l'appelle, & après être convenus que cette eau que nous avions entenduë,

& qui étoit ſans doute la même qu'il venoit de ſentir, ne pouvoit venir d'ailleurs que du haut de la montagne, d'où elle ſe précipitoit par quelque crévaſſe dans la riviere où nous étions, nous réſolûmes d'aller reprendre notre Ancre. A peine étions-nous à moitié chemin que notre cable rompit, quoique nous ne fiſſions pourtant pas de grands efforts pour remonter : il fallut ſe conſoler de cette perte, il n'y avoit pas moyen de la réparer, & elle n'étoit pas conſidérable dans cette conjoncture. Je ſongeai ſeulement à me ranger de côté, afin d'éviter la chûte impétueuſe du torrent que nous craignions. La Forêt, à force de ramer, aida à mon gouvernail à nous porter contre la Roche : ainſi nous paſſâmes le plus heureuſement du monde, ſans être aucunement mouillez, mais pas pourtant ſans quelque danger d'être engloutis par les roulemens & bouillonnemens épouvantables, que cette grande quantité d'eau cauſoit en ſe précipitant de ſi haut : & il eſt ſi vrai-ſemblable que nous aurions été abîmez ſi nous euſſions paſſé de l'autre coté

Le reste du chemin que nous avions encore à faire, ne fut pas à beaucoup près si dangereux que le précédent: Dieu nous fit la grace d'en voir l'issuë. aussi le remerciâmes-nous de bon cœur, lorsque nos yeux commencérent à recouvrer la lumiére: nous en eûmes une joye que les termes les plus forts de notre langue ne sauroient assez bien exprimer. Nous ne pûmes pourtant pas immédiatement après mettre pied à terre, les bords au commencement de cette lugubre embouchure, sont trop escarpez pour cela, nous fûmes obligez de descendre encore au moins trois milles, après-quoi nous abordâmes à gauche, dans un endroit herbeux, que la nature sembloit avoir fait exprès pour nous réjoüir, après être échapez de tant de visibles dangers.

Les provisions que nous avions commencerent à nous venir merveilleusement bien à point; nous fimes assurément un bon répas, & n'épargnâmes point notre cidre. Il devoit être au moins alors deux heures après-midi, à ce que nous en pouvions juger par la hauteur du Soleil: d'où il

paroît que nous devions avoir resté autour de trente heures sous cette Voûte ténébreuse. De-là nous poursuivîmes notre route du mieux que nous pûmes.

Ce Fleuve a de prodigieux détours; il est rempli de Rochers à fleur d'eau, & de toutes sortes de hauteurs, d'Isles, qui forment en des endroits jusqu'à dix ou douze passages étroits & difficiles. On y trouve même des chûtes extrêmement dangereuses; cependant comme nous les passâmes sans malheur, & sans qu'il nous y arrivât rien de si extraordinaire qu'on ne se puisse aisément représenter dans une Navigation de cette nature: je ne m'amuserai point à en décrire les circonstances, de peur de fatiguer le Lecteur.

Je dirai seulement qu'environ à trente-cinq lieuës de la Mer, cette Riviere se divise en deux Branches, dont nous choisîmes la plus petite, parce que nous voulions rester à gauche, & qu'il nous sembloit que l'autre s'écartoit trop de notre route. Ce fut justement dans cette division qu'un gros Saumon s'étant élevé hors de

l'eau, jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds, retomba dans notre Bateau, où nous le reçûmes avec bien de la joye, dans l'espérance de nous en régaler, comme nous fimes effectivement pendant plusieurs jours. Quelque diligence que nous fissions, nous mîmes pourtant un mois à notre Voyage.

La joye que nous ressentions de tirer vers notre Patrie, sans savoir pourtant si jamais nous y rentrerions, nous rendoit infatigables; à peine prenions-nous du repos : on eut dit, qu'un Vaisseau nous attendoit pour nous porter en Europe. Mais hélas! lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la Riviere, nous nous vîmes tout à coup au bout de nos espérances. Un trajet épouvantable se présentoit-là à nos yeux, dont le passage nous sembloit interdit pour jamais. Tant qu'on est sur la Terre, on cherche, on invente des moyens pour surmonter les obstacles qui se présentent; il n'en est guére de si fâcheux dont on ne vienne à bout avec un peu de patience & de travail : mais l'Océan impitoya-

ble, ôte même à ceux qu'il arrête ſur ſes bords, l'envie de rien tenter pour le franchir.

Il y avoit cinq ans paſſez que nous avions quité ces Côtes pour aller chercher fortune. Nous avions, à la vérité, bien eſſuyé des dangers & des fatigues extraordinaires, mais nous nous étions auſſi bien divertis; & je ne voudrois pas encore à l'heure qu'il eſt, n'avoir pas vû un ſi beau Royaume; au contraire, je me ſuis répenti mille fois de l'avoir quitté. Mon Camarade, qui en étoit cauſe, ne ſavoit ici que dire, le pauvre diable étoit tout déconcerté, il fallut pourtant ſe réſoudre à quelque choſe.

La Saiſon étoit encore belle, & nous étions par bonheur fournis de quantité de bonnes choſes; il n'y avoit que des cloux, que nous n'avions pas en fort grande quantité. Je fus d'avis que la premiere choſe que nous devions faire, étoit de nous loger le mieux que nous pourrions: les haches & les hoyaux, que nous avions, nous ſervirent fort bien à cela. Nous bâtîmes donc, ſous une

eſpéce de Tillet d'une merveilleuſe grandeur, qui étoit à cinquante pas de la Riviére, & par conſéquent de notre Chaloupe, une belle grande Barraque triangulaire, où nous retirâmes notre bagage. Les arcs que nous avions aportez, nous furent auſſi d'un grand uſage pour la chaſſe, ſans cela nous courions riſque de mourir de faim. Les Oiſeaux n'étoient plus ſi privez que nous les avions trouvez auparavant, il falloit être bien adroit pour les ſurprendre.

Ce qui nous donna un peu de peine, fut de faire du feu pour la premiére fois, parce que nous avions perdu notre fuſil, & que le feu que nous avions conſervé s'étoit éteint le jour avant notre arrivée. L'endroit où nous étions n'étoit rempli que de ſable & de coquilles: nous fûmes pluſieurs jours à chercher bien-avant dans les terres, avant que nous trouvaſſions des cailloux propres à nous tirer d'affaire. Lorſque nous en eûmes une fois, il ne nous fut plus difficile de nous accommoder; nous avions du linge, que nous fimes bien ſécher aux rayons du Soleil, & nous

ne manquions point de féraille : ayant du bois à discrétion, nous n'eûmes garde de laisser éteindre le premier feu que nous fimes ; desorte qu'il n'y avoit plus de danger de nous en voir de long-tems destituez, car il y avoit toûjours des arbres entiers qui brûloient.

Nous restâmes autour de huit mois dans ce Canton, où nous vivions de notre Chasse : quelquefois, pour tuer le tems, qui nous sembloit d'une longueur mortifiante, nous nous mettions dans notre bateau, & nous nous en servions à faire quelque petite course, ou sur la Riviére, ou en Mer, suivant que le tems & la marée le permettoient : ou bien nous grimpions sur les côteaux les plus élevez, pour voir de loin si nous ne découvririons point quelque malheureux Vaisseau, qui nous pût tirer de notre fâcheuse Solitude.

Lassez enfin de rester toûjours en un même endroit, nous résolûmes d'aller faire une promenade de quelques lieuës du côté de l'Ouest, dans le dessein de voir, non-seulement si nous ne pourrions pas reconnoître le

lieu où notre Navire avoit échoüé, car nous n'en devions pas être fort éloignez, mais aussi si nous ne decouvririons rien de nouveau. Nous prîmes des vivres pour quelques jours, & nous étant levez de grand matin, nous avançâmes vers la Gréve, afin que bordant toûjours la Mer, nous ne nous écartassions pas. Nous marchâmes avec assez de force, & je me trompe si le lendemain vers le soir nous n'avions fait plus de quinze lieuës. La Riviere étoit par tout uniforme, il n'y avoit aucune diversité d'objets capables de réjoüir les yeux. Nous montâmes sur les Dunes, qui étoient-là d'une hauteur fort considérable, & nous vîmes que c'étoit toûjours la même chose, aussi loin que la vûë pouvoit porter. Un petit vent frais qui venoit du Nord-Est, nous obligea de camper la nuit à l'abri d'une Coline, où le Sable avoit conservé beaucoup de la chaleur qu'il avoit prise du Soleil pendant le jour. L'Aurore ne parut pas plûtôt que nous entrâmes dans les Terres; il y avoit-là plus de diversité, mais en récompense les chemins en étoient

bien plus mauvais. Si nous avions voulu nous charger de gibier, il ne tenoit qu'à nous d'en tirer à tout bout de champ, parce que nous nous étions fournis chacun d'un bon arc, & qu'il y avoit-là de toutes ſortes d'animaux en abondance.

Enfin, je crois que le cinquiéme jour après notre départ, il pouvoit être entre deux & trois heures après midi, lorſque nous arrivâmes à notre Riviére. Comme nous nous étions un peu écartez de la Mer, nous nous en trouvâmes de même au moins à une lieuë & demie de diſtance; ce que nous reconnûmes d'abord à divers indices qui nous étoient aſſez familiers. Nous en eûmes de la joye, car nous avions apréhendé de nous écarter trop. Ce peu de chemin que nous avions à faire, ne laiſſa pas de nous paroître extrêmement long, nous le comptions comme un détour que nous aurions pû éviter, quoiqu'en effet il eut été volontaire, & nous fûmes ravis lorſque nous aperçûmes notre Barraque de loin, parce que nous nous flâtions de nous y bien repoſer à notre aiſe.

Mais nous fumes bien-tôt après ſaiſis d'un friſſon qui faillit à nous glacer le ſang, quand nous reconnûmes que notre chaloupe étoit partie. Nous crûmes d'abord que nous ne l'avions pas bien attachée, ou que l'agitation de l'eau avoit rompu la corde qui la tenoit. La curioſité de ſavoir ce qu'elle étoit devenuë, nous fit auſſi-tôt lever le pas; nous maudiſſions le jour que nous avions entrepris le fatal Voyage, qui nous privoit des commoditez que nous recevions de cette petite Machine; nous commencions même à nous accuſer réciproquement d'en avoir fait le premier la propoſition, lorſque la Forêt qui marchoit à ma gauche, ayant caſuellement tourné la tête vers notre hute, que nous avions paſſée de quelques pas, s'écria tout d'un coup en treſſailliſſant de peur: ô Seigneur, qu'eſt ceci! quel Monſtre effroyable s'eſt caché-là dans notre barraque! Je me retourne à l'inſtant, & je vois avec le plus grand étonnement du monde, un gros animal couché ſur le côté, dont nous ne pouvions découvrir que le dos, & que nous ju-

geâmes au poil devoir infailliblement être un Ours.

Il ne faut pas mentir, la vuë d'un animal aussi féroce, que celui-là nous le paroissoit, nous donna de la frayeur. De simples arcs comme nous avions, n'étoient pas des armes suffisantes pour entreprendre de l'attaquer, nous fûmes pourtant vingt fois d'avis d'en aprocher tout doucement le plus qu'il nous seroit possible, de lui décocher chacun une Fléche en même tems, & de rebander incontinent notre arc, afin d'être en état de l'arrêter d'un autre, au cas qu'il lui restât assez de force pour venir à nous : mais la crainte que nous avions de le manquer, & d'en être déchirez dans la suite, nous fit sans bruit continuer notre route, persuadez que s'il venoit à se réveiller, il se retireroit plûtôt du côté des Bois, que vers le rivage de la Mer.

On eut dit à nous voir marcher, que nous ne nous étions servis de nos jambes de huit jours, tant nous avions oublié les fatigues que nous avions faites ; la peur nous emportoit aussi vîte que le vent, & cela sans regar-

der, ni à droite, ni à gauche; de-ſorte que côtoyant toûjours la Riviére, nous nous trouvâmes à trois pas de notre Barque, ſans que nous l'euſſions vûë auparavant, & que nous y ſongeaſſions davantage. Cette vûë inopinée nous rendit la vie dans le moment, nous nous en aprochâmes; mais l'ayant trouvée attachée, & même d'une autre maniére que nous n'avions accoûtumé, nous crûmes avoir trouvé un autre ſujet de ſurpriſe. Notre Bateau étoit ſale, les Rames & les bâtons n'étoient point dans l'ordre où nous les mettions. Outre cela, nous remarquâmes une eſpéce de Faſcine, longue de trois braſſes au moins, en forme d'Arc, avec des cordes attachées aux deux bouts, qui étoient un peu plus bas au bord de l'eau, & dont on s'étoit ſervi pour pêcher: ce qui ſe confirmoit par pluſieurs petits Poiſſons morts, dont cette Machine étoit environnée, & que ceux qui s'en étoient ſervis avoient négligé de jetter à l'eau.

Ces divers effets de l'induſtrie des hommes, nous firent conclure que nous n'étions pas-là ſeuls; il ne s'a-

giſſoit que de ſavoir quelles gens ce pouvoient être : il étoit impoſſible que nous puſſions nous les répreſenter ſociables & civiliſez, les aparences étoient vrai-ſemblables que ce dévoient être des Antropofages. Cependant nous enragions de faim, nous n'avions rien conſervé des vivres que nous avions pris, & les deux ou trois poules que nous aportions étoient cruës, il falloit les cuire ſi nous voulions les manger. Il y avoit encore du feu près de notre cabane, nous en voyions la fumée aiſément, mais l'Ours nous en défendoit l'aproche. Le jour étoit ſur ſon déclin, il falloit ſe déterminer à quelque choſe, ſi nous voulions coucher chez nous. Nous réſolûmes de paſſer au plus vîte la Riviére dans notre Eſquif, puis nous étant rendus vis-à-vis de notre barraque, faire des huées & des cris épouvantables, afin d'épouvanter par-là la bête, & lui donner occaſion de s'enfuir.

Nous fimes en effet tout ce que nous avions projetté, mais au lieu de faire fuïr un Ours, nous fûmes fort ſurpris de voir accourir deux hom-

mes habillez de peaux jusqu'aux genoux. Quoique le Fleuve qui étoit assez profond nous séparât, nous ne laissâmes pas d'avoir peur, & de nous tenir sur nos gardes : ils aprochérent, & nous voyant en robe l'un & l'autre, l'un d'eux se mit à crier, qui nous étions. O Ciel, dis-je alors, c'est Normand, je le reconnois à son langage. Nous sommes vos amis, répondis-je, & peut-être plus que vous ne pensez. Repassez donc au nom de Dieu, nous dirent-ils, & que notre habillement ne vous fasse point de peur. Nous sommes de pauvres malheureux, abandonnez de Dieu & des hommes, mais Chrétiens & civilisez. Il n'en fallut pas davantage pour nous obliger à les aller joindre. Les larmes me tombent des yeux toutes les fois que je m'en ressouviens : leur grand changement ne nous empêcha pas de les reconnoître : nous nous embrassâmes réciproquement avec des marques d'une tendresse inexprimable, & pleurâmes de joye comme des enfans. Nous allâmes ensemble à notre Tente, où ils nous présentérent quelques petits poissons rôtis :

mais nous avions le cœur ſi ſerré, que nous ne pouvions manger de rien. On eut dit à nous voir, que nous étions des Statuës de pierre, nos yeux ſeuls étoient reſtez mobiles : tout ce que nous faiſions étoit de nous regarder d'une maniére qui faiſoit aſſez remarquer notre étonnement.

Enfin, nous étant un peu reconnus, ils nous engagérent à prendre des alimens, & après avoir fait mille reproches de ce que nous les avions abandonnez, ſans les en avertir, & nous avoir proteſté que pas un d'eux n'avoit douté que nous avions été déchirez des Bêtes féroces, ils nous demandérent où nous avions donc pû reſter ſi long-tems, & ce que Dupuis étoit devenu. Il falut pour les contenter, leur faire en gros le récit de notre Voyage. Ils ſouhaitérent mille fois d'avoir été en notre place : à les entendre nous avions bien tort d'être ſortis d'un ſi bon endroit. Ne parlons plus de cela, leur dis-je, vous n'en ſavez pas encore la dixiéme partie de ce que je vous en dirai dans la ſuite : La Forêt eſt cauſe de

ce que vous nous voyez ici, je n'aurois point pensé seul à y revenir de ma vie. Demain vous nous direz comment vous êtes venus ici à notre Barraque, & de quelle maniére vous avez subsisté si long-tems dans ce lieu, éloignez de tout commerce ; présentement, il faut que je prenne du repos, je ne puis en vérité plus me tenir. En effet, je dormis comme un Loir ; & il y avoit quatre heures que nos Sauvages étoient levez avant que nous nous éveillassions la Forêt & moi.

A peine nous fûmes-nous saluez du bon jour, que nous rentrâmes en matiére : Normand en vouloit plus savoir que je ne lui en avois raconté, & nous languissions d'aprendre leurs Avantures. Il faisoit assez chaud alors, car outre que nous étions au milieu de l'Automne, ou si vous voulez, au mois de Mai, le Ciel étoit serain depuis bien des jours, & le tems doux & agréable, ainsi nous allâmes nous assèoir à l'ombre de notre Barraque. Il y a quatre jours, dit aussi-tôt Normand, qu'ayant envie de me baigner, je demandai à mes Camara-

rades, si quelqu'un d'eux vouloit aller avec moi à la Riviére ; Alexandre fut le seul qui résolut de m'accompagner. Quoique nous eussions pris chacun un Arc, notre dessein n'étoit pourtant pas de nous amuser à chasser : cependant une Poule à peindre, d'une beauté & d'une grosseur extraordinaire, s'étant levée devant nous, environ à moitié chemin, nous donna l'envie de la tuër : nous nous écartâmes de notre route pour la suivre : On eut dit, que cet Oiseau de bon augure nous vouloit amener ici ; car d'abord qu'il étoit à peu près à portée, il prenoit de nouveau les devans en droite ligne, sans jamais s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Cela dura jusques à ce que nous vinssions donner, pour ainsi dire, de la tête dans votre Barraque, & que nous découvrissions le petit Bateau. Alors la Poule disparut, & nous ne pensâmes plus à ce qu'elle étoit devenuë. Des objets si rares, dans une Contrée comme celle-ci, nous donnérent de l'étonnement. Il nous vint d'abord dans l'esprit que quelque malheureux Vaisseau devoit avoir fait naufrage par-là

autour, & que peu de gens s'en étoient ſauvez, ainſi nous ne fimes aucune difficulté de nous préſenter à l'entrée de cette hute, & voyant que nonobſtant le bruit que nous faiſions en parlant, perſonne ne paroiſſoit, nous entrâmes tous deux dedans, & trouvâmes quantité de choſes qui nous confirmérent dans notre penſée. Mon Camarade vouloit néanmoins que nous nous en retournaſſions, & vinſſions plus forts le lendemain : mais je l'obligeai à reſter, par un principe de curioſité que j'avois de connoître le proprietaire d'une demeure ſi artiſtement faite. Pour paſſer le tems, nous fimes une grande faſcine, en forme de demi cercle, & dont, à l'aide de votre batteau, nous nous ſervîmes avec ſuccès, à amener du poiſſon à bord, aux endroits où il y avoit beaucoup de talut, & où la Riviére avoit anticipé ſur les Terres. Le troiſiéme jour vous êtes arrivez, & nous avez, Dieu merci, trouvez, dans un tems où nous ne penſions guéres les uns aux autres.

CHAPITRE XIII.

Contenant ce qui étoit arrivé au reste de l'Equipage pendant l'absence de l'Auteur ; & la suite de leurs avantures, jusqu'à leur départ de ce Païs.

VOus savez au reste, continua-t'il, que quand vous vous en allâtes, nous étions occupez à construire une barque pour notre transport. Dans les commencemens chacun travailloit à ce Vaisseau avec beaucoup d'empressement ; mais à mesure que nous voyions avancer l'Ouvrage, le zéle de nos gens se ralentissoit. La petitesse de ce bâtiment faisoit peur à la plus grande partie ; outre cela, on s'accoutumoit insensiblement sur ces Côtes Australes, où il se passoit peu de jours qu'on ne découvrît quelque chose de nouveau & d'útile pour le soûtien de la vie. Cinq mois s'écoulérent avant que le petit bâtiment fut agreé. Comment agréé, interrompis-je, & où prîtes-vous de quoi,

je vous prie? Le Capitaine, reprit-il, avoit conſervé fort précieuſement la plûpart de ſes Proviſions : il avoit encore du Lard enfumé, du Beure, de l'Huile, du Sel, du Biſcuit, de la Chandelle : le reſte conſiſtoit en tout ce que nous pûmes raſſembler ici de propre à ſubſtanter le Corps humain. Quand tout fut prêt, il fit aſſembler l'Equipage, & ordonna à tous ceux qui voudroient paſſer avec lui de ſe tenir prêts. Je ne veux, nous dit-il, forcer perſonne, pour moi, je m'en vai hazarder de paſſer : le Voyage eſt dangereux, mais il faut eſpérer que celui qui nous a gardez juſqu'à préſent, aura ſoin de nous à l'avenir. Pluſieurs ſe déterminerent ſur le champ, d'autres ne ſavoient à quoi ſe réſoudre : enfin, nous réſolûmes au nombre de ſeize que nous étions, de reſter enſemble en ce Païs, après pourtant que les autres nous eurent promis avec Serment, d'employer leur crédit & leurs priéres, pour porter le Roi de Portugal à avoir pitié de nous, & à donner ordre au premier Vaiſſeau qui iroit, ou aux grandes, ou aux petites Indes,

de nous venir tirer d'ici. Nous ne nous quittâmes qu'avec beaucoup de regret, & après avoir bien versé des larmes. Ils leverent l'Ancre un matin à la pointe du jour, avec un médiocre Vent de Zud-quart-au-Zud-Ouest, qui les emporta avec tant de véhémence, à quoi le Reflux contribuoit aussi beaucoup, qu'en moins de deux heures, nous les avions entierement perdus de vûë. Ce départ favorable nous faisoit envier leur bonheur, nous aurions souhaité d'être avec eux, puisque nous ne pouvions pas douter, si cela continuoit, qu'ils n'arrivassent en peu de tems au Cap de Bonne Espérance. Le Vent resta ainsi plus de deux jours, au troisiéme sur le midi il tourna, nous eûmes le cinq & sixiéme fort mauvais tems: ainsi nous ne saurions dire ce que les bonnes gens sont devenus.

N'étant plus attachez au rivage de la Mer, nous allâmes nous établir dans un Valon, situé à quatre petites lieuës d'ici. Cet endroit, qui est arrosé d'un petit Ruisseau poissonneux, est assurément fort agréable: il y croit une grande quantité de racines, gros-

ſes comme des béteraves, qui ſont excellentes lorſqu'elles ſont bien cuites. Du côté du Zud-Zud-Eſt, il y a un bois d'une conſidérable étenduë, où nous avons en abondance des pommes, des poires, des noix, & autres fruits fort agréables. L'autre côté nous fournit des pois & des féves autant que nous en avons beſoin. Notre Capitaine nous avoit laiſſé tous les Inſtrumens dont il pouvoit ſe paſſer : nous avions des armes à feu, du plomb, de la poudre, , des cordes, des haches, des pêles, marteaux, ſcies, cloux, fil, aiguilles, alumettes, pots, marmites, chaudrons & autres uſtenciles. Nous nous chargeâmes de tout ce bagage, & allâmes en cet endroit-là conſtruire deux barraques fort logeables, qui ont aſſez l'air de maiſons de païſans, & que nous avons ſi bien couvertes de Joncs, que nous n'y craignions ni vent, ni pluye.

Il y avoit autour d'un an que nous demeurions-là, que nous ne nous étions preſque pas écartez, ſur tout nous n'avions rien vû à droite, ou du côté de l'Oueſt, qui ne nous pré-

ſentoit que des hauteurs aſſez ſtériles: Perſonne ne s'étoit encore aviſé d'y monter juſqu'au ſommet. Trois de nos Camarades réſolurent un jour d'y aller à la Chaſſe, & de voir en même tems s'ils ne découvriroient rien de nouveau. Il leur falut autour de trois heures pour paſſer la Montagne, de-là ils entrérent dans un Bois fort épais, où ils firent deux lieuës de chemin, ſans avoir aucune aparence d'en ſortir. Dans l'incertitude où ils étoient, s'ils devoient s'en retourner ou paſſer outre, l'un d'eux dit, qu'il entendoit quelques voix confuſes, qui avoient aſſez de reſſemblance à celle d'un homme. Cela ſurprit un peu les autres, ils avançoient pourtant de ce côté-là, & ayant mis l'oreille en terre, ils reconnurent que ce qu'il avoit dit étoit véritable: Deux furent d'avis qu'il falloit aller voir de près ce que c'étoit, l'autre au contraire s'y opoſa fort & ferme; il ſoûtenoit que ce ne pouvoient être que des Sauvages, qui ne leur donneroient aucun quartier, s'ils tomboient entre leurs mains. En même tems qu'il prononçoit ces

paroles

paroles, ils découvrirent à cent pas d'eux, & aux travers de quelques brouſſailles, un grand coquin, couvert d'une peau de bête, qui les ayant ſans doute aperçûs, couroit aparemment avertir ſes compagnons qu'il y avoit capture à faire; du moins c'eſt la penſée qu'ils en avoient: ainſi ne croyant pas à propos de les attendre, ils rebrouſſérent chemin, & enfilérent la venelle à toutes jambes. L'expérience leur avoit apris qu'il faut obſerver le Soleil ou les Etoiles, lorſque l'on s'engage dans une Forêt, où l'on n'eſt pas bien connu, ils y avoient ſi bien pris garde, qu'ils en ſortirent preſque par le même endroit où ils y étoient entrez. Lorſqu'ils vinrent ſur les hauteurs, ils reprirent un moment haleine; il n'y avoit plus là tant de danger qu'on les coupât, que dans le bois, où, peut-être par un principe de terreur panique, ils s'imaginérent avoir entendu pluſieurs fois du bruit, comme de gens qui les pourſuivoient.

Nous connûmes bien à leur arrivée qu'ils avoient eu l'épouvante; ils étoient défaits & moüillez de ſueur

comme s'ils etoient ſortis de l'eau, mais nous ne penſions nullement à ce qu'ils nous dirent. Nous fûmes extrêmement allarmez d'un récit ſi peu attendu ; nous ne ſavions de bonne foi ſi nous devions tout abandonner ou non, & aller camper de l'autre côté de la Riviére. Les plus reſolus encouragérent les autres, on ſe reposa ſur les armes à feu que nous avions. Pour moi, je fus d'avis que nous devions nous fortifier : trois ou quatre campagnes que j'avois faites autrefois, m'avoient apris comment il faut ſe précautionner contre l'Ennemi ; on s'en raporta à ce que je trouverois à propos de faire. Ce ſoir-là on ſe contenta de poſer des Sentinelles de peur de ſurpriſe.

Le lendemain je marquai dès la pointe du jour, un quarré dont les faces avoient trente-cinq pas Géométriques de longueur, qui environnoit nos deux maiſons : nous nous mîmes enſuite à remuer la terre d'importance, & commençâmes par un ſimple parapet de quatre pieds de hauteur pour nous mettre à couvert des coups des attaquans, au cas qu'ils s'aviſaſ-

ſent de nous venir chercher-là. Nous rehauſſâmes & élargîmes après nos ouvrages, tellement que le rempart avoit vingt pieds de baſe, & ſix de hauteur, avec un parapet de cinq pieds au-deſſus. La terre que nous avions employée à cela nous avoit donné un foſſé ſuffiſamment large & profond. Je laiſſai à la face opoſée à celle de la Montagne, une échancrure de ſix pieds ſeulement, que je couvris encore d'une petite lunette, & où il y avoit une ſortie pourvûë d'une traverſe. Tout cela fut achevé en ſept ſemaines. Cependant nous n'entendions parler de rien, & nous ne pouvions pas nous empêcher de railler quelquefois ceux qui nous l'avoient donné ſi chaude.

Perſonne au commencement n'oſoit s'éloigner pour aller aux proviſions; alors on n'en faiſoit plus de difficulté, mais cela ne dura pas long-tems. Deux des nôtres étant allez au Soleil levant à la picorée, eurent le malheur de ne plus revenir : peut-être furent-ils aſſez imprudens pour s'expoſer plus que les autres n'avoient fait, du moins ils en avoient parlé pluſieurs

fois. Leur perte nous donna beaucoup d'inquiétude : cette circonſtance nous fit encore mettre des paliſſades autour de notre fortereſſe.

Comme nous étions occupez à cet ouvrage, nous aperçûmes une troupe de monde qui deſcendoit de la Montagne à grands pas. Cette vûë nous ſurprit, ſur tout dans un tems où trois de nos Camarades étoient allez à la chaſſe, de maniére que nous n'étions que onze. Je commandai à mes gens de bien charger leurs fuſils & de ne ſe point faire voir juſques à ce que l'Ennemi fût parvenu au foſſé, où on le ſaluëroit d'une décharge de cinq coups au moins. Quand les drôles furent à portée, nous reconnûmes fort bien qu'ils étoient Sauvages : ils pouvoient être autour de ſoixante & dix hommes, tous grands & bien faits, couverts de peau juſques ſur les jambes, & chargez d'arcs & des fléches : une grande partie avoit des maſſuës de cinq à ſix pieds de long. Aparemment que les fripons nous avoient épiez avant que de venir attroupez, car ils ne paroiſſoient nullement ſurpris de voir l'ouvrage que nous avions fait. Per-

ſonne des notres ne ſe montroit, une groſſe branche feuilluë que j'avois miſe à l'endroit, d'où je les obſervois, les empêchoit même de me voir : de ſorte qu'il y a aparence qu'ils ſe flâtoient de nous ſurprendre, auſſi venoient-ils le plus tranquillement qu'il leur étoit poſſible.

Ils aprochérent de cette ſorte juſques ſur le bord du foſſé ; là ils s'arrêtérent, ne ſachant de quel biais s'y prendre pour parvenir juſques dans la place. Je ne crûs pas leur devoir donner le tems d'examiner les choſes de plus près, je dis à cinq de mes gens de tirer adroitement deſſus, & de recharger au plus vîte, afin de n'être pas ſans feu. Ils s'en acquitérent effectivement ſi-bien, qu'ils en jetterent trois par terre.

Ce coup les épouvanta, ils ne ſavoient à quoi attribuer la chûte ſi ſubite de leurs Camarades : Ils avoient vû à la vérité le feu & la fumée de nos armes, mais je doute fort qu'ils euſſent découvert ceux qui avoient tiré : ce devoit être la foudre, ou quelque démon qui les eut frapez ; les cris épouvantables qu'ils ſe mirent

à faire, en regardant tous vers le Ciel, nous le fit au moins juger. Profitons de l'épouvante de ces misérables, dis-je à mes Camarades, que les cinq autres donnent feu : cette décharge, avec le coup que j'y joignis, en culbuta encore deux : cela redoubla leur étonnement. Alors nous nous montrâmes tous à la fois, en criant tous comme des perdus; les cinq premiers donnérent en même tems encore feu, & en couchérent deux autres sur le carreau. Nous les aurions tous exterminez de cette maniére, mais ils ne furent pas si fous de rester-là plus long-tems. Sept des plus forts se chargérent chacun d'un homme, & se mirent à fuïr, comme si une armée les avoit poursuivis.

Les trois absens de notre bande n'étoient pas si éloignez de l'auttre côté, qu'ils ne nous entendissent fort bien tirer : ils se doutérent bien qu'il falloit qu'il y eut quelque chose, puisque nous n'étions pas gens à brûler notre poudre sans une grande nécessité : ils demeurérent quelque tems cachez dans un buisson, tous chargez de gibier qu'ils étoient; vers le soir

ils s'avancérent, & furent ravis de voir de loin la ſentinelle, qui ſe promenoit exprès ſur le parapet, afin de montrer qu'il n'y avoit point de danger.

La crainte où nous étions que ces ſcélérats ne revinſent plus forts & mieux réſolus, nous fit au plûtôt achever nos paliſſades : nous fraiſâmes auſſi le rempart au défaut du parapet. Outre cela il fut réſolu que quelques-uns de nos gens iroient chacun à ſon tour aux Dunes, prendre les deux plus petites piéces de canon que notre Capitaine y avoit laiſſées. On eut bien de la peine à les traîner jusques dans notre Fort, cela nous prit beaucoup de tems. Nous fimes enſuite proviſion de petits cailloux, dont notre ruiſſeau étoit aſſez bien pourvû, afin d'en tirer à cartouche. Cependant nous n'entendions plus parler de la moindre choſe.

Huit mois ſe paſſérent de la ſorte, nous ne penſions preſque plus à ces miſérables, lorſqu'un Dimanche à midi, que nous étions occupez à prendre notre repas, la Sentinelle nous donna l'alarme. Là-deſſus je courus

reconnoître ce que c'étoit, & Dieu ſait ſi je fus étonné de voir la Montagne couverte d'une fourmillée de nos Ennemis, qui venoient comme une troupe de loups affamez, tâcher de nous devorer. Il ne faut pas mentir, le plus hardi d'entre nous trembloit de peur, nous ne doutions point que les coquins ne vinſent réſolus, ou de mourir, ou de vaincre, & qu'ils n'euſſent pris toutes les précautions néceſſaires pour bien exécuter leur deſſein. Ils aprochoient tranquillement; j'étois d'avis, comme la premiere fois, que nous devions nous cacher, & attendre à tirer juſques à ce qu'ils fuſſent ſur le glacis, mais le Grand crut au contraire, qu'il faloit les intimider de bonne heure, & nous ſervir de notre canon, puiſque nous en avions. En effet, d'abord que nous les vîmes à trois ou quatre cens pas de notre fort, on donna feu d'une piéce. Nous ne pûmes pas voir ſi ce coup fit quelque effet ou non, mais ils s'arrêtérent tout court: là-deſſus nous déchargeâmes l'autre, qui en emporta pluſieurs, ce que quelques-uns de nos Camarades, qui

étoient au-dessus du vent, protestoient avoir fort bien vû. Quoiqu'il en soit, cela ne les épouvanta pas; au contraire, ils recommencérent leur marche, & avancérent à grands pas. Ils étoient au mois quatre cens: ce nombre de gens résolus étoit trop supérieur au nôtre. Aussi-tôt qu'ils furent à portée, nous fimes feu dessus de toute notre puissance. Tout cela ne les rebuta point, & nonobstant la perte du monde qu'ils faisoient, ils vinrent jusques à nos palissades, devant lesquelles les uns se courboient, & les autres leur montoient sur le dos, se jettoient par dessus avec beaucoup de promptitude, & une fureur épouvantable. Nos canons chargez de pierre faisoient pourtant des merveilles: & avec tout cela, s'ils se fussent avisez de nous attaquer de plusieurs côtez à la fois, comme ils ne le firent que d'un seul, nous étions infailliblement perdus. Nos fraises même nous furent d'un grand sécours, ils n'avoient point d'instrumens propres à les arracher, & ils ne pûrent en rompre que deux. Cette ouverture donna lieu à l'un des plus hardis, de

grimper jusques sur notre parapet, où d'autres se mettoient en posture de le suivre ; mais trois des notres s'étant jettez à corps perdu dessus, les passérent au fil de l'épée ; ce qui les fit rouler du haut en bas. Enfin, cette fougue se passa, à la vûë de trois ou quatre des plus grands, qui commencérent à prendre la fuite, tout se mit à la débandade, & après trois heures de combat, ils nous abandonnérent avec infiniment plus de rapidité qu'ils n'étoient venus à nous.

Nous fûmes ravis de cette heureuse délivrance, que nous pouvions bien compter pour une. Le lendemain nous sortîmes pour voir le carnage que nous avions fait : nous trouvâmes septante-deux morts, & treize malheureux qui vivoient encore, & que nous achevâmes à coups de crosses de mousquet : & après avoir fait une grande fosse, nous les jettâmes tous dedans, de peur que leur puanteur n'infectât l'air, & nous causât quelque maladie. Un de ceux qui étoient montez sur le parapet, pour punir l'audace de ces téméraires, qui vouloient nous escalader, reçut un coup

de fléche à la cuiſſe, dont il guerit peu de tems après : ce fut le ſeul bleſſé que nous eûmes.

Cette eſcarmouche redoubla de nouveau les ſoins que nous prenions de notre conſervation ; nous redoutions toujours nos ennemis battus, parce que nous apréhendions que le tems ne les rendit ſages. Mais nous ne les avons plus vûs depuis, ni n'en avons jamais entendu parler, non plus que de nos deux Camarades, que les pendarts avoient aſſûrément maſſacrez & mangez.

A propos de manger, interrompis-je, il me ſemble qu'il eſt tems de penſer à ſonner la nape ; allons dîner ſi vous m'en croyez ; après nous verrons ce que nous aurons à nous dire. Tout ce qui s'eſt paſſé depuis ce tems-là, ne mérite pas votre attention, reprit Normand. Etes-vous encore tous en vie ? lui demandai-je. Non certes, me répondit-il, il en eſt mort quatre depuis deux ans, & il y en a un autre qui ſe porte fort mal : peut-être que votre vûë contribuëra à ſon rétabliſſement ; je ſuis du moins perſuadé que lui & les autres ſeront char-

mez de vous voir. Allons les joindre, je vous en prie, nous avons encore assez de tems aujourd'hui, les pauvres gens ne sauront ce que nous sommes devenus. Quoique nous ne fussions pas encore bien délassez des fatigues des jours précédens, après avoir mangé un morceau à la hâte, nous nous mîmes en chemin.

Le Soleil étoit couché il y avoit long-tems, lorsque nous vinmes au gîte; mais le Ciel étoit serein, & la Lune presque pleine. Je ne pûs pas m'empêcher de rire, lorsqu'étant à cent pas du fort, nous entendîmes crier: Qui va-là? & que Normand répondit: Ami. Ce ne fut pourtant pas encore tout. Vous n'êtes sortis que deux, dit le factionnaire, & je vous vois davantage: Officier, hors de la garde. A ces mots, le Grand sort, & vient le fusil à la main, reconnoître qui nous étions. J'étois charmé de cette bonne garde, sur tout alors, que je venois d'un Païs où l'on ne sait ce que garder signifie. Normand qui s'étoit avancé, alla déclarer qui nous étions. Les autres qui apréhendoient toûjours d'ê-

tre ſurpris, s'étoient aprochez, & l'avoient oüi, de ſorte qu'ils vinrent tous à la fois fondre ſur nous, & penſérent nous abîmer de careſſes. Ce fut-là qu'il falut recommencer le récit de nos fortunes, & entendre de durs reproches de n'en avoir pas profité.

Que cherchez-vous, mes Amis, dit le Grand, des Tréſors & des Empires ? Qu'avons-nous beſoin d'autres choſes, que de médiocres alimens & d'un ſimple vétement ? Vous étiez dans un lieu où vous joüiſſiez de ces deux avantages à la fois : tout le monde y eſt égal, il n'y a que quelques perſonnes pour qui les autres ont une petite déférence volontaire, à cauſe de leurs vertus, & des ſoins qu'ils prennent d'adminiſtrer la Juſtice parmi eux ; vous étiez même familiers avec le Roi, qui vous nourriſſoit de la graiſſe d'un Païs abondant & fertile, d'un Païs de bénédiction & de paix, d'où les Soldats, auſſi-bien que les Bourreaux, ſont bannis, & où le ſang de l'homme eſt ſacré & à l'abri de la rage & de la tirannie des Grands : que vouliez-vous

davantage, je vous en prie ? Allez où vous voudrez, vous n'en trouverez jamais tant ailleurs. Mais c'eſt le foible de la plûpart des hommes ; ils ſe contentent rarement de ce qu'ils poſſedent ; en quelque état & en quelque lieu qu'ils ſe trouvent, ils croyent toûjours qu'il faut qu'ils en changent pour être heureux.

Toute cette Morale eſt inutile, reprit la Forêt, nous en ſommes ſortis, & nous n'y retournerons point, dûſſions-nous crever de faim autre part. Il a raiſon, pourſuivis-je, lorſque les fautes ſont faites, il eſt inutile d'y plus penſer, à moins que ce ne ſoit pour nous ſervir d'exemple dans les occaſions. Si un bonheur ſemblable nous arrive une autre fois, peut-être en ſaurons-nous mieux profiter.

Le lendemain nous allâmes querir le reſte du bagage, que nous avions laiſſé proche de la Riviére, & dont nous croyions pouvoir tirer quelque utilité, & nous vinmes ranger avec les autres, dans le deſſein de finir-là nos jours.

Je fus fort édifié de voir le bon or-

dre que le Grand tenoit dans ce Fort, pour ce qui concernoit les mœurs; il étoit défendu, ſous peine de correction publique, de proférer la moindre parole deshonnête. Le matin & le ſoir il faiſoit une priere, où tous aſſiſtoient; car encore qu'ils fuſſent pour la plûpart Catholiques, ils vivoient enſemble comme s'ils avoient été d'une même Religon. Ils faiſoient tous profeſſion d'aimer Dieu & leur prochain autant qu'eux-mêmes: Chacun ſavoit ſon tour, pour aller aux proviſions, pour faire la Cuiſine, pour la Garde, & ainſi du reſte: Les autres ſe promenoient, ou s'occupoient à ce qu'ils vouloient. Il nous fut aſſez aiſé de nous accommoder aux maximes de cette petite République. Le malade que j'avois trouvé-là, guerit; de ſorte que notre Société étoit compoſée de douze perſonnes.

Nous fumes vingt-ſept mois enſemble, ſans qu'il arrivât aucun changement conſidérable parmi nous; mais alors un de nos Camarades mourut: il s'apelloit Gaſcagnet, & étoit Cévénois. Il y avoit des années qu'il etoit

extrémement incommodé d'un afthme, qui l'avoit rendu maigre comme du bois. Lorfqu'il fut mort, je demandai la permiffion de l'ouvrir; on me l'accorda volontiers. Je me fervis pour cette opération de quelques méchans rafoirs & cifeaux que mes Camarades avoient confervez. Je trouvai les poumons de ce cadavre prefque fans humeur, retirez & fecs comme une éponge. La trachée artére étoit dure, infléxible, & affez ouverte pour y faire paffer un œuf. Le foye étoit verd, il avoit une de fes parties graveleufe, l'autre attachée aux reins, qui paroiffoit toute ulcérée. Je trouvai quatre pierres de la groffeur d'un noyau de prune, dans la bourfe du fiel, lequel étoit jaune comme de la cire. Pour le cœur, il paroiffoit autant beau extérieurement qu'on le pouvoit fouhaiter; mais l'ayant ouvert, je trouvai une ouverture au *feptem medium*, de la grandeur d'un fou, bordé d'une membrane, qui fans doute s'y étoit formée, pour empêcher qu'elle ne fe fermât.

J'avouë que cela me furprit, y ayant

pourtant un peu fait de réfléxion, je conjecturai que cet homme, ayant toujours eu de la difficulté à respirer, & ses poumons ne pouvant par conséquent pas être suffisamment rafraîchis, la nature y avoit voulu remédier, comme elle y suplée par d'autres voyes aux enfans, qui sont encore dans le ventre de leur mere, & qui en effet ne respirent point du tout, en ce que la circulation du sang se fait en eux d'une toute autre maniere que dans la suite. Car au lieu qu'ici, le sang contenu dans les veines, & porté des extrémitez du corps vers le cœur, où il entre par la veine cave, se décharge dans la cavité droite, d'où il passe dans la veine artérieuse, puis dans l'artére veineuse, & de-là dans la cavité gauche du cœur, d'où il est porté aux extrémitez de l'animal par l'aorte, qui s'abouche par ses rameaux avec ceux de la veine cave : là au contraire, le sang qui sort de la cavité droite, passe immédiatement du tronc de la veine artérieuse dans l'aorte, tandis qu'il en passe aussi immédiatement de la veine cave dans le tronc de l'artére vei-

neuſe, qui de-là entre & ſe dilate dans la cavité gauche du cœur.

Je ne remarquai rien d'extraordinaire dans les inteſtins. Les uretéres & les reins étoient pleins de gravier, de ſorte qu'il n'étoit pas ſurprenant que ce pauvre corps ſe fût toûjours plaint, & fût mort à la fleur de ſon âge, n'ayant encore que trente-quatre ans. Nous l'enterrâmes dans la contreſcarpe.

Pas ſix ſemaines après nous eumes un horrible tremblement de terre, qui fut ſuivi d'une tempête auſſi furieuſe que j'en aye vû de ma vie. La Montagne qui étoit au couchant de notre Fort, ſe fendit en deux depuis le ſommet juſqu'au pied : en même tems un torrent d'eau limonneuſe en ſortit avec une impétuoſité extraordinaire. Par bonheur il ne deſcendoit point directement vers nous, autrement nos ouvrages auroient couru beaucoup de riſque : cette ravine dura juſqu'au lendemain ; toute notre vallée étoit ſous l'eau, & nous fumes trois jours ſans pouvoir battre la Campagne. Lorſque le mauvais tems fût paſſé & nos prairies ſéchées,

nous montâmes ſur la Montagne pour voir une partie des ravages qu'il y avoit cauſez. Nous trouvâmes que l'ouverture dont je viens de parler, étoit au moins de vingt toiſes, ou cent vingt pieds en bas, & de plus de cinquante en haut. Je m'aperçûs le premier, qu'une fontaine qui étoit proche du ſommet, avoit diſparu ; & comme je vis que les autres la cherchoient, je leur récitai cet impromptu.

Vous n'êtes plus, belle fontaine,
Un tourbillon fatal a fermé vos conduits :
Le Ciel, quand il voudra, ſoulagera ma peine,
Et mettra fin un jour de même à mes ennuis.

Ce changement nous ſurprit tous ; mais ce qui nous étonna davantage, c'eſt que la moitié de la forêt, qui étoit au bas, de l'autre côté, étoit abîmée, & qu'au lieu d'arbres qu'il y avoit, il n'y paroiſſoit plus qu'un lac d'une fort grande étenduë. Ces prodigieux événemens nous donnerent occaſion d'admirer les Ouvrages de la Providence.

Le Grand étoit triſte de la perte de

cette fontaine ; parce que souvent nous allions nous divertir par-là autour, & que nous étions bien-aise de nous y rafraîchir de son eau, qui étoit merveilleusement belle & claire. Il ne pouvoit pas comprendre quelle relation ce jet-d'eau avoit avec ce rocher fendu : les autres en étoient encore plus étonnez que lui. Ne voyez-vous pas, leur dis-je, que pour faire une telle ouverture à ce grand corps, il a falu que les petites parties, qui en composent les deux moitiez, se soient aprochées, & qu'ainsi les conduits par où passoit l'eau, qui formoit ce petit jet, se sont fermez, ni plus ni moins que les pores d'une éponge se ferment à proportion qu'on la serre. Je ne sai si vous raillez, dit l'un d'eux, on le diroit presque à votre mine : mais ce que vous dites-là, paroît assez vrai-semblable. Sans doute que je raille, repris-je, il y a une raison naturelle & phisique de ce que vous admirez, que ceux qui ont la moindre teinture de Philosophie, n'ignorent point. Nous ne savons ce que c'est que Philosophie, dit le Grand ; mais si vous croyez que nous soyons capables de vous enten-

dre, vous nous ferez plaiſir de philoſopher avec nous ſur notre fontaine. Je le veux bien, lui répondis-je, nous n'avons rien autre choſe à faire à preſent, mais à condition que cela ne me ſera point réputé à pédanterie.

Le Globe que nous habitons, eſt composé, leur dis-je, d'un nombre innombrable de différentes petites parties. Les principales ſont les terreſtres & les acqueuſes. Ce composé tourne en vingt-quatre heures autour de ſon propre centre. Comment, interrompit le Grand, la Terre tourne? Oüi, oüi, reprit la Forêt, je lui ai entendu expliquer ce phénoméne ailleurs ſi clairement, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Tant clairement qu'il vous plaira, repartit le Grand, je ne croirai jamais rien au préjudice de mes ſens, & de l'Ecriture-Sainte, où l'on trouve une quantité de paſſages formels, qui ruïnent poſitivement ce que vous avancez. Vos ſens vous trompent ſouvent, cela eſt aiſé à prouver, continuai-je; & pour ce qui eſt de l'Ecriture, il eſt ſûr que le but du Saint-Eſprit n'a jamais été de nous rendre Mathématiciens & Philoſophes;

puiſqu'autrement il auroit eu ſoin d'é-claircir des endroits de la Genéſe, au ſujet de la Création, qui embaraſſent bien des gens, & qu'un Prêtre du Païs où nous avons été, la Forêt & moi, remarqua d'abord qu'il en entendit parler. Il n'auroit pas manqué de même de nous aprendre au vrai la proportion de la périférie d'un Cercle à ſon diamétre, lorſqu'il traite de la Mer de cuivre, que Salomon avoit fait mettre dans ſon ſuperbe Temple, & qu'il prétend-là être, ſuivant l'opinion du Vulgaire, comme de trente à dix, ou de vingt & un à ſept; au lieu qu'elle eſt comme de vingt-deux à ſept, ou du moins il s'en faut peu de choſe, comme cela ſe démontre dans les Mathématiques. Dieu bégaye avec nous, pour ſe rendre intelligible, il s'accommode au langage des hommes: lorſqu'il parle à ſa maniere, il nous eſt impoſſible de l'entendre: ce qu'il dit, ſont des miſtéres que nous ne ſaurions pénétrer. Tout cela eſt aiſé à comprendre, & n'aporte ici aucune difficulté.

Supoſant donc que la Terre tourne, les parties les plus agitées doi-

vent être celles qui s'éloignent de ſon centre avec le plus d'impétuoſité, comme il eſt facile de le prouver par pluſieurs belles expériences: cela étant, l'eau, qui outre le mouvement de tout le corps qui eſt emporté, en a un particulier, qui la rend liquide, doit par conſéquent prendre les devans. Enſuite vient l'air, qui eſt un autre liquide compoſé de parties beaucoup plus ſubtiles & plus agitées que celles de l'eau: ce qui le fait encore paſſer devant, & former autour du globe terreſtre une eſpece de duvet, qui compoſe notre Atmoſphére, & s'étend environ juſqu'à deux lieuës de diſtance autour de la ſuperficie de la Terre: & c'eſt, pour le dire en chemin faiſant, dans cet Atmoſphére que ſe forment la pluye, la neige, les éclairs, le tonnerre & en général tous les Météores.

Attendez, dit le Grand, ſelon votre Philoſophie, les corps qui ſont le moins en mouvement, doivent reſter le plus près du centre de notre Globe, les parties acqueuſes ſont en plus grand mouvement que les terreſtres, donc l'eau doit néceſſairement couvrir

toute la ſuperficie de la Terre, & ainſi nous devons avoir un déluge continuel: ce qui n'eſt pas.

L'objection eſt bonne, lui répondis-je, & il eſt aſſûrément vrai que ſi Dieu par ſa Toute-puiſſance aplaniſſoit les Montagnes, & mettoit au niveau des vallées en général tout ce qu'il y a de hauteurs, le ſec n'aparoîtroit plus nulle part. C'eſt un argument dont on pourroit peut-être même bien ſe ſervir pour favoriſer la poſſibilité d'un déluge univerſel, n'étoit que le Texte y parle devant & après de Montagnes. Mais vous devez conſidérer que la Nature ne peut pas toûjours avoir ſon cours libre, à cauſe des obſtacles qui l'en empêchent. L'eau d'une Riviere doit, ſuivant les Loix qui ſont preſcrites, ſuivre la pente de ſes lits; cependant il arrive ſouvent qu'un vent impétueux l'arrête, & la fait même remonter vers ſa ſource. Les Montagnes & les Rochers que la Providence a formez, ſont des Bariéres, que l'Océan ne ſauroit franchir, comme la liqueur qui eſt dans un vaſe ne ſauroit ſurpaſſer ſes bords: mais abaiſſez ces bords, ainſi que je le diſois

ſois tantôt des Montagnes, & vous verrez qu'elle paſſera d'abord par deſſus.

Je reviens donc à mon ſujet, & je dis que n'y ayant point de vuide dans le monde. Point de vuide dans le monde ! interrompit le Grand. Ah ! je me rends, repris-je. Non, j'ai tort, repart-il, de vous interrompre ſi ſouvent ; pourſuivez, je vous prie, vous avez bien fait de m'arrêter, car je connois bien que j'allois dire des ſottiſes, je ne dirai plus mot d'aujourd'hui. Auſſi-tôt, pourſuivis-je, que quelques parties d'air ou de feu, plus ſubſtiles & plus agitées que les autres, montent, il faut néceſſairement qu'il en deſcende une quantité équivalente d'autres en même tems, qui viennent prendre leur place, ce qui cauſe une eſpéce de tention ſur l'eau, laquelle lui fait remplir juſqu'aux moindres intervales, où ces petites parties peuvent pénétrer. Or il faut ſavoir que la plûpart des Montagnes ſont creuſes vers le bas, comme vous le voyez en celle-ci, préſentement qu'elle s'eſt ouverte : & d'autant que la terre eſt poreuſe, & pleine de crevaſſes & de con-

duits, il arrive que la Mer force ces passages, & vient remplir ces Montagnes creuses jusqu'au niveau de l'Océan.

Je vous entends, dit le Grand, il n'en est pas besoin de davantage : vous voulez dire que la Mer étant aussi haute que les plus hautes montagnes, comme tout le monde l'avouë, & qu'il est aisé de le voir, lorsque l'on est sur les côtes, l'air qui presse l'eau de l'Océan, la force de passer par les bas conduits de la terre, & à monter jusqu'au sommet des rochers, d'où elle sort par filets, qui forment les fontaines dont il s'agit, ni plus ni moins que la liqueur que l'on verse dans un vase, où il y a une pipe ou un bras, monte dans ce bras à la même hauteur qu'elle est dans le vaisseau, & sort par-là, s'il y a la moindre petite ouverture. C'est certes raisonner en philosophe, lui répondis-je, votre conclusion est fort bonne, c'est dommage que vos principes ne valent rien. Car il n'est pas vrai que la Mer soit seulement aussi haute que les rivages, si cela étoit nous serions bien-tôt abîmez ; c'est une erreur populaire, dont la cause est asse

connuë par ceux qui ont ſeulement apris les premiers élémens de l'optique. Mais voici ce qui en eſt.

L'eau étant parvenuë juſqu'au pied de ces Montagnes creuſes, s'échauffe par les rayons du Soleil qui pénétrent juſques-là, & monte en vapeurs juſqu'aux voutes, où ces parcelles d'eau ſe raſſemblent, comme l'eau d'un pot qui bout, fait contre ſon couvercle, formant ainſi des goutes, & ces goutes des filets, qui ſortent par la premiére ouverture qu'ils trouvent, & font que ce que nous apellons une fontaine, pluſieurs fontaines un ruiſſeau, & pluſieurs ruiſſeaux une riviére, qui reporte à la Mer l'eau qui en étoit venuë, & qui par conſequent ne fait que circuler comme le ſang dans les veines d'un animal vivant.

Hé bien, dit la Forêt, que dites-vous de cela ? ce n'eſt pourtant rien encore, cette explication eſt claire, mais elle dépend d'autres connoiſſances, que je lui ai entendu déduire ailleurs, & qu'il faut ſavoir néceſſairement pour l'entendre à fond. Autres connoiſſances ou non, répartit le Grand, je trouve tout cela fort beau, &

voudrois que notre Docteur nous voulut de même entretenir de la formation des météores; cela doit être extrêmement divertissant. Il vaut mieux, interrompis-je, que je vous donne quelque teinture des Mathématiques, j'en ai apris quelque chose : cette science vous pourra peut-être servir, si jamais nous sortons d'ici; du moins cela nous aidera à tuër le tems: tous consentirent à ma proposition avec joye. Le Grand seul, qui étoit avide de sciences, branloit la tête. Vous nous avez mis-là une clause pour la Phisique, reprit-il, qui ne m'agrée point du tout, j'entens volontiers traiter des Ouvrages de la nature; cependant il ne faut pas trop exiger de ses Maîtres, ayez la bonté seulement, avant que de finir cette agréable conversation, de nous dire de quel sentiment vous êtes à l'égard du Déluge : de la maniére que vous en venez de parler, je doute que vous suiviez le Vulgaire : franchement avoüez-nous si vous le croyez universel ou particulier?

Comme le Salut n'est point intéressé dans le choix que l'on peut faire de l'un de ces deux partis, lui répondis

je, je n'ai fait aucune difficulté de me rendre aux raiſonnemens d'un de mes Régens de Collége, qui ſoûtenoit hautement qu'il étoit impoſſible que toute l'eau qui eſt au Monde pût couvrir la Terre juſqu'à une auſſi grande hauteur que le Texte ſemble le vouloir inſinuër. Mais eſt-ce que Dieu n'eſt pas Tout-puiſſant, interrompit le Grand ? & outre cela, n'eſt-il pas dit que les bondes des cieux furent ouvertes? Sans doute, repris je, mais les Théologiens ne prouvent ici aucun Miracle : ſi cela étoit, je n'aurois pas le petit mot à dire. Je ne nie point que celui qui a créé l'Univers, ne puiſſe faire de nouvelles eaux quand il veut ; mais je ſoûtiens que s'il a créé alors des eaux, il les a enſuite anéanties. Et pour ce qui eſt des bondes des cieux, ce ſont des expreſſions poëtiques & métaphoriques, dont l'Auteur ſe ſert pour relever l'excellence du ſujet.

Comment, dit un autre, eſt-ce que comme il y a un Ciel de feu, il ne pouroit pas auſſi y avoir un Ciel d'eau, qui ſeroit comme un magaſin inépuiſable, duquel la Providence ſe pouroit ſervir dans les occaſions, ſoit pour hu-

mecter la terre en tems de ſécheresse, & pour inonder de certains Païs ? Pour cela, répondit le Grand, c'eſt une pure bagatelle : le premier eſt une fiction des anciens Philoſophes, & le ſecond une chimére d'enfans, que j'ai pourtant oüi alléguer à des perſonnes raiſonnables. Car enfin, où placer un Ciel aquatique ? Si on le met au deſſus du firmament, il n'aura aucune liaiſon avec la terre, & ſi on le place au-deſſous, il eſt impoſſible qu'il ne nous cache les Etoiles fixes, puiſque le moindre brouillard nous dérobe la vûë du Soleil. Il ne faut point chercher le remede ſi haut, ſeulement il faut conſidérer que d'abord qu'il pleut pendant huit ou dix jours de ſuite en un endroit, tout y nage : or il n'y a qu'à ſupoſer qu'il pleut par tout d'une égale force durant quarante jours conſécutifs, & alors il me ſemble que la choſe n'aura pas tant de difficulté.

Vous n'y penſez pas, lui répondis-je, lorſqu'il y a beaucoup d'humidité en un lieu, il y a trop de ſéchereſſe dans un autre : ce que le Soleil enleve d'un côté, les Nuës le vont porter

ailleurs. S'il devoit pleuvoir par tout avec tant de violence, il faudroit premiérement que tout l'Océan, pour ainsi dire, se fut élevé en vapeurs, alors tout ce qui tomberoit ne suffiroit simplement que pour remplir les baissieres, d'où l'eau auroit été tirée pour former les nuages : il en faudroit donc bien d'autres pour couvrir tout le globe jusqu'à la hauteur de quinze coudées au-dessus des Alpes & du Pic des Canaries, Montagnes qui ont peut-être deux lieuës de hauteur ; vous voyez bien que cela est impossible.

Cependant il y a une autre difficulté, qui est celle de la grandeur de l'Arche. Mon Maître de Mathématiques a eu la curiosité de prendre les dimensions de ce grand bâtiment, & de supputer le contenu de sa capacité: ensuite il a examiné Pline, & a consulté tous les Traitez des Voyageurs, afin de faire le dénombrement au juste de tous les differens Animaux, dont nous avons presentement la connoissance. Enfin il a calculé combien de vivres il falloit à toutes ces bêtes & à huit personnes pendant un an ; mais quand tout cela a été rassemblé, le volume

en étoit si grand, que le Vaisseau ne pouvoit pas à beaucoup près le contenir. Je laisse à part les Animaux dont nous n'avons pas encore entendu parler, & qui sont sans doute en très-grand nombre.

Mais les mesures dont parle Moïse, dit le Grand, nous sont-elles bien connuës? Oüi, répartis-je, la coudée de laquelle le Texte fait mention, avoit un pied & demi de longueur: & afin que vous ne pensiez pas que nous en parlons à la volée, il faut que vous sachiez que les Anciens voyant que les hommes ne sont pas également hauts & puissans, & que par conséquent leurs parties doivent être à proportion fort différentes les unes des autres, convinrent au lieu de s'en servir pour leurs communes mésures dans le commerce, de prendre quatre grains d'orge rangez de plat l'un contre l'autre, pour la mesure d'un travers de doigt, quatre de ces doigts faisoit une paume, ou 3. pouces, & douze pouces ou 16. doigts un pied: d'un & demi de ces pieds on en fait la coudée, de cinq pieds le Pas de Roi ou Géométrique, au lieu que le commun ne comprend que 2.

pieds & demi. La verge eſt de douze pieds : la ſtade étoit compoſée de cent vingt-cinq pieds, & de huit ſtades le mille d'Italie, d'où vous voyez que les principes des meſures inventez par les premiers hommes, ont paſſé aux Grecs, aux Romains, & à pluſieurs autres Nations. Tout cela étant, il eſt aiſé de conclure que le Déluge dont parle Moïſe n'a point été univerſel par raport à la Terre, mais ſeulement à l'égard de l'homme. Le monde étoit dans ſon enfance, on n'avoit pas eu le tems de le multiplier & de s'étendre au long & au large ; Dieu a inondé le Païs qui étoit habité, il n'étoit pas néceſſaire de ſubmerger tous les autres : ainſi il ſuffiſoit auſſi que Noé conſervât ſeulement les eſpéces du bétail qui étoit de ces Contrées-là ; l'Arche étoit ſuffiſante pour en loger davantage ; & toutes les autres difficultés ſont levées. Car pour l'expreſſion de tout le Monde, il eſt aſſez ordinaire aux Ecrivains ſacrez de s'en ſervir pour en marquer une partie ; témoin l'endroit où il eſt dit au ſujet de Joſeph & de Marie, que tout le monde devoit être enrôlé ; perſonne n'ignore que tout ce monde ſe

bornoit tout au plus aux Païs qui étoient ſous le gouvernement de l'Empereur des Romains.

Là-deſſus chacun ſe retira réſolu de s'enfoncer dans l'étude des Mathématiques, & de profiter de mes leçons. En effet nous commençâmes dès le lendemain par les Elemens d'Euclides. Quoiqu'il y eut des années que cet Auteur ne me fut point paſſé par les mains, j'avois eu tant de ſoin de repaſſer ſouvent dans mon eſprit le contenu principalement de ſes ſix premiers livres, que pour peu que j'en rapellaſſe les idées, j'héſitois rarement dans les démonſtrations que j'en faiſois. De-là nous paſsâmes à la Géométrie, où je n'étois pas à la vérité ſi expert, outre qu'il nous auroit fallu, pour la traiter à fond, des livres & des inſtrumens qu'il n'y avoit guéres d'aparence de recouvrer; & enfin nous finîmes par la fortification. J'aurois bien voulu auſſi leur enſeigner un peu d'Algebre, mais le Grand ſeul fut celui qui de fois à autre, vouloit bien s'y apliquer un moment, & encore s'en trouva-t'il rebûté, auſſi-tôt que nous en vînmes aux Equations cubiques.

Nous nous exerçâmes des années dansces belles Sciences, desorte qu'il n'y avoit point d'endroits unis & sablonneux qui ne fussent remplis de figures Géométriques, sur tout dans les Dunes, & le long du rivage de la Mer, où nous allions nous promener fort souvent. Un jour que nous y étions, & que l'eau qui montoit à petits flots, nous avoit donné occasion de nous entretenir de la cause du flux & reflux de l'Océan, nous fûmes extrêmement surpris de voir du côté d'Occident, aussi loin que la vûë pouvoit porter, un corps que nous n'y avions point encore vû auparavant. Nos sentimens furent d'abord partagez sur ce sujet, les uns vouloient que l'eau étant basse, ce fut la pointe de quelque rocher qui se montroit, d'autres prétendoient que ce fut un petit nuage, Normand assûroit qu'il avoit vû la même chose autrefois, & le reste soûtenoit que c'étoit un Vaisseau. Pour m'en assûrer, je fichai deux fléches en terre, qui faisoient avec ce corps une ligne droite, & m'étant posté derriére, je remarquai aussi-tôt qu'il avoit changé de place, & que par conséquent ce ne pouvoit

pas être un rocher. Nous nous apliquâmes ensuite à observer fort attentivement, s'il n'arrivoit point de changement dans sa figure, comme il fait ordinairement aux nuages, qui s'étendent, augmentent ou se dissipent avec le tems, & n'en ayant vû aucun dans l'espace d'une demi-heure, sinon qu'il grossissoit tant soit peu, nous conclûmes qu'il faloit absolument que ce fut un Vaisseau, que le Ciel nous envoyoit pour nous tirer de notre ennuyeuse solitude.

Le vent fraîchissoit un peu, & il n'étoit pas midi, ainsi il y avoit quelque espérance de le voir aprocher avant la nuit, puisqu'il côtoyoit les terres. La Forêt, qui avoit plus peur qu'aucun des autres, qu'une commodité si rare & si peu attenduë, ne nous échapât, fut d'avis que quatre se devoient mettre dans notre chaloupe, qu'on avoit eu soin de mettre dans la barraque que nous avions bâtie en arrivant, & dont nous ne nous étions presque pas servis depuis 12. ans, que nous l'y avions mise pour la premiere fois, ce qui l'avoit bien conservée, outre que nous avions eu soin de l'entretenir, auſ-

ſi-bien que ſon couvert ; & qu'on iroit à merci de rames à la rencontre de ce Navire, de peur qu'il ne s'écartât des Cotes, avant que ceux qui le menoient fuſſent avertis que nous étions-là, & qu'ainſi cette negligence nous privât d'un bien, qui peut-être ne nous arriveroit plus jamais. On aprouva ſon ſentiment. Ainſi nous allâmes mettre notre batteau en Mer, où la Forêt & trois autres entrérent. Comme nous n'avions que deux rames, ils travailloient les uns après les autres, mais avec tant de force, que nous les avions perdus de vûë peu de tems après. Cependant le grand Vaiſſeau aprochoit, & nous commençions à diſtinguer les voiles, lorſque nous remarquâmes que le Soleil aprochoit de l'Horiſon. Nous avions au moins une lieuë & demie de chemin à faire avant que d'arriver à la premiere loge, que nous avions entre notre Fort & la Mer, & la Lune ſe levoit tard. Ces conſidérations nous firent penſer à notre retraite : nous arrivâmes enfin à ce premier gîte, où nous trouvâmes encore quelques reſtes de ce que nous y avions aporté le matin, ce qui nous vint fort à propos.

Quoique nous fussions fatiguez, il nous fût inpossible de fermer l'œil, il n'y en avoit pas un qui ne fut dans de mortelles inquiétudes. Le matin avant le jour, nous retournâmes le plus directement que nous pûmes vers le rivage de l'Océan. A notre arrivée nous fûmes transportez de joye de voir le gros Bâtiment à l'ancre, un peu plus bas, & environ une lieuë en Mer, & en même tems deux chaloupes qui venoient à terre. Nous nous aprochâmes de l'endroit où elles devoient aborder. Le Capitaine du Vaisseau ne connoissant pas ceux qui étoient venus à son bord, en avoit retenu deux, leurs Camarades devoient servir de guides à huit autres, qui étoient venus de leur propre esquif pour nous reconnoître. D'abord on nous ordonna d'aller chercher notre bagage, & de nous en revenir plûtôt qu'il seroit possible, parce que le fond n'étoit pas-là bien propre à ancrer; s'il étoit survenu le moindre mauvais tems, il y auroit eu du risque. Six hommes de l'Equipage nous accompagnérent: étant venus à notre fort, nous nous chargeâmes de ce que nous crûmes le meilleur, le

reſte demeura pour les Sauvages, ſi tant eſt qu'il leur ait jamais pris envie d'y revenir. Quelque diligence que nous fiſſions, il étoit nuit avant que nous arrivaſſions au Vaiſſeau. La Forêt avoit déja inſtruit le Capitaine des propriétez du Païs que nous quittions, ou pour mieux dire, il avoit eu ſoin de lui en faire un portrait autant déſavantageux qu'il avoit pû, deſorte que n'ayant pas grande envie de le voir, il fit mettre auſſi-tôt à la voile; ce qui nous donna occaſion de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous tiroit du miſérable endroit où nous avions malheureuſement échoué il y avoit dix-huit ans.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Auteur paſſe des Terres Auſtrales à Goa, où il fut mis à l'Inquiſition: Hiſtoire d'un Chinois qu'il rencontra dans cette Priſon, & de quelle maniére ils en ſortirent.

LE Capitaine du Navire étoit Eſpagnol, qui ne ſe démentoit point

par aucune de ses actions, il avoit dans toutes les formes, & la fierté & le génie de sa Nation : ainsi quelque envie que j'eusse de savoir par quel cas-fortuit ce Bâtiment avoit été conduit sur les Côtes d'une terre où personne ne négocie, il me fût impossible de l'aprendre. Il n'y avoit pas un homme de l'Equipage qui en sçût rien, & je n'osois m'adresser à ce rustre pour m'en instruire, de peur d'en être reçu comme les autres. Le Chirurgien, qui parloit un peu latin, me dit seulement un jour, qu'ils venoient des Isles de l'Amérique, où ils avoient escorté quelques Vaisseaux marchands, & porté des ordres au sujet de quatre ou cinq Navires que M. le Chevalier Tyssot Gouverneur de Surinam, avoit fait arrêter par répresailles, & que l'on vouloit qu'il relâchât ; sur quoi ils avoient immédiatement après singlé vers les Terres Australes, où ils avoient abordé deux fois. A la premiére, continua-t'il, on n'a rien trouvé digne de la curiosité du Capitaine. A la seconde descente que nous avons faite peut-être à septante ou quatre-vingt lieuës de l'endroit où vous étiez, de

dix hommes que l'on avoit envoyez à terre, il n'en eſt revenu que deux, qui étoient ceux que l'on avoit laiſſez pour la garde de la chaloupe, les autres avoient été attaquez par les Habitans du Païs, qui les avoient pourſuivis juſqu'aux Dunes, où leurs Camarades les avoient vû prendre & hacher en piéces, eux-mêmes ayant eu aſſez de peine à échaper, parce que l'eau avoit baiſſé, & que leur bâteau étoit ſur le ſec. Nous avions envie de débarquer encore-là où nous vous avons trouvez, mais le récit que vous avez fait de ces quartiers-là, en a dégoûté notre Capitaine : cela me fait préſumer qu'il y a eu un ordre ſecret, ou du Roi, ou de quelque Compagnie, de voir s'il n'y auroit pas moyen de faire quelque heureuſe découverte de ces côtez-là. Je ne ſai, dit-il encore, s'il en eſt dégoûté ou non, mais il me ſemble avoir entendu que nous allons à Goa en droite ligne. En effet, je remarquai, ſans que je ſuſſe pour quelles raiſons, que nous avions entiérement abandonné les terres d'où nous venions, & que nous tirions vers le Nord-Eſt. Nous ne pûmes pourtant

pas achever notre Navigation tout d'une haleine ; il falut que le Capitaine relâchât à l'Isle Bourbon, située à l'Est de Madagascar, dont elle est distante de cinq à six degrez. Nous restâmes-là dix jours à nous rafraîchir, & à prendre de nouvelles eaux.

Pendant ce petit séjour, nos Matelots ne cessoient de prendre autant de bon tems que leur bourse le leur permettoit. Le jour avant notre départ, une partie de ceux qui étoient à terre s'enivrérent ; il y en avoit un entr'autres, natif de Séville, âgé environ de trente-cinq ans, fort bien tourné, & qui avoit de grandes moustaches, qu'il relevoit à chaque moment, & dont il prenoit plus de soin que de tout le reste de son corps. Nonobstant son ivresse, il étoit venu jusqu'à la Chaloupe, où il n'étoit pas plûtôt entré, qu'il s'étoit endormi ; les autres qui le suivoient, l'ayant joint, se mirent, l'un à le tirer d'un côté, l'autre à le pousser de l'autre, & à faire cent grimaces pour s'exciter à rire réciproquement. Un jeune Portugais, qui n'en tenoit guéres moins que lui, voulant aussi faire des siennes, tira doucement ses ciseaux &

en emporta ſubtilement la mouſtache gauche de l'Eſpagnol. Cette action les fit fremir, chacun le blâma hautement de ſon imprudence, & lui prédit auſſi-tôt qu'il ne lui en arriveroit rien de bon. En effet, le lendemain au matin, ayant ſçû de quelque babillard que c'étoit lui qui avoit joüé le tour, il s'en vint au cabeſtan, où l'autre travailloit à lever l'ancre, & ſans lui dire une ſeule parole, lui enfonça ſon coûteau juſqu'au manche dans le ſein. Le Portugais ſe ſentant bleſſé, léve le levier qu'il tenoit à la main, & en décharge un ſi prodigieux coup ſur la tête de l'Eſpagnol, qu'il le jetta roide mort par terre, & lui-même ayant enſuite fait trois ou quatre piroüettes, alla donner du nez contre le vibord, où il perdit preſque tout ſon ſang dans l'eſpace d'un quart-d'heure, & rendit l'eſprit entre mes bras. Ainſi nous perdimes deux braves hommes à la fois, au grand déplaiſir du Capitaine, qui en prit occaſion de faire ſerment que le premier de ſes gens qu'il verroit ſou, il le puniroit d'une maniere à l'en faire reſſouvenir. Cela n'empêcha pourtant pas que l'on ne mit à la voile, &

que nous n'arrivassions heureusement à Goa le treiziéme jour d'Avril 1663.

Cette fameuse Ville est située dans une Isle, qui porte le même nom, de quinze mille de circuit au moins, à l'embouchure du Fleuve Mondoüi. Elle est enrichie d'un beau Port, d'un très-célebre Arsenal, & d'un Hôpital incomparable. N'ayant point d'engagement dans notre Vaisseau, le Capine eut la bonté de me permettre de m'établir là, & d'y exercer ma Profession, sans pretendre rien pour mon Passage: mes Camarades quiterent de même pour la plûpart, & tirérent l'un d'un côté l'autre de l'autre.

On m'indiqua une Hôtellerie, où l'Hôte me fit bien des honnêtetez. Je n'eûs pas été une heure chez lui, qu'il ne m'offrit de fort bonne grace, de me garder dans sa maison *gratis*, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une maison où demeurer à ma fantaisie. Je soupai de grand apétit, & m'allai coucher de bonne heure. Il faisoit chaud, ainsi m'étant machinalement aproché du bord du lit, mon bras gauche avoit glissé, & pendoit presque jusqu'à terre. Comme il y avoit au moins quatre

heures que j'étois-là, & que j'avois fait mon meilleur ſomme, quelque choſe de doux & tiéde, qui alloit & venoit le long du deſſus de ma main, me la fit retirer en haut, ſans que le ſommeil me permit pourtant de m'en apercevoir aſſez pour y faire réflexion. Etant un peu après retombée, la même choſe m'arriva encore ; & ainſi pluſieurs fois de ſuite, juſqu'à ce qu'étant enfin tout-à-fait éveillé, je fus ſurpris de voir un fantôme marcher par la chambre, qui me paroiſſoit grand comme un veau. Le feu me monta au viſage, je ne pouvois m'imaginer ce que c'étoit ; & quoique j'euſſe poſé pour conſtant, que tout ce que l'on débitoit des ſorciers & des aparitions, n'étoit que des contes de vieilles, ayant bien fermé la porte de mon apartement, & ne ſachant point qu'il y eût d'autre lit que celui où je couchois, je ne laiſſai pas alors de douter de la vérité de mon hipotéſe. Cependant, cet objet effroyable, après avoir fait quelques tours, s'aviſa de revenir droit à moi. Là-deſſus, je me recule, je pouſſe d'un côté, à meſure qu'il avance de l'autre, & me croyant déja à la ruelle,

mon étonnement qui étoit déja extrême, redoubla néanmoins considérablement, lorsque je sentis remuer quelque chose derriére moi. Il ne faut biaiser, j'étois dans une angoisse mortelle de me voir assiéger de toutes parts. Le cœur me palpitoit d'une maniére inconcevable, je ne respirois qu'avec difficulté, il n'y avoit aucun poil sur mon corps où il ne pendit une goute d'eau. Enfin, dans le même instant que l'un fait mine de vouloir se jetter d'un coté sur moi, j'entens une voix de l'autre, qui me dit tout d'un coup : Qu'avez-vous, vous portez-vous mal ? A ces mots, je lâche un cri épouvantable, qui donnoit assez à connoître l'embarras où je me trouvois. N'ayez point de peur, reprit-on. Et qui êtes-vous donc repartis-je, en tremblant ? Je suis Juhan, répondit-il, Matelot dans le Vaisseau dans lequel vous venez d'arriver. Que le Diable vous emporte, lui dis-je, vous m'avez joüé-là un tour qui me coûtera sans doute la vie, je suis à demi-mort à l'heure qu'il est, & si l'on ne m'aporte du secours, il est impossible que j'en réchape. Comment Diable êtes-vous venu ici ? poursui-

vis-je, & qui y a-t'il dans la chambre plus que vous ? Personne, me dit-il, & si vous apercevez quelque chose, ce ne peut-être que le chien de notre Capitaine qui m'a suivi hier au soir ici. Un chien, repris-je, il est donc aussi grand qu'un âne ? C'est le gros barbet noir que vous avez vû cent fois, me répondit il : La peur grossit les objets, il vous a sans doute paru ce qu'il n'est point. C'est donc ce pendart, lui dis-je, qui m'est venu lécher la main trois ou quatre fois avant que j'aye été bien éveillé. Mais encore un coup comment vous êtes-vous venu fourer auprès de moi ? Le Capitaine, reprit-il, étoit allé souper chez un de ses amis, il m'a retenu-là jusqu'à dix heures, & m'a dit ensuite de venir loger ici cette nuit. L'hôte, à mon entrée, me dit qu'il n'avoit point de place à me donner, mais que si j'étois venu une heure ou deux plûtôt, j'aurois pû peut-être m'accommoder avec un étranger qui ne faisoit que d'arriver avec le Saint Jago, & s'étant expliqué plus avant, je reconnus qu'il faloit que ce fut vous : ainsi après lui avoir dit que nous étions venus dans le

même bord, il m'a permis ſur la parole que je lui ai donnée, que vous ne vous en formaliſeriez pas, de venir prendre place auprès de vous. Tout cela auroit été le mieux du monde: mon ami, lui repliquai-je, ſi vous aviez eu la précaution de me parler en entrant. Je l'ai voulu faire, me dit-il, mais vous dormiez ſi tranquillement que j'aurois crû faire un crime d'interrompre ce doux repos. Ces circonſtances me raſſurérent beaucoup, je me ſentis reprendre petit à petit mes eſprits, néanmoins l'altération avoit été trop grande pour n'y rien faire: d'abord qu'il fût jour je fis lever mon Portugais, & le chargeai de donner ordre que l'on fit venir un Chirurgien, je me fis ouvrir la vaine, & tirer ſeulement cinq ou ſix onces de ſang. Ainſi Dieu merci, j'en fus quitte pour la peur que j'avois euë; mais elle fut aſſurément telle, qu'elle ſurpaſſoit toutes celles qui m'avoient ſaiſies auparavant. Mon Hôte qui ne me reconnoiſſoit preſque pas, fut touché de cet incident, enſuite pourtant nous en rîmes, & il ne venoit perſonne chez lui qu'il ne les en divertit.

Dix

Dix jours après je me logeai vis-à-vis des Dominicains, qui ont-là un très-beau Monastére. Dans fort peu de tems que j'y avois été, j'eus le bonheur de faire plusieurs cures, qui me firent connoître à bien des honnêtes gens. L'un des Religieux dont je viens de parler, étant tombé d'un escalier, & s'étant rompu la jambe, m'envoya querir; quoique l'os fut fracassé, je le guéris si bien qu'au bout de deux mois il marchoit aussi librement qu'il avoit fait auparavant. Cela me fit beaucoup de bien. Ce bon Religieux ne savoit quelles caresses me faire, & tous ceux qui étoient de son ordre se faisoient un plaisir aussi-bien que lui, de m'avoir en leur compagnie à toutes mes heures de loisir, où il faloit que je les entretinsse du récit de mes Voyages. Outre cela, ils me recommandoient par tout où ils alloient; ainsi mes pratiques augmentoient de jour à autre, ce qui m'aportoit beaucoup d'argent: desorte que je me flattois déja d'amasser avec le tems des biens assez considérables; mais mon étoile ingénieuse à m'oprimer, me suscita une nouvelle affaire qui pensa me coûter la vie, &

qui m'a donné beaucoup de chagrin.

Les Habitans de Goa sont un mélange de toutes sortes de Religions; il y a des Payens, des Juifs & des Mahométans. La Religion Catholique y est la dominante, & il ne s'y fait point d'autre Exercice public. Le Clergé y est fort rigide, & le Peuple extrêmement superstitieux. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que cela leur vienne par un principe de dévotion: les premiers sont d'une ignorance crasse, & les autres débauchez jusqu'à l'excès; sur tout les femmes ont la réputation d'être d'une lubricité inconcevable. Me trouvant un peu à mon aise, & fréquentant les compagnies, je m'ingérois souvent de plaisanter sur ces mangeurs de Crucifix & avaleurs d'Images, qui croyent pouvoir faire couper impunément une bourse d'une main, pour ainsi dire, pourvû qu'ils tiennent un chapelet de l'autre. Un homme de ma profession, enragé de me voir beaucoup d'occupation, tandis qu'il avoit assez de peine à gagner maigrement sa vie, m'ayant plusieurs fois entendu tenir de tels discours, fut assez Scélérat pour m'aller accuser

d'Héréſie à l'Inquiſition, qui eſt bien le plus terrible & le plus injuſte Tribunal qu'il y ait au monde. Comme j'allois quelques jours aprés chez le Gouverneur, qui m'avoit envoyé querir pour ſaigner un de ſes Domeſtiques, à peine étois-je à cinquante pas de ſa Maiſon, qu'un Officier me vint ordonner de le ſuivre. Quatre Eſtafiers qui l'accompagnoient, m'environnérent dans le moment,& m'ayant ſaiſi au colet, ils me menérent en priſon le vingt-ſixiéme de Juin 1669. où comme au dernier des criminels, on me mit d'abord les fers aux pieds.

Nous étions plus de vingt perſonnes dans un maudit Cachot, où il n'entre aucune lumiére. Il y a un trou profond vers le milieu, dont le bord eſt à fleur de terre, qui eſt deſtiné pour les néceſſitez des Priſonniers : perſonne ne l'oſe preſque aprocher,de peur de tomber dedans ; ce qui eſt cauſe que chacun fait ſes ordures où il peut, & qu'il y a toûjours par conſéquent une puanteur inſuportable.

Le premier jour de ma détention ſe paſſa en regrets & gémiſſemens, de me voir privé de la liberté ; & dans

l'apréhenſion d'éprouver dans peu des effets de la tirannie des Juges du monde les plus impitoiables. Mais voyant dans la ſuite que tout cela n'aboutiroit à rien de bon, je crûs que le meilleur moyen de diſſiper une partie de mon chagrin, étoit de chercher à m'entretenir avec le premier venu de matiéres indifférentes. Je m'adreſſai pour cette fin à la plûpart de mes Camarades: les uns ne m'entendoient pas, parce que je ne parlois pas leur langage, & les autres étoient ſi fort abattus de triſteſſe, qu'ils ne daignoient pas me répondre un ſeul mot. Un ſeul homme, plus patient & ſociable que les autres, me voyant rebuté de toutes parts, me dit en Portugais.

On vous fait ici un triſte accueil, mais vous ne devez pas en être ſurpris, il faut être d'un tempérament heureux, & d'une grande fermeté d'ame pour ne ſe pas laiſſer abattre dans un lieu auſſi déſagréable qu'eſt celui-ci, lors ſur tout qu'on y a été quelque tems. Pour moi, Dieu merci, je ſuis dans un âge à pouvoir beaucoup ſouffrir, & je ſuis tellement réſigné aux décrets de la Providence, que je me

ris de tout ce que les hommes me peuvent faire. Voilà de belles qualitez, lui dis-je, bien peu de gens ſont capables de tant de réſolution. De quelle Religion êtes-vous, pourſuivis-je? Je ſuis, me dit-il, Univerſaliſte, ou de la Religion des honnêtes gens; j'aime Dieu de tout mon cœur, je le crains, je l'adore, & je tâche de faire aux hommes, ſans exception, ce que je ſouhaite que l'on me faſſe à moi-même. Cela eſt bel & bon, repris-je, mais vous êtes ſans doute de quelque communion; rarement parvient-on à l'âge où vous êtes que l'on ne ſe ſoit déclaré pour un certain Parti. Non, dit-il, je ne fais aucune différence d'une Société à l'autre; il n'y en a point qui n'ait ſes beautez & ſes taches, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de route où l'on ne ſe puiſſe damner ou ſauver. Aſſûrément, repris-je, votre langage me confirme dans l'opinion que j'ai euë il y a long-tems, qu'il n'y a pas plus de diverſité dans les viſages que dans les penſées des hommes. Cela eſt vrai, reprit-il, non-ſeulement à l'égard de chaque homme en particulier, mais par ra-

port à tous les jours de la vie : ce que nous concevions hier d'une maniére, nous l'envisageons aujourd'hui d'une autre : l'esprit aussi bien que le corps, est sujet à mille changemens.

Je suis Chinois, continua-t'il, & fils d'un pere assez accommodé, qui a pris beaucoup de soin de mon éducation, desorte que si je n'ai pas de grandes lumiéres, il n'a pas tenu à lui que je ne les aye acquises. Un Jesuite Missionnaire, nommé du Bourg, ayant oüi parler de lui comme d'un homme généreux, & dont la famille étoit nombreuse, trouva le moyen de s'introduire chez nous. Cet homme étoit non-seulement civil, il paroissoit d'une piété exemplaire; nous prenions tous un plaisir indicible à l'entendre raisonner. Il nous mit à chacun un Catéchisme entre les mains, qu'il nous pria de lire avec attention, & qu'il expliquoit d'une maniére fort facile. Après cela, il y eut chez nous deux ou trois fois la semaine, des conférences, où il faut avoüer que le Pere ne négligeoit rien pour notre instruction. Comme les matiéres qu'il traita d'abord étoient peu ou point emba-

rassées, qu'il ne nous parloit en général que de la chûte de l'homme, de sa Rédemption par le fils de Dieu, & de la Béatitude éternelle, on prenoit beaucoup de goût à ses Leçons: mais enfin deux ou trois mois s'étant écoulez, & cet Ecclésiastique, qui alloit par degrez, & qui n'avoit pas voulu nous effaroucher, commençant à expliquer les Prophéties, & à étaler les Mistéres de la Trinité & de l'Incarnation, l'esprit de mon Pere ne tarda guéres aussi à se révolter. Il ne pouvoit pas comprendre comment des hommes raisonnables, qui se vantent d'être éclairez des lumiéres de la révélation, ne voyant pas que leur Culte est envelopé des ténébres les plus épaisses du Paganisme. N'est-il pas surprenant, dit-il, que des gens prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes, jusqu'à avoir de l'horreur pour ceux qui leur font voir à l'œil, que leurs principales Maximes, & les Dogmes les plus essentiels de leur Religion, sont des pauvretez, des puérilitez & des impertinences, qui selon eux-mêmes, ont été scandale aux Juifs, & folie aux Grecs. Sur tout, disoit-il, je fremis

lorsque l'on me veut persuader qu'un Etre souverainement parfait & immatériel, engendre un autre Dieu corporel, égal à lui, de toute éternité; & qu'il y a encore un autre Dieu, Esprit indépendant, qui procéde du Fils & du Pere; chacun des trois faisant une Personne distincte, & étant Dieu parfait, & cependant tous les trois ne faisant qu'un seul Dieu parfait. Assurément c'est faire une étrange chimére de l'Etre du monde le plus simple & le moins divisible.

Le Jésuite auroit bien voulu ne s'être pas embarqué si avant, il tâcha de lever cet obstacle par les voyes ordinaires des Théologiens; mais n'en pouvant pas venir à bout, il se servit de cette comparaison. Imaginez-vous, lui dit-il, Monsieur, un arbre qui porte des fruits sans interruption. Dans cet arbre, je trouve trois choses, qui ont beaucoup de ressemblance avec la Sainte Trinité. J'y remarque du raport entre le tronc & le Pere, entre le Fils & les branches, & entre le S. Esprit & les fruits. Le tronc est comme le Pere, parce que les branches & le fruit en sont produits: les branches sont comme le Fils, en ce qu'el-

les ſont produites par le tronc, comme autant de bras ou de moyens pour diſtribuer aux hommes tout ce qui procéde du tronc. Et les fruits ſont comme le Saint-Eſprit, attendu qu'ils nous viennent & du tronc & des branches, comme autant d'aſſurances ou de témoignages de leur bonté. J'avouë que lorſqu'il s'agit de l'éternité, il n'y a plus de reſſemblance qui paroiſſe, parce qu'il n'eſt pas bien poſſible de trouver de la proportion entre le fini & l'infini, pour quelque ancien & étendu que celui-là puiſſe être. Cependant, il eſt encore vrai, que lorſque l'on examine les pepins ou la ſemence du fruit de cet Arbre, avec un bon microſcope, on y remarque, non ſeulement un Arbre déja formé avec ſes branches, mais même ſes fruits, quoiqu'avec un peu de confuſion: véritable emblême de la Divinité, conſidérée pendant & avant la Création du Monde; puiſque là il ne paroît qu'un Arbre en ſon entier, ſans diſtinction & de branches & de fruits. Or pour en venir de-là à mon but, il eſt évident que quelque différence que l'on mette entre le tronc, les branches,

& les fruits d'un Arbre, eſſentiellement il n'y en a point : ce ſont bien à la vérité des parties differentes, mais toutes ces parties enſemble ne conſtituent qu'un même tout. On a beau dire que le tronc n'eſt point les branches, & que les branches ne ſont point le fruit; je ſoûtiens que cette diſtinction n'eſt point réelle, c'eſt-à-dire que ces trois choſes ne ſauroient ſubſiſter indépendamment l'une de l'autre, comme lorſqu'elles ſont raſſemblées. Pour faire un Arbre complet, tel que nous l'avons imaginé, il faut néceſſairement l'aſſemblage d'un tronc, de branches & de fruits ; cependant chacun a ſes uſages en particulier; le premier, pour le dire encore une fois, crée ou produit ; le ſecond, porte, ſe déploye & donne ; & le troiſiéme confirme, par ſa préſence & par ſes opérations, dans la croyance où l'on eſt à l'égard du ſecond & du premier. C'eſt une même ſubſtance repréſentée de divers côtez, un Agent qui opére en diverſes maniéres, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſeul, & qui ne peut être conſideré comme pluſieurs ſans une contradiction évidente. Dieu n'eſt qu'un

en Essence ; dans l'économie du Salut on le considére, tantôt comme l'Auteur & le Pere du genre humain ; dans la Rédemption on le regarde comme un Fils obéïssant, soûmis & humble, qui satisfait à la Justice de son Pere : & lorsqu'il s'agit d'apliquer & de distribuer ses graces, on le traite de Saint Esprit.

De cette maniére & d'aucune autre, interrompit mon Pere, je conçois ce que signifie le terme de Trinité : mais il y a quelque autre chose de caché là-dedans, vous n'auriez pas fait tant de détours sans cela ; toutes ces maniéres d'agir ne me plaisent pas : autrefois vous m'avez paru honnête homme, maintenant je vous considére comme un fourbe ; & le prenant par le bras, il le chassa une fois pour toutes de sa maison : puis se retournant vers nous : ne remarquez-vous pas, nous dit-il, les absurditez qu'il y a dans les raisonnemens de ce Sophiste ? A son propre dire, ce Jesus qu'il nous prêche tant, & qu'il fait égal à Dieu, n'a pas seulement eu assez de crédit, pour payer par sa mort ignominieuse, la dette que le premier

homme avoit contractée, en mangeant du fruit, dont l'uſage lui avoit été défendu; puiſqu'Adam, qui ſelon lui, étoit créé pour vivre éternellement, a mérité par-là, la mort éternelle & temporelle; & que Chriſt ne garantit ſa Poſtérité que de la premiére de ces morts, de laquelle nous n'avons même aucune certitude, & que la plûpart des Nations ignorent; au lieu qu'il n'a pas pû nous racheter de celle que nous connoiſſons par l'expérience, & qui ſelon lui, nous a pourtant été impoſée comme un châtiment. Et ce qu'il y a encore de plus à remarquer en cela, c'eſt que cette Rédemption ne ſe fait qu'à des conditions onéreuſes, & beaucoup plus difficiles à exécuter que n'étoient celles auſquelles les Juifs étoient ſujets ſous l'ancienne Diſpenſation. Les Iſraëlites, ſelon les Chrétiens même, étoient bornez à faire de bonnes œuvres; la Loi n'exigeoit d'eux que des aſperſions & autres cérémonies ſemblables: mais ſous la nouvelle Alliance, on ajoûte aux bonnes œuvres la foi, & une foi qui ſoit aſſez ferme pour ne révoquer en doute aucun des Myſtéres

de la Religion, nonobſtant qu'ils choquent la raiſon & le bon ſens. Pour moi, mes Enfans, ajoûta-t'il, je renonce à des ſentimens ſi bizarres; je n'en veux abſolument plus entendre parler.

J'avois alors vingt-deux ans, & étois par conſéquent en âge de diſcrétion. Infatué que j'etois de la ſainteté de mon Directeur, je crûs en conſcience, malgré ce que j'en entendois dire, devoir profiter de toutes les occaſions favorables à en tirer de ſalutaires inſtructions. Il y avoit pluſieurs endroits où il avoit fait des Proſélites, & où il fréquentoit aſſidûment. Je prenois mon tems pour aſſiſter à ſes Aſſemblées: il en paroiſſoit charmé, & il me ſembloit que je profitois conſidérablement de ſes enſeignemens. Quoique mes démarches ſe fiſſent avec beaucoup de précaution, je ne pûs pas éviter que mon Pere ne s'en aperçût; il m'en fit de fort ſenſibles reproches, & me défendit, ſous peine de ſon indignation, de plus hanter chez un homme, qui ſelon lui, n'avoit en vûë que ſes plaiſirs, une vaine gloire, & la ruïne de notre Famille avec le tems.

Mon Pere étoit d'un naturel à ne souffrir aucune replique de ses enfans, il faloit obéïr ou courir risque d'être châtié.

Six mois se passérent sans que je visse le Moine plus de trois ou quatre fois: ce m'étoit une mortification insuportable, de maniére que m'ayant fait un jour ouverture d'un Voyage, qu'il étoit sur le point de faire à Goa, je m'informai de la route qu'il devoit prendre, & sans en rien dire à personne, je partis deux jours avant lui, & l'allai attendre à quinze lieuës de chez nous. Le bon homme fut ravi de me voir, mais lorsque je lui eus dit ce qui m'avoit porté à le joindre, peu s'en falut qu'il ne refusât de me recevoir en sa compagnie, à cause des conséquences. Je fus obligé de l'assurer par serment que je soûtiendrois par tout, comme cela étoit véritable, qu'il n'avoit eu aucune part à cette escapade, & qu'au péril de ma vie, je tâcherois toûjours de l'en disculper.

Quand nous fûmes arrivez ici, je le priai de me trouver quelqu'un chez qui je pusse demeurer en qualité de Domestique. Il ne falut pas beaucoup de tems au Pere du Bourg à me pro-

curer la condition que je demandois : il me plaça chez un certain Mr Pelciano, Médecin Portugais, qu'il connoiſſoit particuliérement. Cet honnête homme qui avoit beaucoup de conſidération pour moi, prit tant de ſoin de m'aprendre ſa Langue, que nonobſtant mes occupations ordinaires, je ne laiſſai pas de la parler en fort peu de tems. Il ſe faiſoit auſſi un plaiſir ſingulier de m'inſtruire dans ſa Croyance ; mais comme il biaiſoit moins que le Jéſuite, je fus rebuté de bien des choſes, ou parce qu'elles me paroiſſoient ridicules, ou à cauſe qu'elles me ſembloient renfermer une manifeſte contradiction. J'avois de même de la peine à concilier votre Chronologie, qui borne la naiſſance du Monde à un terme d'environ ſix mille ans, avec la notre & celle des Indiens, qui l'étendent avec beaucoup de vrai-ſemblance, juſqu'à une diſtance preſque infinie. Outre cela, je me trouvai extrêmement embaraſſé à me déterminer ſur le choix que je devois faire de l'une ou de l'autre Secte, lorſque j'apris que les Chrétiens, auſſibien que les autres, ſont diviſez en un

nombre de Societez, qui different assez dans leurs sentimens pour causer entr'eux une haine irréconciliable, & pour se damner réciproquement. Et que même dans chacune de ces Compagnies, il se trouve je ne sai combien de sortes d'opinions differentes. Mon Maître, auquel je proposois mes doutes, & qui employoit toute sa réthorique pour me les éclaircir, prétendoit que je préferasse la Religion Romaine à toutes les autres, parce qu'aparemment c'étoit celle qu'il professoit. Mais étant choqué des superstitions ridicules qui me paroissoient obséder ceux qui sont de cette Communion, je le priai instamment de me dire en conscience ce qu'il me conseilloit de faire.

Hé bien, mon enfant, me dit-il, restez ce que vous êtes; sinon, jettez-vous du côté où vous trouverez le plus d'avantage. Je ne veux point me servir de l'autorité de Polibe, très-fameux Historien, environ deux cens ans avant Christ, qui prétendoit, comme il s'en explique dans son sixiéme Livre, *que les Dieux aussi-bien que les châtimens & les récompenses après cette*

vie, ne sont que des productions chimériques des Anciens, lesquelles seroient fort inutiles, si l'on pouvoit former une République qui ne fut composée que d'hommes sages : mais puisqu'il n'y a point d'Etat dont le Peuple ne soit déréglé & méchant, il faut se servir pour le réprimer, des terreurs paniques de l'autre monde, les admettre, les croire, & s'y conformer entiérement, sous peine de passer pour téméraire, & privé de l'usage de la raison. Ce grand Homme étoit Payen, il n'est pas juste de le citer parmi nous sur un fait de cette conséquence: Ainsi il suffira de vous dire que c'est la Maxime des Grands aussi-bien que des Sçavans, de s'accommoder aux tems & aux conjonctures. Il est indifferent dans quelle Eglise & avec quels Peuples on adore Dieu, moyennant qu'on le serve avec respect & vénération. Lui seul est le Pere commun de tous les hommes, il veut leur accorder à tous le salut. Ce n'est ni le nom de Catholique, de Calviniste, de Luthérien, ou d'Anabaptiste, qui sauve les gens, c'est la foi & les bonnes œuvres. Celui qui vit bien, est agréable à Dieu, en quelqu'endroit

qu'il ſe trouve : la Providence qui ſonde les cœurs & les reins, ſait fort bien diſtinguer un fidéle de cent mille impies & ſcélérats. La plûpart des différens qui diviſent les hommes au ſujet de la Religion, ne ſont pas auſſi eſſentiels que le prétendent les Eccléſiaſtiques ; il eſt ſouvent indifférent de les admettre ou de les rejetter ; & s'il y en a quelques-uns de conſéquence, il eſt toûjours ſûr que perſonne ne voit notre intérieur : il eſt aiſé de marcher avec des ſots, & d'imiter même leurs grimaces extérieures, ſans participer à leurs ſentimens ridicules. Le Culte n'eſt plus attaché à un endroit particulier, ce n'eſt plus ſur une Montagne ou dans Jeruſalem que l'on adore : Dieu ne ſe paye plus de ſang de geniſſe, ou de contorſions de corps ; mon fils, nous crie-t'il, donne-moi ton cœur. Cela me paroît fort raiſonnable, lui répondis-je, je vous remercie très-humblement de votre conſeil ; & ſuivant ces principes, je me contenterai de conſerver le titre de Chrétien, ſans m'attacher poſitivement à aucune Secte. Depuis ce tems-là, continua le Chinois, j'aſſiſtai dans

les Voyages que je fis avec Monsieur Pelciano, à tous les Services Divins, sans aucun scrupule, & sans donner aucun scandale à qui que ce soit.

Mais pourquoi avez-vous donc été mis ici, repris-je? Je n'en sai de bonne foi rien, me répondit-il, à moins que ce ne soit pour avoir peut-être parlé un peu trop librement du Mistére de l'Incarnation : car il me souvient fort bien que je m'étois entretenu de cette matiére publiquement trois ou quatre jours avant mon emprisonnement. Cependant c'est un article dont je ne me tairai jamais; car encore que je me dise Chretien,& que je le sois en effet, je ne prétens pas que ce soit au préjudice de l'Auteur de toutes choses: Jesus-Christ lui-même, s'il étoit ici, me le défendroit. Quelque grand Homme qu'ait été ce divin Prophête, il suffit de le croire Fils de Dieu par excellence, & c'est lui faire une injure de l'imaginer capable de s'attribuer ce titre par nature. On peut dire de même qu'il est véritablement notre Médiateur, parce qu'il nous a indiqué la voye du Salut, & les moyens d'en tenir la route. Sa

Moral eſt inconteſtablement pure, ſa Vie ſainte, & ſes Enſeignemens divins; il en a confirmé la vérité par ſa Mort. Mais qu'il ſoit Dieu tout-puiſſant & éternel, la même eſſence que le Pere, & cependant perſonnellement diſtincte de lui, & engendré de toute éternité, conçû immédiatement du Saint-Eſprit, ou de Dieu lui-même, & né d'une Vierge immaculée, c'eſt ce qu'il n'a pas prétendu, & que d'autres lui font dire avec la plus grande injuſtice du monde. Il eſt bien vrai, à ce que m'a dit cent fois mon Maître, que l'Ecriture introduit Dieu, diſant, en parlant à lui: Tu es mon Fils; mais il y ajoûte incontinent après: je t'ai aujourd'hui engendré. Et pour le terme de Vierge, il eſt ſûr qu'il ſignifie auſſi jeune femme, dans la Langue originale. Outre qu'il y a bien des gens qui prétendent que c'eſt tirer le Texte par les cheveux que de vouloir aproprier ces Paſſages à Jeſus-Chriſt.

Enfin, il faut que je vous diſe que les Miracles même, que l'on attribuë à ce grand Perſonnage, ne ſe doivent point entendre à la lettre, mais dans

un ſens impropre & figuré, comme on entend auſſi toutes les Paraboles de l'Evangile. C'eſt ainſi, par exemple, que la tentation, qui paroît ridicule & impoſſible, ſi on la veut prendre au pied de la lettre, ne veut rien dire, ſinon que les Rois & les Princes des Peuples, qui ſont élevez comme des montagnes au-deſſus des autres mortels, les Eccléſiaſtiques, ces Directeurs des conſciences, qui prêchent dans les Temples, & ſacrifient ſur les Autels, auſſi-bien que les pauvres idiots que renferment les deſerts, ne ſont non plus exempts des épreuves & des tentations les uns que les autres; mais qu'il n'y a rien qui doive être capable de les détourner de leur devoir, & de les empêcher de rendre leurs hommages au Monarque du Ciel & de la Terre. Le Démoniaque eſt un pécheur repentant; & les pourceaux, dans leſquels on envoye les démons qui les poſſedent, ſont des miſérables abandonnez à toutes ſortes de ſoüillures, & abîmez dans les vices. La foi d'un fidéle paroît par l'exemple de Pierre, quand il marche ſur les eaux; ſon incrédulité, lorſqu'il y enfonce:

ſa vertu, à vouloir ſuivre ſon Maître dans les dangers les plus évidens, & ſon infirmité à le renier au moment qu'une ſimple femmelette l'accuſe d'être de ſa troupe, lorſqu'il eſt entre les mains de ſes ennemis. En un mot, tous les événemens extraordinaires, les guériſons de boiteux, de manchots, d'aveugles, de paralitiques & autres incommodités ſemblables, auſſi-bien que la réſurrection des morts, dont l'hiſtoire de la vie de Chriſt fait mention, ſe doivent entendre ſpirituellement; car alors il n'y a aucune difficulté à expliquer l'Ecriture, & ceux auſquels elle paroît ridicule ou miſtérieuſe, la trouveront intelligible & aiſée : comme l'eſt auſſi le Vieux-Teſtament, dès qu'on ſe met ſur le pied de ne le conſidérer que comme un compoſé d'emblêmes, d'allégories, de métaphores, d'hiperboles, de faits tipiques & de comparaiſons, inventées pour la conſolation & l'inſtruction des enfans de Dieu.

Ce que vous m'avez dit là, interrompis-je, ſeroit capable de nous fournir de matiére pendant bien du tems; mais je croi que cela ſeroit fort inutile,

Tout ce que je puis vous y répondre, c'eſt que le Jeſuite du Bourg eſt un fin Politique, votre Maître un Portugais Juif; & pour vous, je vous conſidére comme un Volontaire, ou une perſonne libre, & non pas comme un Soldat enrôlé. Tant qu'un homme ne s'eſt point engagé à un Capitaine, il lui eſt permis d'aller ſervir où il veut, ſans que perſonne y trouve à redire; mais du moment qu'il eſt enrôlé, il ne ſauroit quitter ſa Compagnie ſans la permiſſion de ſon Chef; s'il déſerte, il eſt coupable, & on le punit ſelon les Loix. Vous vous dites Chrétien, quoiqu'il s'en faille beaucoup que vous ne le ſoyez, tant que vous n'aurez point fait abjuration du Paganiſme, & embraſſé le parti que vous voudrez choiſir parmi les Chrétiens; vous n'êtes à proprement parler ſujet à aucune cenſure, & je me perſuade que ſi ceux qui vous détiennent ici vous connoiſſoient, vous n'y reſteriez pas longtems. Dans le fond vous n'êtes point de leur Juriſdiction, & il y a en cette Ville liberté toute entiére pour toutes ſortes de Nations. Remontrez cela à votre Juge, lorſque vous comparoîtrez

devant lui, en y ajoûtant pourtant que vous êtes Chinois, & ſans faire mention du Chriſtianiſme, je ne doute pas que vous ne vous en trouviez bien, & que vous n'en ſoyez quitte pour une correction, que vous avez aſſez bien méritée.

Si jamais je ſors d'entre leurs pattes, reprit-il, je vous aſſure que je n'y retomberai jamais: j'ai, Dieu merci, de quoi vivre chez moi, & je puis fort bien y demeurer, de la maniére que je me le propoſe; & quand même nos affaires domeſtiques ne m'y donneroient point d'occupation, tant que mon Pere ſera en vie, j'ai dequoi paſſer mon tems à faire des Lunettes d'aproche & des Microſcopes.

Comment Microſcopes, lui dis-je, où avez-vous pris cette ſcience? Chez Monſieur Pelciano, reprit-il, qui eſt un des habiles hommes dans cet Art, qu'il y ait dans toutes les Indes. Le Pere du Bourg s'en mêle auſſi, & il prétend même y exceller, mais au fond il ne fait rien qui vaille. Les Microſcopes que je fais groſſiſſent d'une maniere inconcevable, ils font paroître un grain de ſable de la groſſeur

d'un

d'un œuf d'Autruche, une mouche ſemble de la grandeur d'un Elephant, & les corps les plus imperceptibles à la vûë, ſe découvrent par-là diſtinctement à nos yeux. Ce que j'ai admiré cent fois, c'eſt de voir à l'aide de ce petit inſtrument, que nos corps ſont couverts d'écailles, arrangées les unes ſur les autres, comme ſur le dos d'une carpe. Auſſi mon Maître tient pour maxime, que l'air que nous reſpirons, eſt une eau ſubtile qui ne differe que du plus au moins de celle des poiſſons : & je croi même que notre air groſſier eſt compoſé de parties beaucoup plus groſſes à proportion de la matiére ſubtile, que ne ſauroient être celles de l'eau à leur égard. Cette penſée eſt apuyée ſur les expériences que je lui en ai vû faire pluſieurs fois, & que vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſavoir.

Il prend deux bouteilles, l'une pleine d'eau, où il y a mis quelques petits poiſſons : l'autre d'air groſſier, où il y a des oiſeaux, des ſouris & des rats, des écureuils, ou autres ſemblables animaux, puis il pompe l'eau de l'une, & l'air de l'autre. En obſervant

alors avec de certaines lunettes de figure à peu près hiperbolique, on voit qu'il y a moins de difference entre les parties d'eau qui ſortent de l'une, & les parties d'air qui y reſtent, qu'il n'y en a dans l'autre, entre les particules de l'air & les parcelles de la matiére ſubtile : à quoi l'on peut ajoûter que les poiſſons vivent plus long-tems dans l'un, que ces petits animaux dans l'autre. Mais ces ſortes de lunettes ſont difficiles à conſtruire ; du moins je n'ai pû encore juſqu'à préſent y réüſſir comme il faut. A cela j'ai oüi objecter, qu'ayant mis dans trois vaſes differens, fermez hermétiquement, & remplis, le premier d'eau, le ſecond d'air, & le troiſiéme de matiére ſubtile ; par exemple un moineau en vie, on a toûjours remarqué que la chair de cet animal a été corrompuë au bout de quelques jours dans le premier, au lieu que dans les autres il n'y eſt pas arrivé la moindre altération au bout de pluſieurs années. D'où il ſemble ſuivre que les parties d'eau doivent être plus groſſieres & plus efficaces que celles de l'air, puiſqu'autrement cela devroit aller par

dégrez ; c'eſt-à-dire que ſi l'eau corrompt les viandes dans huit jours, l'air le devroit faire dans ſeize, & la matiere ſubtile dans vingt-quatre, en ſupoſant leurs diférences égales ; au lieu que l'on trouve que l'eau ſeule eſt capable de cette opération. Mais il y a aparence que la groſſeur des parties a moins de part à cette diſſolution, que la figure & l'agitation dans l'agent d'un côté, & l'arrangement de ces mêmes parties dans le patient de l'autre ; puiſqu'il ſe trouve des corps, comme le bois de chêne, qui ſe conſervent bien plus long-tems dans l'eau qu'à l'air ; & que le feu au contraire, diſſout un frêne en un jour, où l'eau ne le ſauroit faire en un ſiécle.

Cela eſt curieux, repris-je ; mais ſavez-vous de quel ſentiment eſt votre Docteur, par raport à la production des animaux ? Il croit, me répondit-il, qu'il n'y en a point d'autre que celle qui ſe fait par la génération, quelque raiſon qu'on puiſſe inventer en faveur de l'opinion contraire. Car pour ce que l'on allégue des fruits au dedans deſquels on trouve des vers, ſans qu'il paroiſſe par aucun indice

qu'ils y ſoient entrez par dehors, cela n'aporte aucune difficulté. Pour s'en éclaircir, il faut remarquer que les mouches & ſemblables inſectes ſe fourrent ordinairement dans les ouvertures qu'ils trouvent aux arbres & aux plantes, tant pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air, que pour y trouver de quoi ſe nourrir, lorſqu'ils ſont en ſéve : deſorte que s'il arrive que les œufs de cette vermine ſe trouvent à l'endroit où il ſe doit former un fruit, celui qui en eſt le plus près étant environné de la premiere goute de l'humeur qui en ſort pour ſa formation, y reſte renfermé, & y vit, juſques à ce que le fruit ſoit meur, ou tant qu'il y trouve de quoi ſe ſubſtenter ; & lorſque la proviſion a fini, il perce l'obſtacle qui l'arrête & s'en va. Pour apuyer ce ſentiment d'une preuve inconteſtable, on n'a qu'à jetter les yeux ſur une noix-gale, & examiner avec ſoin ſa production, on verra quelque choſe de ſurprenant.

La noix-gale eſt un excrement, ou ſi vous voulez, pourſuivit-il, une eſpéce de petites pommes qui croiſ-

ſent aux feuilles des chênes de cette maniere. Il y a de certaines Mouches noires, qui dans la ſaiſon poſent leurs œufs délicats ſur le côté inférieur des feuilles de ces grands arbres, de peur qu'ils ne ſoient brûlez par l'ardeur du Soleil: auſſi-tôt que ces petits animaux ſont éclos, ils s'apliquent à brouter la couverture qui leur fait ombre, & à en perſer les veines, afin de ſe nourrir du ſuc qui en ſort en aſſez grande quantité. S'il arrive alors à une de ces beſtioles de ſe trouver environnée d'une goute qui ait aſſez de conſiſtance, elle y reſte pendant que cette goute ſe fige, croît & devient enfin un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon plus ou moins; & elle n'en ſort que lorſqu'elle eſt devenuë Mouche, ou que le fruit, qu'elle a pour ainſi dire produit, ſoit devenu ſi ſec qu'il ne ſauroit plus lui ſervir de nourriture. Il confirma cette opinion par d'autres argumens dont je ne me ſouviens pas; & conclut que quand il ne ſeroit rien de tout cela, il ſeroit néceſſaire de le croire, à cauſe des fâcheuſes conſequences, qui pourroient aiſément porter à donner lieu au plus,

lorſque l'on a admis le moins, & faire avec Lucréce, le Soleil & la Terre, les ſeuls auteurs de tous les Animaux ſans exception, ce qui ſeroit injurieux à Dieu.

Trois ſemaines après mon empriſonnement je fus mené au Saint Office. Mon Juge s'étant informé du lieu de ma naiſſance, de mon âge, & de ma Religion, à quoi je répondis ſur le champ, me conjura de déclarer moi-même le ſujet de ma détention, puiſqu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour me tirer pomptement d'affaire : prétendant ſans doute, qu'il en faut agir à l'égard de ce Tribunal, comme l'on fait envers Dieu, c'eſt-à-dire de confeſſer ſoi-même ſes fautes, afin d'obtenir miſéricorde. Je lui proteſtai de n'avoir rien fait, ni rien dit, que je me dûſſe reprocher, & à quoi perſonne pût légitimement trouver à redire : que Dieu étoit témoin de mon innocence, & que ce ne pouvoit être qu'un mal-intentionné, & peut être jaloux de ce que je faiſois bien mes affaires, qui m'avoit joué le mauvais tour de m'acuſer de quelque crime que je n'avois

jamais commis. Enfin, je lui fis comprendre que j'esperois beaucoup de sa bonté, & que s'il se faisoit informer de ma vie, il seroit bien-tôt convaincu de la vérité de ce que je lui disois.

Quinze jours après la même chose m'arriva, & ainsi jusques à sept fois, après quoi l'Inquisiteur me dit que puisque je n'avois pas voulu confesser moi-même la vérité des crimes que j'avois commis, par où j'aurois recouvré ma liberté, on alloit m'en faire la déclaration. A même tems le Sécrétaire lût les dépositions, qui consistoient en ce que j'avois parlé avec mépris des Images des Saints, du Crucifix, du Purgatoire, & de l'infaillibilité du Saint-Office. Que dites-vous de cela, dit le Juge? J'avouë, répondis-je, que voyant le déréglement de la plûpart des Habitans de cette Ville, je n'ai pas pû m'empêcher de dire en plusieurs endroits, que j'étois surpris de voir que des gens, qui auroient fait conscience de passer devant un Crucifix, fait souvent d'une maniére abjecte, sans faire une profonde révérence, ou négliger un

ſeul jour de ſe proſterner vingt fois devant des images de papier, ne fiſſent aucun ſcrupule de ſe veautrer dans l'ordure des plus infâmes vices qui ſe peuvent commettre dans une ſocieté d'hommes raiſonnables. Il eſt vrai encore que j'ai parlé du Purgatoire comme d'un lieu que je ne croiois pas fort néceſſaire, puiſqu'il ſuffit à un Chrétien d'être perſuadé que le ſang du Sauveur le nétoye de tous ſes péchez. Et pour ce qui eſt de l'Infaillibilité, pourſuivis-je, je ne penſe pas qu'elle ſe puiſſe légitimement attribuer qu'à Dieu ſeul, tous les hommes étant pécheurs, ſuivant pluſieurs paſſages formels de la Sainte Ecriture. J'avouë, dis-je, avoir tenu un pareil langage; mais Dieu ſait que ce n'a été que dans la vûë de rendre gloire à ſon nom, & par des mouvemens d'horreur que j'avois de voir tant de libertinage, là où l'on prétend que la piété & la ſainteté régnent dans un degré fort éminent, ſans pourtant que j'aye eu deſſein de choquer la Religion, ni le Saint-Office. Vous vous émancipez trop, mon ami, repartit l'Inquiſiteur: Si vous aviez pourtant confeſſé tout

cela dès l'abord, il ne vous en auroit pas été pire, quoique vous n'eussiez pas laissé d'être coupable. Cependant le Secretaire, qui avoit écrit mon aveu comme une déposition dans les formes, me commanda de la signer. Là-dessus on me fit mon procès : je fus condamné aux Galéres pour ma vie, & tous mes biens confisquez.

Nous étions autour de cent cinquante malheureux, qui sortîmes le huitiéme de Janvier 1670. de ce redoutable lieu, les uns pour être exilez, comme le fut notre Chinois : quelques-uns devoient être foüettez : il y en eut aussi trois de brûlez tous vifs, parce qu'ils avoient été accusez de Magie, & entr'autres un pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, que deux différens ordres de Moines avoient privé d'un héritage fort considérable, en extorquant du frere de ce malheureux qui avoit de grands biens, un testament par lequel il entroit en possession de tout ce qu'il laisseroit après sa mort, sous prétexte de tirer son ame au plûtôt du Purgatoire. Ce procédé injuste avoit si fort aigri le vieillard, qu'il n'avoit pas pû s'empêcher d'en témoi-

gner ſon chagrin, & de jetter feu & flâmes contre des gens qu'il croyoit les Auteurs de cette injuſtice : ſur quoi ils lui avoient impoſé des faits dignes du feu, & n'avoient point ceſſé de le pourſuivre qu'ils ne l'euſſent vû en cendres.

CHAPITRE XV.

Du départ de l'Auteur pour Lisbonne, comment il fut pris & mené en Eſclavage : & de ce qui lui arriva pendant qu'il fut Eſclave.

JE fus mené dans un Navire où le Capitaine eut ordre de me remettre entre les mains de l'Inquiſiteur de Liſbonne : ainſi nous partîmes le même mois pour le Portugal. On m'aprit en chemin que les Galéres où j'étois condamné, étoit une diſcipline, où les priſonniers étoient employez à de rudes ouvrages, parce que les Portugais n'ont point de Galeres ſur la mer. Cela me conſola un peu dans mon malheur, il me ſembloit que ce n'étoit pas peu de me voir par-là

délivré de la rame & des cruautez qu'exercent les tirans de Commites ſur les Forçats enchaînez dans leurs Vaiſſeaux. Notre navigation fut paſſable : nous eumes pendant la route le plus beau tems que nous pouvions raiſonnablement eſpérer. Ce qui nous arriva de plus remarquable, fut que le vingt-troiſiéme de Mars, un Puchot ſaiſit notre Vaiſſeau par le grand mât de hune, avec tant de violence, qu'il penſa le renverſer ; l'Equipage ſe croyoit perdu, & je vis alors dans un inſtant changer l'impiété en des paroles de dévotion, qui durerent juſques à ce que ce tourbillon nous eut quitté. Enfin il y avoit long-tems que nous avions paſſé les Canaries ; il me ſemble que nous étions parvenus à la hauteur Boréale de trente-quatre dégrez, lorſqu'un matin à la pointe du jour, il parut tout-d'un-coup deux Pirates, qui ſe mirent à nous canonner de la bonne maniére. Quoique notre voyage eut été heureux, il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des Malades dans notre bord : nous nous battîmes pourtant près de deux heures, pendant leſquelles nous

eumes douze hommes de tuez & dix-ſept de bleſſez. J'en demande pardon à Dieu, mais il faut que je l'avouë, j'étois ravi de nous voir tombez entre les mains des écumeurs de mer, puiſque j'eſperois par-là recouvrer plûtôt ma liberté : il n'en alla pourtant pas comme je penſois. Le Capitaine racheta ſon Navire pour une ſomme d'argent, & ſes vainqueurs ſe contentérent de prendre avec moi trente hommes des plus robuſtes & des mieux diſpoſez, qu'ils menérent à Serſelli, petite Ville ſur la Méditerranée, à vingt lieuës d'Alger, & à quatre du fleuve Miromus. Nous débarquâmes-là le dix-huitiéme de Juillet, & fûmes vendus au plus offrant.

Mon Patron étoit Maître Charpentier de Navire, homme de moyens, qui avoit au moins trente garçons à ſon ſervice. Au commencement on ne ſe ſervoit de moi que pour le gros ouvrage; porter, & ſervir les Ouvriers en tout ce qu'ils avoient beſoin, étoit proprement mon occupation. Enſuite j'aidois à caréner les Vaiſſeaux, à les radouber, calfutrer & brayer. Il y avoit bien de la diffe-

rence de l'état où j'étois, à celui où j'avois été pendant le séjour que j'avois fait à Goa avant ma détention. Cependant, quand je me souvenois de ce que j'avois souffert dans l'Inquisition, & de ce que l'on me préparoit à Lisbonne, je m'estimai extrêmement heureux. En effet, j'avois un parfaitement bon Maître: comme je faisois ce que je pouvois, il ne m'épargnoit aussi rien de ce qui m'étoit nécessaire. Le logement étoit bon, les vivres encore meilleurs; & il ne me disoit jamais une mauvaise parole. Cela m'a cent fois fait faire réflexion sur l'idée que l'on donne aux enfans chez nous des Barbares & des Turcs: il semble, comme on en parle, que ce soient des Diables; cependant je peux dire à leur louange, que j'ai trouvé parmi eux autant de charité, d'humanité & de bonne foi, que parmi les Européens, & même, si je l'ose dire, davantage; de sorte que je n'aurois eu aucun regret de finir mes jours parmi eux. La providence en avoit disposé autrement; & les moyens dont elle se servit pour m'en tirer, ont quelque chose de fort remarquable.

Comme il n'y a rien de parfait au monde, autant que mon Patron m'aimoit, le Maître-Valet, qui étoit Rénégat, natif de Vienne en Autriche, & nommé Schilt, me haïssoit mortellement. Il n'y avoit piéce que ce traître ne me fit, lorsqu'il y avoit lieu de sauver les aparences; ainsi mon Maître, qui voyoit assez à qui il tenoit, mais qui avoit besoin de cet homme, fut forcé, en dépit qu'il en eût, de se défaire de moi. Je fus vendu à un Seigneur riche & opulent, qui demeuroit à la Campagne, environ à trois lieuës de l'endroit où j'étois.

Ce Seigneur avoit un Fils, âgé de vingt-sept à vingt-huit ans, qui étoit fou, & souvent même enragé. Il avoit des intervales où il raisonnoit, dans d'autres il déchiroit ses habits, rompoit quelque-fois sa chaîne, & auroit été capable de démembrer ceux qui se présentoient devant lui, ou de se priver lui-même de la vie, si on ne l'en avoit empêché. Une amourette avoit été cause de ce ravage, il avoit aimé une fille qui ne l'avoit point voulu écouter, il en devint au commen-

ment rêveur, & enfin la tête lui en tourna. Il faloit jour & nuit quelqu'un auprès de ce malheureux; & on vouloit que ce quelqu'un eût de l'âge, de la prudence & de la force, afin qu'il fût capable de veiller sur ses actions. J'avois sufisamment de l'un, & je n'étois pas entiérement destitué des autres: Aussi je puis dire que je m'y prenois d'un biais qui plaisoit fort à mes Supérieurs. Je ne l'avois pas eu six semaines sous ma conduite, que je n'en fisse ce que je voulois; hormis pourtant quand il entroit en fureur, il ne respectoit alors personne: tout ce que l'on pouvoit faire, étoit de le tenir bien attaché, & de ne lui laisser rien à portée, à quoi il pût aporter quelque dommage.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce superbe Palais, étoit l'abord de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens aux environs de-là: il y avoit éternellement des Etrangers. Un jour il y arriva un Bacha, que l'on reçut avec des témoignages tout particuliers d'estime & de considération. On le logea dans une Sale fort magnifique, qui répondoit sur la basse-cour. Vers

le milieu de la nuit, ce Monſieur fût éveillé par un prodigieux tintamare, dont toute la chambre retentiſſoit. Tout Bacha qu'il étoit, cela ne laiſſa pas de l'épouvanter ; il léve la tête, regarde de côté & d'autre, & aviſe enfin à l'une des extrêmitez du ſalon un animal couché ſur un tapis de Turquie, dont il ne pouvoit pas bien diſcerner la figure. Il fut ſur le point ou de ſe lever pour l'examiner de plus près, ou de crier que l'on vint voir ce que c'étoit. Pendant qu'il héſitoit, cet objet ſe léve tout d'un coup, avance vers ſon Pavillon, traînant une groſſe chaîne après lui, & ayant des habits tout déchirez, une barbe qui lui couvroit la moitié du viſage, la tête nuë, & reſſemblant plûtôt à un Démon qu'à un Homme. Ce ſpectacle le glace, il reſte ſans mouvement. Ce n'eſt pourtant pas encore tout : le Fantôme ne ſe contenta pas de faire vingt tours de chambre, il vint ſe jetter à côté du Bacha, reſta-là une demi-heure couché, ſans rien faire ni rien dire ; & s'étant enſuite levé, ſort & tire la porte rudement ſur lui. Le matin étant venu, mon Patron fut

étonné de ne point voir paroître son Hôte, il y avoit long-tems que le déjeuner étoit prêt, & ils s'étoient donné parole d'aller à la promenade pour prendre de l'apétit. Enfin vers les onze heures il envoye un domestique, pour voir doucement s'il dormoit ou non. Cet homme ayant ouvert la porte, & s'étant glissé dans la Chambre, avance à pas lents vers le lit, & avise le pauvre Bacha les yeux ouverts, pâle comme un mort; & avec tous les signes d'un homme presque sans vie. Il retourne sur ses pas, ne fait qu'un saut jusqu'à son Maître; & lui raporte ce qu'il avoit vû. Là-dessus toute la Maison fut en alarme, on courut au malade de toutes parts, on lui parle, on l'examine; mot: Personne ne doute qu'il n'agonise. Cependant quelqu'un s'étant avisé de lui mettre une goute d'esprit de vin dans la paume des mains, aux temples & sous les narines, on commença à remarquer qu'il revenoit. Un peu après on l'obligea à prendre un doigt d'eau-de-vie par la bouche, cela lui fit encore plus de bien; il reprit un peu ses esprits; & ayant poussé un grand

soûpir. O Ciel, dit-il, que j'ai passé une rude nuit ! je ne vous ai guéres d'obligation, Mònsieur, ajoûta-t'il, s'adressant à mon Maître, de m'avoir mis dans un lieu où les Sorciers viennent faire leur sabbat. Que veut dire cela, repartit mon Maître ? Avez-vous eu quelques songes incommodes? Nous avions un peu bû hier au soir ; vous n'êtes peut-être pas accoûtumé aux excès ; cela aura ébranlé votre cerveau, & produit des objets désagréables dans la fantaïsie : allons, allons, cela ne sera rien ; il faut seulement prendre un peu de courage, un bon dîné remédiera à tout. Il ne faut, reprit-il, accuser ici ni le vin, ni le cerveau ; ce n'est point non plus une imagination ou un songe, j'étois assûrément dans mon bon sens, lorsque le Diable m'est aparu : il a resté autour de deux heures dans ma chambre, & s'est même venu coucher quelque tems sur mon lit. Mais, Monsieur, lui dit mon Maître, qui commençoit à se douter de quelque chose, quelle forme ce Diable avoit-il donc prise ? Il avoit la figure d'un homme, reprit le Bacha, & nonobstant le peu de clar-

té qui entroit par les fenêtres, j'ai bien remarqué qu'il n'avoit que des haillons ſur le corps, ſa mine étoit lugubre, ſes jouës enfoncées &.... N'en dites pas davantage, interrompit mon Patron, je ſuis marri de cet accident; il faut que je le diſe à mon grand regret, l'homme que vous avez vû eſt mon Fils: & ayant donné ordre qu'on l'amenât, le Bacha tomba des nuës au moment qu'il vit le Perſonnage. Je ne puis, dit-il, nier que ce ne ſoit-là le même Homme que j'ai vû la nuit paſſée, & qui a ſi fort donné la gêne à mon eſprit. Il proféra ces paroles d'une maniere qui fit éclater le fou de rire, & qui lui donna occaſion de raconter lui-même tout ce qu'il avoit fait à ce ſujet. Cela aigrit le Bacha; il demanda s'il n'y avoit perſonne de commis à ſa garde, & quelqu'un lui ayant répondu qu'oüi, il deſira de le voir. Auſſi-tôt on me vint querir; m'étant preſenté devant lui: Eſt-ce vous, chien, me dit-il, qui veillez ſur les actions du Fils de Monſieur? Oüi, Seigneur, lui répondis-je. Et pour quelle raiſon l'avez-vous donc lâché cette nuit, re-

prit-il ? Il n'étoit point attaché, repliquai-je, depuis quelques jours il se portoit assez bien, cela m'a empêché d'être aussi exact à son égard que je le suis d'ordinaire, je n'ai pas même fait difficulté de prendre du repos auprès de lui : dans ces entrefaites, il est sorti, & vous est venu alarmer, comme je l'aprens; j'en suis assurément au desespoir, je vous en demande pardon, une autre fois cela n'arrivera plus. Cela n'arrivera plus, maudit chien, reprit-t'il, je le crois bien, du moins à mon égard, car je n'en releverai pas. J'ai beaucoup de respect pour ceux ausquels vous apartenez, cependant vous êtes heureux de ce que je ne suis pas en état de me lever; peut-être aurois-je de la peine à me posseder, & vous courriez risque d'avoir la tête cassée. Retirez-vous de devant mes yeux, misérable que vous êtes, & priez Dieu que je ne vous rencontre jamais nulle part. Puis s'adressant à mon Maître, si vous voulez me faire plaisir, Monsieur, lui dit-il, vous vous déferez sur le champ de ce malheureux, afin que je n'en entende plus parler. Il n'y avoit que quel-

ques mois que je demeurois dans ce Château, les autres domeſtiques ne m'y haïſſoient pas, & mon Maître avoit beaucoup de conſidération pour moi, à cauſe des ſoins que je prenois de ſon Fils, qui me donnoit éfectivement bien de la peine. Il falut néanmoins par complaiſance que le bon homme ſe défit de moi.

On me mena en Ville pour être vendu au premier qui me voudroit : j'apris-là que le Maître valet, dont j'ai parlé tantôt, étoit décedé, ainſi je fis demander à mon ancien Patron, ſi mes ſervices ne lui ſeroient point agréables. Il fut charmé de me recouvrer, & moi ravi de rentrer chez une Perſonne qui avoit eu pour moi tous les égards imaginables pendant que j'avois demeuré chez lui. Environ trois ſemaines après, M. le Bacha, accompagné d'une troupe de beau monde, vint voir notre Charpenterie. Je le reconnus de cent pas; ſes menaces avoient fait tant d'impreſſion ſur mon eſprit, que je me mis à fuïr de toute ma force : il ſe douta que c'étoit moi, parce que s'étant trouvé mieux le lendemain de ſa viſion, & ſa colére ayant

entierement paſſé, il s'informa de ce que j'étois devenu, & l'ayant ſû, il témoigna du chagrin de mon départ. En éfet, il aprit qu'il ne s'étoit point trompé, ainſi il ordonna que l'on courut après, & qu'on me dit qu'il deſiroit de me parler, ajoutant qu'il ne me feroit fait aucun tort ſur ſa parole. Nonobſtant ces aſſurances, je n'aprochai de lui qu'en tremblant; il le remarqua, & ſe prit à rire, ſans doute pour me raſſurer. Il me fit pluſieurs queſtions indiférentes, auſquelles je répondis avec toute la ſoumiſſion dont j'étois capable. Enfin il me demanda, en cas que mon Maître ſe voulut bien défaire de moi, ſi je ne ſerois pas bien aiſe de retourner chez le Seigneur que je venois de quiter par ſa faute? Lui ayant fait comprendre que cela ne dépendoit pas de mon choix, je n'avois rien à y répondre, ſinon que je me trouvois parfaitement bien-là où j'étois. Tenez-vous y donc, me dit-il, il eſt bien auſſi agréable d'être en la compagnie de gens ſenſez, que de garder éternellement un démoniaque; & m'ayant donné pour boire à ſa ſanté, il me renvoya à mon travail.

Cette petite Avanture ne fut pas la ſeule qui m'arriva pendant mon eſclavage ; mais puiſque les autres n'ont rien d'extraordinaire, je les paſſe ſous ſilence. Pour les diſputes auſquelles j'étois ſouvent ſujet, juſques à être obligé d'en venir quelquefois aux coups, le récit en ſeroit d'une ſi vaſte étenduë, que cela pourroit ennuyer le Lecteur. Les Turcs ſont pour la plûpart ignorans, je n'avois à entendre d'eux que des railleries froides ſur notre Dieu crucifié, ce que je portois avec patience ; parce d'un côté, qu'ils ne croyent point en Chriſt, & de l'autre, à cauſe qu'étant ſur leur fumier, je n'avois aucune protection à eſpérer de perſonne. Mais j'avois bien de la peine à me poſſéder, lorſque j'étois aſſailli par des Chrétiens Rénégats.

Il y eut entr'autres un Propoſant Gaſcon, qui étoit bien le plus hardi Athée, ou Deïſte, que j'aye vû de mes yeux. Il étoit d'une douceur angélique, cependant quand il ſe mettoit à railler il tournoit tout en ridicule, & confondoit nos plus grands Miſtéres avec les rêveries du Talmud des Juifs,

& les Legendes de l'Eglise Romaine. Mon Pere, me dit-il un jour, a été assassiné en allant en pelerinage à Notre-Dame de Lorette; belle récompense pour un bon Catholique comme il étoit! Ma Mere qui faisoit profession de la Religion Réformée, a été dragonnée & massacrée pour s'être opiniâtrée à ne vouloir pas obéïr aux ordres de la Cour; & moi, j'ai été pris des Pirates en voulant passer de France en Hollande : ainsi pour éviter la persécution, je suis malheureusement tombé dans l'esclavage.

Comme je trouvai non-seulement beaucoup d'esprit & de savoir à ce jeune homme, mais aussi beaucoup de douceur & de bonté (car tous ceux de sa connoissance en cet endroit, se loüent extrêmement de son naturel bien-faisant & serviable) j'eus grande compassion de lui, & tâchai à plusieurs reprises, de le ramener des sentimens dangereux où il étoit, par raport à la Religion. Nous eûmes de fréquentes conversations là-dessus; & j'avois bonne espérance de le pouvoir faire rentrer avec le tems dans le bon chemin de la vérité; mais un

malheureux accident lui ôta la vie, avant que le Ciel me permit de mettre fin à cette œuvre charitable. Il ſeroit trop long de raporter ici toutes les diſputes que nous eûmes enſemble ; ainſi je ne ferai que toucher légérement quelques-uns des principaux points.

Lorſque je lui reprochai ſon changement de Religion, & la profeſſion qu'il faiſoit de la Foi Mahometane, qu'il ne croyoit pas ; il me répondit, qu'après avoir bien examiné toutes les differentes Religions qui étoient venuës à ſa connoiſſance, il n'avoit rien trouvé dans aucune qui pût ſatisfaire une perſonne raiſonnable ; & qu'ainſi il ne voyoit rien qui dût empêcher un homme ſage, de ſe conformer, pour le moins extérieurement, à la Religion dominante du Païs où il demeure ; tout de même comme on s'accommode aux habits, aux coûtumes & aux maniéres d'un Païs, pour ne pas paroître ridicule par ſa ſingularité. Et puiſque j'ai le moyen de m'attirer plus de confiance & de conſidération parmi les gens de ce Païs-ci, en me conformant à leur mode de

Religion, je ſerois bien fou, me dit-il, ſi je me privois de cet avantage par un ſot attachement à un autre qui eſt cent fois plus abſurde & impertinente que celle-ci. Je lui répondis que j'étois extrêmement ſurpris d'entendre parler de la ſorte un homme élevé dans la Religion Chretienne, & qui par ſa profeſſion la devroit mieux connoître, pour l'avoir étudiée à fond. C'eſt juſtement pour cela, mon Ami, me repliqua-t'il, parce que je l'ai bien examinée, & que j'en ai découvert tout le foible & le ridicule, que j'en parle ainſi. Mais il y a aparence que tout âgé que vous êtes, vous n'avez pas encore ſecoüé le joug des préjugez de l'éducation, & que vous vous tenez bonnement à ce que vous avez apris de votre Nourrice, ou de votre Curé, ſans l'aprofondir. Je lui dis, que j'avois plus voyagé & vû le Monde qu'il ne croyoit, & que j'avois bien entendu raiſonner des gens de differens ſentimens en matiere de Religion; & cependant que je n'en avois jamais trouvé aucune qui fut ſi digne de Dieu, ſi convenable à l'homme, & qui eût

tant de marques de vérité que la Religion Chrétienne. Que ma profession ne m'avoit pas permis d'étudier à fond pendant ma jeunesse les Controverses de Religion comme lui, mais que cependant je me faisois fort de défendre contre toutes ses attaques les principales véritez de la Religion Chrétienne ; comme l'Existence d'un Dieu ; la Création du Monde ; l'immortalité de l'Ame ; la chûte de l'Homme ; la Rédemption du Genre humain par Jesus-Christ ; la vérité & la divinité de l'Ecriture-Sainte, qui sert de fondement à tout le reste ; & la nécessité....

En voilà assez, m'interrompit-il ; & si vous pouvez défendre ces articles-là, je vous accorderai ensuite tout ce qu'il vous plaira d'y ajoûter. Nous commencerons par le dernier si vous voulez, & remonterons par les autres jusqu'au premier. Vous savez bien, dit-il, que les Chrétiens ne sont pas tous d'un même sentiment par raport à l'Inspiration de l'Ecriture-Sainte : les uns la tiennent toute inspirée jusqu'au moindre mot ; les autres rejettent ce sentiment, & soutiennent seu-

lement en gros que par raport à la matiére, le Saint Esprit a tellement guidé les Ecrivains de ces Livres Sacrez, qu'ils n'ont pu commettre aucune erreur dans les faits qu'ils racontent, ni dans la Doctrine qu'ils enseignent. Dites-moi je vous prie laquelle de ces deux opinions vous prétendez soûtenir ?

Je ne suis pas pour la premiere de ces deux opinions, lui dis-je, & il me semble qu'il faut être bien dépourvû de raison pour la soûtenir, pour peu qu'on ait lû avec attention les Saints Livres. Mais pour la derniere, elle est apuiée de raisons convaincantes. Je n'insisterai pas sur la grande antiquité des prémiers livres de la Ste Ecriture, que vous m'avoüerez pourtant être les plus anciens Monumens qui soient au monde, & qu'ils furent écrits avant que l'Art d'écrire fut connu aux autres Nations; mais les choses merveilleuses qui sont contenuës dans ces Ecritures; les Miracles que Dieu a fait pour confirmer la Révélation; & les Prédictions des Saints Prophêtes, dont on a vû l'accomplissement d'une grande partie, & dont on attend celui

du reſte, ſont des choſes qui ſurpaſſent l'eſprit humain, & dont il n'y a que Dieu qui puiſſe être l'Auteur.

Vous faites fort bien, me dit-il, de ne pas inſiſter ſur l'antiquité de vos Livres Sacrez; parce que vous n'en tireriez point d'avantage : car un Roman ou un Impoſture peut-être auſſi ancienne & plus qu'une Hiſtoire véritable, cela ne conclut rien. Cependant, je ſuis bien loin de vous accorder cette grande antiquité que vous prétendez pour ces livres : & je vous défie, ou qui que ce ſoit, de pouvoir jamais prouver qu'aucun de ces livres ait exiſté avant le tems d'Eſdras, c'eſt-à-dire plus de 1000. ans après Moïſe, qui ſelon vous doit avoir écrit les premiers livres. Auſſi en liſant avec attention les livres attribuez à Moïſe, on trouve un très-grand nombre de paſſages, qui font voir qu'ils ont été écrits long-tems après lui. Il en cita quantité, que je paſſe ici ſous ſilence pour éviter la longueur. Mais pour votre argument, dit-il, fondé ſur les choſes merveilleuſes, contenuës dans l'Ecriture, j'en tire une concluſion toute contraire à

la votre : Car plus un livre contient de choſes merveilleuſes & extraordinaires, plus il eſt ſujet à caution. C'eſt ainſi que vous jugeriez vous-même de tout autre livre ; & ſi vous n'en jugez pas de même de celui-ci, ce n'eſt qu'un pur effet de votre prévention, qui eſt bien nuiſible, puiſqu'elle va juſqu'à tourner en preuves de la vérité d'un livre, ce qui ſerviroit à lui ôter toute croyance, ſi on en jugeoit ſans préjugé. Quant aux Miracles dont vous faites mention, ils ne ſont raportez que dans le livre même dont vous voulez qu'ils ſoient des preuves ; ainſi ils doivent plûtôt ſervir, comme j'ai déja dit, à le faire rejetter. Tout homme indifférent & ſans préjugé ne reçoit une relation ou une hiſtoire de choſes paſſées, que ſelon les degrez de vraiſemblance qu'il y trouve, & la tient pour fauſſe, ou romaneſque à meſure qu'il y voit des faits merveilleux & extraordinaires : car la Nature a toûjours été la même en tout tems, & la vérité a toûjours été ſimple & naturelle. Pour ce qui eſt des prédictions dont vous avez par-

lé, tous les accompliſſemens qui ſont raportez dans le même livre avec les prédictions, ne peuvent rien, ſinon qu'ils ſont partis du même roman, & qu'ils ont été fabriquez en même tems ; & pour ceux qu'on prétend être arrivez depuis les événemens, ont ſi peu de raport aux prédictions dont on veut les faire paſſer pour l'accompliſſement, qu'il n'y a que la force des préjugez qui y puiſſe faire trouver de la conformité. Il me cita grand nombre d'exemples pour apuyer ce qu'il avoit dit, mais je les paſſe ici ſous ſilence.

Au reſte, ajoûta-t'il, ſi vous ſaviez bien l'Hiſtoire du Canon de cette Ecriture-Sainte, tant de l'ancien Teſtament, que vous tenez des Juifs (nation ignorante & ſuperſtitieuſe, s'il en fut jamais) & ſur la vérité & l'autencité duquel & de toutes ſes parties, ils ne convenoient pas entr'eux, que du nouveau tel qu'il eſt admis préſentement parmi la plûpart des Chrétiens, vous y verriez tant d'ignorance, de ſuperſtition, d'incertitude & d'embarras, que vous en auriez honte vous-même. Là-deſſus il en-

tra dans l'Hiſtoire du Canon, & de la maniére qu'on l'avoit formé, & du tems quand cela ſe fit; me parla des factions & diſputes parmi les membres du Concile de Loadicée, & de quelques autres par raport aux differens Evangiles, Actes, Epîtres, &c. que les differentes Egliſes ou Societez des Chrétiens avoient reçûs pour véritables à l'excluſion des autres; des difficultez & des embaras qu'il y avoit là-deſſus, & comment les uns rejettoient ce que les autres recevoient, avec les raiſons de part & d'autre; tellement que je demeurai étonné de voir que cet homme ſavoit tant de choſes curieuſes comme ſur le bout des doigts.

Je lui alléguai un autre Argument, que j'avois oüi emploïer par des gens de la Religion Réformée, pour prouver que la Ste Ecriture étoit inſpirée de Dieu, à ſavoir que ceux à qui Dieu partageoit de ſa grace, en liſant l'Ecriture, s'en trouvoient ſi pénétrez, qu'ils ne pouvoient pas douter qu'elle ne vint du S. Eſprit. Mais comme je voulus agir franchement avec lui, je lui avoüai que je ne trouvois pas grande force dans cet Argument, parce qu'il

ne sert de rien à ceux qui ne sentent point cet effet de la lecture de l'Ecriture Sainte. Vous avez raison, me répliqua-t'il, de jetter cette preuve tirée d'une prétenduë conviction intérieure; car elle n'est qu'une suite des préjugez dont on est imbu auparavant à cet égard, & ne prouve que l'enthousiasme de ceux qui la prétendent sentir. Et de plus si cet argument étoit bon, il prouveroit la divine inspiration de l'Alcoran; car je puis vous assûrer par ce que je vois tous les jours parmis les bons & zélez Mahométans, & vous pouvez l'avoir observé vous même, qu'il y a tout autant, & peut-être bien plus, de cette conviction intérieure parmi eux, que parmi les plus dévots & les plus zélez Chrétiens. Et l'expérience journaliére nous fait assez voir, que la persuasion intérieure, est capable de mener les gens, qui se laissent entraîner par leur imagination aux plus grandes extravagances.

Mais, continua-t'il, quelle idée pouvez-vous avoir de Dieu, qui selon vous est Maître souverain de tout l'Univers, & qui en peut disposer toutes les parties comme il veut, si vous croyez

que pour faire connoître ſa volonté au genre humain, il lui faille employer des gens obſcurs, ignorans, ou fanatiques, pour écrire des livres, ou pour prophetiſer, ou prêcher dans un coin reculé de la terre, & parmi une troupe de gens ignorans, ſans que les Nations ſavantes & polies en ayent aucune connoiſſance ? Trouvez-vous que ce ſoit-là le vrai moyen de faire ſentir à tous les hommes une choſe ſi néceſſaire, que la volonté de Dieu, celui qui a tout créé & tout arrangé ſelon ſon bon plaiſir, & ſans que rien pût l'empêcher, n'a-t'il pas mis toutes choſes dans l'état où il vouloit qu'elles fuſſent ? Et n'eſt-ce pas ſa volonté, que ce que nous apellons l'ordre, le cours ou la voix de la Nature ? De ſupoſer quelqu'autre volonté particuliére dans cet Etre infiniment parfait, c'eſt ſupoſer du changement & de l'imperfection, qui eſt contraire à ſa nature. Et ſupoſer qu'il communique à certaines perſonnes, & qu'il cache de beaucoup d'autres, certaines régles auſquelles il veut que tous les hommes ſe conforment, c'eſt ſupoſer une partialité injuſte & indigne de lui. Ain-

ſi on peut conclure ſûrement, que tout ce qu'on apelle révélation divine dans l'un ou l'autre Païs, n'eſt véritablement qu'une impoſture, fondée ſur la foibleſſe des hommes en général, & inventée par ceux qui vouloient leur impoſer dans de certaines vûës & pour certains deſſeins.

Je lui répondis que ſi l'homme avoit demeuré dans cet état de perfection où le Créateur le mit d'abord, il n'auroit peut-être pas eu beſoin d'une révélation pour ſervir de régle à ſes actions; mais depuis qu'il a perdu ce bonheur par ſa propre faute, il eſt tellement gâté & enclin à malfaire, qu'il a beſoin non-ſeulement de révélations, mais auſſi des graces particuliéres du Créateur pour....

Alte-là, me dit-il, je vois que vous m'allez conter la chûte de l'homme, & toutes ſes ſuites, comme la corruption de ſa nature, le péché originel, la rédemption du Genre humain, &c. Ce ſera, ſi vous voulez, le ſujet de notre converſation pour le reſte de ce ſoir. Vos Théologiens, dit-il, ont bien raiſon de dire que ces Miſteres ſont l'écueïl de la raiſon humaine;

car assurément les lumiéres de la raison & du bon sens n'y comprennent rien. Mais avant d'entrer dans l'examen particulier de ces articles, souffrez que je vous raconte une fable que je tiens d'un Philosophe Arabe qui a beaucoup voyagé. Il disoit l'avoir faite pour donner à ses amis une idée de la Mythologie d'une certaine nation qu'il avoit vûë.

La Fable des Abeilles.

Il y avoit autrefois, disoit-il, dans une Isle de l'Océan un grand & puissant Roi, Souverain de toute cette Isle. Son pouvoir étoit si grand, que nul autre Roi ne l'égaloit en puissance; & tous ses Sujets lui étoient si soûmis, qu'il n'avoit qu'à vouloir une chose pour qu'elle se fit: sa volonté étoit même tellement la régle de toutes leurs actions, qu'ils ne pouvoient faire que ce qu'il vouloit qu'ils fissent. Sa bonté étoit aussi grande que sa puissance, & sa sagesse aussi grande que l'une ou l'autre: En un mot, il possedoit au souverain degré toutes les perfections. Ce Roi avoit planté cette Isle,

qu'il avoit trouvée deſerte, l'avoit remplie d'habitans & d'animaux de toutes ſortes, & l'avoit fait cultiver; enſorte qu'elle produiſoit tout ce qui étoit néceſſaire, ſoit pour l'entretien, ſoit pour l'agrément & le plaiſir de tous les habitans.

Le Palais du Roi étoit le plus grand & le plus magnifique qu'on puiſſe s'imaginer, & ſitué au milieu des plus beaux jardins qu'on ait jamais vûs. Ce Monarque qui s'entendoit parfaitement en tout, s'étoit formé un plan de ce que la Nature pouvoit produire de plus beau; & puis donna ordre que cela s'exécutât; ce qui fut fait ſur le champ: car telle étoit l'étenduë de ſa Puiſſance que toutes choſes tant animées qu'inanimées, ſe conformoient exactement à ſa volonté, & ſe rangeoient d'abord à ſon ordre. Il y avoit encore des parcs, des prairies & des bois, tous d'une beauté admirable, & remplis de toutes ſortes d'animaux, d'oiſeaux & d'inſectes qu'on pourroit ſouhaiter, ſoit pour l'uſage, ſoit pour l'agrément. J'aurois beaucoup de choſes merveilleuſes à dire, ſi je voulois entrer dans le détail de ce qui regar-

de tous ces Animaux, &c. C'eſt pour cette raiſon que je me contenterai de vous conter ce que j'ai apris de plus remarquable touchant une ſeule eſpece des Inſectes; c'eſt des Abeilles.

Il y avoit dans cette Iſle grande quantité d'Abeilles; & comme le ſoin du Roi s'étendoit à tout, il fit en ſorte qu'il y eût abondance de fleurs par tout pour nourrir ces Abeilles. Mais il y avoit dans un coin d'un des Parterres du Jardin du Roi, une certaine eſpéce de fleurs, auſquelles il défendit aux Abeilles de toucher: Non pas que ces fleurs fuſſent nuiſibles aux Abeilles, ou que le Monarque s'en ſouciât plus que d'aucunes autres fleurs; mais parce qu'il vouloit, à ce qu'on m'a dit, éprouver leur obéiſſance. Il arriva peu de tems après, que quelques-unes des Abeilles, oubliant l'ordre, ou s'en mettant peu en peine, s'en furent ſucer de ces fleurs. Le Roi s'en aperçût d'abord, & en fut tellement irrité, qu'il réſolut d'exterminer toutes les Abeilles qu'il y avoit dans l'Iſle, jurant même, tant ſa colere fut grande, qu'il n'en épargneroit pas une ſeule. Mais quel-

que tems après, quand le fort de ſa colere fut paſſé, il eût regret d'avoir paſſé une ſentence ſi rigoureuſe ; & quelque reſte de pitié pour ces pauvres Abeilles, engagea le Monarque, tout bon & miſericordieux, à chercher quelque expédient pour les tirer d'affaire.

Le Roi avoit un Fils unique qu'il aimoit infiniment plus que toutes les choſes du monde ; & il voulut que celui-ci fût le Médiateur pour faire la paix entre lui & les Abeilles. Mais afin que cette paix ſe pût faire d'une maniére convenable à la dignité du Roi, & ſans bleſſer ſon honneur & ſa juſtice, qui étoient intéreſſez à maintenir le ſerment qu'il avoit fait, il falut que ce Fils bien-aimé portât toutes les peines dûës aux Abeilles, & pour cette fin qu'il devint Abeille lui-même. Cette métamorphoſe s'étant donc faite, le Fils s'alla rendre en forme d'Abeille dans une des plus méchantes ruches de toute l'Iſle, où il eût beau conſeiller aux autres Abeilles d'être plus circonſpectes & de mieux obſerver les ordres du Roi ; elles ſe moquérent de lui, le maltraité-

rent & le piquérent tant qu'à la fin il en mourut. Et ce qu'il y eût de bien pis, il eût en même-tems à essuïer toute l'indignation & la colere du Roi son pere, qui voulut venger sur lui la faute des Abeilles. Dès que ce fils fut mort, il revint auprès de son Pere, & se mit à intercéder pour les pauvres Abeilles dont il avoit payé la dette & porté les peines. Ce qu'il continuë toûjours de faire, avec tant de succès, que le Roi a pitié de plusieurs de ces Abeilles, leur pardonne leurs fautes, pourvû qu'elles s'attachent entiérement à son fils, comme beaucoup de Ruches entiéres ont déja fait. On ne voit pas que ces Abeilles favorisées fassent plus de miel, ou soient plus à leur aise que les autres; mais la raison en est (à ce que leur enseignent certains frêlons qui se sont introduits en grand nombre dans toutes ces ruches) qu'elles sentiront mieux le bien qui leur en revient après qu'elles seront mortes.

Ce sont ces frêlons qui enseignent aux Abeilles qui les veulent écouter, toute cette Histoire, avec une infinité de circonstances qu'on n'a pas toû-

chées ici. Dans les differentes ruches même, & l'Histoire & les circonstances sont tellement variées, que les unes la reçoivent d'une maniére, les autres d'une autre, & quelques-unes n'en croyent rien du tout. Ces derniéres sont menacées par les frêlons de punitions fort rigoureuses après leur mort : au lieu que les Abeilles qui suivent leurs avis, doivent recevoir alors de grandes récompenses. Quand on leur dit qu'il est visible que toutes les Abeilles, quand elles sont mortes tombent à terre & se consument, étant réduites en poudre, ou en bouë ; ils répondent gravement, que c'est-là leurs corps seulement qui se consument ; mais que leur bourdonnement, qui est quelque chose de différent de ces corps, va joüir des récompenses, ou souffrir les peines dont ils les ont menacez. Car ils leur font accroire, que quand une Abeille qui a suivi les avis des frêlons, & qui leur a donné la plus grande partie de son miel, vient à mourir, son bourdonnement va droit au Palais du Roi, & contribuë à remplir sa grande Sale d'Audience d'une Musique dont ce Monarque est fort

à ce qu'ils diſent : Au lieu que le bourdonnement d'une Abeille qui ſe conduit d'une autre maniére, va après ſa mort à une grande voute ſous terre, où il eſt tout tranſi de froid, & fait un bruit fort déſagréable à cauſe des peines infinies qu'il y ſouffre. Il y a une infinité d'autres ſemblables chiméres que ces frêlons ne ceſſent point d'inſpirer aux pauvres abeilles ; car s'étant diſpenſez de travailler, & vivant ſur le travail des abeilles, toute leur occupation conſiſte à inventer de quoi faire peur aux abeilles & les tenir dans la dépendance ; ce qui leur réüſſit ſi-bien, qu'on voit une infinité de ces pauvres inſectes ſi occupées de l'aprehenſion de ce qui pourra arriver à leur bourdonnement après leur mort, qu'elles ne ſauroient manger avec plaiſir le miel qu'elles ont fait, ni rien faire comme il faut pour le ſoûtien de leur vie. Et quand il ſe trouve des abeilles, qui mépriſant ces chiméres s'apliquent à leur travail, & ne prêtent point l'oreille aux frêlons, ils excitent les autres abeilles contre celles-là, & les font ſouvent tuer, ou pour le moins chaſſer hors de leur ruche comme dangéreu-

ſes & ſéditieuſes. Il arrive ſouvent quand les frêlons ſont diviſez entre eux, que toutes les abeilles d'une ruche prennent parti de l'un ou de l'autre côté, & étant animées par les frêlons, elles ſe jettent les unes ſur les autres avec tant de violence, que ſouvent on voit tuer la moitié des abeilles d'une ruche, à cauſe qu'elles n'avoient pas conçû les chiméres des frêlons de la même maniére que les autres. Quelquefois même ces frêlons engagent des ruches entiéres à faire la guerre à d'autres ruches, de maniére qu'on en voit quelquefois pluſieurs milliers de tuées de part & d'autre, uniquement pour ſoûtenir de chaque côté les chiméres de leurs frêlons contre celles des autres. Les abeilles s'expoſent même pour la plûpart aſſez volontiers à cette tuërie, ſur l'aſſurance que les frêlons, tant d'un parti que de l'autre, leur donnent, qu'elles rendent par-là un très-grand ſervice au Roi, qui leur en ſaura gré, & admettra leur bourdonnement dans ſa grande Salle, préférablement à celui de beaucoup d'autres. Car ils prétendent ſavoir les ordres & la volonté du Roi beaucoup

mieux que les autres abeilles, à cauſe que certains frêlons, diſent-ils, qui ont vécu pluſieurs ſiécles avant eux, les ont apris de la propre bouche du Roi, & les ont tranſmis, en partie gravez ſur des morceaux de cire, & en partie par les raports de leurs prédéceſſeurs. C'eſt ſur ce fondement que les frêlons uſurpent tant d'autorité ſur les abeilles par toute l'Iſle (car il y a des frêlons qui ſe ſont fourez dans preſque toutes les ruches) & qu'ils étendent leur tirannie juſqu'à rendre ces pauvres inſectes tout-à-fait miſérables. Ils leur défendent de ſucer ſur de certains jours des fleurs dont ils leur permettent l'uſage en d'autres jours; & leur défendent de travailler à faire leur cire & miel ſur certains autres jours, à cauſe, diſent-ils, que le Roi le veut ainſi.

Après qu'il eût fini ſa fable impertinente & ridicule, qui étoit beaucoup plus longue que je ne l'ai raportée, je lui dis que j'en voyois fort bien le but, mais que je lui en parlerois une autrefois; car il étoit alors trop tard, & il falut nous ſéparer, pour nous aller coucher. Je ſongeai beau-

coup cette nuit ſur les moyens dont je me ſervirois pour ramener cet homme de ſes égaremens ; & je fis dans ma tête un plan dont j'eſperois du ſuccès. C'étoit de commencer à la premiere converſation que nous aurions enſemble, en établiſſant l'exiſtence d'un Dieu, Auteur & Créateur de toutes choſes, & puis de cette grande vérité déduire les autres véritez principales de la Religion. Mais comme j'ai déja dit, Dieu dans ſa ſage Providence ne voulut point que mon projet s'exécutât ; car quelque tems après, ce pauvre homme portant avec un autre une groſſe poutre, il tomba & en eût la tête écraſée ; de maniere qu'il fût mort ſans avoir le tems de ſe reconnoître. Ce que je regardai comme une juſte punition du Ciel, à cauſe qu'il avoit fait un ſi mauvais uſage de ſon eſprit & de ſon ſavoir. J'eus ſoin même de faire remarquer cela à d'autres libertins comme lui ; mais ils ne firent que ſe moquer de moi.

Il y avoit au reſte, quatorze ou quinze ans que j'étois à Sercelli, lorſqu'un jour, étant occupé à radouber un Navire, je découvris un endroit

vers le milieu, & à deux pieds de la quille, qui étoit fort ébranlé; la piéce qu'il faloit-là devoit être considérable. Je fus obligé, pour faire l'ouvrage bon & de durée, d'entrer dans le Vaisseau, où il étoit resté une quantité de gros cailloux, dont on se sert, aussi-bien que de gravier, pour lester les Navires. En remuant ces pesans fardeaux qui m'embarassoient, j'allai découvrir un paquet plus gros que les deux poings, roulé en long, & lié à l'entour d'une ficelle. La peur que j'eus qu'on n'aperçût que j'avois trouvé quelque chose, me le fit cacher au plûtôt dans mes chausses: à midi après avoir mangé, je m'écartai pour examiner ce que c'étoit. La premiere envelope consistoit en un mouchoir de toile peinte; là-dedans il y avoit un canon de bas de soye, & dans ce canon un chausson bleu, où il y avoit une bourse qui contenoit trois cens quatre-vingt-cinq belles & bonnes Guinées. Mon premier soin fut de bien cacher mon trésor dans un lieu sûr où personne ne s'aviseroit de l'aller chercher: & nonobstant la grande joïe que j'en eûs, je me gardai bien de faire

paroître dans aucune occasion que je fusse plus riche d'un sol qu'auparavant.

Environ six mois après, le Consul Anglois, qui se tenoit à Alger, ayant des affaires dans notre Ville, vint avec deux autres jeunes Messieurs pour voir si on bâtissoit quelques Vaisseaux. Un de mes Camarades ayant justement dans ces entrefaites, besoin d'aide pour remuër un mât auquel il travailloit, il m'apella pour lui prêter la main: Monsieur Elliot qui m'entendit nommer Masse, s'aprocha de moi, & me demanda d'où j'étois. Je répondis à sa demande. J'ai un de mes bons Amis, Marchand de soye à Londres, reprit-il, qui est aussi du même endroit & qui s'apelle Jean Masse. Je sçai bien, lui repartis-je, que j'ai laissé un Frere qui se nommoit aussi Jean, qui étoit de six ans plus jeune que moi, mais comme il y a autour de cinquante ans de cela, & que je n'ai point reçû de nouvelles du depuis de chez nous, comme ils n'en ont vrai-semblablement point eu des miennes, il est impossible que je puisse rien dire de cela avec certitude. Ce que vous me dites, in-

terrompit le Conſul, me fait croire que vous êtes Freres; car celui dont je parle doit avoir environ 60. ans, & il m'a ſouvent entretenu d'un Frere qu'il regretoit beaucoup, & qu'il croyoit être péri il y a long-tems. Là-deſſus il falut que je lui diſſe en peu de mots par quelle fatalité j'étois devenu Eſclave en Afrique; après-quoi il s'offrit d'en écrire à mon Frere, afin qu'il cherchât un expédient pour me faire ſortir de-là ſur mes vieux jours. Je lui déclarai alors en confidence que j'avois de l'argent. Si cela eſt, me dit-il, je trouverai bien les moyens de vous relâcher; mais il n'en faut faire aucun ſemblant, laiſſez-moi gouverner tout cela, & ne vous mêlez de rien: Adieu. Je lui baiſai les mains, & me recommandai à ſes bonnes graces.

Un mois après, je fus tout étonné lorſque mon Maître me fit apeller, & m'ayant pris par la main, me dit: Je ſuis ravi, mon Ami, de ce que vous allez retourner dans votre Patrie. Monſieur Elliot a traité pour votre rançon avec moi; allez le joindre à Alger: Je vous ſouhaite un heureux

voyage. A ces mots je l'embrassai, & le remerciai de ses bontez & des égards qu'il avoit eus pour moi, depuis le jour de mon arrivée, jusqu'au moment de ma sortie. Nous pleurâmes l'un & l'autre comme si nous avions été proches parens. De-là j'allai prendre congé de mes Camarades, & me transportai ensuite à Alger. Le Consul me reçût de la maniere du monde la plus honnête. Je lui comptai trente-cinq Guinées, qu'il me dit que ma liberté lui devoit couter; ce qui n'étoit à la verité rien; mais on avoit eu égard à son crédit & à mon âge.

CHAPITRE XVI.

Contenant la suite des Avantures de Pierre Heudde, dont il est parlé dans le II. Chapitre, & l'arrivée de l'Auteur à Londres, &c.

JE restai plus d'un mois à Alger, avant que de m'embarquer pour Londres. Pendant cet intervalle de tems il arriva qu'un Pirate Turc amena à Alger une Galére Françoise. M. Elliot se fit d'abord donner la liste de

ſon équipage, afin de voir ſi dans le nombre de ſes forçats, il n'y en auroit point, dont le nom lui fut connu, & qui fût de ſa Patrie. Il en fit la lecture en ma préſence, & parut étonné d'y trouver le nom d'un homme, qu'il avoit connu à Londres aſſez particuliérement. Celui de Pierre Heudde, ne me donna pas moins de ſurpriſe : il le remarqua, & m'en demanda la raiſon. Sa curioſité m'engagea à lui en faire l'Hiſtoire; enſuite de quoi nous nous tranſportâmes enſemble au lieu où l'on avoit renfermé ces Galeriens. Auſſi-tôt que nous y fûmes arrivez il s'informa de ſon homme, & moi je m'apliquai à chercher le mien. Celui qu'il deſiroit de voir avoit été bleſſé dans un combat, & étoit expiré il n'y avoit qu'un quart-d'heure : l'autre ſe trouva dans l'inſtant. Vous apellez-vous Pierre Heudde ? lui demandai-je. Oüi, me répondit-il. Ne vous ai-je jamais vû à Liſbonne, continuai-je ? Cela pourroit être, répartit-il, mais il faudroit qu'il y eut bien du tems. Celà eſt vrai repris-je, puiſque c'étoit, ſi je ne me trompe, en 1643. ou 44. Il y avoit alors-là un

certain Facteur nommé Van-Dyk, l'avez-vous connu ? Vous paliſſez, il n'y a point de danger ici pour vous. Aſſurément, il faut avouër que vous lui joüâtes un vilain tour. Je ne ſaurois le nier, dit le forçat, c'étoit moi-même, qui lui enlevai une ſomme de trois cens Ducats. Je demande pardon à Dieu de cet énorme péché, & des autres que j'ai faits : j'en ai été ſuffiſamment châtié en ce monde-ci, j'eſpére qu'il me fera miſéricorde dans l'autre. C'eſt parler en Chretien, lui dis-je, & vous êtes heureux de ce que la Providence vous fait la grace d'être repentant de vos fautes. Mais, dites-moi, je vous prie, pourſuivis-je, pourquoi & quand vous avez été condamné aux Galéres ? Le ſouvenir m'en fait frémir, Monſieur, me répondit-il, & je voudrois que vous m'exemtaſſiez d'un récit ſi peu édifiant, & qui ne peut que renouveller mon chagrin. Nous le loüâmes des bons ſentimens où il étoit; enſuite j'inſiſtai ſur ma demande, où je fus ſoûtenu par Monſieur le Conſul; deſorte que l'ayant perſuadé: Hé bien, Meſſieurs, je vous contenterai, reprit-il, tant pour vous donner des marques de

mon obeïſſance, que pour ſouſcrire à la juſte punition de mes crimes.

Après le vol que j'eus fait à M. Van-Dyk, je m'embarquai pour Nantes, où ſous le nom de Vander-Stel, & neveu d'un fameux Marchand de Vin de Roterdam, je fis d'abord connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit-là de Négocians Hollandois. Je ne ſaurois dire les careſſes que ces bonnes gens me firent; à peine ſe paſſoit-il un jour que je ne fuſſe invité chez l'un ou chez l'autre, à des repas magnifiques. Dans ces entrefaites il arriva-là un Intendant de Languedoc, qui avoit des habitudes avec pluſieurs de ces Meſſieurs chez qui je fréquentois; cela me donna occaſion de faire connoiſſance avec lui: il me voyoit volontiers; & comme il étoit amateur du jeu, il fut ravi de m'y trouver de la diſpoſition. Quelquefois nous joüions une partie aux Echecs, ſouvent nous paſſions des après-dînées entiéres au Piquet; mais toûjours ſans nous faire grand mal de part & d'autre. Enfin l'étant un jour allé voir, j'eus le bonheur de le trouver ſeul dans ſa chambre, où il s'impatientoit de n'a-

voir personne avec qui il pût passer le tems. Il fit aporter des cartes, & nous nous mîmes à joüer une partie d'ombre. Il étoit fort à ce jeu-là, mais je le surpassois en finesse. Quelque dessein qu'il eût, il est sûr qu'il m'excitoit plus à boire que de coûtume; j'étois ravi de cela, parce que je me doutois bien qu'une grande quantité de vin l'empêcheroit de découvrir si-tôt ma tromperie. En effet, je lui emportai cinquante pistoles en moins de quatre heures de tems. Il en parut étonné, & me demanda sa revanche au Lansquenet: c'étoit justement-là où je l'attendois. Je fis pourtant semblant de n'être pas fort versé à ce jeu-là, & lui dis qu'à moins que la fortune ne m'en voulût comme au précédent, il étoit impossible que je ne perdisse jusqu'à mes chausses. Ici ma partie commença à s'échauffer plus que jamais. Nous joüions gros; & quoique je me laissasse gagner de fois à autre, pour ne le pas rebuter, environ le minuit que nous nous quittâmes, je lui avois gagné plus de trois mille écus, qu'il me compta deux jours après en belles & bonnes espéces. Ce

coup-là me mit merveilleuſement bien dans mes affaires. Je couſai cinq cens Ducats ſur une bande de chamois, dont je me fis une ceinture, que je portois ſous ma chemiſe, & l'Intendant étant parti d'un côté, je pris la route d'Avignon de l'autre. En chemin faiſant je m'accommodai d'un Valet, & repris mon ancien nom de Heudde.

La dépenſe que je faiſois dans ce nouveau ſéjour, ne faiſoit douter à perſonne que je n'apartinſſe à des gens de la premiére volée. Je ne faiſois aucun ſcrupule de m'introduire dans les meilleures compagnies, & on ſe faiſoit un plaiſir de m'y recevoir. Au bout de quinze jours ou trois ſemaines il m'arriva caſuellement de rencontrer dans la ruë une fille d'autour de vingt ans, qui étoit bien la plus excellente beauté que j'euſſe vû de ma vie. Je la laiſſai paſſer, & lorſqu'elle fut à une cinquantaine de pas de moi, je me retournai, & la ſuivis de loin, juſques à ce qu'elle entra dans une maiſon. Là-deſſus je donnai ordre à mon Valet de s'informer ſous main ſi c'étoit-là le lieu de ſa demeure, & ce

que faiſoient ſes parens. Il me vint rendre compte de tout, & m'aprit que ſon pere étoit Juif, & Marchand Joüaillier, qui faiſoit de groſſes affaires. Dès le lendemain je m'en allai le trouver, ſous prétexte que je voulois acheter un petit Diamant de vingt-cinq ou trente piſtoles; & pour lier un plus étroit commerce avec lui, je lui dis mon nom, & le lieu de ma naiſſance. J'ajoûtai à cela que je connoiſſois pluſieurs Juifs à Amſterdam: je lui en nommai même quelques-uns, qui ne lui étoient pas inconnus; enfin je n'oubliai rien de tout ce que je crus capable de le porter à me donner entrée dans ſa maiſon, ſans lui parler, ni de femme, ni de fille. Cette premiere viſite me réüſſit ſi bien, que je hazardai d'en tenter une ſeconde. J'achetai effectivement une Bague, ſur laquelle cet Uſurier devoit au moins gagner un tiers, mais ce n'étoit pas une affaire. L'eſpérance d'un gain plus conſidérable le porta à m'inviter de l'aller voir ſouvent; je profitai de ſa civilité, je me mis auſſi ſur le pied de le traiter de tems en tems dans mon hôtellerie.

Tout alloit le mieux du monde ; mais je ne voyois pas que cela avançât mon deſſein, ainſi je conclus qu'il m'y falloit prendre d'un autre biais. Comme je méditois là-deſſus, il arriva heureuſement qu'à notre premiére entrevûë, il ſe trouva accompagné d'un autre Juif. Je les jettai inſenſiblement ſur la différence des Religions ; ce qui nous engagea dans une diſpute. Je fis ſemblant d'avoir ignoré juſqu'alors la force de leurs argumens, & la foibleſſe des notres, à l'égard du Meſſie. L'eſpérance de faire un Proſélite les fit aiſément conſentir à nous voir le plus ſouvent qu'il ſe pourroit, afin d'avoir occaſion de traiter cette matiére à fond. Là-deſſus je leur demandai d'aſſiſter à leur Culte public ; ils m'ouvrirent leur Synagogue avec joye ; je me fis inſtruire dans leur Religion, & enfin, convaincu de mes erreurs, par la vérité de leurs principes, on me circoncit, & je devins Juif. Auſſi-tôt que cela fut terminé, je fus ſolennellement initié dans tous leurs Miſtéres ; j'avois entrée par tout, & le ſexe qui me regardoit comme un Saint, me

faisoit part, à l'exemple des hommes, de ses caresses & de ses honnêtetez. De mon côté, il n'y avoit complaisance, dont je n'usasse à leur égard; sur tout, j'avois des déférences respectueuses pour la belle Juive, qui ne lui étoient pas désagréables. Je me mis outre cela, sur le pied de lui faire souvent de petits presens, qu'elle recevoit avec plaisir, & que sa mere ne dédaignoit pas. Il n'y avoit que le pere, qui ayant de grands biens à donner à cette fille unique, & qui ne laissoit pas d'être avare pour cela, ne regardoit pas ce petit commerce de trop bon œil.

Cependant je faisois le gros Monsieur, sans pourtant donner dans l'extravagance. Cette maniére de vivre le surprenoit; il enrageoit de savoir d'où je tirois de quoi fournir à mon entretien; il s'en informoit à droit & à gauche, sans en pouvoir aprendre la moindre nouvelle. Quand je vis cela, j'envoyai mon Valet chez un Orfévre Juif, pour le prier de lui vendre un couple de ses creusets, & de n'en dire pourtant rien à person-

ne. Le Joüaillier fréquentoit dans cette maison-là ; de maniére que trois jours après mon Valet fut tout étonné, qu'étant allé chez mon ami, pour savoir s'il étoit de loisir à me recevoir, il le tira à part dans une chambre, le régala d'un verre de son meilleur vin ; & l'ayant mis sur le chapitre des creusets, il lui demanda adroitement ce que je voulois faire de cela. Mon garçon, que j'avois instruit d'avance, faisoit au commencement l'ignorant, afin de lui donner occasion de croire qu'il y avoit du mistere : enfin, après bien des interrogations d'une part, & des sermens de l'autre, que son Maître lui romproit le cou, s'il le disoit jamais à personne, il lui dit comme un secret, qui devoit rester entr'eux deux, que je m'en servois pour augmenter l'or, & que j'étois un des premiers Chimistes de l'Europe. Cette confession, qui lui paroissoit ingénuë, & vraisemblable, n'eût garde de tomber à terre. Mascado, c'étoit le nom du Joüaillier, étoit ravi d'avoir découvert ce secret ; mais il ne savoit de quels moyens se servir pour me porter

à lui en faire auſſi confidence. Il commença par me ſonder ſur la qualité de mes effets, s'ils conſiſtoient en argent, en maiſon, ou en fonds de terre: comment je faiſois pour tirer de l'argent de chez moi; il s'offrit enſuite de m'en faire venir à peu de frais. Il me demanda ſi mon deſſein étoit de courir toûjours? s'il ne me ſeroit pas plus avantageux de former un établiſſement fixe? & autres choſes ſemblables. Je répondis à tout cela d'une maniere aſſez vague, & qui ne devoit pas fort le contenter. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner du Maître, il s'adreſſa pour la ſeconde fois au Domeſtique, & à force de promeſſes, & d'un petit préſent qu'il lui fit, il s'aſſura de lui que la premiere fois que je travaillerois au grand œuvre, il ne manqueroit pas de l'en venir avertir.

Dix jours après je mis mes creuſets au feu, & quoique je fuſſe preſque en chemiſe, je m'étois ſi fort échauffé, à force de ſouffler & d'agir, que le vermillon n'étoit pas plus rouge que mon viſage. Cependant, mon homme étoit couru chez Maſcado,

pour l'avertir de ce qui se passoit ; sous prétexte que je l'avois envoyé acheter quelques dragmes d'eau régale ; de maniere qu'à peine l'un étoit-il de retour, que l'autre s'en vint me demander. La servante, qui avoit été à la porte, vint heurter à la mienne, & dit à mon Garçon qu'il y avoit quelqu'un qui desiroit de me parler, & qu'elle avoit déja dit que j'étois dans ma chambre. Je fis le fâché là-dessus, & envoyai le Valet dire que je ne pouvois recevoir personne. Le Juif se moqua de cela, & entrant éfrontement là où j'étois. Je vous demande pardon, Monsieur, me dit-il ; étant fort retiré depuis votre conversion, je vous croyois occupé à quelque acte religieux ; & de peur qu'un excès de dévotion ne vous rende mélancolique & rêveur, comme il semble que vous le devenez depuis peu, j'ai pris la liberté d'entrer sans être introduit, dans le dessein de causer une heure avec vous, & de vous inviter à venir passer la soirée chez moi en famille. Mais que faites-vous ici, continua-t'il ? Etes-vous devenu Chimiste ? Qu'avez-vous-là dans ces creu-

ſets? Je croi, ma foi, que vous cherchez la Pierre Philoſophale. Parlons d'autre choſe, lui dis-je, en paroiſſant fort embaraſſé, il faut avoir quelque occupation dans ce monde, & le reſte; car il n'eſt pas néceſſaire de vous entretenir ici du dialogue que nous composâmes lui & moi à cette occaſion. La concluſion fut, après bien des détours, & à condition qu'il n'en diroit rien, que je ſavois multiplier l'or. Il ne faut pas vous le cacher, reprit-il, j'étois ſurpris de la dépenſe que vous faites, ſans qu'il ait encore paru que vous tiriez des deniers d'ailleurs, & que vous ayez encore parlé à perſonne pour vous en faire venir. Mais votre ſcience eſt-elle aſſurée, & cela ne manque-t'il jamais? La premiere fois que je travaillerai, lui répondis-je, je vous en ferai voir l'expérience.

Quelques jours après je lui marquai effectivement une heure, & lui dis d'aporter en même tems dix Ducats. Il jetta en ma préſence ces dix pièces d'or dans l'un de mes creuſets; je mis ma poudre de multiplication dans l'autre: enſuite je mêlai tout cela,

& le remuai bien d'une verge de fer, qui étoit creuſe, & dans laquelle j'avois mis la valeur de cinquante francs de poudre d'or, qui étant arrêtée par un peu de cire, dont j'en avois fermé l'ouverture, & qui ſe fondit incontinent, augmenta de cette ſomme la maſſe de Métail, que lui-même y avoit miſe. Le tems fixé pour l'opération étant écoulé, je lui remis entre les mains le petit lingot, qui étoit reſulté de cette fuſion. Il alla d'abord porter à ſon Ami l'Orfévre, qui lui dit que l'or étoit du meilleur qui ſe pût voir. Il fut charmé de ce ſecret, & commença par me vouloir porter à travailler tous les jours. Je lui répondis que j'avois aſſez d'argent fait; qu'il me ſuffiſoit de m'ocuper, lorſque cela étoit néceſſaire, & que tant que je n'aurois ni feu, ni lieu, je ne m'amuſerois jamais à amaſſer de grands tréſors. Outre qu'il y avoit beaucoup de peine à aprêter la poudre dont j'avois beſoin, & qu'on couroit riſque, en la faiſant, d'altérer ſa ſanté, à moins que d'avoir un grand Laboratoire, & tous les inſtrumens propres à un ouvrage de cette importance.

Vous baillez, Messieurs, sans doute, à l'ouïe de toutes ces particularitez, j'en omets pourtant, de peur de vous ennuyer, beaucoup d'autres qui ne seroient peut être pas désagréables dans une autre conjoncture. Pour couper court, on n'attendit pas que je parlasse de Mariage, il se trouva des entremeteuses, qui m'en firent elles-mêmes la proposition. Je voulus pourtant que tout cela se fit dans les formes; étant assuré de mon fait, je demandai la belle Juive à ses parens, qui me l'accorderent avec des marques d'une entiere satisfaction, & me prirent incontinent chez eux.

Nous n'avions été guéres mariez, que mon Beau-pere commença à me parler d'affaire. Vous avez un talent, mon Fils, me dit-il, qu'il ne faut point enfouïr: agissons pendant que nous en avons la commodité, & amassons des biens pour nous & pour nos descendans. Je donnai incontinent dans son sens, & nous résolûmes de faire notre Laboratoire dans une maison de campagne, qu'il avoit à six mille de la Ville, afin que nous puissions y travailler en repos, & sans

être aperçus de personne. Mais je n'avois plus de poudre de multiplication, il en falloit aprêter d'autre ; & parce que cela demandoit du tems, & ne s'exécutoit pas sans de grands frais, & beaucoup de peine, nous résolûmes d'en faire pour un million au moins à la fois. Là-dessus je lui donnai la liste des drogues, qui entroient dans cette composition, dont la plus grande quantité étoit du mercure. Je lui fis donc acroire qu'il me falloit du sel marin, & mineral, de l'antimoine, de la semence de perles, du corail, de la cendre de genisse; de la corne de cerf & de licorne, des yeux d'écrevisses de mer, de la dent d'éléphant, du sang de dragon, des grifes d'aigles, des oiseaux de paradis, des becs de perroquet de l'Amérique, des têtes de vipéres, des os de chameau, la queuë d'un crocodille, la hûre d'un marsouin, de la côte de baleine, de tous les métaux, & de la plûpart des minéraux. Il étoit nécessaire qu'une certaine quantité déterminée de tout cela infusât pendant trois jours, dans de l'urine de brebis, mêlée avec la troisiéme par-

tie de sa pesanteur de bousée de vache grise, qui eut été détrempée dans de l'eau du Rhin l'espace de neuf jours, qui est le quarré de trois, & le nombre cubique de cette même quantité, savoir vingt-sept jours, ou un mois périodique, étoit le tems que l'on devoit employer pour calciner toute cette masse, & la réduire par un feu lent, en cette prétenduë poudre de projection.

Tout cela n'épouvanta point le bon homme, l'espérance d'un grand gain lui faisoit envisager comme aisé, ce qu'un autre n'auroit pas trouvé faisable. Il fut donc question de chercher ce que je lui demandois. Une partie se trouva à Avignon, & aux environs de-là, l'autre se devoit tirer de Hollande, où l'on trouve en effet de tout ce qu'il y a au monde. Je lui fis ensuite comprendre, que l'or qui avoit une fois passé par mes mains, ne pouvoit plus être multiplié, & qu'ainsi il devoit tâcher de ramasser de grosses sommes, soit qu'il en payât l'intérêt, ou qu'il les prit de ses Amis, qui seroient bien aises de participer au profit. L'Orfévre fut le

premier auquel il fit part du ſecret, & qui le pria de prendre de lui cinq cens loüis, à telles conditions qu'il voudroit. Pluſieurs autres l'imitérent, mais toûjours en cachette, & chacun ſous ſerment de ne le reveler à qui que ce fut, non pas même à leur propre femme ; deſorte que l'un ignoroit abſolument ce qui ſe faiſoit avec l'autre. A meſure que l'on recevoit de l'or, on le portoit à la maiſon de campagne, où j'étois le plus ſouvent occupé à mettre ordre aux choſes.

Enfin, quand je vis que tout étoit ſur le point d'être prêt, je dis à mon beau-pere & à ma femme, que j'allois mettre la derniere main à l'ouvrage ; mais que comme cela demandoit beaucoup d'aplication, & que j'avois au moins beſoin de trois jours, je les priois de ne me venir point interrompre avant ce tems-là. Je ſortis à la porte fermante, après m'être ſaiſi d'un Baguier, où il y avoit au moins pour ſoixante mille livres de Joyaux. Dès que je fus arrivé à la Métairie, j'allai prendre un peu de repos ; puis m'étant levé de grand matin, je me chargeai de tout ce qu'il y avoit-là

de deniers, & dis au Fermier qu'une affaire de la derniere importance, & à laquelle je n'avois pas pensé plûtôt, m'apellant à Arles, s'il arrivoit que ma femme vint-là au bout de trois ou quatre jours, comme elle me l'avoit promis, il ne manquât pas de l'assûrer de ma part, que j'abrégerois mon voïage autant qu'il me seroit possible; & étant monté à cheval, je lui dis adieu. D'abord que je fus hors de la portée des yeux de ce Païsan, je tournai de l'autre côté, & pris la route de Lyon.

Etant arrivé dans cette fameuse Ville, il se rencontra que le Marquis de Villeneuve vint souper dans l'hôtellerie où j'étois logé : il eût la curiosité de me connoître. Je lui dis que j'étois Hollandois, de la Famille de Wassenaar, & que j'étois Cornette au service de Leurs Hautes-Puissances; mais qu'ayant eu le malheur de tuër en duel un Enseigne du Régiment des Gardes du Prince d'Orange, qui apartenoit à des Personnes de très-grand crédit, j'avois été obligé d'abandonner mon Païs, de peur des conséquences; mais que ce qu'il y avoit de con-

ſolant pour moi, c'eſt que je n'étois pas ſorti les mains vuides, outre que je m'étois fourni de bonnes Lettres de crédit. Là-deſſus ce Cavalier me fit mille honnêtetez. Je connois votre Famille, Monſieur, me dit-il, elle eſt conſidérable dans les Païs-Bas ; & pour vous montrer que je l'eſtime, ſi vous voulez faire une Compagnie à vos dépens dans le Régiment de Cavalerie, que je ſuis ſur le point de lever, il ne tiendra qu'à vous d'être Capitaine. Je parts pour la Cour, & nous pourrons faire le voyage enſemble, & je me fais fort de vous faire agréer au Roi. Je vous prens au mot, Monſieur le Marquis, lui répondis-je ; & tirant de mon petit doigt un diamant de cinq cens écus, que m'avoit fourni le baguier que j'avois pris, & qui avoit déja pluſieurs fois ébloüi les yeux de ce Colonel, voilà dequoi je vous fais préſent ſur le marché. Le lendemain je me fis faire un habit galonné d'autour de cent piſtoles ; je vendis mon cheval, m'accommodai d'un Valet-de-chambre, & m'étant fourni de tout ce qui m'étoit néceſſaire, nous prîmes le Coche, qui nous mena à Paris.

Nous n'y eumes pas été long-tems que mon Patron me fit expédier ma Commiſſion, & me recommanda fortement de ſonger au plus vite à lever du Monde. Monſieur de Saint Jean, qui étoit mon Lieutenant, me conſeilla d'aller avec lui du côté de Joinville en Champagne, où il avoit de grandes habitudes, & où, ſelon lui, nous devions trouver des hommes & des chevaux à raiſonnable prix. Efectivement, à peine y avions-nous été ſix ſemaines, que nous étions à peu près complets. Mais outre les dépenſes exceſſives que je faiſois de toutes les manieres, j'eus le malheur que mon pendart de Valet d'Avignon, que j'avois fort mal payé de ſes peines, & qui étoit de ces endroits-là, m'ayant caſuellement vû, il me reconnut. Le fripon, tant par un principe de vengeance, que dans la vûë d'être libéralement récompenſé de ma Femme, en donna d'abord la nouvelle à Maſcado. Ce ruſé Juif fit de telles diligences, & employa des gens ſi puiſſans, que non-ſeulement je fus arrêté, & mis en priſon peu de tems après; mais ayant été accuſé & convain-

cu de la derniere friponnerie, on me dépoüilla de mes restes, & on me condamna aux Galéres pour jamais.

Voilà, Messieurs, continua Pierre Heudde, comment on arrêta le cours de mes infâmes débauches. Vous voïez par-là que mon Esclavage doit avoir été long. Les plaisirs que j'ai eus, n'ont pas égalé les peines que l'on m'a fait endurer. Celui qui gouverne tout, l'a voulu ainsi; je souffre ses châtimens avec patience, jusques à ce qu'il ait la bonté d'y mettre fin. Nous le plaignîmes de son malheureux sort; & Monsieur Elliot lui ayant donné la valeur d'un écu, l'assûra dans les dispositions où il le voyoit, qu'il tâcheroit de lui rendre service. Nous aurions bien voulu savoir de cet infortuné, & le lieu de sa naissance, & de quelles gens il étoit issu; mais il ne voulut jamais nous le dire: desorte que nous nous retirâmes, en admirant la sage conduite du Tout-Puissant, à l'égard de ses créatures, bonnes & méchantes.

Je m'étois si peu soucié d'Alger, pendant le séjour que j'y avois fait,

& j'avois été si peu curieux d'en parcourir tous les quartiers, que je fus émerveillé, d'abord que nous fûmes en mer, d'y découvrir des beautez qui ne m'étoient point venuës dans la pensée. Cette charmante Ville est située en forme d'amphiteatre, sur le panchant d'une haute Montagne, desorte qu'on la peut voir toute entiére d'un coup d'œil, quoiqu'elle soit grande, & contienne plus de cent mille Habitans. Il n'étoit pourtant plus tems d'y retourner pour l'examiner, & j'en avois même fort peu d'envie. La saison étoit agréable, & nous eûmes un voyage si heureux, que je n'en ressentis pas la moindre incommodité. Enfin, j'arrivai à Londres, cette fameuse & magnifique Ville, qui éface par son lustre tout ce que j'avois vû auparavant, le quatriéme jour du mois de Mai 1694. âgé de soixante & treize ans, mais fort & vigoureux pour mon âge.

La premiére chose à laquelle je pensai, fut de me faire habiller, parce que je ne voulois point me montrer à mes Amis dans l'équipage où

j'étois. Mon hôte parloit François ; je le priai de m'envoyer querir un Tailleur, qui entendit aussi ma langue. Cet homme étant venu , & m'ayant mené chez un Marchand Réfugié ; pendant que nous étions occupez à voir des étoffes, il entra un homme, qui dès qu'il eut jetté les yeux sur moi , & entendu que j'étois un Esclave de Barbarie, fut pris d'une hémoragie, qui lui fit perdre plus de vingt onces de sang : il n'y avoit pas moyen de l'étancher. Chacun mettoit en usage les remédes qu'il avoit apris ; mais voyant que tout cela étoit inutile , & que l'on parloit même de faire venir un Chirurgien , pour lui ouvrir la veine , je lui pris le petit doigt , du côté de la narine qui saignoit , & le liai bien fort d'une éguillée de fil , entre l'ongle & la premiere jointure. Ce remede , qui ne me manqua jamais , mais dont peu de personnes sont capables de bien user , fit son effet , & fut admiré de la Compagnie. Le Marchand , qui connoissoit le Personnage , fit venir un verre d'eau-de-vie , & l'ayant pris des mains de sa Servante : A vous , dit-il,

dit-il, Monſieur Maſſé, il faut réparer par un peu de ces eſprits, une partie de la perte que vous venez de faire.

Quoiqu'il fût jeune lorſque je ſortis de chez nous, il avoit pourtant conſervé quelques traits, qui me le firent auſſi-tôt reconnoître, outre qu'il eſt extrêmement marqué de la petite verole. Vous vous apelez donc Monſieur Maſſé, lui dis-je? Oüi, me répondit-il, à votre ſervice. Connoiſſez-vous, repris-je, Monſieur Elliot, Conſul à Alger? Très-particuliérement, me répondit-il. Hé bien, repris-je, voilà une Lettre qu'il m'a chargé de vous rendre. Il prend la Lettre, l'ouvre & ſe met à la lire: mais venant à l'endroit où il étoit fait mention de moi, il la poſe avec précipitation ſur le Comptoir, contre lequel il étoit apuyé, & ſe jette à corps perdu ſur mon cou, ſans prononcer une ſeule parole.

Quelque effort que j'euſſe fait pour me poſſéder, il me fut impoſſible de proférer un mot de long-tems; nous nous tenions collez comme deux Statuës de pierre, & je croi que nous ſerions morts de joye l'un ſur l'autre, ſi on n'eût pris ſoin de nous ſéparer. Vous ſortez d'eſclavage, mon très-cher Frere, me dit-il la larme à l'œil, & vous êtes ſans dou-

te destitué des biens du monde. Le Ciel m'a beni pour nous deux ; venez chez moi joüir le reste de vos jours, & de mon abondance, & de votre liberté. Il est juste que vous gouverniez à votre tour : moi, ma femme & mes enfans, serons maintenant vos Esclaves: je veux que vous commandiez chez moi, & je prétens être le premier à vous obéir. Je voulus répondre à ses civilitez, & lui faire comprendre qu'un homme de mon âge seroit un objet peu agréable à de jeunes gens ; qu'il valoit mieux que je me misse chez quelque Etranger, qui seroit obligé en le payant de souffrir de mes infirmitez. Mais il m'interrompit d'abord ; & ayant donné ordre au Tailleur d'achever au plus vîte mon habit, il me mena à sa maison.

Tout ce que j'ai dit de mon Frere n'est absolument rien au prix de ce que fit sa Famille : ma Sœur, son épouse, & mes neveux & niéces ses enfans, pensérent me manger tout vif de joye. On me donna un très-bel apartement pour me loger, & un Domestique pour me servir dans toutes mes nécessitez.

LeGrand, un de mes compagnons de voyage, ayant apris mon arrivée, me fit la grace de me venir voir. Il me raconta

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

LETTRE DE L'EDITEUR A M***

MONSIEUR,

Voici le Voyage dont on vous a parlé, & que vous avez ſouhaité de voir. Il m'eſt tombé entre les mains par une eſpéce de hazard que je vous raconterai une autrefois ; mais dès que je l'eûs commencé, je ne pûs le quitter qu'après l'avoir lû d'un bout à l'autre. J'y ai trouvé tant de choſes agréables & intéreſſantes, & tant de choſes inſtructives ſur pluſieurs matiéres de Philoſophie, que j'ai été très-ſatisfait de cette lecture. Pluſieurs de mes Amis, Gens d'eſprit & de ſavoir, ne l'ont pas été moins que moi ; ainſi je m'aſſure, MONSIEUR, que vous le lirez avec le même plaiſir.

Je vous avouë qu'à la premiere lecture, je ſoupçonnois que l'Auteur s'étoit ſervi du privilége des Voyageurs, en mêlant à ſa Relation un peu de Ro-

maneſque : mais après une ſeconde lecture, & un examen plus particulier, je n'y ai rien trouvé que de fort naturel & de très-vraiſemblable. Et cet air de candeur & de bonté qu'on trouve par tout dans ce bon Vieillard qui en eſt l'Auteur, a achevé de me convaincre.

Il y a des endroits dans certaines converſations ſur des matiéres de Religion, qui m'ont paru d'abord un peu forts : mais les ayant éxaminez de plus près, & voyant que l'Auteur, qui a toûjours tenu ferme pour ſa Religion, en a fait voir preſque toûjours la foibleſſe ou la fauſſeté, j'ai crû qu'il n'y auroit rien qui pût ébranler un homme bien inſtruit dans la Foi Chrétienne, qui eſt, Dieu merci, aſſez bien fondée pour ne rien craindre des attaques des Libertins ou des Infidéles. Ainſi nous n'avons pas beſoin d'employer d'indignes artifices, pour cacher la force des raiſonnemens qu'on fait contre nous, comme ſi nous avions une mauvaiſe cauſe à défendre.

Je ſuis, &c.

comment après avoir quité Goa, il étoit passé dans l'Isle de Java, où il avoit eu le bonheur de s'introduire chez Mr de St Martin, qui l'avoit introduit chez Mr Van Reden, Gouverneur de Batavia, & par le moyen duquel il avoit eu occasion de profiter des leçons de Mathématique, que je lui avois données, en exerçant la Charge d'Ingénieur en plusieurs favorables rencontres : ce qui l'avoit mis en état de vivre honnêtement le reste de ses jours. Il m'aprît aussi que la Forêt étoit mort en ces quartiers-là fort à son aise ; mais il ignoroit ce que les autres étoient devenus.

S'il faut rendre justice à ce galant homme, j'avouë franchement que ses fréquentes conversations n'ont pas peu contribué à me remettre en mémoire quantité de circonstances, dont je n'avois presque plus la moindre idée ; & que quoiqu'il s'en faille beaucoup que cette relation soit telle, qu'elle auroit paru au jour, si j'avois pû conserver mes Journaux, ou que j'eusse eû par tout la commodité de dresser de justes Mémoires ; sans lui, elle auroit été encore bien moins complete.

Si j'ai oublié bien des choses, je n'ai en récompense rien avancé dont je n'aye

été le témoin, ou qui ne m'ſoit venu de la premiere main. Et j'aurois donné cette relàtion de mes Voyages au Public il y a dix années, ſi des raiſons fortes, & entr'autres deux, ne m'en euſſent empêché. La premiere de ces raiſons, eſt que mon frere ayant eu part aux grandes Fermes en France, y avoit ſi mal réüſſi, qu'il s'étoit vû obligé de tout abandonner, & de venir s'établir en Angleterre, où il fait le moins d'éclat qu'il lui eſt poſſible; de peur qu'on n'aprenne de ſes nouvelles à la Cour, & qu'on ne lui faſſe des affaires. L'autre n'eſt pas de moindre poids; elle me touche en particulier. J'aprehendois que mon Livre ne donna l'envie à quelque Monarque inſatiable de vouloir conquérir le Roïaume dont je fais la deſcription, & qu'on me forçât de ſervir de guide à ceux qui ſeroient employez pour une expédition ſi dificile. Je ſuis las de voyager, & mon âge ne me permet plus de ſuporter les fatigues, que j'ai endurées autrefois. Mes Neveux ſe ſont chargez du ſoin de ce Manuſcrit après notre mort; de ſorte que, lorſqu'on le verra, on peut être perſuadé que mon Frere & moi ne ſommes plus au monde.

FIN.

